

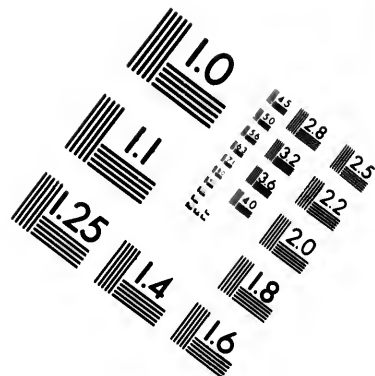
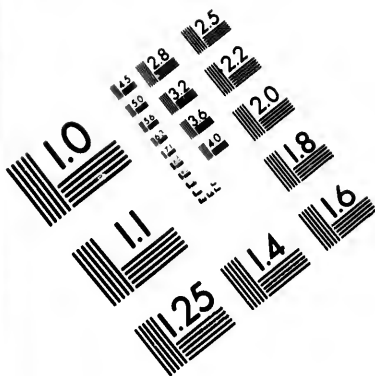
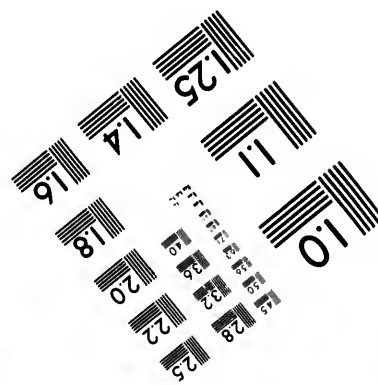
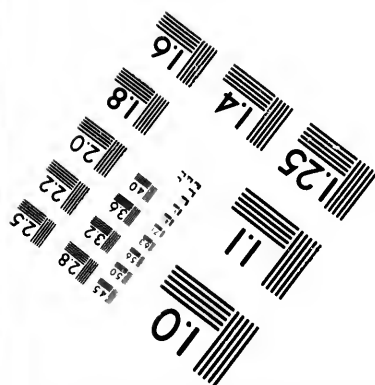
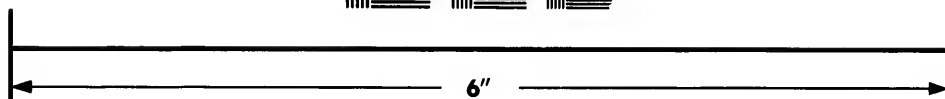
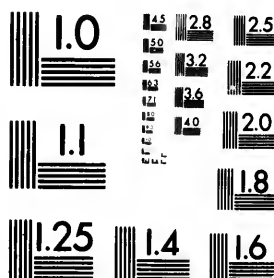


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☒ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☒	☐	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

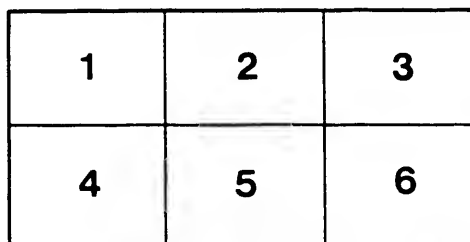
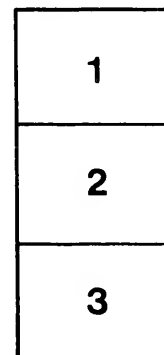
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

54

L

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME VIII.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

232

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE
OU



TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ À ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;

PAR ANQUETIL,
DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Séminaire de Québec
TOME HUITIÈME.



A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.

1823.

L

en

ton
pet
gra
plu
c'ce
été
troi
site
juiv
son
lipp
nan
chri
patr
égli
sa c
reme

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ABYSSINIE,

*entre la Nubie, la mer Rouge, la basse Éthiopie
et les Éthiopiens errans. Empereurs abyssins.*

LE continent de l'Afrique, sur lequel nous reportons l'attention après les îles, présente beaucoup de petits états qui morcellent ses côtes, mais peu de grands empires qui s'enfoncent dans les terres. Le plus considérable est celui des Abyssins. On croit que c'est l'ancien royaume de Saba, et que peut-être il a été autrefois gouverné par des femmes; du moins en trouve-t-on deux célèbres: la première, qui alla visiter *Salomon*, et rapporta dans ses états la religion juive; la seconde, nommée *Candace*, qui reçut de son eunuque, instruit et baptisé par l'apôtre *Philippe*, la religion chrétienne, qui est encore dominante, quoique mêlée de quelques rites juifs. Le christianisme des Abyssins est celui des Coptes. Le patriarche d'Alexandrie en Égypte est chef de leur église, et confirme leurs évêques, en les admettant à sa communion. L'empereur d'Abyssinie doit ordinairement, dit-on, prendre avant son couronnement le

sacerdoce, ou du moins les ordres sacrés, après quoi il continue à faire les fonctions de son ordre dans les occasions d'éclat. C'est peut-être pour cela que les Européens l'ont appelé *le prêtre-Jean*, titre dont on ne connoît pas d'autre origine. Les Abyssins ne le lui donnent jamais. Les historiens du moyen âge ne sont pas d'accord sur le titre de *prêtre-Jean*. Quelques-uns distinguent ainsi le grand kan-des Tartares; d'autres le souverain du Thibet; d'autres enfin le souverain d'Abyssinie, qu'on nomme aussi *le grand-négus*.

Cet empire a perdu vingt-huit provinces par les incursions de ses voisins qui en ont resserré les limites. Il est cependant encore très-étendu. Ces pertes marquent une grande foiblesse dans le centre, beaucoup de négligence ou d'incapacité dans les empereurs, et d'inhabileté à mettre en œuvre les ressources d'un si bel empire. Ses principaux ennemis sont les Galls ou Gallanes, qui l'enferment de trois côtés. Des savans européens les font descendre des Juifs transportés par *Salmanazar* en Assyrie, ou par *Nabuchodonosor* en Babylonie, ou chassés, par *Titus* et *Vespasien* jusqu'en Éthiopie. Ils pratiquent la circoncision; c'est là une des principales preuves qu'on apporte de leur judaïsme. Les Abyssins font venir leurs ancêtres des côtes orientales de la mer Rouge, d'où ils auroient été chassés par les Arabes. Ce pourroient être aussi les descendants de ces Égyptiens qui, sous le règne *Psamméticus*, quittèrent l'Égypte au nombre de deux cent mille, et s'enfoncèrent dans les déserts

de la Nubie. Cette émigration, au rapport de l'histoire, fut causée par la jalousie qu'alluma dans le cœur des Égyptiens l'admission des Ioniens dans les troupes du royaume. Certes, cette dernière conjecture n'est pas la plus invraisemblable. Peut-être seroient-ils encore plutôt les descendants de ces anciens Éthiopiens célèbres par leur courage et leurs invasions, dont ils ont conservé le goût. L'histoire, qui laisse un vide de plusieurs siècles entre les Éthiopiens conquérans dont nous avons parlé à l'occasion de la Judée, et les Abyssins qui semblent occuper leur place, permet de reconnoître dans ces Galles une nation généreuse qui revient toujours, sans se décourager, sur les possessions qu'on lui a arrachées.

Ils professent la connoissance d'un être suprême qui gouverne le monde, mais ne lui rendent aucun culte. Ils ne marquent aucune tendresse pour leurs enfans, et les laissent errer entre eux comme des petits sauvages. D'eux-mêmes les enfans apprennent ce qu'ils doivent toujours pratiquer, c'est-à-dire le maniement des armes. Ils ne sont admis à quitter la livrée de l'enfance, qui est la chevelure longue, qu'après avoir tué une bête féroce, ou un ennemi. Cet exploit se vérifie avec une attention sévère. Leur choc à la guerre est terrible. Ils ne peuvent ni faire grâce ni la demander. Les Galles n'ont point de chef général. Chaque tribu a le sien, qui s'élit tous les huit ans. On l'appelle *lubo*. Leur première opération doit être une incursion sur l'empire abyssin, qui leur sert comme de palestine ou lieu d'exercice.

Il y a long-temps qu'ils l'auroient absolument détruit , s'ils n'avoient de fréquentes guerres civiles qui les affoiblissent et donnent du répit aux Abyssins.

Cet empire est tout entier sous la zone torride. Cependant , moyennant les grandes pluies , les forêts , les montagnes et les rivières , il y a des cantons aussi tempérés que le Portugal et l'Espagne ; mais les terres basses et sablonneuses réfléchissent une chaleur insupportable pour tout autre que des Abyssins. Les vents y sont impétueux , les tonnerres effrayans , les pluies des torrens. La saison de ces météores est malsaine , et produit des maladies. L'humidité et la chaleur , moyens précieux de fécondité , couvrent leurs prairies d'herbes toujours renaissantes , et leurs arbres en même temps de fleurs et de fruits ; elles sont sortir sans peine de la terre une graine très-petite , nommée *teff* , dont ils font un assez bon pain , leur principale nourriture. En donnant aux Abyssins des serpens monstrueux , la nature leur a fait présent d'une plante dont l'attouchement et l'odeur seules , dit-on , engourdissent ces reptiles. Ces monstres ont une très-grande gueule , qu'ils ouvrent largement , respirent une grande quantité d'air , qu'ils retiennent et qu'ils lancent ensuite avec tant de force et d'abondance , qu'ils renversent , dit-on , et qu'ils empoisonnent à plusieurs pas de distance.

Les voyageurs modernes sont très-sobres sur la description des merveilles dont les anciens enrichissent l'Abyssinie. Elle a tous nos quadrupèdes avec quelques variétés ; par exemple , des bœufs d'une si

prodigieuse grosseur, que leurs cornes tiennent plus de vingt pintes; d'autres les ont si flexibles et si molles, qu'elles pendent comme des bras rompus. Les chevaux sont très-beaux. On se sert dans les voyages de mulets et de chevaux. Il y a, si l'on en croit quelques voyageurs, une espèce de ceux-ci grands comme des éléphants, mais mieux faits et plus déliés. Un homme debout passe sous leur ventre. Les Abyssins n'appriivoient pas les éléphants. Ces animaux restent sauvages et destructeurs. Les rhinocéros, les lions, les tigres ravagent aussi leurs campagnes. Le crocodile et l'hippopotame sont dans le Nil, le plus grand fleuve de l'Abyssinie, comme dans leur empire. De ces deux amphibies, on connoît le premier; le second est presque inaccessible, et ne se découvre guère que par ses ravages. C'est un animal presque de la grosseur d'un éléphant, dont il a les défenses; on l'appelle *cheval marin*, quoiqu'il tienne plus du bœuf que du cheval; il est moins redoutable à terre, à cause de sa pesanteur, que sur l'eau, où il renverse souvent les barques. Il pâit, et il déchire, moins pour dévorer que pour s'abreuver de sang. Quand il mugit, dit-on, la terre tremble. Il craint l'homme sur terre, fuit à sa vue; mais la femelle est très-dangereuse quand elle a ses petits. Le mâle ne se contente pas d'une seule femelle, il en a plusieurs, est au milieu d'elles comme un coq au milieu de ses poules, paroît attentif et jaloux, et ne souffre point de rival.

La torpille est commune en Abyssinie. La médecine l'emploie en l'appliquant pendant la fièvre,

comme pour l'engourdir. Le pipi, oiseau singulier, s'attache au chasseur, et ne le quitte pas qu'il ne lui ait indiqué le gibier, parce qu'il vit de ce que le chasseur lui donne; mais aussi il ne le faut suivre que bien armé, parce qu'il vous mène aussi-bien à un animal dangereux, comme serpent ou tigre, qu'à une proie inutile. Un autre oiseau, nommé *moroc*, sert à découvrir le miel que certaines abeilles font sous terre. L'Abyssinie est souvent ravagée par des nuées de sauterelles qui causent la famine en dévorant les plantes, et la peste par leurs cadavres, qu'on ne peut tous brûler ou enterrer. On les mange fraîches, ou séchées et réduites en poudre, dont on fait une pâte; mais ce n'est pas un bon mets.

Les chrétiens dominent en Abyssinie; il y a beaucoup de mahométans, des juifs et des païens. On ne sait que très-peu de chose de l'idolâtrie de ceux-ci. Elle paroît consister plutôt en rites superstitieux qu'en adoration d'idoles. La langue de la cour est un composé de presque toutes celles de l'empire: elle ne manque ni d'expression ni d'abondance. L'ancien éthiopien conserve sa dignité: on s'en sert dans les lettres patentes de l'empereur, dans les registres publics, et dans le service divin.

Les Abyssins, bien différens de ces Éthiopiens qui ont effrayé Rome du temps d'*Auguste* par leur laidur, sont bien faits, d'une taille haute et majestueuse, plus bruns que blancs, ont les yeux vifs et brillans, le nez bien moulé, nullement écrasé, les lèvres petites et les dents blanches. Leur inclination

les porte à la vertu. Ils ont une simplicité et une candeur naturelles, signes d'innocence. Rarement ils se querellent; ils s'en rapportent volontiers à la décision du premier arbitre. La justice n'est ni longue ni compliquée. Ils sont fort affectueux dans leurs manières, et curieux de parure. Leurs femmes peuvent visiter leurs parens. Celles de qualité ne se gênent pas dans leurs inclinations; privilège dont les hommes de moindre rang qui font la folie de les épouser ne sont pas fort contens; mais les parens les forcent de souffrir ces écarts. Celles du commun font tous les ouvrages pénibles du ménage. Il y en a que les esclaves mâles refusent de faire, comme de broyer le grain, tâche qui revient tous les jours. Un mariage, pour être ferme et stable, doit se faire à l'église. Ils ont des degrés prohibés, et permettent le divorce. Pour qu'il ne cause point de trouble lorsqu'il arrive, en rompant les liens du mariage, chacun conserve ordinairement ce qu'il possède. On punit la femme adultère en la rasant, en la privant de ses biens, en la chassant mal vêtue de la maison de son mari, n'ayant qu'une aiguille pour gagner sa vie. Chose singulière! la femme est aussi punie du libertinage de son époux, mais seulement par une légère amende. On suppose qu'elle est coupable, s'il n'est pas resté fidèle; c'étoit à elle à savoir plaire.

Leurs mets sont bons et variés; ils n'ont ni cidre, ni vin, qu'ils pourroient cependant faire en abondance; ils ont seulement de l'hydromel, dont la base est le miel fermenté. Ils ne boivent souvent

qu'à la fin du repas. Leur maxime est « qu'il faut » planter avant d'arroser. » Leurs ameublemens sont propres, plus ou moins fastueux, selon la richesse. La plus bizarre pièce de leurs meubles est le chevet de leur lit, si l'on peut donner ce nom à une espèce de fourche sur laquelle ils n'appuient point la tête, mais le cou, dans la crainte de déranger leurs cheveux, qu'ils laissent pendre. Les hommes les cordonnent de différentes manières; les femmes les laissent flotter, y entremêlent des ornemens d'or et des pierreries. L'empereur seul a le droit de se servir d'un bonnet. Il n'y a pas long-temps qu'ils connoissent les outils des différens métiers. Ils en ont obligation aux jésuites, ainsi que de l'art de bâtir. Auparavant ils ne savoient que poser irrégulièrement des pierres l'une sur l'autre. Ils n'avoient pas imaginé les escaliers ni les étages, qu'ils appellent *maison sur maison*. Malgré cette disette d'outils, ils avoient des toiles, des étoffes assez bien ouvragées, des bijoux d'un travail délicat. Le commerce vient les chercher. Rarement ils voyagent. Quand ils le voudroient, ils en sont empêchés par les Turcs, les Galles et autres peuples qui tiennent leurs frontières comme bloquées. Eux-mêmes ne souffrent pas qu'on s'ouvre l'entrée de leur pays. Ils dépendent des facteurs pour les échanges, qui ne se font jamais à l'avantage des Abyssins; de sorte qu'avec un fonds de productions inépuisable, des peaux, des fourrures, des cuirs, du miel, de la cire, de l'or, de l'ivoire et de nombreuses superfluités, l'Abyssinie est extrêmement pauvre. Les

femmes n'ont pas besoin de sage-femme ; elles accouchent avec une facilité singulière, allaitent sans peine et sans embarras.

Il y a de l'or , moins d'argent , beaucoup de plomb et de fer. On ne dit pas qu'il y ait ni cuivre, ni étain. Le sel, tiré des mines, extrait des fontaines salées , ramassé en croûtes sur de vastes plaines , quoique très-commun , est traité en chose précieuse. Chacun en porte un petit morceau dans une bourse pendue à sa ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent ils tirent leur petit morceau de sel , et se le donnent réciproquement à lécher. Ce seroit une grande incivilité d'y manquer. On prétend que la chaleur qui dessèche la bouche a donné occasion à cette bizarre coutume ; mais on pourroit s'humecter la bouche , et rendre la parole plus libre en se présentant du sel sans lécher celui d'un autre. Cette singulière manière de saluer rappelle une manière encore plus singulière de recevoir le monde , rapportée par un missionnaire, introduit à la cour d'un labo , ou petit prince galle. « Il étoit , dit-il , assis » à terre au milieu de sa cabane. Autour de lui s'é- » geoient ses courtisans, chacun une gaule à la main. » On me laisse entrer. Aussitôt la troupe s'ébranle » et m'accueille à coups de bâton. Je suis, et , quand » j'ai touché la porte , c'est un signal convenu , la » bastonnade cesse , et on me fait compliment. » Si on leur demande la raison de ce cérémonial avec des amis attendus et désirés, ils répondent que c'est pour apprendre à ceux qui les visitent qu'il n'y a point

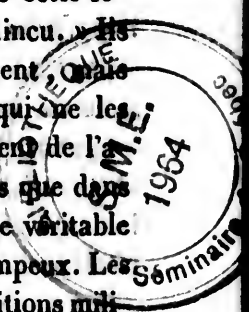
de nation plus brave que la leur , et qu'on ne doit les aborder qu'en s'humiliant.

Les curiosités naturelles de l'Abyssinie sont des montagnes énormes , dont les rocs présentent des murailles , des tours et des villes ; d'autres , d'une surface unie à s'y mirer , quelques-unes creuses naturellement , ou dans lesquelles on a taillé des appartemens , des églises , des palais ; au bas de ces monts , des précipices profonds ou des torrens roulent des pierres avec un bruit effrayant ; sur les sommets , des plaines que leur enceinte inabordable convertit en prisons , où languissoient autrefois les premiers enfans des rois dont on craignoit la concurrence au trône. De ces montagnes découlent les belles rivières qui arrosent l'Abyssinie. Le Nil n'est qu'un ruisseau , jusqu'au moment où il se trouve joint par le Gemma , beaucoup plus gros et plus rapide que lui. Ainsi augmenté , il coule douze lieues à travers le lac de Dambée , sans y mêler ses eaux ; c'est dès-lors un fleuve large et majestueux ; mais sa grande réputation ne commence que quand il sort de son pays.

Le gouvernement des monarques abyssins a toujours été despotique , sans que leur puissance ait jamais été resserrée par les lois écrites , ni par l'autorité d'aucun corps , excepté par le clergé , qui a quelquefois résisté efficacement aux volontés arbitraires des empereurs. Ils se prétendent descendans de *Salomon* par la reine de Saba. On présente une liste de ses successeurs , qui est un peu interrompue. On les appelle *négus* , ce qui veut dire *rois des rois*. Leur

sceau est un lion tenant une croix , avec cette légende : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu. » Ils ne se cachent pas comme les rois de l'Orient , mais se montrent volontiers à leurs peuples , qui ne les abordent qu'avec des cérémonies qui tiennent de la vénération. Ils habitent plus sous des tentes que dans des palais somptueux ; leur garde est une véritable armée, leur cour un cortège brillant et pompeux. Les femmes le grossissent même dans les expéditions militaires, et souvent elles embarrassent par leur nombre. La levée de ce camp , et le transport d'un lieu à l'autre, sont une vraie calamité , même en temps de paix , pour les endroits par où l'armée passe , parce qu'il faut que les chemins soient nettoyés , les vivres apportés et fournis par les habitans , que ces passages ruinent successivement dans tout l'empire. On sera étonné de voir un camp divisé en paroisses ; chacune a son curé , avec ses diacres et autres ecclésiastiques qui l'assistent pour le service divin et l'instruction de la jeunesse.

La couronne est héréditaire , mais ne passe point nécessairement à l'aîné. L'empereur choisit celui de ses enfans qu'il veut gratifier, mode d'élection qui a causé chez ce peuple de fréquentes guerres civiles. Pour les prévenir, on avoit imaginé de confiner tous les princes ayant droit au trône sur le sommet d'une montagne du plus difficile accès, où ils étoient gardés sévèrement. Cette coutume a été abolie en conséquence du reproche indirect d'un enfant. L'empereur aimoit beaucoup ce fils , âgé alors de huit ou



neuf ans ; un jour qu'il jouoit avec lui , un conseiller l'approche et dit au roi : « Cet enfant devient » grand. » A ces mots , le petit prince regarde tendrement son père , et lui dit : « Quoi ! ne suis-je » grandi que pour être envoyé sur la montagne ? » Cette naïve apostrophe toucha l'empereur ; il abolit la coutume , et fit jurer à son conseil de ne la jamais rétablir.

La cérémonie du couronnement est magnifique. Les rites ecclésiastiques y ont beaucoup de part. On chante des psaumes , on lit les liturgies. Le *grand-aumônier* annonce au peuple le monarque , comme choisi pour le gouverner. Celui-ci fait serment de s'acquitter de ce devoir avec justice et modération.

Le *métropolitain* lui met la couronne , le manteau royal , et pour sceptre une croix à la main. Ce signe , au reste , n'est point particulier à l'empereur ; tous les prêtres en portent une.

Comme Salomon , dont ils prétendent descendre , les empereurs abyssins prennent plusieurs femmes , et , à son imitation , de plusieurs religions différentes. Pour lui ressembler encore mieux , ils leur permettent l'exercice de leur religion ; de sorte qu'il n'est pas rare de voir autour du palais , ou des tentes , des mosquées et des temples d'idoles à côté des églises. Aux mariages de l'empereur , qui sont fréquens , comme à tous ceux de ses sujets , il faut que les convives , ecclésiastiques ou autres , consomment tout ce qui est servi ; on ne se retire de ces repas que chancelant , encore quand on le peut ; mais la cérémonie

commence toujours par le rite religieux. De toutes ces femmes, le prince en choisit une, qu'il fait proclamer impératrice ; elle jouit de grands privilèges. Le négus ou *prêtre Jean*, reçoit les ordres sacrés comme on l'a dit, non pas cependant toujours le *sacerdoce* ; il se borne ordinairement au *diaconat* ; il prend ces ordres afin, à ce qu'il paroît, de jouir des privilèges du clergé, d'entrer dans le sanctuaire, de présenter la croix à baiser, et surtout d'avoir autorité dans ce corps dont il fait partie par son ordination. On initie à l'état ecclésiastique les enfans des grands, même à la mamelle.

A l'exception de la discipline de l'église, à laquelle l'empereur se conforme exactement, il jouit d'une autorité absolue sur tout le reste. Une coutume bizarre, c'est que jamais on ne doit le voir manger. Tous les emplois se vendent à la cour et à l'armée. On peut juger par là comment les troupes sont conduites, et la justice administrée. Il y a une forme d'instruction fort sage ; il n'y a point d'avocats ni de procureurs. Les parties sont entendues publiquement. Le juge consulte l'assemblée et prononce ; mais il n'est pas astreint à suivre le sentiment général. Comme il achète sa charge, sa sentence se ressent souvent de la nécessité de payer, parce qu'il n'y a ni châtiment à encourir, ni honte à être injuste. La peine du *talion* est établie. On livre le criminel aux parens du mort. Cette coutume enhardit la cruauté et multiplie les vengeances. Les Abyssins seroient capables de faire la guerre heureusement, s'ils

étoient mieux disciplinés et mieux conduits. Ils ne sont point mal armés ; mais il y a trop de mollesse et trop peu d'exercices dans leurs camps ; de sorte qu'ils se trouvent sans expérience devant l'ennemi, et faciles à rompre. D'ailleurs l'armée est toujours bien inférieure en nombre à ce que demanderoit la défense d'un si grand empire, perpétuellement menacé par des voisins remuans et belliqueux. Ce défaut vient de ce que, par vice du gouvernement , le grand-négus est un des moins riches princes de la terre ; non pas que ses revenus , s'ils étoient fidèlement apportés au trésor, ne fussent considérables ; mais ils passent par tant de mains, il y a tant d'exceptions et de privilèges, qu'il lui en reste peu.

Les annales abyssines contiennent la relation du voyage de la reine de Saba à Jérusalem. Quelques circonstances paroissent plus approcher de la fable que de la vérité ; mais on seroit porté à ajouter foi au fond. Quant à la conversion de la reine *Candace* par son eunuque, que l'apôtre *Philippe* instruisit , le récit en est conforme à ce qu'on lit dans l'évangile de *saint Luc*. Le christianisme n'est cependant devenu la religion dominante que vers le milieu du quatrième siècle. Le grand *Athanase*, patriarche d'Alexandrie, y envoya un évêque, dont l'*abuna*, le seul qui exerce en Abyssinie les fonctions pontificales, est le successeur. Il est de coutume stricte, qui a passé en loi, que jamais cet *abuna* ne peut être Abyssin. C'est pour les Alexandrins un moyen sûr de conserver la suprématie. Mais ils en abusent bien ; car ils n'en-

voient ordinairement que des ignorans qui achètent cette mission à prix d'argent. Il s'en est trouvé qui n'étoient même pas prêtres. Comme ils achètent, de même ils revendent les places lucratives de l'église.

Il y a tous les degrés dans l'église abyssinienne : les *depféras*, ou chantres-prêtres; les *komos*, espèce d'archiprêtres. Ils se marient, font l'office divin avec assez de décence, ont le chant des psaumes, la messe chantée et jamais basse; une seule dans chaque église; point d'images élevées en bosse. Leurs dogmes sont ceux de l'église d'Alexandrie, qui consistent à ne reconnoître qu'une nature et une volonté en J. C. Ils croient à la présence réelle, ont des onctions pour les malades, pratiquent la confession publique : l'absolution ne s'obtient jamais sans reproches, ni sans coups de bâton ou de fouet sur les épaules. Il y a des moines de toutes sortes, fort austères, pauvres, rassemblés en monastères, ou épars dans les cavernes ou sur les montagnes. Ceux-ci vivent dans le célibat. Un homme demandoit au secrétaire de l'empereur, qui avoit été moine, s'ils faisoient des vœux. Il répondit : « Les religieux prosternés contre terre » promettent tout haut à leur supérieur de garder la » chasteté, et tout bas ils disent, *comme vous la* » *gardez.* » La circoncision n'est, chez les Abyssins, qu'une institution politique, ainsi que la prohibition de quelques viandes. Ils reçoivent les trois premiers conciles, admettent les livres de l'ancien et du nouveau Testament, invoquent la Vierge, les saints et les anges, prient pour les morts, administrent le bap-

tême. Tout cela se fait plus par routine que par science. Il n'y a ni universités, ni écoles publiques pour former les jeunes gens aux connoissances utiles et à la religion. Leur langue même n'a pas de termes pour désigner ces établissemens.

On n'a une chronologie suivie des empereurs abyssins, ou grands-négus, que depuis quatre cents ans. Il reste quelques faits des princes issus de *Salomon* qui ont régné auparavant. Par exemple, la singularité de trois frères qui convinrent de bonne amitié de régner ensemble pour éviter toute dispute; ils s'aviserent de partager le jour et la nuit en trois parties, et de régner chacun huit heures. Cet expédient, disent les annales, réussit à merveille. Vers l'année 900, une femme usurpa le trône. Sa postérité le garda trois cents ans. Il revint à la race de *Salomon* en 1300; mais on n'a sur cette dynastie quelques notions rangées en ordre de chronologie fort imparfaite que depuis l'entrée des Portugais en Abyssinie sous le grand *Alphonse d'Albuquerque*.

[1505.] Ce général, ayant entrepris d'assurer le commerce de sa nation sur la mer Rouge, jeta les yeux sur l'empereur d'Abyssinie, qui pouvoit le protéger. Il y envoya un ambassadeur, qui sut se faire goûter, et inspirer à l'impératrice *Hélène*, grand'mère et tutrice du jeune monarque *David*, le désir de s'allier avec le roi de Portugal pour en tirer des secours contre les mahométans qui infestoient ses frontières. L'adroit négociateur persuada à l'aïeule et au petit-fils que le secours seroit bien plus assuré s'ils embras-

soient la religion catholique. *Hélène* la favorisa avec éclat. *David* marcha sur ses traces. Cette conduite aliéna de lui tout le clergé ; de sorte qu'à la guerre étrangère, qu'il comptoit écarter, se joignit une guerre intestine. Les Portugais vinrent à la vérité à son secours, mais en si petit nombre, qu'ils ne purent lui procurer de succès décisifs. Après vingt années de combats pendant lesquels il paroît que l'empereur avoit contre lui une grande partie de son royaume, il fut contraint de se retirer, avec une poignée de serviteurs fidèles, sur un roc aride et inaccessible. Bloqué par ses ennemis, abandonné et haï de ses sujets, quoique brave et vertueux, il mourut accablé de chagrins et d'infortunes dans cet affreux asile, la quarante-deuxième année de son âge, et la trente-troisième de son règne.

[1553.] Son fils *Claude*, qui lui succéda, suivit une marche différente de celle de son père. Il s'appliqua à regagner le clergé abyssin : mais il se trouva croisé par les Portugais, qui avoient pris un grand ascendant à la cour, surtout auprès des femmes, dévouées au catholicisme. *Claude* ménagea adroitement les deux religions, souffrit un patriarche catholique, mais n'abandonna point l'abuna. Ainsi il put toujours se servir des Portugais, que le vice-roi de Goa recrutoit de temps en temps. Ils se trouvèrent quelquefois assez forts pour exiger de lui des faveurs contraires à la neutralité qu'il s'étoit proposée, et désagréables au clergé abyssin. Dans ces occasions, *Claude* céda ; mais à la fin, sous des prétextes qui

ne manquent jamais, il sépara les Portugais, et les dispersa dans des endroits assez éloignés les uns des autres pour n'avoir pas à craindre qu'ils se réunissent et lui imposassent la loi. Ce prince, qu'on qualifie des titres de sage et vaillant, fut tué dans une bataille contre *Nouo*, général du roi d'Adel, prince mahométan des bords de la mer Rouge. On observe que la balance politique de *Claude* entre les deux religions ne pencha jamais en faveur des catholiques que pour la protection, car il professoit toujours hautement celle de ses ancêtres.

[1559.] Il ne laissa pas d'enfans légitimes. *Minas*, son frère, lui succéda. Ce prince n'eut pas pour les Portugais et pour les missionnaires jésuites qui les accompagnaient les ménagemens de *Claude*. Il se déclara ouvertement contre eux, fit fermer les églises et persécuta leurs prosélytes. Les auteurs portugais attribuent cette conduite de *Minas* à son caractère féroce et à l'éducation qu'il avoit reçue chez les Maures. D'autres disent qu'il ne devint cruel à l'égard des missionnaires que parce qu'il s'aperçut qu'ils favorisoient deux de ses neveux qui se révoltèrent successivement contre lui, et même qu'ils provoquèrent la rébellion de ces princes, que leur naissance illégitime écartoit du trône. *Minas* en triompha. Il ne prit pas contre les Portugais et les missionnaires le parti cruel de les massacrer, ni le parti imprudent de les renvoyer, mais celui de les renfermer exactement dans son royaume, de manière qu'ils ne pussent donner de leurs nouvelles au-dehors, ni deman-

der des secours. Il les exclut de ses troupes, retira les biens qui leur avoient été donnés, et les laissa tomber dans la pauvreté, qui avilit toujours. On ne sait si ce prince, toujours en guerre dans son court règne, mourut dans une bataille, ou si, après une défaite essuyée de la part des Turcs, il fut obligé d'aller se cacher dans les montagnes, où il mena une vie errante et languissante.

[1563.] Malgré ces malheurs, *Malak*, son fils, hérita de sa couronne. Il régna assez heureusement, quoiqu'il fût continuellement en guerre, soit contre ses sujets révoltés, soit contre les anciens ennemis de son empire, les Gallas et les mahométans. Il n'eut guère le temps, ni peut-être l'inclination de recommencer la persécution de son père contre les missionnaires et leurs prosélytes. Il les laissa vivre tranquillement, et ne leur fit ni bien ni mal. *Malak* entretenait quelque liaison avec le vice-roi de Goa. Il le pria de lui envoyer des ouvriers pour fondre du canon et d'autres bouches à feu, pour faire de la poudre, des épées, et d'autres armes; mais il ne parla point des troupes auxiliaires. Ses variations dans le choix d'un successeur causèrent beaucoup de troubles après sa mort.

[1596.] Il avoit quelque temps jeté les yeux sur *Zadenghel*, fils de son frère, pour être son successeur; ensuite il conçut tant d'amitié pour *Jacob*, un de ses fils naturels à peine hors de l'enfance, qu'il le fit reconnoître par les grands. Enfin, près de mourir, il changea encore de sentiment, et, pressé, dit-

il aux seigneurs assemblés, par l'amour de son pays, et l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, il ratifia le choix qu'il avoit fait auparavant de son neveu comme plus propre dans les conjonctures à remplir le trône où l'appeloient son âge, sa valeur et ses autres qualités; mais ce furent ces qualités mêmes qui déterminèrent une partie des principaux de l'état à élever plutôt *Jacob*, âgé de sept ans, sous lequel ils espéroient gouverner. Ils saisirent donc *Zadenghel*, et le mirent en prison. Une autre faction le délivra. Il devint maître de *Jacob*; et au lieu de le traiter inhumainement, et de lui faire couper le nez et les oreilles pour le rendre incapable de régner, comme on le lui conseilloit, il se contenta de le reléguer dans un endroit agréable du royaume, sous l'inspection d'un gouverneur qui le surveilloit de près.

Zadenghel se montra digne du choix de son oncle. Il se mit à la tête de son armée contre les Galles. Dans une bataille, ses deux ailes furent mises en déroute. Le corps de bataille commençant aussi à s'ébranler pour fuir, ses officiers vinrent le prier de se retirer avant que les ennemis l'eussent enveloppé; mais, au lieu de suivre leur conseil, l'intrépide jeune homme, qui n'avoit que vingt-quatre ans, saute à bas de son cheval, l'épée d'une main, le bouclier de l'autre : « Je suis résolu, dit-il, à mourir ici. Vous » pourrez échapper au fer de l'ennemi, mais jamais » à l'infamie d'avoir abandonné un empereur que » avez tous récemment proclamé. » A ces mots, ses soldats, près de fuir comme un troupeau timide, se

jettent sur les Galles comme des lions ; ils remportèrent une victoire complète , qui fut suivie de plusieurs autres. Après cet avantage , qui lui concilia l'estime de ses sujets , il auroit pu régner tranquillement , s'il ne se fût attiré leur haine par une prédilection trop marquée pour la religion catholique. Cette conduite aigrit le clergé abyssin. La faction qui avoit élu *Jacob* se réveilla. Des deux côtés on courut aux armes. *Zadenghel* succomba , et fut tué avant la seconde année écoulée de son règne.

[1605.] Ce ne fut cependant pas la faction de *Jacob* qui triompha. Lorsque *Malak* mourut , et fut remplacé par *Zadenghel* , un autre de ses neveux , nommé *Susnée* , s'étoit présenté ; mais il fut contraint de fuir et de se cacher. Apprenant dans sa retraite la mort de son frère , il reparut , et s'empara du trône. *Jacob* périt en le disputant , ou pendant qu'on le disputoit sous son nom ; car il étoit encore trop jeune pour faire valoir ses droits par lui-même. *Susnée* , victorieux , agit avec beaucoup de modération à l'égard des partisans de son neveu , et les gagna par la douceur.

On cherche les raisons politiques qui ont pu déterminer *Susnée* à se déclarer pour la religion catholique au point de persécuter la sienne propre , et d'amener l'Abyssinie sur le penchant de sa ruine , et l'on n'en trouve pas d'autre que le désir de se débarrasser des entraves que le clergé abyssin mettoit à sa puissance ; mais il se donna aussi quelquefois des chaînes qui n'étoient pas moins pesantes : il y avoit alors

en Abyssinie un jésuite nommé le père *Le Pays*, très-habile et très-adroit, qui s'étoit mis dans la tête de soumettre cet empire au pape , au moins , c'est dans ces termes que s'expriment certains voyageurs accoutumés à calomnier les missionnaires qui ont rendu des services si éminens à l'humanité, ainsi qu'à la religion , dans tous les pays où ils ont porté leurs pas. Il gagna la confiance de l'empereur , le flatta de la perspective de mettre un frein à l'autorité des grands qui resserroient la sienne : ce qui étoit assez vrai. Il lui conseilla en conséquence de faire venir un corps de troupes portugaises , et en même temps de favoriser la religion romaine , de lui accorder une protection marquée , des faveurs d'éclat , afin de diminuer insensiblement le pouvoir du clergé abyssin. D'un autre côté, *Le Pays* écrivit en Portugal , et y fit passer par Goa des instructions sur la facilité et l'avantage de se rendre dominant dans un si vaste empire. Il n'en promettoit pas moins que le tiers au roi de Portugal , et au pape l'addition d'une église riche et puissante. Il lui arriva donc un corps assez considérable de troupes portugaises , et en même temps de la cour de Rome tous les pouvoirs qu'il pouvoit désirer pour les changemens à faire dans les rites et les dogmes de l'église.

La première conquête éclatante du père *Le Pays* fut celle de *Cella Christos* , frère de l'empereur , qui abjura publiquement la foi abyssinienne , et embrassa la foi catholique. Plusieurs circonstances firent connoître à l'empereur que ses sujets n'approuvoient pas

les changemens qu'il méditoit. Un nouveau *Jacob*, qui s'étoit montré les armes à la main, se soutint, par la faveur du clergé, plus long-temps qu'il n'auroit pu avec le secours de ses seuls partisans. Un renfort de missionnaires nouvellement arrivés avoit éprouvé dans sa route des vexations sourdes, indicées de dispositions malignes. Se trouvant ou se croyant débarrassé des révoltes, appuyé par son frère *Cella Christos*, l'empereur résolut de frapper un grand coup. Après quelques conférences, tenues pour la forme entre les catholiques et les Abyssins, *Susnée* défend par un édit, sous des peines rigoureuses, que personne à l'avenir n'ose avancer qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ.

On avoit profité pour ce coup d'autorité de l'absence de l'abuna. Il accourt, et, secondé par *Emana Christos*, autre frère de *Susnée*, il lève l'étendard, et excommunie les catholiques. A *Emana Christos* se joignent *Eulos*, gendre de l'empereur, et *Caslo*, grand-maître de sa maison; tous trois conspirent contre la vie du prince. Ayant manqué leur coup, ils en viennent aux armes. *Eulos*, trop présomptueux, persuadé que sa qualité de gendre de l'empereur le garantissoit de toute violence, traverse fièrement l'armée de son beau-père, et s'avance jusqu'à sa tente, lui huitième : comme il étoit près d'y entrer avec des dispositions peu pacifiques, il fut tué. Son parti se dissipa. L'abuna fut aussi tué dans cette occasion. Alors *Susnée* donna un édit qui défendoit la pratique des rites abyssins. Des réclama-

tions générales se firent entendre ; des rémon-
trances et des exhortations ; aux secondes les
armes , qui furent victorieuses , sous son commande-
ment. Enfin il abjura lui-même la religion abyssi-
nienne , et embrassa la romaine.

On attendoit de Lisbonne un patriarche qui devoit
consolider les changemens , et donner une forme
stable à l'église naissante. Le père *Le Pays* n'eut pas
le plaisir de voir le succès de ses travaux. Il mourut
avant l'arrivée du patriarche. Celui-ci se nommoit
Mendez , et étoit jésuite. Il vint , accompagné de
dix-neuf confrères , dont deux étoient sacrés évêques ,
pour le remplacer en cas de besoin. Ils furent reçus
avec les plus grandes démonstrations de respect et
d'affection. Rien de plus pompeux que la cérémonie
dans laquelle se consumma , non pas la réunion de
l'église abyssinienne , mais la soumission de l'empereur
et de toute sa cour à l'église de Rome. *Basili-*
dès , son fils aîné , ses parens , les gouverneurs , les
vice-rois , les grands , mandés à cet effet , étoient
tous présens. *Susnée* se mit à genoux devant le pa-
triarche , et fit le serment qui suit :

« Nous , sultan *Susnée* , empereur d'Éthiopie ,
» croyons et confessons que *saint Pierre* , prince des
» apôtres , a été établi par *Jésus-Christ* , notre Sei-
» gneur , chef de toute l'église chrétienne , et qu'il
» lui a donné la principauté et la seigneurie de tout
» le monde , quand il lui a dit , Tu es *Pierre* , et
» sur cette pierre j'édifierai mon église , et je te don-

» ncrail les clefs du royaume des cieux ; et lorsque ,
 » dans une autre occasion , il lui dit : Pais mes bre-
 » bis. Nous croyons aussi que le pape de Rome , légi-
 » timelement élu , est le successeur de *saint Pierre* ,
 » et à le même pouvoir et la même autorité que lui
 » sur toute l'église chrétienne ; et nous promettons
 » à notre saint-père *Urbain VIII* et à ses successeurs
 » une véritable et sincère obéissance , assujettissant
 » à ses pieds notre personne et notre empire. Ainsi
 » nous aident Dieu et ses saints évangiles ! »

On voit que rien ne manque à cette formule. Tous les assistans la jurent après l'empereur. *Cella Christos* fit avant son serment un discours dans lequel il rappeloit la désobéissance de quelques personnes aux ordres liturgiques de l'empereur , et tenant son épée nue à la main , il dit : « Le passé est passé , mais » ceux qui ne feront pas leur devoir seront jugés par » cette épée. » Dans la même assemblée , l'empereur fit reconnoître son fils *Basilidès* pour son successeur , et lui fit prêter serment de fidélité. Toujours emporté par son zèle , à la formule *Cella Christos* ajouta ces paroles , fort louées par les jésuites : « Je » jure de lui obéir comme fidèle sujet , autant qu'il » soutiendra , défendra et favorisera la sainte foi ca- » tholique , sans quoi je serai son premier et plus » grand ennemi. » L'empereur ordonna que , dès le lendemain , toutes les dames de la cour prêtassent le premier serment ; ce qu'elles firent.

Il ne trouva pas la même docilité dans le clergé et dans le peuple. Ni les menaces , ni les châtimens , ni

les plus belles promesses ne purent les engager à se soumettre aux différens édits qui parurent pour abroger leur foi et leurs rites. Ils ne goûtoient point quantité d'usages qu'on vouloit introduire, comme de se mettre à genoux dans l'église, d'avoir des autels fixes, des crucifix et images en relief, la confession auriculaire, et d'autres pratiques. Pendant que les religieux effrayés désertoient leurs monastères et fuyoient sur les montagnes, l'empereur faisoit bâtir un magnifique palais pour le patriarche et ses compagnons. Il fit aussi construire une superbe cathédrale, dont la forme en croix ne plut pas aux Abyssins, accoutumés à la forme ronde. Tenus comme captifs à la cour et dans les environs, ils se vengeoient dans les lieux un peu éloignés : à leur tour ils maltraitoient les catholiques, et trouvoient des gouverneurs qui secondoient leur haine. Un gendre de l'empereur, nommé *Técla*, vice-roi du royaume de Tigre, se révolta. Son beau-père le poursuivit, le prit, et le fit pendre à la tête de son armée ; supplice infamant que le négus fit aussi subir à la sœur de cet infortuné. C'étoit une chose inouïe, qu'une femme eût jamais été pendue en Éthiopie ; surtout une femme de cette qualité. Ce spectacle irrita toutes les personnes de son sexe.

Le patriarche, de son côté, montrait la plus grande rigueur et le plus grand zèle pour l'assujettissement à ses dogmes. Il rebaptisoit les Abyssins, ordonnoit de nouveau les prêtres, faisoit exhumer les schismatiques que l'on avoit enterrés dans les églises catho-

liq
Il
reu
viv
ép
qui
cie
exc
de
cit
tier
pas
qu
le v
Cep
mar
cier
le c
» se
» d
» sa
» se
» d
» n
» ar
» gr
» Q
» pa
» pa

liques, prétendant que ces cadavres le souilloient. Il se fit une affaire sérieuse avec une fille de l'empereur. Cette princesse galante avoit deux maris ; et vivoit publiquement avec un amant qu'elle prétendoit épouser. Elle demanda une dispense au patriarche, qui refusa de se conformer à la complaisance des anciens alunas. La princesse, piquée, flatta son père, excita les autres femmes, étourdit le vieil empereur de remontrances. Il céda à tant d'instances, et adoucit la rigueur des édits contre les rites abyssins. L'altier patriarche l'en reprit aigrement ; mais le roi n'eut pas le temps de faire droit à ses remontrances, parce qu'il fut obligé de marcher contre des rebelles qui le vainquirent plusieurs fois et le forcèrent de fuir. Cependant il rassembla une armée plus nombreuse, marcha contre eux, et les vainquit à son tour.

Après le combat, la plus grande partie des officiers de la cour, parcourant avec lui d'un air triste le champ de bataille, lui tinrent ce discours : « Voyez, » seigneur, tant de milliers de morts. Ce ne sont point » des mahométans ni des gentils, ce sont vos vassaux, notre sang et nos parens. Soit que vous » soyez vainqueur ou vaincu, vous mettez le fer » dans votre sein. Ces gens qui vous font la guerre » n'ont rien à vous reprocher. Ils ne prennent les » armes que pour la défense de leur ancienne religion, à laquelle vous voulez les forcer de renoncer. » Que de sang ce malheureux changement n'a-t-il » pas déjà fait répandre ! et combien n'en fera-t-il » pas encore verser, si vous ne permettez à vos sujets

» de suivre la religion qu'ils ont reçue de leurs pères!
 » Sans cela, nous n'aurons jamais de repos, et vous
 » n'aurez ni royaume ni sujets. » Cette pathétique
 exhortation au milieu des morts et des mourans fit
 une vive impression sur ce prince. L'impératrice, ses
 autres femmes, et *Basilidès*, son fils, vinrent à l'ap-
 pui. *Susnée* se laissa arracher un édit qui permet-
 toit la liberté de conscience.

A l'instant tout se rétablit. Les ecclésiastiques re-
 commencèrent à officier à leur manière, donnèrent la
 communion sous les deux espèces, la circoncision se
 pratiqua, les peuples brisèrent les chapelets et les
 autres instrumens de dévotion que les missionnaires
 leur avoient donnés. On chanta dans les églises des
 cantiques d'actions de grâces, dont un finissoit par
 ces mots : « Rejouissez-vous, chantez *alleluia*, les
 » brebis d'Éthiopie sont délivrées des loups d'Occi-
 » dent. » Soit chagrin, soit défaillance, suite des
 fatigues que les guerres, les troubles, les révoltes
 lui avoient causées pendant tout son règne ; soit
 plutôt poison, comme quelques-uns l'ont cru, *Sus-
 née* tomba malade. Pendant qu'il languissoit, le pa-
 triarche *Mendez* fit tous ses efforts pour l'engager à
 révoquer son édit de tolérance ; mais le moribond
 sentit bien, comme cela arrive toujours, que dans
 cette extrémité tout lui échappoit. « Que puis-je
 » faire ? dit-il à *Mendez* ; je n'ai plus ni empire ni
 » autorité. » Il mourut âgé de soixante-un ans, dans
 la vingt-quatrième année de son règne.

[1632.] Comme un arbre plié par force, en se

redressant , se replie subitement en sens contraire , ceux qui avoient été les plus prompts à se soumettre à l'église catholique furent les plus empressés à s'en éloigner , et à effacer , s'ils avoient pu , par des démonstrations de zèle les traces de leur conversion. Les catholiques n'eurent pas de plus ardens persécuteurs. Le patriarche *Mendez* tâcha de se soutenir dans son état chancelant. Il réclama auprès du nouvel empereur , *Basilidès* , l'accomplissement des promesses et des sermens faits à son église. Pour toute réponse il eut ordre de remettre à un officier qu'on lui envoyoit toutes les armes à feu qui étoient dans son palais , et de partir avec ses collègues et tous les prêtres catholiques. Ceux qui se cachèrent , et qui restèrent après cet ordre , furent punis de mort. Les différentes tentatives faites pour rétablir cette mission ont été absolument infructueuses. Elles ont seulement abouti à faire fermer si exactement l'empire abyssin , qu'on ignore ce qui s'y est passé depuis ce temps-là. Ce que l'on sait seulement , c'est que la haine provoquée par la hauteur des jésuites s'étend chez les Abyssins à tous les Européens , de quelque nation et de quelque religion qu'ils soient. Ils les confondent tous sous le nom de *Frans* , qu'ils ne prononcent guère sans y ajouter quelque imprécation ou malédiction.

COTES DE LA MER ROUGE ET DE L'Océan.

Royaumes qui sont sur ces côtes.

L'INSPECTION sur la carte des pays qui avoisinent l'Abyssinie a occasionné les réflexions suivantes. Quand les géographes sont embarrassés de quelque espace que l'erreur des voyageurs leur fournit, ils le remplissent par des provinces qu'ils créent, ou qu'ils érigent en royaumes. Ils élèvent des montagnes, plantent des forêts, creusent des lits de rivières, éparpillent des huttes et des tentes dans les campagnes, et peuplent les villes d'habitans. Viennent ensuite les historiens, qui donnent à ces nations des mœurs, des usages, une religion, et finissent par dire que toutes ces choses sont peu connues. C'est à peu près ce qui arrive à l'égard des côtes de la mer Rouge, le long de l'Abyssinie, et passé le détroit de Babel-Mandel, les côtes de l'Océan jusque et compris le Zanguebar.

Barnagash est un pauvre et petit royaume, ou dernière province d'Abyssinie, dont le roi ou le gouverneur vit misérablement. Par le pays qu'on juge du peuple. Balou ou Bali, peuples mahométans ennemis des Abyssins, s'enrichissent de pillage. Dékin et Dancali, sur la côte d'Abek, alliés des Abyssins, en sont comme les facteurs. C'est principalement par Balyur, leur port, qu'arrivoient les Européens que le négus appeloit. Ajan, après le cap Gurdasui sur

l'Océan, contient dans son espace étroit, mais très-allongé, le royaume d'Adel. Les habitans sont blancs, et brunissent en avançant vers le sud. Il y a beaucoup de nègres, et sur les derrières, dans les terres, d'Arabes Bédouins, tous mahométans, ennemis mortels des Abyssins, et ayant intérêt à l'être, parce qu'ils s'enrichissent du butin qu'ils font sur eux. Ils ne sont pas moins ennemis des Européens, auxquels ils interdisent soigneusement l'entrée de l'Abyssinie, de peur que cet empire tourmenté n'appelle des étrangers pour se défendre contre les incursions. Ainsi ce n'est pas pour le mettre en sûreté qu'ils le surveillent, mais pour ronger leur proie.

Le roi d'Adel est sous la protection du grand-seigneur, mais sans être tributaire. Il a plusieurs villes dans son royaume, qui étoit autrefois très-étendu. On dit que c'est un prince abyssin du sang royal, échappé de la prison où on le retenoit, qui l'a fondé. Il se fit mahométan pour se soutenir. Persécuté et renégat, il eut ainsi deux motifs pour haïr cordialement ses anciens compatriotes. Sa haine, transmise à ses descendans, est d'autant plus formidable qu'elle leur est utile. Magadoxo confine à Adel. La capitale de ce royaume est située sur une baie formée par une rivière qui déborde tous les ans. Elle est fort commerçante. Les habitans sont mahométans. Leur courage est encore un fléau pour leurs voisins. Ils se servent de flèches empoisonnées. L'Ajan contient aussi une république nommée Brava. Sept frères, fuyant la tyrannie d'un roi de l'Arabie heureuse, dont ils étoient

32 COTES DE LA MER ROUGE , ETC.

sujets, trouvèrent sur cette pointe de terre un asile, dans lequel se sont maintenus leurs descendans. Les Portugais, dans leurs premières expéditions, ont ravagé toutes ces côtes, et y ont laissé une terreur qui subsiste encore.

Le Zanguebar, qui suit, contient trente-huit royaumes bordés de vingt-une îles. On dit cette étendue presque inondée, et coupée de lacs et de forêts qui rendent l'air malsain. Les habitans sont féroces, hardis, ignorans, nus, ou couverts de peaux. La plupart sont cafres ou noirs. Ils se défient beaucoup des étrangers. Aussi ne connoît-on que très-imparfaitement ces trente-huit royaumes, dont on ne garantit même pas le nombre et les propriétés. On a des notions un peu plus claires sur les suivans.

MÉLINDE,

royaume et capitale.

Sous la ligne équinoxiale se trouve Mélinde. Ce royaume ne produit ni riz ni blé, mais on en tire des patates et des fruits, des plantes, des herbages, des troupeaux en abondance. La capitale porte le même nom que le royaume, est bien située, bien bâtie, commerce en or, en cuivre, mercure, ivoire, drogues, qu'elle donne pour des étoffes et pour du blé. Les habitans sont de toute sorte de couleurs, de toute sorte de religions. On pratique la circoncision, et

l'on va nu. Le cortège du roi est composé de femmes qui l'entourent en chantant, et embaument de parfums l'air qu'il respire. Ses actions civiles et domestiques, les résolutions de paix ou de guerre sont assujetties à l'oracle des *labis* ou devins. Ces devins voient l'avenir dans les entrailles d'un daim qu'ils consultent en présence du monarque. Pour n'être pas trop responsables des événemens, sans doute ils ont soin de se faire prescrire auparavant ce qu'ils doivent prédire. Personne n'est exempt de paroître en justice, même les plus grands seigneurs, qu'on peut accuser impunément. Le roi écoute, assis sur son trône, prononce la sentence, passe dans une chambre voisine avec le coupable. Là celui-ci est obligé d'avouer sa faute dans la posture la plus humiliante. De sa sincérité dépend la rigueur ou la modération du châtiment. On lui ôte ses habits, on l'étend à terre, le monarque lui donne lui-même autant de coups de son bâton de justice qu'il juge à propos. Il se relève, remet ses habits, remercie le roi. Aussitôt qu'il lui a baisé les pieds, tout est oublié. Il rentre dans la salle avec un air serein. Le roi le congédie avec amitié, en présence de toute la cour, le renvoie à son gouvernement, en lui recommandant de rendre exactement justice, et le fait reconduire avec les honneurs ordinaires. Ces princes, après avoir été fort maltraités par les Portugais, vivent actuellement en bonne intelligence avec eux. Les chefs des Lamo, Pemba, Zauzibar, de Quirimba, d'Amfia, d'Anisa, et de beaucoup d'autres pays qui n'ont

quelquefois que cinq ou six lieues de tour, prennent le titre de rois. Quelques-uns sont tributaires du Portugal.

MONBAZE, QUILOA.

LA capitale du royaume de Monbaze est dans une île. Les maisons y sont bâties à l'italienne, avec des terrasses qui se touchent, et sur lesquelles on va d'un bout de la ville à l'autre. Les Portugais l'ont attaquée comme un port commode, l'ont possédée, y ont commis des vexations, et en ont été chassés, ou du moins en ont perdu la citadelle. Ils y sont soufferts, et vivent comme les autres peuples que le commerce y attire. Dans cette grande diversité, maures, cafrés, blancs, jaunes, mahométans, idolâtres, il seroit difficile de deviner quelle est la nation primitive. Ce royaume a été exposé aux incursions des lubis, peuple sauvage de l'intérieur de l'Afrique. Les lubis ne vivent que de rapines, mangent leurs prisonniers, même leurs parens, qu'ils assomment quand ils sont malades, pour s'en régaler. Leur boisson favorite est le sang humain. Les crânes leur servent de coupes. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils font marcher devant eux des troupeaux, suivis d'hommes qui portent du feu. Cela veut dire que tous les prisonniers doivent s'attendre à être rôtis et dévorés. Rien de si terrible que le sort de ceux qui tombent entre les mains de ces cannibales, et celui

du pays par lequel ils passent. Aussi tout fuit , tout se cache à leur approche. Les mahométans ont tenté de les convertir pour les adoucir, ou de les détruire. Ils n'ont réussi ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets. Tout ce qu'ils ont pu faire , c'est de les chasser au loin ; mais ils reparoissent quelquefois. Ces monstres adorent , comme des dieux , leurs affreux monarques , qui prennent le nom d'empereurs de toute la terre, et affrontent le ciel même. Quand la pluie ou le soleil les incommodent , ils bandent leurs ailes , et envoient contre le soleil et le firmament leurs flèches et leurs imprécations impuissantes.

Quiloa est dans une île , bâtie aussi agréablement que Monbaze , peuplée de la même variété de nations , riche des mêmes productions , et vivifiée par le commerce. Elle s'est plus ressentie des tristes effets de la morgue impérieuse des Portugais. Ils y trouvèrent des rois dont l'histoire se conservoit , et dont la succession étoit connue. Ces princes dédaignèrent de se laisser asservir par des étrangers , qui venoient avec leur artillerie vomir la terreur et la désolation sur leurs côtes. Ils résistèrent , mais ne furent pas les plus forts. Leur capitale , après avoir été pillée , devint la proie des flammes malgré les offres que le roi fit de se rendre tributaire du roi de Portugal , si on vouloit sauver sa ville. *Alméida* , général de la flotte , en étoit maître. Ce monarque demanda des otages pour venir conférer avec lui. Le fier Portugais offrit son gantelet. Sur le refus , il voulut bien ajouter son casque. On ne trouva pas ces gages suffisans. Les

soldats portugais attendoient la torche à la main. Au signal donné, ils les lancèrent, et la ville fut consumée. Elle a été rebâtie , et elle est maintenant bien peuplée. Monbaze et Quiloa ont plus souvent été sous le même monarque que séparées.

MOZAMBIQUE,

petite île de la côte d'Afrique vis-à-vis Madagascar.

MOZAMBIQUE est une très-petite île , mais très-utile aux Portugais pour la relâche , lorsqu'ils font le voyage des Indes. Ils y trouvent des rafraîchissemens de toute espèce. Ces secours sont tirés de la terre ferme , qui produit abondamment. Pour l'île , elle ne donne rien. On dit aussi qu'elle n'a que deux portées de mousquet en largeur, et six en longueur ; par conséquent , elle est presque toute couverte par la forteresse importante que les Portugais y entretiennent, tant pour défendre le port que pour maintenir dans la sujétion les petits rois du continent, d'où ils tirent leurs denrées, et l'eau même. Il n'y a dans l'île qu'une petite source insuffisante. Le principal commerce avec la côte consiste en or et en esclaves. Les Portugais ne le font qu'indirectement. Les nègres ne se fient pas à eux. Il y a des facteurs maures qui font les échanges. Les choses les plus précieuses pour les peuples de l'intérieur, presque sau-

vages, sont des sonnettes, des couteaux, des ciseaux, et toutes sortes de quincailleries. Il leur est arrivé de donner quinze vaches pour un rasoir. On sait qu'il n'y a entre ces nègres aucune humanité ; les pères vendent leurs enfans, les enfans vendent leurs pères, mères et sœurs. Ils se font une guerre perpétuelle, et mangent leurs prisonniers ; aussi ne redoutent-ils pas beaucoup l'esclavage. Quelques bracelets, de petits rouleaux d'or ou d'ivoire mis sous la lèvre inférieure et sur la supérieure pour les faire avancer et les rendre grosses, des raies rouges tirées sur le corps : voilà un nègre et une négresse parés.

COTES DE SOFALA,

ancienne Ophir de Salomon.

SOFALA est encore un pays de la domination portugaise, et dont la capitale est située aussi dans une île ; elle a la même utilité et les mêmes avantages que Mozambique, seulement pour le commerce avec le continent, qui est très-précieux. On croit, à cause de la grande quantité d'or que Sofala fournit, que c'est l'ancienne Ophir de *Salomon*. Quand elle fut découverte par *Anaga*, amiral portugais, elle étoit gouvernée par un vieux roi mahométan et aveugle, nommé *Jusef*. Les Portugais lui demandèrent la permission d'y établir un fort, qui seroit, disoient-ils, d'un grand service pour ce prince. *Jusef* feignit de

les croire. Comme le fort avançoit , *Musaph* , son gendre, vint lui représenter le danger qu'il y avoit de permettre à ces étrangers de se fortifier dans ses états. « Voulez-vous, répondit l'aveugle, que je me batte » contre ces étrangers au moment qu'ils arrivent » bien sains et bien munis ? Laissez-les tranquilles » quelque temps ; la chaleur et l'air du climat, aux- » quels ils ne sont pas accoutumés, feront mourir les » uns , et rendront les autres malades ; alors nous » les attaquerons avec avantage , et nous prendrons » le fort , qu'ils auront bâti pour nous. » L'impatience du gendre ne permit pas au beau-père de suivre son plan jusqu'au bout. On le contraignit d'attaquer le fort. Comme il l'avoit prévu, les Portugais, quoique réduits à un petit nombre , encore trop vigoureux , non-seulement se défendirent , mais poursuivirent *Jusef* jusque dans son palais , et le tuèrent. Depuis ce temps ils ont gardé le fort , qui est encore en leur puissance , et les rois sont leurs tributaires. On croit même que le dernier étoit un Portugais : apparemment quelque Hidalgo-Métis, qui n'a pas dédaigné de surcharger son écusson d'une couronne africaine. Il y a quelques traces de police dans ce royaume. Les habitans poussent la sévérité contre l'adultère jusqu'à punir de mort un homme qu'on trouve assis sur le même sofa ou sur la même natte avec une femme mariée. Ils respectent beaucoup la mémoire de leurs parens, et en gardent les ossemens avec vénération. Il y a d'ailleurs toute sorte de religions. Les habitans primitifs sont nègres.

MONOMOTAPA,

entre le fleuve Zambèze ou Cuama , le canal de Mozambique et la Cafrerie.

LE vaste empire du Monomotapa, que l'on compare à bien des égards à celui des Abyssins, a, dit-on, sept à huit cents lieues de circuit. L'air y est bon en général, et la terre fertile; on y brûle et on y gèle; la neige couvre les montagnes, pendant que le soleil dessèche les plaines. On remarque avec étonnement que ces peuples, éloignés du tropique, sont de vrais Nègres, pendant que, dans des cantons de la Libye et de l'Amérique, qui ont le soleil au zénith, les habitans n'ont ni la couleur noire, ni les cheveux crépus. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe sont nus, à quelques précautions près; les autres le sont jusqu'à la ceinture. La polygamie est d'usage. La première femme épousée est toujours la maîtresse, et ses enfans sont les héritiers. Il n'est pas permis, même à la cour, de porter des étoffes de fabrique étrangère, de peur qu'il ne s'y insinue des charmes. On a appuyé de superstition cette loi politique, apparemment afin de la faire mieux observer.

Le cortège de l'empereur est magnifique. Quand il sort en cérémonie, il porte une petite bêche pendue à son côté, emblème de l'industrie cultivatrice, et dans chaque main une flèche; l'une indice de châtiement, l'autre de protection. Le gouvernement est très-

doux. Il n'y a point d'impôts. L'empereur n'exige de ses sujets que quelques journées de travail. Il a même soin de faire donner des vivres aux travailleurs, quoiqu'il ne les leur doive pas; d'où il arrive que chacun s'empresse de se rendre à ses travaux, loin de les fuir. Les enfans des princes tributaires, ou grands-officiers, sont élevés à la cour. On leur inspire la fidélité pour le souverain, et ils servent de garans de celle de leurs parens. Tous les ans le monarque envoie dans chaque province un officier. A son arrivée, on éteint le feu partout, et l'on en reçoit du nouveau de sa main. Refuser de se conformer à cet usage, c'est se déclarer rebelle; ainsi cette cérémonie est comme un serment de fidélité. Ces monarques sont très-aimés de leurs peuples, dont ils ont soin de conserver l'affection par des marques fréquentes de bienveillance. Lorsqu'il boit, qu'il étérnue ou qu'il tousse, un des grands, qui est présent, crie à haute voix : « Priez pour la santé et la prospérité de l'empereur. » Tous les autres le répètent de proche en proche, et cette invitation se propage jusqu'à l'extrémité de l'empire.

La justice est prompte et sévère. Il y a une boisson purgative, comme étoit l'eau amère chez les Juifs. Celui qui n'en est pas incommodé est déclaré innocent. La capitale est belle. Il y a une impératrice et neuf reines, qui ont chacune leur cour. Elles sont protectrices, l'une des Portugais, l'autre des Maures; les autres ont chacune leur intendance. La récolte est un temps de fête. L'empereur ne man-

que pas de s'y trouver. Quand la guerre ou d'autres affaires l'en empêchent , l'impératrice y préside. On a soin qu'il y ait toujours à la suite de la cour des baladins, des musiciens, des bouffons pour amuser le peuple. Les chefs de ces troupes sont des gens importants. Il y a des armées réglées , alternativement sur pied. On croit qu'il y a une province habitée par des Amazones. Toujours est-il certain qu'il y a dans les armées des corps composés de femmes. Leurs armes sont la flèche, la javeline, le sabre, le coute-las, le poignard, et des haches tranchantes et légères ; elles les manient avec beaucoup d'adresse , parce qu'elles y sont exercées dès leur enfance. L'empereur les préfère pour la garde de sa personne. Il a aussi une meute de deux cents chiens, qu'il ne regarde pas comme ses gardiens les moins fidèles.

Entre les dignitaires de sa cour, les principaux sont les gouverneurs du royaume, et le maître de sa maison , qui a le singulier privilège de nommer l'impératrice , quand celle qui l'est vient à mourir. Sans doute il est d'intelligence avec l'empereur. Le capitaine des musiciens , le chef des devins , le gardien de la pharmacie, de l'huile, des ustensiles et ingrédients dont se sert le premier devin, le portier, deux chefs de cuisine sont ordinairement princes du sang, et les cuisiniers sont des gens de qualité. Ils ne servent que jusqu'à vingt ans ; on suppose que jusqu'alors ils n'ont pas connu de femmes. S'ils trompoient en cela, ils seroient sévèrement punis. Jamais on ne voit manger l'empereur. Il paroît que la religion an-

cienne étoit la païenne , mais sans polythéisme ni idolâtrie , ou plutôt une espèce de théisme , auquel sont mêlées des notions vagues de christianisme , et des superstitions qui ne sont point cruelles. Les sortilèges sont punis. Ces peuples reconnoissent un souverain être , qu'ils nomment créateur et gouverneur du monde. Ils rendent beaucoup d'honneur à une vierge , ont des temples et des couvens bâtis en son honneur , où ils dévouent les filles au célibat , comme chez les catholiques , les Grecs et les Abyssins. On croit qu'ils ont eu long-temps commerce avec les derniers ; et peut-être , dit-on , les deux empires ont-ils été réunis ; ils sont cependant bien éloignés l'un de l'autre. Ils invoquent les morts et prient pour eux. Un de leurs empereurs s'est fait baptiser par un jésuite ; mais quand il a fallu renoncer à la pluralité des femmes , la foi l'a abandonné. Les Portugais possèdent des mines d'or sous la protection des forteresses qu'on leur a permis de construire. L'or se trouve aussi à fleur de terre dans les sables. Dans aucune contrée de l'Afrique on ne trouve un plus grand nombre d'éléphans. Il y a des autruches hautes comme des bœufs , sans doute comme des bœufs de la petite taille.

Voici l'histoire du dernier empereur connu. Il y eut une guerre cruelle entre les enfans de *Famigar Bucchi* , qui , à quarante-sept ans , laissa soixante-quatre fils. Ils se tuèrent tous , à l'exception de trois. Deux convinrent de régner ensemble chacun six mois. Le premier qui occupa le trône se délit du second ,

et celui-ci fut tué par un de ses oncles, nommé *Nahi*. Le troisième s'étoit sauvé dans un royaume fort éloigné, où il avoit acheté une petite terre qu'il cultivoit de ses mains, et vivoit inconnu : il s'y maria, et eut un fils, nommé *Alfondi*. Ce prince, en croissant, se faisoit aimer et admirer de tous ceux qui l'environnoient, par sa modestie, sa douceur et son esprit. Avec le temps il signala son courage et son intrépidité à la chasse de séléphans, des lions, des tigres et d'autres bêtes féroces.

Ayant entendu parler d'une guerre allumée dans le Monomotapa, entre *Nahi*, son grand-oncle, qu'il ne connoissoit pas pour tel, et un roi voisin, il se pourvoyoit d'armes et de chevaux, et, à la tête d'une troupe d'élite, il va offrir ses services à l'empereur. *Alfondi* ne fut pas long-temps à se signaler par des exploits qui attirèrent sur lui les yeux de toute l'armée. Il fixa surtout les regards de son grand-oncle, qui lui donna le commandement d'un corps de troupes avec lequel il se signala tellement, que *Nahi* ne crut pouvoir mieux faire que de le mettre à la tête de l'armée. En six mois le jeune général gagna tant de batailles, qu'il réduisit l'ennemi à demander la paix. Pour le récompenser de ses services, l'empereur, toujours sans avoir le moindre soupçon de sa véritable naissance, lui fit épouser la princesse sa fille. *Alfondi* n'en étoit pas plus instruit. Par un sentiment naturel, il appelle son père pour être témoin de sa bonne fortune. Le vieux monarque reconnoît dans le père de son gendre son neveu, dont il occupoit le trône ; il

lui cède avec plaisir la couronne. Le nouveau roi la transfère à son fils. Il fut couronné avec son épouse, aux acclamations de tout le peuple, dont il ne cessa de mériter l'estime et l'amour par sa justice et ses bienfaits. Avec quelques embellissemens, il ne seroit pas difficile de faire de cette histoire un roman intéressant.

LE MONOËMUGI,

*grand empire du centre de l'Afrique, sous la ligne,
borné au sud par le Monomotapa.*

On taille aisément de grands empires dans les vastes déserts qui sont derrière les côtes. Monoëmugi est un de ces royaumes que l'imagination étend autant qu'elle veut, sans être arrêtée par aucune limite certaine, excepté en descendant vers la mer, où le Monomotapa et les autres pays dont nous avons parlé bornent le Monoëmugi. On ne sait ce qui le concerne que par les nations intermédiaires. Les notions sur ce royaume passent de bouche en bouche aux Européens curieux, comme leurs richesses passent de main en main; mais ni les unes ni les autres n'arrivent sans altération. On sait que c'est une monarchie absolue; qu'il y a des idolâtres, des mahométans, des Cafres. Par *Cafres*, on entend des *infidèles* et *gens sans religion*. Par *Cafres* aussi, les Européens entendent des Nègres, qui font la plus grande partie de la population de Monoëmugi.

Ici encore se trouvent , sous le nom de *Giagis* , les Imbis, ces mêmes peuples sauvages qui ravagent Monbaze et Quiloa ; peut-être les mêmes que les Galles, qui font trembler l'Abyssinie. C'est dans le centre de la brûlante Afrique que pullulent ces monstres avec les lions et les tigres, également altérés de sang. L'empereur du Monœmugi, à sa honte, se sert de ces cannibales contre une république d'Amazones qui fait souvent des incursions sur les frontières méridionales de ses états. Il tient ces femmes guerrières en respect par le moyen des Giagas ; non qu'elles redoutent leur valeur ; mais elles craignent d'être rôties toutes vives par cette race maudite ; de sorte que, quand ces troupes en viennent aux mains, c'est un combat à mort, sans quartier de part et d'autre. Ceci pourroit être un épisode au roman d'*Alfondi*.

CAFRIERIE,

contrée d'Afrique, dont l'intérieur est peu connu.

IL n'y a point de pays qui s'appelle proprement *Cafrierie* ; mais, comme ce mot signifie *contrée d'infidèles*, on peut à justetitre donner le nom de *Cafrierie* aux vastes régions qui se trouvent depuis les Hottentots jusqu'à la ligne équinoxiale, et au-delà , vu que les habitans sont idolâtres, livrés aux plus étranges superstitions et aux sortilèges beaucoup plus qu'aucune nation du monde. La cruauté et la féroacité

de ces sauvages , jointes à la chaleur excessive et au mauvais air de ces climats , ont empêché les missionnaires , malgré tout le zèle et tout le courage possibles , de pénétrer dans cette contrée ; très-peu se sont enfoncés bien avant dans les terres ; et de ceux-là , les uns sont morts bientôt par l'insalubrité du climat , la mauvaise nourriture , et les horribles fatigues qu'ils ont essayées ; les autres ont été découragés de rester parmi ces sauvages par le peu de fruit qu'ils retiroient de leurs travaux. A leur retour , ils ont fait de si effrayantes relations de leur mission , qu'on n'y a plus envoyé personne. De là vient que nous connoissons si peu ces vastes contrées intérieures.

HOTTENTOTS ,

peuple d'Afrique , s'étendant depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du tropique du capricorne , en remontant vers le nord.

LA pointe de l'Afrique est habitée par les Hottentots , nation indigène , qu'il ne faut pas confondre avec les Cafres. C'est un peuple différent , qui n'a ni la même couleur , ni les mêmes mœurs. Ils paroissent avoir des notions du déluge. On peut , si on veut , les supposer descendans des anciens Troglodytes , issus d'*Abraham* par sa femme *Cétura*. Leur langage est un composé de sons extraordinaires. Il

est aussi difficile aux Hottentots d'apprendre nos langues; jamais ils ne les parlent bien. Cependant les Hottentots, au rapport des voyageurs les plus modernes, parlent le hollandais. Leur pays est montagneux, garni de belles prairies dans les gorges, et même sur les cimes, arrosé de ruisseaux qui donnent les meilleures eaux du monde. La mer est très-poissonneuse. Ils nagent debout, comme s'ils marchaient, se servant des bras comme d'un balancier. C'est encore une singularité qui leur est propre, et qu'on devrait tâcher d'imiter.

La nation hottentote, qui est très-considérable, est composée de tribus toutes errantes, comme doit l'être un peuple pasteur, mais errantes dans un espace déterminé, c'est-à-dire qu'après avoir épuisé un canton de leur local, les Hottentots transportent leurs huttes dans un autre, et ils reviennent ensuite dans le premier, qu'ils retrouvent en peu de temps couvert de nouvelles herbes. Ainsi les tribus ne se confondent pas. Elles se font la guerre. Les querelles, quand il s'en élève, sont terminées par les voisins. Ils se secourent mutuellement contre l'ennemi commun. Les Hollandais ont éprouvé quelquefois à leur préjudice la force de ces ligues.

Quand un enfant naît, on le frotte de fiente de vache; on le lave avec du jus de figue qu'on laisse imbiber au soleil, et on l'oint de graisse seule, ou de graisse mêlée avec du beurre. Le père ou la mère lui donne le nom de l'animal qu'ils aiment le plus. Dès qu'ils est sevré, on lui apprend à fumer. Les Hotten-

tots sont d'une taille avantageuse, droits et bien faits, ayant entre cinq pieds et demi et six pieds. Les femmes sont plus petites : leur teint est couleur d'olive. Ils ont la tête grosse, les yeux vifs, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents blanches comme l'ivoire, les cheveux comme ceux des Nègres, et fort noirs, les pieds grands et larges ; les femmes les ont petites et délicats. Comme si la ature eût voulu pourvoir à leur pudeur, elle leur a donné, disent les premiers voyageurs, une peau dure qui leur pend au bas du ventre en forme de petit tablier ; singularité qui seroit exclusivement particulière à la race hottentote, mais que des voyageurs plus modernes démentent.

Il n'y a pas d'être au monde plus paresseux que le Hottentot. « Penser, dit-il, c'est travailler, et » travailler, c'est le fléau de la vie. » Il n'y a pas de peuple dont on ait plus indignement défiguré le caractère. On les a crus long-temps incapables de civilisation ; cependant les Anglais, lorsqu'ils s'emparèrent du Cap en 1796, vinrent à bout, par de bons traitemens, de gagner l'affection de ces sauvages, de les civiliser, et d'en former d'excellens soldats, dociles, intelligens et soumis à la discipline. Quoiqu'ils soient naturellement paresseux, ils ne laissent pas dans l'occasion de montrer une grande activité. Ils devancent à la course le cheval le plus léger, se servent de l'arc avec beaucoup d'adresse, et lancent des pierres, la sagaie et leurs rakums, ou bâtons, avec beaucoup de force et de dextérité. Ils se distinguent

par leur affection à l'égard des uns et des autres, leur hospitalité, la compassion envers les malheureux et les étrangers ; mais cette bonté naturelle, tant est grande la force des premiers préjugés, se dément, dit-on, d'une manière barbare à l'égard des vieillards décrépits, fût-ce leur père. Quand un homme est parvenu à cet état, le fils ou le plus proche parent assemble les hommes du *kraal* ou *hameau*, leur représente le malheureux état du vieillard, et demande qu'il soit *séquestré*. Jamais cela n'est refusé. En conséquence, on le met sur un bœuf de monture, et, suivi de la plus grande partie des habitants, on le conduit à une hutte dressée exprès dans un lieu écarté. On place à sa portée quelques provisions, et on l'abandonne, le faisant ainsi périr de faim, s'il n'est pas dévoré par les bêtes sauvages. De deux jumeaux dont une femme accouche, on en fait toujours mourir un. Autre coutume non moins bizarre : un Hottentot, quand il a été reçu au rang des hommes, doit battre sa mère, pour faire voir qu'il n'est plus un enfant. Toutes ces particularités, nous les donnons comme nous les avons reçues, sans y ajouter beaucoup de foi.

L'habillement consiste en un manteau qu'ils nomment *krosse*, fait de peaux de bêtes, bien enduit de fiente de vache, de beurre, ou de graisse fraîche ou rance, il n'importe. En général, on pourroit dire que cette onction est leur véritable habillement, car il n'y a point d'occasions, de cérémonies, dans lesquelles la parure ne soit l'application et la friction de

ces graisses dont ils se font des sillons sur le corps, et les barioient de suie, de craie, d'une poudre rouge, nommée *buchu*. Les hommes vont nu-tête; les femmes seules portent une espèce de toque. Elles trouvent fort galant de faire pendre à leurs cheveux des vessies enflées. Leur chaussure, qui les distingue aussi des hommes, consiste en boyaux d'animaux fraîchement tués, qu'elles se lient autour des jambes en forme de brodequins. C'est aussi une parure de héros que de mettre en cérémonie au cou d'un homme qui s'est distingué en tuant quelque bête féroce les intestins sanglans de cet animal ou d'un autre, qu'il laisse pourrir : aussi le sent-on de fort loin. Un trait de leur propreté, c'est de porter toujours à la main une queue de renard ou chat sauvage, qui leur sert de mouchoir. La graisse, appliquée immédiatement sur les diverses parties de leur corps, sert à diminuer l'action du soleil. Ils ne vivent que de chair. Le porc, les poissons sans écailles, les lièvres et les lapins sont interdits aux hommes par leurs traditions. Les femmes peuvent manger des deux derniers animaux; mais les deux sexes mangent à l'envi les vieux cuirs, dont ils arrachent le poil après les avoir amollis dans l'eau. C'est un bon mets, grillé sur les charbons. Jamais ils ne se servent de sel ni d'épicerie. Leur boisson ordinaire est de l'eau, le lait de vache pour les hommes, et celui de brebis pour les femmes. L'homme ne mange avec elles que le jour de ses noccs. L'un et l'autre sexe sont passionnés pour l'eau-de-vie et le tabac.

Les hameaux se nomment *kraals* ; ils ont chacun un chef héréditaire , ainsi que le chef général de la tribu , qu'on nomme *konque*. Celui - ci commande l'armée , dirige les négociations , préside le conseil , juge les causes civiles et criminelles , qui lui viennent par appel des autres *kraals*. Les huttes sont faites de nattes de joncs fort serrées , travaillées par des femmes ; les hommes les dressent et font les ustensiles du ménage , ainsi que leurs armes , quand ils veulent s'en donner la peine. Ils manient avec adresse les métaux , et sont bons potiers , très-experts surtout dans le gouvernement des troupeaux. La qualité de médecin de ces animaux précieux est une dignité dans le *kraal* ; celle de sage-femme en est aussi une. Les femmes la choisissent. Une troisième dignité , qui l'emporte sur les deux autres , est celle de maître des cérémonies religieuses ; il solennise les mariages et les funérailles , et fait l'opération de retrancher un testicule aux mâles. Tous les hommes , sous peine de la vie , subissent cette loi cruelle et singulière entre huit et neuf ans. Ils disent qu'ils doivent au retranchement du testicule gauche leur grande agilité à la course ; mais on pense que c'est une cérémonie religieuse dont ils ne peuvent rendre raison.

On est embarrassé à exprimer la bizarre cérémonie qui accompagne leurs mariages , leurs funérailles et les actions principales de leur vie , comme d'être reçu au nombre des hommes , ou d'être déclaré héros. Pour la cérémonie nuptiale , des hommes accroupis forment un cercle ; les femmes , dans la même pos-

ture, sont à certaines distances. Le prêtre ou suri entre dans le cercle des hommes, et dirige son urine sur le futur époux; il en fait autant sur la future épouse, va et revient jusqu'à trois fois de l'un à l'autre bout, tant que son réservoir lui fournit. En les arrosant, il prononce cette formule : « Puissiez-vous vivre long-temps et heureusement ensemble ! » puissiez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! » puisse ce fils être votre consolation dans votre vieillesse ! puisse-t-il être homme de courage et grand chasseur ! » Dans les funérailles, ce sont deux vieillards qui arrosent, l'un le cercle mâle, l'autre le cercle femelle. Pour recevoir un enfant au rang des hommes, il faut l'examen et le consentement du kraal; quand il est approuvé, un vieillard l'asperge au milieu des hommes et lui dit : « Toutes tes pensées, tes paroles et tes actions doivent désormais sentir l'homme fait ; que ta bonne fortune t'accompagne long-temps; crois et multiplie ! Que ta barbe puisse bien-tôt paroître ! Évite la compagnie de ta mère, sous peine d'être banni de la société des hommes. » Cette cérémonie, aussi-bien que ces discours, me paroissent de l'invention de quelque voyageur. Jusqu'alors le jeune homme n'avoit fréquenté que des femmes. Ce sont elles qui enseignent toutes les coutumes, les lois, les cérémonies, les pratiques et les traditions de la nation; elles en sont les dépositaires. Enfin pour constater le courage d'un homme, et l'élever à la dignité de preux chevalier, il faut aussi l'aspersion fournie par un brave décoré de la fraise héroïque. Tous

les aspergés, non-seulement reçoivent la sainte inondation avec recueillement et respect, mais ils s'en frottent avec précipitation, et sillonnent avec leurs ongles la graisse qui les couvre, pour faire parvenir l'eau à la peau, jaloux de n'en pas perdre une goutte.

Personne n'est aussi entêté de ses coutumes et de ses traditions. Il est impossible d'en convertir un seul. On sait qu'ils croient en un être suprême, qu'ils appellent le dieu des dieux. Ils ne lui offrent ni dons, ni victimes; mais ils font des sacrifices à la lune, qu'ils honorent comme une divinité inférieure, image sensible d'un Dieu invisible. Ils adorent avec une profonde vénération un insecte ou scarabée particulier à leur pays. Il a le dos vert, avec des taches blanches et rouges, le ventre de même, deux ailes et deux cornes sur la tête. Dès qu'on l'aperçoit, tout le village se couvre de *buchu*. On chante et on danse. Le grand et le petit *gom-gom* retentit. C'est un instrument composé d'une plume et d'unealebasse, qu'on promène enfilée à une corde. Il rend un son sourd et rauque. Heureux et cent fois heureux le mortel sur lequel s'abat l'insecte bienfaisant! Il devient lui-même un objet de culte, une espèce d'idole.

Ils croient à l'immortalité de l'âme, et qu'elle se promène autour de ses anciennes dépouilles. C'est pourquoi ils ont soin de laisser en leur entier la hutte du mort, ses habits, ses meubles et ses armes. Aussitôt qu'un homme ou une femme sont morts en un endroit, les habitans en décampent. Ils offrent des sa-

crifices à une divinité malfaisante , nommée *Tonkuoa*, à tout hasard, sans avoir s'ils l'ont offensée ; mais , comme ils croient qu'elle traite d'offense ce qu'il lui plaît de traiter ainsi , ils prennent leurs précautions. Avant d'entrer dans l'eau pour passer une rivière, ils s'en jettent sur le corps. En général, avant de commencer une action hasardeuse et difficile , ils prennent un air grave , sérieux et méditatif. Le chant et la danse sont de toutes les cérémonies , excepté des mariages. La polygamie est permise , mais n'est pas fréquente. Ils adoptent le divorce et punissent l'adultère. Ils ont des traditions qu'ils conservent avec beaucoup de soin ; l'une est que leurs premiers parens offensèrent si grièvement le Dieu suprême , qu'il les maudit ainsi que leur postérité, et qu'il endurcit leur cœur ; l'autre, que , quand Dieu les envoya dans leur pays, ils y entrèrent par une fenêtre. Le nom de l'homme étoit *Noh* , celui de la femme *Hinguoh*.

Les Hollandais ont acheté des Hottentots tout le terrain qu'ils possèdent au Cap. Ils ont payé fidèlement , et ont accompli avec exactitude toutes les conditions qui régloient les limites et les droits des deux peuples. Il y a cependant eu des malentendus qui ont entraîné des hostilités ; mais les deux partis s'en sont si mal trouvés , qu'ils sont revenus à la paix. Elle paroît établie sur les bases de la confiance et des égards réciproques , et par conséquent durable. Les colons s'étendent loin dans les terres ; ils rivalisent avec les naturels, non-seulement pour le soin des troupeaux,

mais aussi pour les produits de l'agriculture, qu'enfin les Hottentots ont appris à ne pas négliger ; mais les colons européens n'ont pas tardé à tourmenter les Hottentots. Une partie de ces malheureux vivent dans l'esclavage : les autres sont tributaires.

BENGUELA,

royaume d'Afrique sur la côte d'Angola.

Nous sommes déjà entrés, mais nous allons avancer beaucoup plus dans le pays des monstres. Malheureuse espèce humaine, à quels excès elle peut s'abandonner !

Le royaume de Benguela, qu'on voit immédiatement après celui des Hottentots, est un des plus malsains du monde. Les eaux stagnantes sous un soleil brûlant y sont fétides. La terre même y empoisonne ses productions. Il faut avouer que toute la côte n'est pas frappée de cette malédiction ; mais les habitans des contrées qu'elle afflige sont obligés de faire venir d'ailleurs ce qu'ils mangent et ce qu'ils boivent. Malgré cette précaution, le petit nombre de ceux qui échappent à la malignité de l'air et du climat ressemble plus à des spectres qu'à des hommes vivans : ils ont la voix si cassée, qu'on diroit qu'ils retiennent leur haleine entre les dents. Cependant, comme s'ils n'avoient pas assez des fléaux de la nature, ces Nègres emploient encore le peu d'industrie qu'ils ont à

augmenter leurs maux. Outre la violence, il n'y a point de ruses qu'ils n'inventent pour surprendre leurs compatriotes, afin de les vendre comme esclaves. Leurs femmes, complices de cet affreux brigandage, attirent les galans par des caresses, se laissent saisir avec eux par leurs maris, et, de leurs bras, font passer dans les chaînes leurs victimes. menteurs, assassins, voleurs, sans mœurs ni religion; ils n'ont aucune qualité qui rachète ces vices; de sorte qu'on seroit tenté de ne pas les plaindre des ravages faits chez eux par les Giagas.

Ces peuples, qu'on nomme aussi Jagas, à en juger par la férocité, sont vraisemblablement les mêmes que les Imbis et les Galles. Un témoin oculaire, qui a vécu plusieurs mois avec eux, nous a instruits de leurs coutumes. Le nom de dignité du chef est le grand Giaga. Il avoit vingt mille hommes; sous douze capitaines. Jamais il n'entreprend rien sans avoir consulté le diable, qu'on nomme *Mokisso*. Cette cérémonie dure un jour entier. Il est assisté par cinquante femmes et deux sorciers, qui font autour de lui des gestes, et prononcent des termes magiques. Ils lui teignent le front, les tempes, le ventre, de poudres consacrées par leurs paroles sur un grand feu, lui mettent son casingola ou sa hache à la main, et lui disent : « Va, marche » contre les ennemis, n'en ménage aucun, car ton » Mokisso est avec toi. » Son premier exploit est de fendre la tête d'un jeune garçon qu'on lui amène. Celui-ci est suivi de quatre hommes; il en tue deux

lui-même, et fait tuer les deux autres hors du camp. On se régale ensuite ; on fait de grands festins où la chair humaine n'est pas épargnée. Ils n'ont point d'idoles ; mais ils disent qu'ils adorent souvent leur Mokisso.

Voici la parure du grand-giaga. Il a de longs cheveux noués, entremêlés de coquilles, une ceinture d'œufs d'autruche, un simple pagne d'étoffe de palmier. Son corps, marqué de diverses figures, est tous les jours oint de graisse humaine. Il porte au nez et aux oreilles des morceaux de cuivre longs de deux pouces. Les Giagas estiment plus le cuivre que l'or, ainsi que les habitans du Benguela ; quelques-unes de leurs femmes en ont des colliers qui pèsent dix-sept livres. La garde du grand-giaga est composée de femmes. Quant il boit, elles se jettent à genoux, battent des mains et chantent. Tous les jours, il fait une exhortation à ses troupes. Si quelqu'un tourne le dos, il est condamné à mort et mangé par ses camarades. Quelque pénible qu'ait été leur marche, en plantant leur camp, ils le fortifient d'abattis d'arbres et de haies sèches. Il y a un corps d'hommes robustes destinés à cela. Les huttes sont placées régulièrement et serrées ; ils mettent à la porte leurs arcs, leurs flèches et leurs dards ; de sorte qu'à la moindre alarme tout le monde est armé sur-le-champ.

Les Giagas ne permettent pas à leurs femmes d'élever leurs enfans ; ils les enterrent aussitôt qu'ils sont nés. On ne sait pas le motif d'une pareille cou-

tume. Est-ce afin d'éteindre entre eux toute affection naturelle, et que les femmes mêmes, aussi guerrières que les hommes, s'accoutument à ne se laisser toucher d'aucun sentiment de pitié? Ils se recrutent des jeunes gens qu'ils enlèvent dans leurs courses. On leur met un collier, qui est la marque de leur servitude. Ils le gardent jusqu'à ce qu'ils aient apporté la tête d'un ennemi. Rien n'a tant de pouvoir sur les esprits que l'espoir d'être délivré du collier, cette marque de l'esclavage; et ces jeunes gens bravent toutes sortes de dangers avec intrépidité pour parvenir à cet honneur. Quand un homme distingué meurt, on enterre avec lui ses deux femmes les plus chéries, qu'on place à ses côtés, après leur avoir cassé les bras. Si la terre qu'on jette sur le tombeau ne les étouffe pas, elles expirent dans ce long supplice.

Ces barbares ne font la guerre que pour piller; ils ne s'arrêtent que pour consommer le pillage, et recommencent ensuite. Pour comble d'excès, tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter, ils le gâtent, le brûlent, le renversent, et ne laissent après eux qu'un désert; à moins que, fatigués de leurs courses, las de tuer et de massacrer, il ne leur prenne envie de se fixer, comme ils ont fait dans les plaines moins fertiles du Benguela. On sent qu'avec de pareils hôtes les habitans du pays font un triste personnage. Aussi à peine en parle-t-on; on sait seulement qu'ils avoient quelque gouvernement, et que leur état est monarchique.

CONGO,

*grand pays d'Afrique, entre l'Océan méridional
et la Casrerie. Histoire et succession de ses rois.*

En suivant la côte, on rencontre le Congo. On s'y croiroit en Europe, parce qu'on y trouve des comtés, des marquisats, des duchés. Il ne reste qu'une partie, à peu près la moitié de cet empire, dont se sont détachées des provinces qui sont à présent reconnues pour royaumes. Le roi prend le titre de *mani*, qui veut dire *seigneur*. Ainsi, mani-congo, c'est seigneur du Congo. Outre les grandes pertes qu'il a faites en provinces environnantes, celles qui restent plus rapprochées du centre, sous les dominations européennes, lui donnent souvent des marques d'indépendance.

Le Congo est un des plus fertiles pays du monde. L'herbe y est si haute et si épaisse, qu'elle sert aux bêtes féroces de retraites dangereuses pour les hommes. Le voyageur n'y marche pas sans craindre d'y voir se lever auprès de lui un lion, un tigre, ou toute autre bête carnassière, outre les serpens et les insectes venimeux qui se cachent dans ces longues herbes. Les gens du pays n'ont pas trouvé d'autre moyen de s'en délivrer que d'y mettre le feu quand elles sont assez sèches. Les animaux, chassés de leurs retraites par les flammes, entrent en fureur, et se jettent sur tous ceux qu'ils rencontrent, quel que soit

leur nombre. Les voyageurs qui aperçoivent de loin l'incendie n'ont d'autre ressource que de monter promptement sur les arbres ; c'est à quoi les Nègres sont fort habiles ; mais les Européens , moins exercés , sont obligés de porter des échelles de corde , que leurs nègres attachent aux arbres. Il y a deux récoltes par an , et cependant il survient des famines , par l'indolence et l'inexpérience de ces peuples , qu'on n'a jamais pu déterminer à garder des provisions d'une saison à l'autre. Ils ont cependant des graines et des racines nourricières , dont la conservation ne seroit ni pénible , ni embarrassante ; mais placés dans une espèce de paradis terrestre , par la beauté des fleurs , la saveur des fruits , l'abondance de la pêche , la multiplication des bestiaux , ils ne songent qu'à jouir. L'ardeur de leur climat brûlant ne les chagrine et ne les tourmente pas. Ils y sont accoutumés.

Le Congo est prodigieusement peuplé , malgré la multitude d'esclaves qui en sortent tous les ans ; mais les femmes sont extrêmement fécondes. On prétend que , sans cette émigration perpétuelle , sans les guerres et la mortalité causée par les épidémies , et sans les famines , il seroit surchargé d'habitans qui se dévoreroient les uns les autres. Il ne faut point y chercher de commerce en grand ; tout au plus quelques échanges entre les Nègres , pour les nécessités les plus urgentes de la vie. S'ils ont des mines d'or et d'argent , de cuivre et autres , comme ils s'en vantent , ils n'en usent pas. Leur monnoie est une petite coquille de limaçon de mer , nommée *zem-*

bis, qui se pêche dans le Bamba ; elle a cours non-seulement dans le Congo, mais dans les royaumes voisins.

Il est curieux d'entendre raisonner un Nègre du Congo, assis sur sa natte, fumant sa pipe, couvert de quelques méchans haillons, et brûlé par un soleil perpendiculaire. Les autres pays, dit-il, sont l'ouvrage des anges, le mien est celui de Dieu lui-même. Mon roi est le plus riche, le plus sage, le plus puissant des monarques. Mes compatriotes sont les plus nobles, les plus heureux des peuples de l'univers. Que me parlez-vous de la magnificence des cours de vos monarques d'Europe et d'Asie, de leurs immenses revenus, de la grandeur de leurs palais, de l'opulence, de la félicité de leurs sujets, des grands progrès qu'ils ont faits dans les sciences, les arts, les manufactures ? Tout cela, s'il est vrai, est bien au-dessous de la dignité et de la splendeur de mon roi et de son royaume. Il ne peut y avoir qu'un seul Congo dans le monde ; tout le reste n'a été créé que pour la gloire de notre monarque et le bonheur de ses sujets.

La mer nous paie un tribut continuel de zembis, pendant que les autres peuples sont obligés de s'abaisser à fouiller les montagnes, à briser les rochers pour en tirer l'or et l'argent qui ne sont que les excréments de la terre. Qui vous engage à passer les mers, à vous exposer à tant de travaux et de dangers pour venir trafiquer avec nous, sinon la pauvreté et la stérilité de votre pays ? Qu'ai-je besoin de vos étoffes,

et de tous les produits de vos manufactures ? ils vous ont coûté beaucoup de peine à fabriquer pendant que je me repose. Vos souliers ? je m'en passe ; le sable ne brûle point , les pierres ne blessent point mes pieds endurcis. Vos chapeaux ? mes cheveux rendent ma tête impénétrable aux rayons du soleil. Vos matelas , vos tapis ? tout cet attirail ne feroit que m'échauffer. Je dors tranquillement sur la terre nue , et s'il s'élève quelques zéphyrz bienfaisans , l'obstacle d'une muraille ou d'une toile tendue pour servir de tente ne me prive pas de ce présent de la nature. Si la pluie me mouille , en me secouant je suis bientôt séché. Mes femmes me font des esclaves ; avec ce que je vends j'achète tout ce que mon petit champ , que mes femmes cultivent , ne me fournit pas. J'achète de même mes ustensiles de ménage , quand je ne sais pas les faire. En m'amusant , le prix de mes enfans me fournit des pipes , du tabac , de l'eau-de-vie qui me réjouit le cœur , et d'autres femmes , qui me font encore des esclaves qui m'enrichissent.

Les capucins virent un jour entrer dans leur église de San-Salvador , capitale du pays , un Nègre qui jetoit les hauts cris , frappoit du pied , se tordoit les bras comme un désespéré. Ils accourent pour savoir la cause d'une douleur si amère. « Hélas , leur dit- » il , j'avois des frères , une sœur , mon père , ma » mère , ma femme , des enfans , j'ai tout vendu ; » malheureux ! il ne me reste plus personne de ma » famille dont je puisse faire de l'argent. » Les bons pères , étrangement surpris , lui remontrent combien

il offense la raison et la nature par cet excès d'inhumanité. « Je n'ai fait, leur répondit-il, que ce » qui s'est pratiqué de tout temps dans ce pays. Quel » crime ai-je commis en les vendant ? Je n'ai fait » que les prévenir. » En effet, quoique le christianisme, qui s'est établi à la fin du quinzième siècle, ait affoibli cet usage, il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait détruit. Les Européens tranquillisent leur conscience sur cet affreux commerce en disant que, s'ils ne les achetoient pas, ces hommes seroient vendus à d'autres ; mais ceux-ci ne les tireroient pas de leur patrie pour être assujettis en Amérique à un genre de vie contraire à leurs habitudes contractées dès l'enfance ; au lieu que, laissés dans leur patrie, quoique esclaves, ils profiteroient de l'indolence générale de leur pays. On n'achète donc sans remords que les prisonniers de guerre des Jagas, ou autres monstres, parce qu'on arrache ces malheureux à une mort cruelle ; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Il est très-vrai qu'un grand nombre d'autres peuples égorgeroient peut-être leurs captifs, s'ils ne trouvoient le moyen de les vendre et de satisfaire leur intérêt au lieu de leur vengeance.

Avant l'introduction du christianisme, la religion du Congo étoit un composé monstrueux d'idolâtrie et de superstitions, de cérémonies et de coutumes absurdes et détestables. Ils reconnoissoient un être suprême qui a créé leur pays, mais qui abandonne toutes les choses de ce bas monde au gouvernement d'un grand nombre de dieux inférieurs. Les uns président

à l'air, les autres au feu, à la mer, à la terre, à la sécheresse, à la pluie, au chaud, au froid, aux hommes, aux femmes, à la stérilité, à la disette, en un mot, à tous les biens et à tous les maux. Les gangas, ou prêtres, spécifient à leurs prosélytes le domaine de chacun de ces dieux, afin de diriger leurs offrandes; ils ne fixent point l'objet de leur adoration. L'un prend un animal, l'autre un arbre, des pierres, ou quelque marmouset qu'il taille grossièrement. Le culte consiste en génuflexions, fumigations, et toujours en des offrandes dont les gangas profitent. Ils procurent la fertilité, éloignent les tempêtes, guérissent les maladies, et indiquent celui qui a causé la mort; car personne ne meurt naturellement; c'est toujours en vertu de quelque maléfice d'un ennemi qu'on sort de ce monde. Le gangas indique à coup sûr le sorcier: excellent moyen de se venger quand ils en veulent à quelqu'un, et de purger la terre des incrédules. Cette abominable croyance est une source de discordes et de meurtres.

Le chef des gangas se nomme *chalombe*. Il jouit d'une si grande autorité, que le gouverneur de la province où il demeure, pour y être reçu et vivre tranquille, est obligé d'acheter son amitié et sa protection. On n'entre jamais dans sa maison sans sa permission, de crainte que quelque imprudent ne souille le feu sacré qu'il y conserve. Quand il s'éloigne pour quelque temps, c'est un crime capital aux nègres d'avoir commerce avec leurs femmes et concubines jusqu'à son retour. Il jouit amplement de toutes les douceurs

de la vie , utilité , agrémens , commodités , plaisirs ; mais , comme *Damoclès* , il voit toujours le glaive suspendu sur sa tête. Il ne doit pas mourir de mort naturelle : ce malheur entraîneroit la ruine du monde. Pour prévenir cette fatale catastrophe , quand il devient malade ou trop vieux , on l'assomme ou on l'étrangle.

La plupart des chrétiens du Congo n'en ont guère que le nom. Ils paroissent ignorer entièrement les dogmes et les préceptes fondamentaux de l'Évangile. D'autres les respectent si peu , qu'ils ne font pas de difficulté d'avoir un grand nombre de concubines , outre leurs femmes légitimes. Beaucoup d'entre eux , s'ils portent extérieurement des chapelets et des croix , ont sous leurs habits leurs charmes et leurs amulettes. Ces désordres antichrétiens viennent en grande partie de la dépravation des Portugais , qui déshonorent par leurs mœurs la religion qu'ils professent , et donnent les plus mauvais exemples aux Nègres , trop portés à les imiter. Ils viennent aussi du défaut d'instruction. Il n'y a , dans tout l'empire , ni collège , ni séminaire. Le peu de prêtres qui viennent du Portugal ne sont pas suffisans pour enseigner , et ceux du pays sont trop ignorans. Il n'y a qu'un évêque. Les églises sont mal construites et peu ornées , et les cérémonies sont rarement accompagnées de la pompe auguste qui les rend si vénérables dans les temples catholiques. C'est donc un christianisme dénaturé , abâtardi , dont l'extérieur même n'est pas assez impo-

sant pour prévaloir dans l'opinion sur les superstitions anciennes.

Toutes les terres du Congo appartiennent au roi. Il en tire un tribut, qu'il augmente en les changeant souvent de mains ; ce qui est la ruine de l'agriculture. Les zimbis et les amendes, les présens du gouverneur qui rançonne les peuples, voilà tout son revenu. Celui des terres est perçu par les ducs, qui le font passer à la cour. Leur infidélité ou leur refus est souvent la cause des guerres. On ne choisit jamais pour roi qu'un prince de la famille royale, sans égard s'il est de la branche la plus proche ou la plus éloignée. Les voix se réunissent ordinairement sur celui qui a la précaution d'amener le plus de troupes près de l'endroit où se fait l'élection, ou de gagner d'avance les électeurs par des présens. Aussitôt qu'ils sont d'accord, ils convoquent tous les grands du royaume dans une place auprès de la capitale. De là l'assemblée se transporte à la cathédrale ; il s'y trouve deux fauteuils, l'un pour l'évêque, l'autre pour le chef des électeurs. Celui-ci est environné des candidats, qui ignorent encore sur lequel le choix est tombé, et attendent avec impatience qu'on le nomme.

Le seigneur électeur ne se presse pas ; il fait sur les devoirs de la royauté un long discours, qu'il termine enfin en nommant celui qui est élu. Il descend de son siège, va le prendre par la main, le présente à l'évêque, devant lequel il se met à genoux. Le prélat le harangue à son tour, l'exhorte surtout à être

un zélé défenseur de l'église catholique, lui en fait prêter le serment, le conduit à son trône, et lui met la couronne sur la tête. Aussitôt l'air retentit des acclamations du peuple et du bruit des instrumens. Quelques jours après, le monarque fait deux cérémonies importantes; la première consiste à donner une bénédiction solennelle au peuple; la seconde à investir les grands des principales dignités et des fiefs de ses états.

Pour la bénédiction on dresse un trône dans l'endroit le plus élevé d'une grande place, d'où le prince peut tout voir et être vu. S'il se trouve entre ses ministres et ses nobles quelqu'un qui ait encouru sa disgrâce, d'un coup d'œil, d'un geste, il le chasse du cercle, comme indigne de sa bénédiction. C'est une manière commode de se défaire de ceux qui lui déplaisent; car il n'y a ni à s'expliquer, ni à résister. Le peuple se jette avec fureur sur le disgracié, le tire avec tant de violence, et le maltraite tellement, qu'ordinairement il n'en échappe pas. Quand l'assemblée n'est composée que de sujets fidèles, le monarque étend les mains, et leur souhaite toute sorte de bonheur. Ils lui témoignent leur joie et leur reconnaissance par de grands cris et des battemens de mains. La distribution des fiefs se fait avec la même pompe. Ceux qui n'obtiennent pas les dignités qu'ils désirent ne seroient pas mieux reçus à témoigner leur mécontentement devant ce peuple assemblé, que n'ont été à la bénédiction ceux qui, n'étant pas sûrs d'être en grâce, se sont hasardés d'y paroître.

Au reste, non-seulement dans ces deux cérémonies, mais dans toutes les occasions, les rois de Congo ne paroissent qu'avec un brillant cortège. Une singularité qui rend la cour nombreuse, c'est que peu de personnes, même parmi les grands, savent lire et écrire, et qu'ils sont obligés, pour peu que les ordres soient compliqués, de les recevoir en personne. Ainsi il y a toujours foule, et les inclinations, les génuflexions, les prostrations usitées dans le pays font croire que c'est une foule d'esclaves.

La reine est la seule femme légitime; elle s'appelle *manibombaba* (maîtresse des femmes); elle a toujours autour d'elle beaucoup de jeunes dames, qui ne mènent pas une vie bien gênée, non plus que leur maîtresse. Le roi a aussi publiquement des concubines, malgré les remontrances de son confesseur et des missionnaires.

On fait une singulière description de ses troupes, dans la revue générale qui a lieu tous les ans, le jour de *saint Jacques*: tous les princes et tous les seigneurs de sa cour s'y trouvent. Chaque soldat est jaloux d'y paroître à son avantage. On jugera s'ils y réussissent: les uns ont des arcs et des flèches de grandeur différentes; d'autres ont de larges épées, des dagues et des coutelas; quelques-uns n'ont pour habits et pour armes que leurs longues targettes; ceux-ci sont couverts de peaux de divers animaux depuis la ceinture jusqu'aux genoux; ceux-là ont le corps et le visage peints de différentes figures; les autres sont monstrueuses, plus on se croit guerrier. Ceux qui ne

sont pas assez riches pour avoir une large épée d'acier en ont une de bois dur. Leurs enseignes ne sont communément que des chiffons sales et déchirés ; leurs armes de fer et d'acier rongés de rouille , celles de bois mal faites et mal peintes. Ajoutez que les invalides, jeunes et vieux, les aveugles et les impotens, étant obligés de s'y trouver , on voit des gens sans armes, d'autres sans bras et sans jambes , ou contrefaits de toutes manières. Tous ont la tête ornée de plumes de différentes couleurs , chacun à leur mode. Outre les armes , ils ont ordinairement quelque outil qui indique leur métier.

Les seigneurs parcourent les rangs pour exhorter tous ces braves à bien faire leur devoir dans l'occasion , et à combattre vaillamment pour les enseignes de leur puissant monarque. « Où en trouve-t-on » un pareil sous le ciel ? s'écrie une troupe. Qui peut » lui être comparé ? répond la voisine. Qu'il vive à » jamais, répond la troisième. » Et tous ensemble : « Que son trône soit exalté au-dessus du soleil et des » étoiles ! que tous ses ennemis soient confondus et » foulés sous les pieds comme la poussière ! » A ces clameurs se joignent le cliquetis des armes , le bruit des instrumens , et le charivari finit par un combat simulé et un grand festin. Sans doute on fait un choix dans cette troupe pour marcher contre l'ennemi ; mais, quel que soit le triage, c'est toujours une armée peu redoutable que celle des rois de Congo ; il n'y a ni ordre dans la marche , ni discipline dans le camp. Le soldat charge avec fureur ; mais, quand

il en vient une fois aux mains , il n'entend plus de commandement ; un fuyard entraîne toute l'armée : même insubordination quand le soldat est vainqueur ; et quand il pille, on ne peut l'arracher du butin.

Avant le christianisme, on enterroit avec le roi ses concubines favorites, au moins au nombre de douze ; mais toutes briguoient cet honneur et se battoient pour l'obtenir. En abolissant cette barbare coutume, on a conservé celle des lamentations funèbres pendant huit jours aux funérailles des grands, et l'habitude, aux anniversaires, de charger des tables de vivres et de s'enivrer. Viennent ensuite les cérémonies de l'église, qui se font avec une pompe proportionnée à la dignité de la personne. Le caveau royal est garni d'une tenture noire , qui se renouvelle tous les ans , malgré la mauvaise odeur qui s'exhale, au moins dans les premiers temps, du cadavre assis au milieu dans un beau fauteuil.

Les précautions pour rendre la justice sont sages , mais un Nègre incorruptible est une espèce de miracle. Le créancier peut réduire son débiteur en esclavage. Il y a trois crimes capitaux ; le meurtre, la rébellion et le sortilège. Le dernier est puni par le feu. Prendre en cachette est un forfait digne de châtimement ; mais prendre hardiment, arracher avec violence , c'est une action noble, héroïque , à proportion que le larcin est plus considérable.

Les habitans du Congo n'ont point cette industrie qui allège le travail chez les autres nations. Ils

font tout avec un soin pénible , Le travail leur tient lieu d'art et d'adresse. Ils ne tissent point ; ils passent leurs fils brin à brin, l'un dans l'autre. Un morceau de bois dur ou un caillou est leur enclume , qu'ils tiennent entre leurs pieds. Ils frappent le fer avec un marteau informe , ne savent ni le polir ni l'affiler. Ils travaillent tout aussi mal le bois et l'argile ; mais, pour ce qui est de prendre leurs commodités , ils y excellent. Il faut qu'un Nègre soit peu opulent pour n'avoir pas deux esclaves qui le portent étendu de son long dans un hamac. N'attendez point que celui qui est obligé de marcher à pied porte jamais rien. C'est sa femme qui est chargée du sac des provisions. Il pend sur son dos, attaché par une courroie serrée autour du front. Elle a quelquefois entre les bras un enfant qu'elle nourrit , un autre qu'elle traîne par la main. Le mari fume gravement sa pipe à côté d'elle , sans jamais offrir de la soulager. Cette tâche pénible se renouvelle souvent parce que le Nègre aime à changer de lieu ; il lui est si aisé de porter tout avec lui. Cependant il devrait être arrêté par la difficulté et le danger de voyager dans un pays infesté de bêtes féroces , sans ponts , sans chemins frayés , excepté d'une ville à l'autre , dans les forêts obstruées de broussailles, dans l'herbe jusque par-dessus la tête. Tous ces obstacles ne sont point capables de le guérir de la manie des voyages.

Chez le peuple, quand les parens d'une jeune fille la croient en âge de prendre un mari , elle se retire

pendant un mois dans une tente particulière, où elle reçoit tous les prétendus, et les présens qu'ils lui apportent. Au bout du terme, elle donne la main à celui qui lui plaît le plus. Chez les grands il y a peu de mariages qui ne soient précédés d'un noviciat ou essai. Avant de s'engager pour toute leur vie, ils pensent qu'il faut se connoître bien particulièrement. En conséquence, on convient de deux ou trois ans d'épreuve, plus ou moins. Quand les conditions sont acceptées par les parens et la fille, elle se transporte, avec le moins de bruit et d'éclat possible, chez son futur époux, et commence ainsi son noviciat. Quand le terme convenu est arrivé, ordinairement c'est la femme qui presse le mariage. Le mari est souvent déterminé par le désir de toucher la dot. Quelquefois la cérémonie a été précédée par des ruptures, des divorces, pendant lesquels la femme s'est pourvue d'un autre côté; mais le mari ne lui en sait pas plus mauvais gré, et ces échappées ne l'empêchent pas de lui donner la qualité de femme légitime. Le mariage est célébré devant le prêtre, quand on en trouve, car les gens dont on parle sont catholiques. Ils n'épargnent rien dans ces occasions pour traiter les convives. Les pauvres vendroient un ou deux enfans pour acheter une vache ou un bœuf, du vin de Portugal, ou de l'eau-de-vie. Le repas dure aussi longtemps qu'il y a à manger. On chante, on danse jusqu'à ce que les convives s'endorment sur la place. Leurs chants bruyans, mêlés de cris et d'éclats, effraient un Européen, et les Nègres rient des nôtres.

Ils ont des instrumens à vent et à cordes. Ceux dont ils touchent le mieux sont de tristes concerts. Les danses ne leur paroissent belles qu'à proportion qu'elles sont immodestes. Outre que la graisse dont ils sont presque toujours oints bouche les pores, ils les resserrent encore par la froideur de l'eau, où ils vont se jeter tout inondés de la sueur excitée par les mouvemens violens qu'ils se donnent. Quoique les maladies qui en résultent soient très-communes, leurs médecins ne savent pas les guérir. La plupart y succombent. La petite-vérole fait aussi de grands ravages ; ils sont aussi affligés de maladies honteuses. Il faut qu'ils usent fréquemment de la saignée, jusqu'à ce qu'ils aient, dit-on, changé tout leur sang. Les pluies, dans ce climat chaud et humide, sont presque toutes mortelles. L'opinion est généralement répandue que c'est rendre service à un agonisant que de l'aider à mourir promptement. Les moins cruels sont ceux qui hâtent la mort en étourdissant le malade de cris et de hurlemens, et en l'étouffant de caresses. On raconte des habitans de la province de Matamba que, quand un de leurs parens est à l'agonie, ils le prennent par les bras et les jambes, l'élèvent en l'air le plus haut qu'ils peuvent, et le laissent tomber sur le plancher. Après l'avoir considéré quelque temps mort ou expirant, ils se jettent sur lui, le baisent, le serrent contre leur poitrine avec des sanglots et des regrets à toucher ceux qui ne connoïtroient pas le motif de cette barbare superstition.

[1484.] L'histoire de Congo, avant l'arrivée des Portugais n'est qu'un ramas de traditions incertaines. Comme les Congois n'avoient pas d'écriture, ils n'ont conservé que peu de faits, encore moins de dates. Ils parlent d'un monarque, nommé *Luqueni*, qui réunit beaucoup d'états, et en forma le grand empire de Congo. Ce royaume étoit beaucoup déchû de son éclat quand les Portugais y arrivèrent sous la conduite de *Sousa*, en 1484. On doit admirer la facilité avec laquelle on sut engager le roi régnant à embrasser le christianisme. Ce fut l'ouvrage de quelques lettres exhortatoires du roi de Portugal, et d'un voyage d'un oncle du roi de Congo, qui se fit instruire et se convertit à Lisbonne. Il revint et catéchisa son neveu, aidé de quelques missionnaires, dont on l'avoit fait accompagner. Le mani-congo se fit baptiser, prit le nom de *Jean*, et la reine celui d'*Éléonore*, en l'honneur du roi et de la reine de Portugal. Leur cour les imita, et, comme il arrive ordinairement, le peuple imita la cour. Ce prince vacilla cependant dans sa religion; mais *Al-Sousa*, son fils et son successeur [1492], y fut très-ferme. On peut le regarder comme l'apôtre du Congo, par le zèle qu'il mit à faire venir des missionnaires pour instruire les Congois.

[1521.] Il envoya son fils à Lisbonne, afin de lui procurer une éducation chrétienne. Ce prince, placé sur le trône, prit le nom de don *Pèdre*, imita le zèle et la piété de son père. Son fils, don *François* [1530], n'en dégénéra pas. Il ne porta que deux ans la cou-

ronne, e
son cous
Portugais
s'arroger
du sang
blesse s'e
vinrent a
maltraités
qu'on cro
trouva, e
une guerre
On mit à
fils. Ce pr
bonne de l
avoient vo
L'explicati
les deux co
Ce prince f
tion fut sui
tugais ne
malheurs.
besoin à leu
dont son pr
tion. Son co
avoit consei
secret si im
re II fléch
entra en g
envoya en fin
grand besoin

ronne, et la laissa par sa mort à don *Diègue* [1532], son cousin. Comme celui-ci mourut sans enfans, les Portugais, puissans dans le royaume, prétendirent s'arroger le droit de lui donner un roi. Les princes du sang, les gouverneurs des provinces et la noblesse s'élevèrent contre cette prétention. Ils en vinrent aux mains avec les Portugais, qui furent maltraités. [1540] On éleva sur le trône don *Henri*, qu'on croit avoir été fils bâtard de don *Diègue*. Il se trouva, en prenant la couronne, embarrassé dans une guerre. La perte d'une bataille lui coûta la vie. On mit à sa place don *Alvare I^{er}* [1542], son fils. Ce prince se crut obligé de se disculper à Lisbonne de la violence faite aux Portugais lorsqu'ils avoient voulu s'opposer à l'élection de son père. L'explication fut écoutée; mais il en résulta entre les deux cours de la froideur, qui fit tort à la religion. Ce prince fut attaqué par les *Giagas*, et cette irruption fut suivie de la famine et de la peste. Les Portugais ne lui donnèrent aucun secours dans ses malheurs. Il paroît qu'ils vouloient le forcer par le besoin à leur découvrir les mines d'or de son royaume, dont son prédécesseur avoit toujours refusé l'indication. Son confesseur, tout Portugais qu'il étoit, lui avoit conseillé de ne pas confier à des étrangers un secret si important pour son royaume. Don *Alvare II* fléchit, entraîné par les circonstances, et entra en grâce avec la cour de Lisbonne, qui lui envoya enfin des missionnaires, dont la religion avoit grand besoin. Le bon roi les aida de son mieux, et eut

le plaisir de laisser à son fils, avec le sceptre, le christianisme assez bien rétabli.

[1614.] Il se nommoit don *Bernard*. Le bruit commun est qu'il fut tué en duel par son frère, don *Alvare III*. Si celui-ci obtint la couronne par un fratricide [1615], il effaça l'horreur de ce crime dans l'esprit de ses sujets par une conduite pleine d'humanité, de religion et de justice. Ses belles qualités firent trouver son règne trop court. Il ne dura en effet que sept ans. Les rois qui lui succédèrent, don *Pèdre II* [1622], don *Garcie I* [1624], don *Ambroise* [1625], don *Alvare IV* [1631], don *Alvare V* [1636], ne régnèrent entre eux cinq que quinze ans. Le dernier mérita bien le malheur qui à la fleur de son âge le précipita du trône dans le tombeau. Il conçut des soupçons mal fondés contre le duc de *Bomba*, et le marquis de *Chiona*, frère de *Bomba*, et força ces deux princes à lever des troupes pour se défendre. Le succès de la guerre ne fut pas heureux pour le roi : les deux frères le firent prisonnier ; mais, loin d'abuser de leur victoire, ils traitèrent le monarque avec beaucoup de respect, et le ramenèrent dans sa capitale, qu'ils lui rendirent. Honteux de devoir la couronne et la vie à ses sujets, le farouche *Alvare* ne fut pas plus tôt libre, qu'il leva une armée et marcha contre les deux frères. Il fut encore plus malheureux dans cette expédition que dans la première ; il y perdit la vie. Le duc de *Bomba* fut proclamé sous le nom d'*Alvare VI* [1637], et fut presque aussitôt assassiné par le

marquis de *Chiona*, son frère, qui prit le nom de don *Garcie II*.

[1638.] Quoique monté sur le trône par un crime, don *Garcie* donna d'abord de grandes espérances par sa capacité dans le gouvernement, sa justice et son zèle pour la religion. L'ambition fit disparaître toutes ces vertus. Il se mit en tête de procurer la couronne sans élection, et contre les lois, à don *Alphonse*, son fils aîné. Il falloit pour cela détruire les princes du sang, qui, avant le duc de *Bomba* et lui, avoient des droits au diadème, que la victoire des deux frères avoit fait passer ou dans une famille étrangère, ou dans une branche très-éloignée de la branche régnante. Don *Garcie* n'épargna aucun de ces infortunés princes qu'il put découvrir. Les prêtres catholiques lui firent des remontrances; il se jeta du côté des devins, sorciers, magiciens, qui avoient repris de l'empire pendant que les Portugais privoient le Congo de missionnaires. Ils flattèrent don *Garcie*, esprit crédule et superstitieux; mais, s'apercevant que don *Alphonse*, son fils aîné, attaché au christianisme, ne goûtoit pas leurs rites idolâtres, ces fourbes vinrent à bout d'inspirer contre lui des soupçons à son père. Ce fils, pour lequel don *Garcie* avoit commis tant de cruautés, il l'accusa lui-même devant les états assemblés d'avoir voulu l'empoisonner, et le fit déclarer indigne du trône. Il fit ensuite couronner en sa présence don *Antoine*, son second fils [1658].

La première action de don *Antoine* en succé-

dant à son père, fut de faire mourir son frère aîné. Il en avoit reçu l'ordre de don *Garcie* en mourant , ainsi que celui de n'épargner aucun des princes du sang royal qu'il pourroit trouver. Il exécuta fidèlement cet ordre barbare, et porta la précaution jusqu'à se défaire de son frère puîné. La plupart de ces princes échappés au poignard de don *Garcie* s'étoient sauvés dans le royaume d'Angola. Don *Garcie* fit une recherche exacte de ceux qui s'étoient cachés dans ses états. Aucun de ces infortunés n'échappa à la rage de ce monstre. Il s'accoutuma si bien au sang parées expéditions, qu'il le répandoit aussi aisément que s'il eût pris naissance parmi les cannibales. Enfin il en vint à un tel excès de cruauté, qu'à peine trouvoit-il des domestiques pour le servir. Les prêtres catholiques lui adressèrent des remontrances, non-seulement sur ses cruautés, mais aussi sur un mariage incestueux qu'il avoit contracté avec une de ses parentes. Il en fut si outré, qu'il ôta tous les biens au clergé, donna des édit contre la religion, et déclara qu'il feroit tomber son indignation sur tous les Portugais.

Ceux-ci se mirent en défense, et commencèrent par s'emparer des mines d'or. Don *Antoine* leva contre eux une armée qu'on dit forte de cinq cent cinquante mille hommes. Ses devins l'assurèrent de la victoire, et que, porté par les plus grands seigneurs portugais, il entreroit en triomphe dans Saint-Paul de Loanda, capitale du royaume d'Angola, où il avoit mené ses troupes. Quand on fut en présence,

le prudent don *Antoine* se retira sur une éminence, d'où il pouvoit voir le combat. Les Portugais, qui n'étoient pas quatre mille, eurent bientôt dissipé cette multitude. Un détachement alla droit à l'éminence. La garde ne fit point de résistance. Don *Antoine* fut tué, et sa tête portée en triomphe au bout d'une pique à Loanga ; entrée solennelle bien différente de celle que ses devins lui avoient prédite. Ce qu'on sait de don *Alvare VII* [1662], et de don *Alvare VIII* [1670], ses deux successeurs, ne mérite pas de trouver place dans l'histoire ; et s'il s'est passé depuis quelques événemens importans, ils nous sont inconnus.

ANGOLA,

royaume d'Afrique, au nord de la rivière de Coanza. Rois de ce pays.

LE royaume d'Angola est un démembrement du Congo. Les Portugais en ont la plus grande partie sous leur domination. Elle s'est étendue avec la religion qu'ils y ont prêchée ; mais celle-ci n'y est ni mieux connue, ni mieux pratiquée que dans le Congo. Les fêtes néanmoins y sont célébrées avec plus de pompe et de magnificence. Le roi d'Angola n'exerce pas sur ses provinces toute l'autorité qu'il voudroit. Il est quelquefois obligé d'employer la force pour faire respecter ses ordres. On lui donne dans ces

occasions des armées de cinq à six cent mille hommes , aguerries à la *congoise*. Le général règle les mouvemens, et donne ses ordres par le son des instrumens. Ses soldats attaquent l'ennemi avec de grands cris, et en apparence avec beaucoup de furie ; mais si quelque frayeur ou quelque accident les met en déroute, ni le général , ni tous ses instrumens ne sont pas capables de les rallier. Tous les tambours et toutes les trompettes de l'Afrique ne pourroient l'emporter sur les cris horribles d'une de ces armées qui fuit. C'est en ces occasions que les vainqueurs font un si grand nombre de prisonniers, qu'ils vendent , après l'action , aux Européens , et souvent les guerres ne sont entreprises que pour cela.

Le premier gouverneur qui a secoué le joug du Congo s'appeloit *Angola*. Il a donné son nom à ce royaume, qui auparavant s'appeloit Dango. Pendant long-temps il envoya au roi de Congo le tribut qu'il lui devoit comme gouverneur ; mais, voyant ce prince embarrassé dans une guerre étrangère, il s'en affranchit. Le mani-congo, loin de l'attaquer pour le faire rentrer dans le devoir, se trouva trop heureux d'obtenir de lui du secours contre ses ennemis. Ils vécurent ensuite en bonne intelligence. *Angola* parvint à une extrême vieillesse, respecté et aimé de ses peuples. Se voyant près de mourir, et n'ayant pas d'enfans mâles , il désiroit faire passer le sceptre à *Zunda-Riangola* , sa fille aînée. Il fit part de son projet à son premier ministre , qu'il avoit élevé de

l'état d'esclave à cette dignité. L'ambitieux feignit de l'approuver, bien résolu de travailler pour lui-même. Le vieux roi se trouvant un jour seul dans son palais, le ministre fait donner une claudef alarme. On vient dire que l'ennemi est aux portes. Le monarque effrayé prie le ministre de le tirer de ce péril. Celui-ci, jeune et vigoureux, charge *Angola* sur ses épaules, le transporte au fond d'un bois, et, le tenant sans témoins, lui enfonce son couteau dans le cœur. Il revient comme désespéré de la mort du roi, qu'il dit avoir été tué par un accident. La princesse à qui le trône étoit destiné fut obligée de dissimuler et d'y laisser asseoir l'assassin ; mais, soit naturellement, soit de poison, il mourut peu après subitement.

Zunda-Riangola ceignit le diadème. Elle ne voulut pas se marier, pour n'avoir ni compagnon ni censeur ; mais elle appela auprès d'elle *Tumma-Riangola*, sa sœur, qui avoit deux fils. La reine devint jalouse de l'aîné, qui attiroit les regards du peuple, dont il étoit l'espérance, et le fit assassiner. La mère, désolée, lève une armée contre la meurtrière de son fils. Les deux sœurs se trouvèrent à la tête de leurs troupes. Celles de la reine plièrent. Elle fut prise. *Tumma-Riangola* se jeta comme une désespérée sur sa barbare sœur, et lui plongea le poignard dans le sein. Ni elle ni son mari ne voulurent accepter la couronne. Ils la placèrent sur la tête d'*Angola Chilvagni*, leur second fils.

Ce prince eut un grand nombre de femmes et beau-

coup d'enfans, qu'il établit de son vivant dans différentes provinces. A sa mort, *Dambi Angola*, le plus chéri de ses fils, lui succéda. De peur que ses frères ne se liguaissent pour lui ôter la couronne, il eut recours à l'expédient ordinaire, d'en faire mourir le plus qu'il put. *Dambi* fut un monstre d'avarice et de cruauté. Il mourut universellement détesté. Ses funérailles ne laissèrent pas d'être magnifiques, selon le goût du pays, et son tombeau fut couvert d'une montagne de corps humains égorgés en son honneur. Son successeur, *Angola Chilwagni II*, fut un guerrier intrépide, très-libéral, mais fort vain. Ses flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit un des dieux du pays, et il exigea qu'on lui en rendît les honneurs. *Ningha Angola*, qui n'étoit pas son fils, mais qui lui succéda, se montra d'un caractère inhumain, et se permit les plus grandes cruautés. Il mourut après un règne assez court; et afin que sa mort ressemblât à sa vie, il fut enterré avec une hécatombe de corps humains des plus solennelles.

Bandi Angola pressa la cruauté si loin, qu'il s'aliéna le cœur de ses sujets, et qu'ils aimèrent mieux tomber entre les mains des Giagas que de rester entre les siennes. Ces cannibales arrivèrent au secours de leurs voisins, accourant comme à un banquet splendide. Le roi de Congo et les Portugais crurent qu'il étoit de la bonne politique de ne point laisser opprimer le roi d'Angola par ces barbares, qui pourroient ensuite tomber sur eux. Ils envoyèrent des troupes à *Bandi*. Les Portugais surtout lui rendirent de grands

services. Pour récompense, il médita de les faire massacrer. La princesse, fille du roi, amoureuse de leur brave général, l'avertit du complot. Il se sauva à temps, mit ses compatriotes en sûreté dans le Congo, et partit pour le Portugal, d'où il revint avec un renfort qui fit trembler le traître *Bandi*. Les Portugais portèrent le fer et le feu dans son royaume, et firent encore plus de mal au monarque en appuyant un complot formé contre sa vie. Les conspirateurs se servirent d'une ruse qui marque que ce prince étoit bien mal servi par ses espions. Ils viennent lui dire qu'un rebelle court la campagne, et y exerce d'horribles ravages. A leur prière, *Bandi* leur permet de lever des troupes. Ils feignent d'aller au-devant d'un ennemi qui n'existoit pas ; puis, comme s'ils l'avoient vaincu, ils engagent le roi à venir au camp pour jouir de son triomphe. Il y va sans défiance ; les complices l'enveloppent, et le tuent.

Il laissa un fils et trois filles, tous nés d'une esclave. Selon les lois du pays, aucun de ces enfans ne devoit, à cause de l'état servile de leur mère, monter sur le trône ; cependant, à force d'intrigues, le fils, nommé *Nigolam Bandi*, fut reconnu. Il dut principalement sa fortune à ses sœurs, qui, par leurs belles qualités et des libéralités faites à propos, avoient gagné l'estime des grands et l'affection du peuple. L'aînée se nommoit *Zingha Bandi*, les deux autres *Cambiet* et *Fung*. Le premier soin du roi fut de tâcher de ménager la paix avec les Portugais. Il

chargea de la négociation sa sœur *Zingha*. Peut-être étoit-ce la même qui avoit , avant la mort de son père, averti le général portugais du dessein formé de se défaire de lui et de sa nation. En ce cas , le monarque ne pouvoit chercher une ambassadrice plus propre à réussir.

Cette princesse arriva auprès du vice-roi portugais avec un cortége digne de son rang. Elle fut reçue avec les plus grandes marques de distinction. En entrant dans la salle d'audience , elle aperçut un fauteuil magnifique destiné au vice-roi, et pour elle, vis-à-vis, à terre, un superbe tapis et deux coussins. Ce cérémonial lui déplut. Sans paroître en être choquée, elle fait signe des yeux à une des dames de sa suite, qui sur-le-champ va se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur ses coudes, présente le dos à sa maîtresse. *Zingha* s'y place, et y reste pendant toute la conférence. Le Portugais demandoit , entre autres conditions de la paix, que l'Angolais se reconnût vassal de la couronne , et lui payât un tribut annuel. La fière princesse rejeta avec hauteur ces prétentions. « Elles ne sont bonnes, dit-elle, à pro-
» poser qu'à des peuples subjugués par la force des
» armes , et non à un roi puissant qui cherche de
» son plein gré l'amitié des Portugais. » *Zingha* obtint ce qu'elle désiroit. En la reconduisant, le vice-roi lui fit apercevoir que la dame sur laquelle elle s'étoit assise restoit toujours dans la même posture. Il la pria de la faire relever. Elle répondit : « Il ne

» convient pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se
» servir deux fois d'une même chaise ; je vous l'a-
» bandonne. »

La princesse fut si charmée de la politesse portugaise et des honneurs qu'on lui rendoit, qu'elle resta quelque temps à Loanga, leur capitale. Elle fixoit son attention sur les troupes, dont elle admiroit les armes, le bel ordre et la discipline. Soit politique, soit goût, elle se laissa instruire de la religion chrétienne, et reçut le baptême. De retour auprès de son frère, elle l'engagea à se faire instruire et à appeler des missionnaires ; mais, quand ils furent arrivés, le roi ne voulut plus les entendre. Il différa aussi de ratifier le traité conclu par sa sœur. Ces tergiversations firent recommencer la guerre. On peut conjecturer que *Zingha*, piquée de l'espèce de démenti que lui donnoit son frère, si elle n'embrassa pas le parti des Portugais, du moins ne se déclara pas pour lui. Il se défia d'elle, et, incertain du sort de la guerre, il confia son fils unique à un chef de Giagas, son voisin, pour le soustraire, en cas d'événement, à la cruauté de sa sœur. La fortune ne fut pas favorable à ce prince. Les Portugais défirent son armée, et le resserrèrent dans une petite île, où il étoit près d'être dévoré par les bêtes sauvages, ou à mourir de faim. Sa sœur, dit-on, y pourvut ; on croit qu'elle le fit empoisonner.

[1627.] *Zingha* monta sur le trône au préjudice de son neveu. Elle vérifia l'autre crainte de son frère, attira le jeune prince auprès d'elle par de feintes ca-

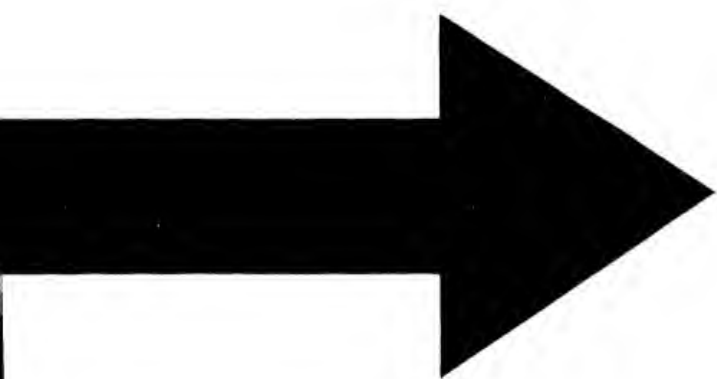
resses, et le poignarda de sa propre main. Ce début fit connoître ce que devoit être cette princesse. Les Portugais ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient en elle une ennemie redoutable. Ils possédoient la plus belle partie du royaume d'Angola, usurpation qu'elle n'étoit pas disposée à souffrir, non plus que de se confiner dans la province de Matamba, la seule possession qu'ils paroissent vouloir lui laisser à titre de royaume. *Zingha* ne différa à leur déclarer la guerre que le temps nécessaire pour les préparatifs, pour se fortifier par des alliances avec les Giagas et d'autres princes idolâtres. Elle traita aussi avec le roi de Congo, et même avec les Hollandais, qui étoient alors en guerre avec les Portugais. La princesse attaqua ceux-ci courageusement, et obtint des avantages ; mais au milieu de ses succès ses alliés l'abandonnoient. Les Hollandais furent obligés de se retirer. Le roi de Congo rappela ses troupes. Les disgrâces se succédèrent si rapidement, qu'abandonnée même de ses sujets, elle fut obligée de quitter ses états et de se réfugier dans les déserts.

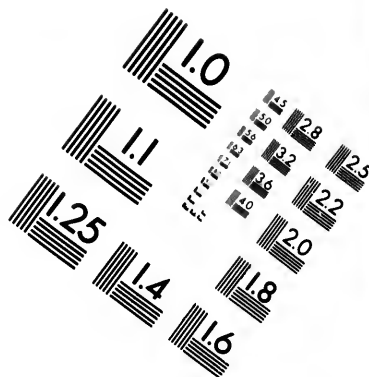
Les Portugais crurent alors pouvoir parvenir à la faire plier. Ils lui envoyèrent offrir la paix, à charge d'un tribut et d'autres conditions dont, lui disoient-ils, ses peuples ne s'éloignoient pas. Elle répondit : « Que mes sujets portent des fers, s'ils sont assez » lâches pour les souffrir ; pour moi, jamais je ne » dépendrai d'une puissance étrangère. » Ils s'attendoient, en quelque manière, à cette résolution. En conséquence, ne voyant plus rien à ménager, ils

nommèrent un roi d'Angola , qu'ils choisirent entre les princes de la famille royale. Ils l'obligèrent de se faire chrétien. On lui donna au baptême le nom de *Jean*. Il vécut peu de temps , et fut remplacé aux mêmes conditions par un autre nommé *Philippe*.

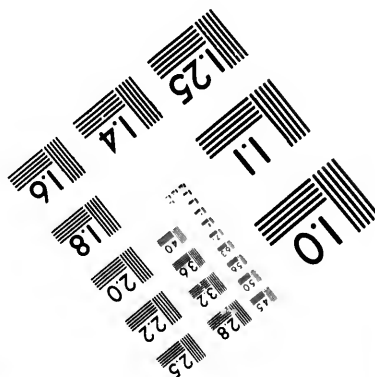
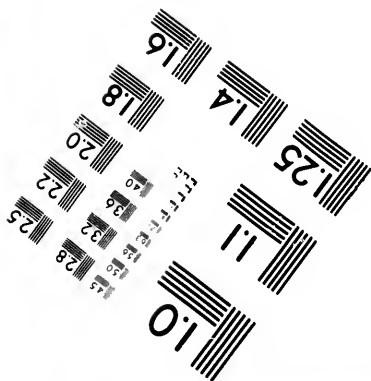
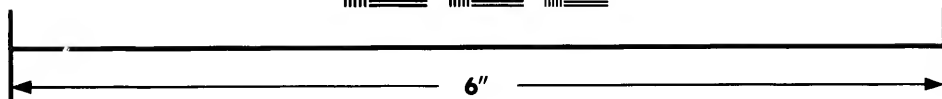
Zingha , furieuse de se voir dépouillée de ses plus belles provinces et de voir un intrus à sa place , se jette en désespérée entre les mains des *Giagas* , renonce hautement à la religion chrétienne , adopte celle des idolâtres , leurs superstitions , leurs sacrifices inhumains ; elle est leur chef , devient plus féroce que leurs singhiles , ou prêtres les plus barbares. *Zingha* renouvela une coutume établie par l'abominable *Temba-Dumba* , première législatrice des *Giagas* , dont les femmes doivent cesser d'être mères en enfantant ; elle les obligea de tuer leurs enfans au-dessous de sept ans ; elle rétablit toutes les cérémonies diaboliques de ces monstres , entre autres de se frotter le corps avec un onguent fait avec la chair d'un nouveau-né , et parut à leur tête les armes à la main. Aussi habile , aussi vigoureuse que le plus déterminé soldat à plier l'arc , à lancer le javelot , elle s'exposoit la première aux plus grands dangers , et s'acquit un tel crédit parmi ces cannibales , en se conformant à leur façon de vivre , renchérissant même sur leur cruauté , qu'au moindre signe ils étoient prêts à la suivre dans les entreprises les plus périlleuses. Avec cette multitude confuse , dont elle se compose une armée redoutable , *Zingha* entre dans les provinces soumises aux Portugais ; elle ne s'amuse point







A resolution test chart featuring various patterns of vertical and horizontal lines. Each pattern is accompanied by a numerical value indicating its resolution. The values include 1.0, 1.1, 1.25, 1.4, 1.6, 1.8, 2.0, 2.2, 2.5, 2.8, 3.2, 3.6, 4.0, and 4.5. The patterns become progressively smaller and more densely packed as the numerical value increases.



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18 20 22 25
28 30 32 34 36 38 40

10 11 12 13 14 15 16 17

à attaquer les places, ses troupes n'y étoient pas propres ; mais elle ravage le plat pays avec une fureur de bête féroce, tue, massacre, pille, brûle, renverse, se retire chargée de butin , et reparoit quand on la croit éloignée.

Cette guerre dura plusieurs années. *Zingha* éprouva des revers ; mais elle sut les réparer par sa valeur et par sa prudence. On tâcha de diminuer son autorité en répandant chez les *Giagas* le bruit qu'elle étoit chrétienne, et qu'elle étoit prête à retourner à cette religion. Pour écarter cette opinion funeste à son pouvoir, elle se réunit plus que jamais aux *singhiles*, et se replongea avec plus d'ardeur dans toutes les abominations qui pouvoient lui attacher ses soldats. Elle avoit au milieu d'eux une quantité d'espions qui lui rapportoient les pensées et les paroles. Faisant à propos usage de ces découvertes, elle étoit parvenue à se faire regarder comme une divinité. Ses paroles étoient des oracles, son coup-d'œil, son geste, étoient souvent un arrêt de mort qui faisoit trembler les plus intrépides.

Les Portugais ne trouvèrent d'autre moyen de ralentir sa course impétueuse que de lui opposer un autre chef de *Giagas*. Pendant qu'ils se battirent, les Européens jouirent de quelque tranquillité ; mais ils craignirent que ces barbares, à force de se trouver en présence, ne vinssent à se réunir ; ce qui rendroit le sort de leurs provinces pire qu'il n'étoit. Ils essayèrent donc d'amener *Zingha* à des dispositions pacifiques, et lui envoyèrent un ambassadeur, sous prétexte de

se porter pour médiateurs entre elle et le giagas son ennemi. Comme ils ne la croyoient pas absolument éloignée du christianisme, ils joignirent à l'ambassadeur, nommé don *Gaspard Borgia*, un prêtre nommé don *Antoine Cæglia*, qui, pendant que le premier traiteroit les intérêts politiques, devoit tâcher de rallumer en elle les étincelles de religion, qu'on ne croyoit pas tout-à-fait éteintes.

Ils s'acquittèrent chacun de leur commission avec prudence et intelligence, mais sans obtenir plus de succès l'un que l'autre. Elle répondit au premier qu'elle tiendrait à honneur d'être alliée de leur roi, mais jamais sa sujette; qu'à l'égard de la secte des Giagas, dans laquelle elle vivoit depuis plusieurs années, et qui lui avoit procuré un nombre prodigieux de soldats, son honneur et son intérêt, exigeoient qu'elle la soutînt et la protégât toujours. Elle dit au second qu'elle se souvenoit bien d'avoir embrassé le christianisme et d'avoir reçu le baptême, mais que le temps n'étoit pas propre à lui parler de changement; qu'ils devoient se souvenir que c'étoient eux-mêmes qui lui avoient donné occasion de s'éloigner de leur religion. Les négociateurs se retirèrent donc, à la vérité sans avoir réussi, mais non pas sans espérance.

En effet, des occasions de renouveler les tentatives se présentèrent peu de temps après. *Zingha* eut des chagrins; elle essuya des revers: don *Salvador Corrêa*, vice-roi des Portugais, homme très-moderé et très-prudent, crut le moment favorable pour ramener par des offres officieuses cet esprit que la force ren-

doit indomptable. Il lui envoya deux missionnaires capucins, chargés de la remercier de quelques grâces qu'elle avoit faites aux chrétiens de ses états, et d'en solliciter de nouvelles. Elle les reçut avec bonté et leur accorda ce qu'ils demandoient. Ils en prirent occasion de lui représenter le crime de son apostasie et le danger qu'elle couroit en y persistant.

La reine fut touchée, et, jetant un profond soupir, elle leur tint ce discours : « O mes pères, que » Dieu ait pitié d'une princesse offensée dans ce qu'elle » a de plus cher ! C'est par la faute d'autrui que je » suis réduite dans l'état où vous me voyez. Je n'y » serois pas, je ne vivrois pas dans des peines intérieures que je ne puis exprimer, si l'on ne m'avoit » pas dépouillée de mes droits. Ayez compassion de » moi ; on m'a enlevé mes états, et on me force à » perdre mon âme. Je vois bien que je suis hors de » la bonne voie, mais il faut que je continue dans » mon égarement, si je ne veux pas devenir l'objet » du mépris de mes peuples ; et je : obligée d'y » rester jusqu'à ce que les usurpateurs me rendent » tout ce qu'ils m'ont enlevé. Considérez vous-mêmes » combien je suis malheureuse de passer toute ma vie » dans le tumulte des armes et dans le carnage. Priez » donc Dieu pour qu'il daigne rompre les chaînes » dont je suis chargée, parce que je suis trop faible » pour le faire moi-même. En ce cas, je promets à » la divine majesté de vous donner tous les pouvoirs » que vous pourrez souhaiter pour vous employer à » la conversion de mes peuples ; je vous y aiderai

» même de toutes mes forces. » La conclusion de ce discours , qui fut accompagnée de larmes , fit comprendre aux missionnaires que jamais on n'abaisseroit cette tête altière tant qu'on s'obstineroit à la faire courber sous le joug du tribut et de l'hommage qu'on vouloit lui imposer. Le vice-roi , auquel ils firent leur rapport , le comprit comme eux. Malgré son conseil , il se relâcha de ses prétentions , traita de bonne foi avec *Zingha* , lui rendit quelques provinces , la reconnut alliée et non sujette du Portugal. Ces procédés francs et généreux touchèrent la reine ; elle se relâcha de son côté , accorda par égard ce que la force ne lui auroit pu arracher , et ne songea plus qu'à réparer le mal qu'elle avoit fait , surtout par rapport à la religion.

Il lui resta peu de temps pour cela , car elle avoit soixante-quinze ans ; mais elle s'y appliqua avec toute l'ardeur d'une jeune néophyte ; elle rentra de bonne foi dans le sein de l'église catholique , exhorta ses peuples à l'imiter. Elle étoit tellement redoutée et respectée , que ce changement de religion ne causa aucun mouvement. Les singhiles frémirent ; mais ils n'osèrent remuer. Après avoir employé la douceur , elle donna des édits sévères contre les idolâtres. Afin de remettre le mariage en honneur , elle s'assujettit à ce lien , ainsi que *I'ungi Cambi* , sa sœur , presque aussi âgée qu'elle. Elle défendit la polygamie , et qu'aucune mère osât à l'avenir exposer ses enfans ou s'en défaire de quelque manière que ce fût. On pourroit compter parmi les marques de sa conversion

les églises qu'elle fit bâtir et les richesses dont elle les dota. Mais ces signes équivoques doivent céder aux preuves non interrompues qu'elle donna d'une piété sincère, aux soins qu'elle prit de faire rendre justice, de soulager ses peuples, de les instruire elle-même, comme leur catéchiste et leur mère.

Zingha mourut dans ces estimables occupations, âgée de près de quatre-vingts ans. Elle défendit expressément qu'on renouvelât à sa mort les sacrifices inhumains usités chez les *Giagas*; mais les dames du palais, plus touchées de la crainte de voir remettre en pratique l'ancien usage que rassurées par la défense, s'enfuirent toutes quand il fut question de mettre le corps dans le tombeau, et ne reparurent que quand il fut couvert de terre. Alors elles s'abandonnèrent, comme le reste du peuple, aux sanglots et aux gémissemens. Les regrets, fondés sur l'estime, furent sincères. Personne ne lui refusa ce sentiment. Ceux mêmes auxquels son changement de religion avoit déplu, et qui en avoient souffert, lui pardonnèrent en faveur de ses grandes qualités. Avec elle finit son empire. Sa sœur ne porta qu'une année le sceptre d'une main affoiblie par l'âge. Les rois, nommés par les Portugais, ou plutôt eux-mêmes au nom de ces princes, réunirent sous leur domination les provinces possédées par *Zingha*; et enfin, las d'entretenir ces fantômes de rois, ils ont fait du royaume d'Angola une de leurs plus utiles colonies sous le commandement d'un vice-roi.

LOANGO,

royaume d'Afrique sur l'Océan méridional.

LOANGO est encore un détachement du Congo. En parcourant les provinces, on trouve quelques usages qui ne sont pas communs à tout le royaume. Par exemple, dans celle de Camma, lorsque les femmes ont été bien battues par leurs époux, elles n'en sont que plus considérées. Cette action est une marque de tendresse conjugale. Long-temps on a débité de pareils contes sur les Russes, dont les femmes n'aiment cependant pas plus à être battues qu'en France même. A Cobbi, un missionnaire fut témoin que les habitans, ayant inutilement invoqué leur dieu dans un temps de peste, le brûlèrent. « Puisqu'il ne nous sert à » rien, disoient-ils, dans une calamité telle que celle- » ci, quel secours en attendrons-nous dans d'au- » tres? »

Les habitans de Loango portent le nom de *Barmas*. Ils sont grands et vigoureux, bien faits et civils, quoiqu'ils aient été autrefois anthropophages. La polygamie y est permise partout. Bien différens des habitans de la province de Camma, ceux de Loango sont extrêmement jaloux de l'honneur de leurs femmes. Les gens riches en ont dix ou douze légitimes, qui ne sont pas moins esclaves que les autres, c'est-à-dire chargées de tout le fardeau du ménage. Jamais elles ne mangent avec leurs époux. Elles vivent de

ses restes , ne lui parlent qu'à genoux , avec la plus grande soumission. Les enfans suivent la condition de la mère. Ils naissent esclaves ou libres , selon qu'elle est l'une ou l'autre. Ils n'héritent pas tous de leur père : c'est le frère ou la sœur aînée. Quelquefois d'un père et d'une mère nègres naissent des enfans blancs dont les yeux sont gris , les cheveux blonds ou roux. Au premier coup-d'œil on les prendroit pour des Européens ; mais , en les examinant de plus près , on leur trouve un blanc de cadavre. Ils ont la vue foible , et ne voient bien qu'à la clarté de la lune. On les dit incapables d'engendrer. Quand il en naît quelques-uns , on les présente au roi , qui en fait des sorciers ou des devins , et quelquefois des conseillers. Les Portugais les nomment Albinos.

Chacun a sa divinité , qu'il appelle *mokisso* et *fétiche*. Les maisons en sont couvertes sous toutes sortes de figures : hommes , femmes , oiseaux , arbres et autres semblables. Les habitans les plus dévots en portent suspendues à leur cou dans une petite boîte. Pour le service public de ces dieux , on ne prend que des hommes âgés. C'est le *enganga-mokisso* , ou chef des magiciens , qui le consacre avec des cérémonies ridicules , mais qui donnent aux consacrés une grande autorité. Ils deviennent celui qui a causé la mort : non plus que dans le Congo , elle ne doit jamais être naturelle , et l'indication produit les mêmes avantages aux prêtres , et à la nation les mêmes malheurs que dans le précédent royaume.

Dans la famille royale , on croit à la métempsy-

cose. Les autres placent les âmes des morts dans leurs dieux domestiques , et en font par là des esprits tutélaires , auxquels ils préparent chez eux de jolies demeures , des espèces de chapelles , et leur offrent toutes les prémices : ils ne goûteroient pas d'un aliment ou d'une boisson que le mokisso n'en eût goûté. Plusieurs élèvent les âmes au ciel , d'autres les relient sous terre , selon leur mérite pendant qu'elles ont séjourné dans les corps. Les rois sont venus à bout de persuader au peuple qu'ils sont eux-mêmes des mokissos , causes de bien et de mal : qu'il y a abondance , paix , bonheur , quand ils sont contents ; guerre , famine , calamités de tout genre , quand le peuple s'écarte de son devoir. Chaque personne en dignité jouit à proportion de cette prérogative dans l'esprit du peuple. Excellent moyen de subordination ! On enterre beaucoup de choses avec les morts. On est pleuré , selon son rang , des jours entiers , mais jamais plus de trois ; il faut hurler tant que dure ce deuil embarrassant. Les étrangers ne sont pas enterrés dans le pays : leurs cadavres porteroient malheur. On les jette dans les rivières ou dans la mer.

Les Européens doivent obtenir permission du roi pour trafiquer. Elle s'achète plus ou moins cher. Ses sujets lui donnent le titre de *samba-ponge* , qui veut dire *dieu*. Ils n'ont pas tort , puisqu'ils croient que tous les événemens dépendent de lui en qualité de mokisso. Les premiers officiers du royaume jouis-

sent d'une grande considération. Tout homme naît soldat, est obligé de se trouver aux revues, et d'aller à la guerre; mais quelles troupes! Les lois, excepté pour le crime de lèse-majesté, ne sont pas fort sévères; néanmoins une femme du roi surprise en adultère seroit brûlée vive. Mais ses filles, ses sœurs, et autres parentes qu'il donne en mariage aux grands du royaume usent d'une entière liberté, et en abusent, s'il leur plaît. L'époux n'a pas le même privilège. Le roi mange dans une salle, et boit dans une autre. Il n'est pas permis, sous peine de la vie, de le voir dans ses fonctions. L'administration de la justice est sa grande occupation. Il y emploie presque tout le jour. Quand il paroît en public, c'est avec beaucoup de pompe, de grandes acclamations, et avec un grand charivari que forment les instrumens. A son cortège se joignent les *albinos* et les *nains* ou *pygmées*. Cette race d'hommes se trouve sur la frontière, à un mois de chemin de la capitale. Ils s'occupent à la chasse des éléphans, qui apparemment dédaignent la petitesse de ces êtres. Les pygmées font une grande destruction de ces énormes quadrupèdes : il n'y a point de petits ennemis. C'est une grande faveur de pouvoir mettre ses mains sur les genoux du roi, et de poser la tête sur son sein. Alors on se roule sur la table de joie et de plaisir. La succession à la couronne ne passe point aux enfans du monarque, mais à l'aîné de ses frères, ou aux enfans de ses sœurs. Les rois sont alliés du

Portugal. Ils n'en paroissent point dépendans. Le christianisme est plus foible ici que dans le Congo et l'Angola.

Ces trois royaumes ont souvent été infestés par les Giagas. Il est à remarquer que c'est une femme qui a joint une espèce de fanatisme religieux à la férocité de ces monstres, et qui par conséquent a rendu leur barbarie plus active et plus dangereuse. Elle se nommoit *Temba-Dumba*, étoit fille de *Dongij*, capitaine d'une de ces hordes errantes qui parcourent les déserts de l'Afrique, et de *Mussasa*, sa femme. Les côtes étoient souvent en proie à la cruauté de ces cannibales, comme plus peuplées, et plus propres à fournir les moyens d'éteindre dans le sang humain la soif dont ils étoient altérés. Ils le buvoient à plein crâne; et, pour attendrir la chair de leurs malheureuses victimes, ils leur faisoient souffrir à plaisir les plus cruels tourmens. *Quizzuwa*, un de ses chefs, fit paver une place devant sa maison des os de ceux qu'il avoit dévorés. Quand *Dongij* mourut, *Mussasa*, son épouse, femme hardie et intrépide, prit le commandement. Elevée dès son enfance au milieu du carnage, elle étoit toujours la première dans la mêlée, et la dernière à se retirer. Elle affectoit de paroître vêtue et armée en homme. Les inclinations guerrières qu'elle remarqua dans sa fille l'engagèrent à l'habiller comme elle et à s'en faire suivre dans ses expéditions.

Temba-Dumba profita si bien sous sa mère, que celle-ci n'hésita pas à la mettre à la tête d'une partie

de ses troupes. La fille, dans le silence des camps, se livra sans réserve à ses penchans voluptueux. Elle eut des amans sans nombre, et les faisoit mourir secrètement dès qu'elle commençoit à s'en lasser. Sa mère la reprit de ses excès. *Temba-Dumba* se révolta ouvertement contre elle, et lui débaucha son armée. Ses exploits la firent regarder par ses soldats non-seulement comme une fille extraordinaire, mais encore comme une divinité. Elle se donna elle-même pour inspirée, et destinée à jeter les fondemens d'un empire qui éterniseroit sa mémoire. Vêtue et armée en homme, elle paroît à la tête de ses troupes. « Je » veux, leur dit-elle, renouveler les lois et les cérémonies des anciens Giagas, vos ancêtres et les » miens. C'est le moyen infallible de vous rendre » tous riches et heureux. L'exemple que je vais vous » donner est digne de votre courage. Si vous ne l'imitez pas, je croirai que vous dégénerez de votre illustre race. »

Après ce préambule, qui fixe sur elle l'attention des soldats, elle se fait apporter son fils unique. La mère le jette dans un mortier, le pile elle-même; après l'avoir réduit en pâte, elle le met sur le feu dans une marmite, avec des poudres de racines et de l'huile, en fait un onguent, se dépouille de ses habits et s'en fait frotter par tout le corps en présence du peuple. « Tous ceux, reprit-elle, qui se feront » oindre comme moi seront invulnérables, et sûrs de » réussir dans toutes leurs entreprises. » Elle ajouta que l'onguent, pour être plus efficace, devoit se faire

avec de la chair des enfans des familles les plus distinguées, que leurs parens offriroient volontairement. Cette initiation, outre la capacité militaire, donnoit aussi la prudence et la sagesse dans les conseils. Elle fit des lois qui toutes ne tendoient qu'à inspirer la férocity. Les enfans mâles étoient exclus jusqu'à un certain âge du kilombo ou camp. Ceux qu'on y trouveroit devoient périr. Il étoit défendu aux femmes d'y accoucher, sous peine d'être condamnées à dévorer leurs enfans, ou à mourir elles-mêmes. Il y avoit ordre de jeter aux chiens ceux qui étoient difformes et contrefaits. *Temba-Dumba* donna à ces lois le nom de *quixilles*, c'est-à-dire inviolables. Ce code affreux finissoit par l'injonction de se nourrir toujours préférablement de chair humaine. On parle d'un de ses dignes disciples qui faisoit tous les jours tuer une jeune femme pour sa table. Ainsi deux passions poussées à l'excès, la vengeance et l'ambition, firent deux monstres de deux femmes faites peut-être pour être des héroïnes. Cependant on fera une distinction entre *Zingha* repentante et *Temba-Dumba* tranquille dans ses crimes, et s'ouvrant le tombeau par une continuation de forfaits.

Après avoir immolé un grand nombre de ses amans pour cacher ses bébauches, elle devint amoureuse d'un simple soldat, nommé *Culemba*, mais amoureuse jusqu'à l'épouser. Cependant il se fit presser pour condescendre à son désir, et en s'y rendant il prit intérieurement la résolution de la prévenir, dès qu'il sauroit qu'elle se lasseroit de lui. *Culemba* exa-

mina si bien son épouse, que, malgré ses affectations, il découvrit qu'il lui devenoit indifférent. De ce sentiment à la haine il n'y a pas loin. L'époux ne lui laissa pas le temps de parcourir cet espace : il l'empoisonna, et lui succéda. A la place de cette mégère il prit une concubine aimable, qui adoucit ses mœurs, et lui fit quitter la guerre pour le repos. *Chingurij*, son successeur, dont le nom signifie lion, étoit, comme ce roi des animaux, altéré de sang et ne vivoit que de rapines; il fut tué dans une bataille. *Caluximbo*, son successeur, quoique grand guerrier, étoit sensible et humain. Il voulut adoucir quelques lois de *Temba-Dumba*. Cette tentative déplut à ses sujets. Ils l'assassinèrent, pour apaiser, disoient-ils, les mânes de cette reine. On trouve après lui, jusqu'à l'année 1657, une suite des chefs de ces Giagas-Musimbi, suite d'autant plus longue, qu'ils ne faisoient que paroître sur ce trône sanglant. Le protégé massacroit son bienfaiteur, le fils tuoit son père, et plât à Dieu que tous ces soldats eussent imité leurs capitaines, afin d'exterminer cette race maudite !

Les royaumes d'Anziko, de Fungeno, de Biafar et de Calbaria, plus ou moins éloignés de Loango, vers l'intérieur, vomissent aussi les mêmes monstres sur les mêmes côtes. On dit des Anzikais qu'ils font partir vingt-huit flèches avant que la première tombe à terre. C'est pour leurs femmes un ornement d'avoir deux dents de moins en haut, et deux en bas; il ne faut les arracher que quand elles sont nubiles; celles

qui se refuseroient à ce genre d'agrément seroient déshonorées. Quand ils font des prisonniers, ils les attachent à un poteau, et les mettent à l'épreuve, en tirant sur eux comme au but, de manière cependant que les flèches ne fassent que passer auprès d'eux. Ceux qui témoignent de la peur, ils les tuent et les mangent. Ceux qui sont intrépides, ils les adoptent, en recrutent leurs armées, les accoutument à manger la chair humaine, s'ils n'y sont pas déjà accoutumés, et les rendent bientôt aussi barbares qu'eux.

GUINÉE,

vaste étendue de pays le long de l'Océan, sur la côte occidentale d'Afrique, depuis la rivière du Sénégal jusqu'au Congo ou Basse-Guinée.

En revenant de l'intérieur des terres où vivent les monstres dont nous venons de parler, on trouve la Guinée. L'air y est malsain, à cause des vapeurs et des exhalaisons pernicieuses que la grande chaleur élève des marais. On y est fort incommodé par les mosquitoes, ou cousins. Leurs piqûres sont si douloureuses et si malignes, qu'elles enflamment les parties qu'elles attaquent, et causent des ulcères. Les côtes sont peu abordables, parce qu'une espèce de *récif*, ou banc de sable et de roc, les environne. On ne peut guère se hasarder avec des vaisseaux qu'à l'embou-

chure des rivières. Il faut faire la traite des Nègres dans un temps déterminé. Si on le passe, on court risque d'être retenu une saison entière, et de perdre le profit de son voyage. Le pays est arrosé de beaucoup de ruisseaux; il est très-fertile et agréablement boisé.

BENIN,

royaume d'Afrique dans la Guinée. Ses rois.

LE royaume de Benin a une capitale de son nom, assez bien bâtie pour le pays. La vue du marché ne tenteroit pas la friandise des Européens. On y étale la chair de chien, que les Nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards. Le roi ne se laisse jamais approcher que par trois ministres qui lui apportent les paroles de ses sujets et rapportent ses réponses. On peut croire que ces seigneurs les donnent telles qu'elles leur conviennent. Se jugeant près de mourir, le monarque fait approcher le premier d'entre eux, lui désigne en secret celui de ses enfans qu'il appelle à sa succession, et doit ne le dire qu'à lui seul. Celui-ci est donc le maître de nommer le prince qu'il lui plaît. Ils sont ordinairement en grand nombre. Tous font la cour au confident; on peut juger avec quel empressement, parce que tous, excepté le prédestiné, seront massacrés. Aux funérailles du monarque, on jette le

calavre dans une fosse profonde, dont l'ouverture est étroite, et après lui autant de courtisans, de femmes et d'officiers de service qu'elle peut en tenir, tous vivans, et on referme le lieu. Le lendemain on l'ouvre, pour leur demander s'ils ont trouvé le roi, et cela plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'on n'entende plus ni plaintes, ni soupirs; alors on juge qu'ils sont partis avec le prince, et qu'ils sont allés le servir dans l'autre monde. La nuit suivante, les prêtres des idoles se répandent dans les rues, tuent sans distinction tous ceux qu'ils rencontrent, et les envoient ainsi aider ceux qui sont déjà partis.

Cependant les habitans du Benin passent pour être doux, humains, ennemis des violences : ils sont extrêmement adonnés aux femmes; cependant, et contre la coutume des autres Nègres, ils évitent les obscénités grossières dans leurs entretiens; mais ils ne haïssent pas les équivoques : ceux qui ont l'art d'envelopper les idées peu chastes d'expressions honnêtes passent pour des gens d'esprit. La polygamie est générale, ainsi que la circoncision des deux sexes. Ils sont aussi fort jaloux entre eux, mais ne le sont point des Européens. Comment les femmes auroient-elles le goût assez mauvais pour aimer un blanc? Ils se visitent, conversent, mangent ensemble : preuve de sociabilité très-rare chez les noirs. A Benin on pratique les épreuves autrefois en usage dans l'Europe : celle du fer chaud, celle de l'immersion, et celle des potions administrées par les prêtres. Ils craignent leur ombre, et avec raison, parce qu'ils s'imaginent que c'est un

être réel qui rendra un jour témoignage s'ils ont bien ou mal vécu. Cette persuasion pourroit tenir lieu de beaucoup de lois. Leurs magistrats sont ornés d'un collier de corail, marque de dignité. Il y va de la vie de le perdre ou de se le laisser dérober. Sur la côte des esclaves se trouvent les royaumes de Cano et de Popo. Le nom de cette côte indique le genre de commerce qui s'y fait.

JUIDA,

grande contrée d'Afrique en Guinée, sur la côte des Esclaves.

Tous les Européens qui ont été à Juida en parlent avec admiration comme d'une des plus délicieuses contrées de l'univers. On ne peut rien imaginer de plus agréable et de plus enchanteur que la verdure des campagnes et la fertilité des champs. Tout le royaume est comme un jardin clos par la mer d'un côté, de l'autre par de hautes montagnes. Quelques voyageurs ne lui donnent pas seize lieues de circuit. Dans un si petit espace la population est prodigieuse. Un seul village contient plus de monde que certains royaumes de la côte. Les maisons se touchent dans les villages, et les plus éloignées les unes des autres ne sont pas à une portée de fusil. Dans le même champ on sème, on laboure et l'on moissonne. Sur le même

arbre on respire l'odeur de la fleur , et on cueille le fruit mûr. Les hommes vendent tout dans les marchés et les foires , excepté le pain et les boissons , dont la distribution est réservée aux femmes, adroites marchandes , promptes et excellentes calculatrices.

On trouve aux habitans de Juida beaucoup de rapport avec les Chinois , le même amour pour le travail , la même industrie , les mêmes civilités cérémonieuses , la même tendresse jalouse pour leurs femmes , les mêmes ruses pour tromper dans le commerce , la même politesse extérieure pour les étrangers. Ils rencontreroient cent fois par jour un Européen , que cent fois ils se mettroient à genoux , baiseroient la terre ainsi que leur cortège , et ne se relèveroient qu'au signal de celui qu'ils saluent. Ils font de même entre eux ; de sorte qu'on voit quelquefois des centaines de personnes à genoux , et qu'on croiroit que c'est un acte public de dévotion. Les femmes font les ouvrages fatigans , surtout ceux de l'agriculture. On court risque de la vie à rencontrer celles du roi. Aussi crient-elles de loin aux hommes de se mettre à l'écart. Il n'est servi que par elles dans son palais. Les filles ne sont pas jalouses d'y être admises , parce qu'à moins que le monarque ne jette un coup-d'œil favorable sur ces malheureuses , elles sont condamnées à un célibat perpétuel. Une beauté qu'on y menoit de force s'échappa , et se jeta dans un puits. On dit que ce prince en a des milliers. Ce palais est comme un parc , d'où il tire tantôt dix , tantôt vingt filles pour les vendre. Elles sont aussitôt

remplacées par celles dont tous les grands lui font présent pour gagner ses bonnes grâces. On les fait travailler par troupes aux champs comme les autres. Elles sont très-fécondes. Un vice-roi s'étoit fait une armée de ses fils et petit-fils au nombre de deux mille. Un capitaine qui n'étoit pas vieux se plaignoit de n'avoir que soixante-dix enfans vivans ; il en avoit perdu autant. Des familles de cent cinquante enfans ne sont pas rares. Il est inutile de dire que la polygamie est en usage. Nulle part un homme n'a plus de femmes et n'en est plus jaloux.

Ces Nègres sont très-habiles voleurs. Si on se plaint, le roi ordonne de chercher le coupable et de le punir ; mais les fils du roi et ses autres parens tirent ordinairement leur part du vol, et cachent le voleur. Si une fille a donné quelque marque de fécondité avant le mariage, elle en est plus recherchée, parce qu'on est sûr qu'elle aura des enfans. On divorce, en donnant aux parens le double de ce qu'a coûté le festin de noces, qui n'est jamais cher. C'est un mouton ou quelque chose de semblable. Les femmes ont des cases éloignées qu'elles habitent, quand la nature, de concert avec la loi du pays, l'ordonne ; la circoncision est en usage pour les deux sexes. Les femmes ne sont aux yeux des époux que des esclaves ; ils les vendent sans regret ; mais ils conservent et ils aiment tendrement leurs enfans mâles. Ceux-ci ont un respect infini pour leur père, et pour le frère aîné, qui hérite seul. On croit voir dans quelques-unes de ces coutumes des traces de judaïsme. Deux fléaux

règnent ici, un air malsain, et la passion pour le jeu. La passion pour la musique et la danse est aussi violente, mais moins dangereuse. Les danseurs et les chanteurs ont de la justesse et de l'harmonie. Qu'on se garde, dit un voyageur, de prononcer le mot de *mort* devant le roi; il y va de la vie. On ne court pas le même risque avec les autres habitans; mais ils ne regardent pas favorablement l'indiscret qui a proféré ce mot. Cependant ils élèvent des mausolées à leurs parens et les visitent.

Si les anciens païens se glorifient d'avoir trente mille idoles, ceux de Juida en ont quatre fois autant. Ils les appellent *fétiches*; ce sont les gouverneurs de l'univers; Dieu ne s'en mêle pas. « Il est » trop grand pour s'embarrasser d'une chose aussi » peu considérable que le monde ou l'homme. » Il faut entendre un habitant de Juida s'expliquer sur la mythologie. « Le nombre de nos dieux, dit-il, est » infini. Lorsqu'un de nous veut entreprendre quel- » que chose d'important, il cherche d'abord un dieu » pour faire réussir son dessein. Sorti de chez lui » dans cette pensée, il prend pour son dieu la pre- » mière chose qu'il rencontre, un chien, un chat, ou » quelque autre animal, et même des choses inani- » mées, comme une pierre ou un morceau de bois. Il » fait d'abord quelques offrandes à ce qu'il a choisi » pour son dieu. Il lui promet que, s'il le fait réussir, » il le tiendra pour dieu et l'honorera comme tel. » Si son entreprise à un heureux succès, voilà un » nouveau dieu qu'il a trouvé. Il lui fait tous les jours

» quelques offrandes ; mais s'il ne réussit pas , il le
» rejette comme une chose inutile. »

Ils en reconnoissent cependant trois principaux : la mer , les très-grands arbres , et le serpent. Le serpent qu'ils invoquent a la tête grosse et presque ronde , les yeux bien ouverts et doux. Sa langue est assez courte , pointue comme un dard , et à moins qu'il ne s'agisse d'attaquer un serpent venimeux , elle n'a pas un mouvement très-vif. Sa queue est mince et pointue , la peau très-belle , le fond d'un blanc sale , sur lequel on voit des marques ondées , où le jaune , le bleu et le brun sont mêlés agréablement. Cette espèce de serpent est douce et familière , se laisse approcher et manier. Les plus grands ont une brasse de long , et sont gros comme le bras. Ils sont ennemis mortels des serpens venimeux , les attaquent partout où ils les rencontrent , et semblent se faire un devoir d'en délivrer les hommes. C'est peut-être cette utilité qui leur a mérité le culte dont ils sont honorés. Le père de tous , qu'on dit venir d'Ardra , vit encore , à ce qu'ils croient , dans un temple où il est entouré de prêtres dévoués à son service. Ils y reçoivent des dons immenses en richesses et en comestibles.

Le roi donne l'exemple de cette dévotion. On dit que c'est par intérêt , et parce qu'il en partage le profit avec eux. Les filles touchées par le serpent entrent dans une espèce de fureur. Cette fureur les prend en public , sans qu'on en voie la cause. De vieilles femmes chargées de ce soin les emmènent. Du temps du voyageur qui raconte ces fait , la fille du

pas, il le
 principaux :
 nt. Le ser-
 et presque
 langue est
 et à moins
 meux, elle
 est mince et
 blanc sale,
 e jaune, le
 cette espèce
 approcher
 e de long ;
 nis mortels
 tout où ils
 levoir d'en
 utilité qui
 és. Le père
 core, à ce
 entouré de
 oivent des
 bles.
 on. On dit
 partage le
 le serpent
 fureur les
 cause. De
 ènent. Du
 la fille du

roi ne fut pas plus exempte de cette frénésie, et ne fut pas moins assujettie à un traitement que les autres. Ces serpents se glissent partout, et partout sont respectés. Quelque incommodes qu'ils soient, il faut bien se garder de leur faire aucun mal. Des Anglois qui en trouvèrent un dans leur magasin le tuèrent, ignorant son inviolabilité : ils furent tous massacrés. Non-seulement le grand serpent a des prêtres, mais encore des prêtresses ; ce sont des veuves ou de vieilles filles. Elles se recrutent, en enlevant pendant quinze nuits dans tout le royaume les jeunes filles qu'elles peuvent rencontrer.

Le gouvernement à Juida est monarchique. Rarement on punit de mort. Si un grand est coupable, le roi détache quatre ou cinq cents de ses femmes pour piller et abattre sa maison. L'exécution n'est pas longue. Personne n'ose leur résister. Celui à qui il est dû saisit le premier esclave qu'il rencontre, sans s'informer à qui il appartient. Le maître, pour avoir son esclave, est obligé de payer, et se fait payer lui-même par le débiteur. C'est pour cela qu'on tâche d'arrêter l'esclave d'un homme riche. Le royaume est héréditaire. Le fils succède au père, mais avec l'agrément des grands. L'héritier de la couronne est élevé comme un simple particulier du bas étage, sans qu'il soit permis de lui révéler son extraction. Quand son père vit long-temps, il vieillit dans cette ignorance et dans celle des affaires ; de sorte qu'il se trouve sans capacité en montant sur le trône ; les grands en profitent et gouvernent. C'est un seigneur du

royaume d'Ardra qui couronne le roi de Juida. On va le chercher en grande pompe. Il approche du prince, lui fait une profonde révérence et un petit discours. Il lui ôte le casque qu'il a sur la tête, le tenant entre ses mains, il se tourne du côté du peuple, et dit à haute voix : « Voilà votre roi. Soyez-lui » fidèles ; et vos prières seront exaucées du roi » d'Ardra mon maître. » Cette formule marqueroit une espèce de vasselage de la part du roi de Juida ; mais ce vasselage ne passe point la parole.

Les revenus du roi consistent en droits sur les marchandises, amendes et confiscations ; mais principalement dans le produit de ses terres, qui se cultivent par corvées. Le monarque est présent au travail, les grands le conduisent, les instrumens jouent ; les outils et les bras se remuent en cadence. On prendroit ces esclaves, qui travaillent souvent malgré eux, pour le plus heureux peuple de l'univers. Jamais on n'aborde le roi qu'avec des marques de respect qui tiennent de l'adoration. Il n'est pas permis de le voir boire. Si vous demandez à ceux qui sont faits pour le savoir, *où couche le roi ?* ils vous répondent par cette autre question, *où couche Dieu ?*

Par la cérémonie du couronnement des rois de Juida on juge qu'il y a eu une grande correspondance avec celui d'Ardra. Ce dernier royaume, gouverné par un prince peu habile, attirera sur lui les armes de *Trudo-Audati*, roi de Dahomé, qui de l'intérieur des terres avoit poussé ses conquêtes

jusqu'à Ardra, où il comptoit s'arrêter. Mais s'étant convaincu qu'il y avoit des troubles à la cour, à l'aide desquels il ne seroit pas impossible de s'emparer de ce beau pays, il y mena ses troupes déjà victorieuses d'autres peuples. Le roi d'Ardra s'empressa de demander du secours à celui de Juida, en lui remontrant qu'il étoit de son intérêt de ne le pas laisser écraser par un ennemi qui pourroit ensuite tourner ses armes contre lui. En conséquence de cette conjecture, le roi de Juida non-seulement se compromit dans une guerre qui ne le regardoit pas, mais encore s'échappa en termes qui déplurent à *Trudo-Audati*. Ce prince, après avoir vaincu le roi d'Ardra, auquel il fit trancher la tête, se jeta sur le royaume de Juida, et, sans éprouver de résistance ni livrer de combats, il pénétra droit à Sabée ou Xavier, la capitale.

Il dut la rapidité de cette conquête au triste état dans lequel se trouvoit le royaume. Depuis plusieurs règnes, les rois vivoient dans une indolence presque stupide. La mollesse et le luxe, effets des grandes richesses, s'étoient glissés parmi les habitans, autrefois si laborieux. La prospérité les avoit enorgueillis ; les plaisirs les avoient subjugués. Le Dahomé n'eut qu'à paroître avec ses hordes cannibales pour faire fuir ce troupeau timide. Les gouverneurs des frontières n'étant point encouragés ni secourus, firent leur paix aux conditions les moins mauvaises qu'ils purent. Pillant, ravageant, chas-

sant devant lui une multitude immense aiguillonnée par la terreur, *Trudo-Audati* arrive à la rivière, le seul rempart de la ville. Il s'attendoit qu'on lui en disputeroit vivement le passage. Il campe donc pour faire prendre haleine à ses troupes, et réfléchir sur un plan d'attaque; mais, au lieu de défense et de préparatifs militaires, il ne voit que des prêtres, qui, suivis d'une foule de peuple, viennent soir et matin sur le bord de la rivière offrir un sacrifice au grand serpent, et s'en retournent en poussant de grands cris.

Pendant ces ridicules cérémonies, le Dahomé fait chercher un gué. Il en trouve un. Deux cents soldats y passent, et, sans autre précaution, marchent vers la ville enseignes déployées, au son des instrumens. Ils s'emparent du palais, d'où le roi se sauve avec peine. Le feu qu'ils y mettent avertit *Trudo* de leur succès. Il traverse la rivière avec son armée, et, ce qu'il n'auroit pu croire s'il ne l'eût vu, il trouva que tous les hommes avoient abandonné à l'ennemi liberté, biens, femmes, enfans et dieux, sans coup férir. Ces dieux furent les premières victimes des soldats de Dahomé. En pillant les maisons, ils en firent un grand massacre. Les principaux Juidaïens se sauvèrent avec leur roi dans une île stérile, d'où il fit quelques tentatives inutiles pour remonter sur son trône. Le vainqueur, déjà maître du royaume d'Ardra, mit celui de Juida sous le gouvernement d'un vice-roi, en accordant aux habitans, qu'il laissa

dans leurs foyers, l'exercice libre de leur ancienne religion, de leurs lois, de leurs coutumes. Ces évènements se passèrent en 1630.

Trudo-Audati n'avoit jamais vu de blancs. Il considéra avec une espèce d'avidité le premier qu'on lui présenta, qui étoit un capitaine anglais, trouvé dans la ville. Cependant il se familiarisa aisément avec la couleur, et prit plaisir à s'entretenir avec lui. Ses principales questions roulèrent sur le commerce, dont il n'avoit pas d'idée auparavant. Quand il s'en fut fait expliquer les moyens et l'utilité, il montra beaucoup de dispositions à l'exercer. L'Anglais, en bon marchand, lui demanda quelque diminution sur les droits de traite, lui remontrant que, comme il étoit plus grand prince que le roi de Juida, il espéroit qu'il le traiteroit plus favorablement. Le Dahomé, ce barbare qu'on croiroit incapable d'égards et de politesse, lui répondit : « Comme plus grand » prince, je pourrois raisonnablement exiger des » droits plus forts; mais comme vous êtes le premier » capitaine anglais que j'aie vu, je veux vous traiter » en nouvelle épouse, à qui on ne refuse rien dans » le commencement. » Un Portugais métis, beaucoup plus noir que blanc, qui étoit à la suite de ce prince, raconta à l'Anglais plusieurs exploits de *Trudo*, qui marquent que dans la guerre il étoit aussi rusé que vaillant. Il fit aussi l'éloge de sa douceur et de son humanité; dit que, s'il souffroit l'usage de la chair humaine, c'étoit pour ne pas contrarier le goût de sa nation; que, pour lui, il n'en avoit jamais

mangé. Elle se vendoit publiquement dans son camp. L'Anglais la vit étalée sur les boucheries ; spectacle horrible , qui faisoit hérissier les cheveux à la tête des malheureux Judaïens , et les pénétoit de frayeur.

A R D R A ,

royaume d'Afrique sur la côte de Guinée , entre la côte d'Or , le royaume de Benin et celui de Juida.

Le royaume d'Ardra est beaucoup plus grand que celui de Juida , auquel il confine ; mais il s'en faut qu'il soit aussi peuplé à proportion. On en donne cette raison , que les deux sexes se marient beaucoup trop jeunes. Le libertinage y est effréné. Les grands savent le portugais , lisent et écrivent cette langue. Ceux du commun , qui ne savent ni l'un ni l'autre , ont de petites cordes où ils font des nœuds qui ont leur signification , et par lesquels ils se communiquent leurs pensées à une grande distance. Il est étonnant avec quelle facilité ils retiennent et combinent les idées attachées à chaque nœud ; mais il faut qu'on soit prévenu auparavant de la valeur des nœuds. Une tierce personne n'y entend rien. Nos déchiffreurs diplomatiques seroient bien embarrassés avec de pareilles écritures. Les habitans d'Ardra aiment par luxe à se charger d'habits dans les cérémonies. A l'ordi-

naire , ils sont nus de la ceinture en haut , et les deux sexes le sont tout-à-fait jusqu'à douze ou treize ans. La naissance et la fortune ne sont comptées pour rien dans les mariages. L'homme de la plus basse condition peut prétendre aux femmes de la première qualité. La principale femme du roi , qui est toujours celle qui a eu le premier enfant mâle , porte le titre de reine. Elle a l'étrange privilège de vendre les autres concubines du roi pour fournir à ses besoins , lorsque son époux n'a pas soin d'y pourvoir. Une femme qui accouche de deux enfans est déshonorée , comme si elle ne pouvoit les avoir du même homme. L'agriculture est estimée , et très-active ; mais ils ne se servent point d'animaux. Ils travaillent la terre de leurs propres mains , sans charrue , et elle n'en est que plus fertile.

Le grand-prêtre se nomme *marabou* , tient le second rang dans l'état , et est premier ministre. Les dieux sont des fétiches fort respectés ; fort consultés , fort chargés de présens que les prêtres leur font agréer. Ils croient à un Dieu supérieur. Le grand-prêtre prédit l'avenir , après qu'il a conversé avec la statue de la grandeur d'un jeune enfant , placée dans la salle d'audience. Cette statue est blanche et représente le diable. Il y a dans chaque ville une maison d'éducation de femmes sous l'inspection du marabou. Cette éducation consiste à apprendre des danses. Les enfans du roi sont toutes sortes de métiers , surtout le commerce. Quand ils prennent l'état militaire , jamais ils ne sont avancés au commandement. Quelle que

soit leur profession , le peuple leur témoigne beaucoup de respect. Entre les lois de police on remarque la peine de mort pour celui qui occupe la maison par laquelle commence un incendie. Aussi ces accidens sont-ils rares. On a vu que les habitans d'Ardra se sont laissé subjugué par le Dahomé. Ils avoient couru auparavant le même danger de la part d'un peuple de l'intérieur, qui ne fut arrêté que par la superstition. Cette nation redoutable est celle des I-oes, qui ont la mer pour fétiche national. Il leur est défendu par leurs prêtres de l'approcher ni de la voir. Les habitans d'Ardra se garantiraient d'une invasion totale en se sauvant sur les côtes.

ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS

*répandus le long de la côte occidentale d'Afrique.
Trafic des Nègres.*

TOUTE la côte des Esclaves est semée d'établissements et de forts portugais, français, anglais, hollandais, danois, etc. On pourroit les dire cimentés avec le sang, tant il en a été répandu du côté des noirs révoltés contre les usurpations, et du côté des blancs armés les uns contre les autres par la jalousie du commerce. Il semble qu'en abordant ces parages, les Européens contractent la férocité du pays, semblent avoir renoncé aux égards qu'ils se doivent entre eux, et n'ont aucune commisération pour les nègres.

Ils s'accoutument non-seulement à faire de ces malheureux un honteux trafic , à les visiter comme des bêtes , mais encore à leur imprimer eux-mêmes la marque d'un fer chaud , à séparer l'enfant de la mère , la jeune épouse de son mari , sans être touchés de leurs cris déchirans. On les entasse dans des vaisseaux , attachés par une chaîne au banc qui leur sert de lit , et où ils sont condamnés à ne respirer qu'un air infecté par leur haleine , excepté quelques heures dans le jour , et quelque fois de deux jours l'un , qu'on leur permet de sortir des flancs ténébreux du navire pour voir le soleil pendant une heure ou deux. Si l'on ne prenoit ces précautions , persuadés qu'ils sont qu'on va les faire mourir , ils se jetteroient sur les Européens et les égorgeroient , ou bien se précipiteroient dans la mer. On a vu plus d'une fois des exemples de ce désespoir. Des Européens moins endurcis , principalement ceux qui font pour la première fois le voyage , conviennent qu'ils n'ont pu s'empêcher d'être attendris jusqu'aux larmes au moment où ces malheureuses victimes de la cupidité européenne , et de celle plus horrible encore de leurs compatriotes , quittent le rivage qui les a vus naître. Leurs gémissemens , leurs sanglots , leurs adieux , leurs regrets pénètrent l'âme. Leur désespoir est d'autant plus violent , qu'ils partent la plupart persuadés qu'on les emmène pour les tuer et les manger. Il est très-vrai qu'arrivés dans nos colonies , le sort de ces infortunés s'adoucit. Le sort de la plupart des noirs , sur lequel on s'est appitoyé avec tant d'hypocrisie , étoit plus

signe beau-
on remar-
e la maison
si ces acci-
ans d'Ardra
Ils avoient
a part d'un
e par la su-
e des I-oes,
leur est dé-
de la voir.
ne invasion

ÉENS

d'Afrique.

d'établisse-
glais , hol-
re cimentés
du côté des
du côté des
la jalousie
es parages,
pays , sem-
oivent entre
les nègres.

heureux que celui de nos paysans. Ils étoient bien nourris, bien traités en cas de maladie, et l'intérêt du maître même prescrivait ces bons traitemens. Ils étoient réellement moins malheureux que dans leur affreuse patrie. On les ménageoit singulièrement dans les travaux. Nos journaliers en France auroient envié le sort des noirs. D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, la plupart de ces esclaves étoient des prisonniers de guerre. Les acheter, c'étoit les dérober à une mort certaine et cruelle.

Les Européens se battent en Afrique avec acharnement lorsque la guerre s'allume en Europe. Les Français se sont toujours comportés avec assez d'humanité dans les comptoirs africains. On ne sauroit en dire autant des autres nations, principalement des Hollandais. Des Anglais se trouvent dans une petite embarcation, pressés par le mauvais temps, à portée d'un vaisseau hollandais plus capable de résister à la tempête. Ils demandent du secours. Le capitaine hollandais répond froidement : « Croyez-vous que » nous prenions beaucoup de part à votre situation ? » — Mais nous allons périr. — Périssez, et que Dieu » ait pitié de vos âmes ! »

Les Français se vantent d'avoir, les premiers, découvert la côte de Guinée. Les premiers retours se firent à Dieppe. Les habitans fabriquèrent avec de l'ivoire quantité d'ouvrages et de bijoux qui leur ont fait une réputation dont ils jouissent encore. Les Portugais disputent aux Français l'honneur de cette importante découverte. Il paroît que les deux nations

se sont portées sur cette côte à des époques peu différentes, vers le milieu du quinzième siècle. Les Hollandais n'y sont venus que cent cinquante ans après, à la fin du seizième siècle, et les Anglais à peu près dans le même temps. Cette côte est assez étendue pour que les Européens, en se la partageant, eussent pu n'avoir jamais entre eux de rivalités destructives; mais le commerce est comme l'ambition, jamais il ne s'arrête. Au reste, cette concurrence a été utile aux Nègres. Elle les a instruits sur le prix des marchandises européennes, qu'ils auroient toujours ignoré, et ils en ont tiré un retour qui, s'il ne les enrichit pas, leur donne du moins quelque aisance.

C'est faire trop d'honneur à ces petits pays que de les appeler *royaumes*, et leurs chefs *rois*. Cependant plusieurs en prennent le titre. On dit le royaume d'Axim; mais, à la vérité, on ne dit que le pays d'Ante; les royaumes de Commendo, de Fetu, le pays de Sabæ, le royaume de Fantin, d'Aquembaë, et beaucoup d'autres, dont les rois se trouvent superbement parés lorsqu'en donnant audience aux Européens, ils peuvent endosser sur leur chair nue un habit rouge qu'ils ont eu en présent, et charger leurs cheveux laineux d'un chapeau bordé. On parle d'une reine d'Angonna, pays qui étoit gouverné par des femmes. Cette princesse avoit l'âme noble et grande, et beaucoup de courage et de conduite. Elle ne vouloit point se marier, pour ne point partager son autorité. On compte que l'Europe tire tous les ans plus de sept mille marcs d'or de la Guinée. Les Portugais n'y ont plus d'éta-

blissemens, mais ils y trafiquent toujours. Ceux des Français sont fort inférieurs à ceux des Anglais et des Hollandais ; mais ils leur suffisent pour la fourniture d'esclaves dans leurs îles.

COTE-D'OR.

Particularités sur cette contrée.

LES habitans de la Côte-d'or, à entendre les voyageurs, ont tous les vices. Ils sont fourbes, artificieux, dissimulés, flatteurs, voleurs, gourmands, ivrognes, avarés et incontinens à l'excès : d'autant plus dangereux avec ces mauvaises qualités qu'ils ont beaucoup d'esprit, la conception prompte, une excellente mémoire : il y auroit tout à craindre de cet assemblage, s'il n'étoit corrigé par l'indolence, la paresse, la passion du chant et de la danse. Quand ils sont dans leurs plaisirs, on viendrait leur dire que le pays est en feu, qu'ils répondroient : « Qu'il brûle, s'il veut. » Les deux sexes sont beaux et bien faits. Les femmes ne sont curieuses de parures que depuis qu'elles sont fréquentées par les Européens. Les noirs, peu jaloux de l'honneur de leurs femmes à l'égard des étrangers, ne témoignent pas cette coupable indifférence entre eux, et punissent l'adultère. Tous les nègres se lavent souvent, et sont d'une propreté extrême. La côte abonde malheureusement en métis, provenus du libertinage des blancs avec les négresses. C'est,

PARTICULARITÉS SUR LA COTE D'OR 121

pour les vices l'écume des deux races. Leur couleur équivoque, qui se fond en jaune tacheté de blanc et de noir, les rend affreux quand ils vieillissent.

Un Nègre vit de peu : des patates, des ignames, du poisson avancé, quelques poignées de maïs réduites en pâte avec l'huile de palmier; voilà sa nourriture ordinaire. Dans les grandes occasions, on tue le bœuf, le mouton et la volaille. Mais, s'il mange peu, le Nègre boit beaucoup de vin de palmier, et d'eau-de-vie. Les femmes, qui aiment ainsi que les hommes à en user largement, y accoutument les enfants. Les grandes occasions où on fait main basse sur l'étable et la basse-cour sont les mariages, dont les formalités d'ailleurs sont fort simples. Une fille plaît, on la demande; quand elle ne voudroit pas se marier, le père la donne. On fait un festin; elle reçoit un habit neuf, et entre dans l'habitation avec les autres femmes, qui sont toujours en grand nombre, proportion gardée des facultés.

Il y en a chez les riches deux principales exemptes de travail : la première, apparemment la plus ancienne, ou la mère du premier-né; la seconde, nommée *bossum*, consacrée à l'idole domestique. C'est ordinairement une belle esclave qui a le privilège de ne rien faire; mais elle peut, par vieillesse ou par caprice, être mise au rang des autres. Il leur faut dans chaque village une ou plusieurs *abelècres*, ce qui veut dire *femmes publiques*. Les Européens volés ont quelquefois enlevé les *abelècres* pour leur

servir d'otages. Le village entier se soulève contre le coupable, et le vol est restitué. Les femmes enceintes sont respectées ; elles accouchent très-facilement. Le climat leur rend inutiles les précautions nécessaires aux nôtres. La circoncision est en usage. On ne donne d'abord que trois noms, celui du jour de la naissance, celui du père ou de la mère, du grand-père ou de la grand'mère, selon le sexe ; mais cette triple nomenclature peut s'accroître à l'infini pour les hommes, par leurs qualités ou leurs belles actions, qui deviennent autant de surnoms dont se compose une liste très-difficile à retenir. Comme leurs successions ne sont pas directes, elles paroissent aux Européens si embrouillées, qu'ils n'y entendent rien ; mais les Nègres les démêlent à merveille. Ce seroit aussi une étude pénible pour les premiers, s'ils y étoient asservis, que les cérémonies de leurs saluts quand ils se rencontrent ou se rendent visite. Les grands ne viennent à bout de s'approcher qu'après deux heures d'allées et de venues, et de messages de leurs gens. Il en est de même après qu'on s'est séparé ; les messages ne cessent que quand on s'est perdu de vue. Rien n'est si gai que leurs marchés et leurs foires. Qu'un instrument se fasse entendre, les affaires, le commerce, ne tiennent pas contre ce son. Les femmes y prêtent une oreille attentive, leurs yeux étincellent de plaisir. Les hommes, excités, essaient leurs mouvemens ; bientôt toute l'assemblée n'est qu'un branle qui se continue sur la route au retour. Chaque jour, au

coucher du soleil, il y a dans chaque village un bal rustique. Leur danse, au premier coup-d'œil, paroît un simple trépignement accompagné de contorsions, d'un murmure grave ou de cris. Ils avancent en deux bandes, se mêlent, reculent, frappent du pied, baissent la tête, prononcent quelques mots en passant l'un auprès de l'autre. Leurs mouvemens sont tantôt vifs, tantôt lents; c'est un désordre, mais qui n'est pas sans méthode, puisqu'il se renouvelle avec une exacte imitation. Ces gambades paroissent leur plaire beaucoup; mais ils n'aiment pas à les faire devant les étrangers.

Ce qui concerne les *prêtres fétichères*, leur autorité sur les Nègres sains et malades, leurs ruses, la manière d'enraciner la superstition et de s'enrichir aux dépens des crédules dévots; ce qui concerne les *fétiches* eux-mêmes, la puissance qu'on leur attribue, le respect qu'on leur porte, les rites religieux, tout cela ressemble trop à ce qui a été dit pour qu'on doive s'y arrêter. Les uns ne croient qu'à un Dieu, les autres croient à un Dieu et à un diable. Quant aux premiers, ils ne jugent pas à propos de l'adorer. Quelle obligation lui ont-ils? qu'a-t-il fait pour eux? ne sont-ils pas forcés de labourer la terre pour recueillir du maïs et des patates; de planter des arbres, s'ils veulent avoir des fruits; de faire des filets, s'ils veulent manger du poisson? au lieu que les Européens ont tout cela sans qu'il leur en coûte aucune peine. Bien plus, les outils, les bijoux qu'on leur apporte, ils pensent que les blancs les trouvent

tout faits et n'ont qu'à les ramasser. Qu'ils adorent donc , disent-ils , un Dieu si bon pour eux : pour nous, nous n'offrons des présens qu'au diable, parce qu'il peut nous faire du mal. Cependant il y a des endroits où ils ne craignent pas de l'offenser. Ils le chassent avec grand bruit de leurs villages. Les huit jours qui précèdent cette expulsion , la satire est permise. Hommes et femmes ont la liberté de chanter tout le mal qu'ils savent les uns des autres, de découvrir les fraudes , les friponneries. Ceux qui craignent ces révélations, et ce sont ordinairement les riches et les puissans, n'ont d'autre moyen de les empêcher que de faire bien boire ; alors les invectives se changent en panégyriques.

Le roi gouverne tout le royaume ; sous son autorité, chaque village a un chef nommé *cabacéros*, qui est chargé de maintenir le bon ordre, de prévenir les querelles, de les apaiser, de faire observer la police. Il se forme des riches une classe qu'on pourroit regarder comme les *nobles* du pays. Ils obtiennent à force de libéralités, de présens faits au peuple, et de repas, le droit de faire sonner devant eux plusieurs trompettes, d'avoir deux boucliers, et d'être portés en triomphe partout le village au son des instrumens, précédés de leurs femmes, qui chantent, dansent , poussent des cris de joie. Ces nobles ont une espèce de confrérie entre eux , et se réunissent à des temps marqués pour se traiter. Après ces jours de cérémonie, ils rentrent dans la classe du peuple. Les rois eux-mêmes ne s'en écartent pas beaucoup.

Ils se rendent volontiers dans la place publique pour s'entretenir avec leurs sujets. Ils leur versent du vin de palmier, ou de l'eau-de-vie, qu'ils présentent eux-mêmes dans une courge; et quand on a bu, on devient fort familier. Telle qu'est cette dignité, on se bat là comme ailleurs pour se la procurer.

CÔTE-D'IVOIRE,

dans la Guinée, entre la côte de Malaguette et la Côte-d'or.

LES habitans de la Côte-d'Ivoire sont moins hospitaliers que ceux de la Côte-d'or. Ils se défient beaucoup des étrangers; ceux-ci, à leur tour, les craignent comme trompeurs et farouches. On les croit même cannibales. Lorsqu'une chose leur plaît, et qu'on ne la leur donne pas, ou qu'on ne la leur laisse pas prendre, ils en marquent de l'humeur. Il est étonnant qu'on ne sache pas encore au juste si on n'a les dents de l'éléphant que par la mort de l'animal, ou s'il les jette tous les ans, ou à des distances plus éloignées, comme le cerf perd son bois. Cette dernière conjecture est la plus vraisemblable, parce qu'on trouve souvent des dents d'éléphant dans les contrées que ces animaux fréquentent, sans rencontrer de cadavres aux environs. D'ailleurs combien faudroit-il qu'il mourût de ces animaux pour donner

la quantité d'ivoire que cette côte fournit ! On la nomme aussi , pour cette abondance , *la Côte-des-dents*. On prétend qu'il s'en est vendu jusqu'à dix mille livres pesant en un seul jour. Sans doute c'étoit pour toute l'année.

Voisins d'une mer orageuse et profonde, les Nègres sont bons nageurs et excellens plongeurs. On connoît sur cette côte le royaume de Guiomère , qui étoit gouverné en 1723 par une reine nommée *Assimouchon*. Un chevalier, *Damoia* , lui avoit fait goûter la galanterie française , et en étoit assez bien traité pour exciter la jalousie des Anglais. C'est là qu'on trouve des serpens de trente-six pieds de long , qui avalent des hommes entiers , qu'on éprouve des tempêtes furieuses , qu'on entend résonner des tonnerres effrayans , des pluies qui tombent en masse , des coups de vent à tout ébranler , suivis d'un temps calme et serein. Si on pouvoit faire une comparaison dans des genres différens , on diroit que le caractère des habitans ressemble à leur climat : doux et pacifique dans un temps , et un moment après irascible , soulevé et prêt à massacrer pour la plus légère cause de mécontentement. On trouve aussi quelques contrariétés dans leurs mœurs ; quelques voyageurs en louent la pureté , et d'autres disent ces peuples sans pudeur et sans frein ; enfin , pour qu'il ne manque rien au contraste , les femmes , dit-on , à la couleur près , qui est d'un noir de jais , passeroient pour des beautés en Europe , régulières , pleines de feu , taille fine et légère ; pendant que les hommes , peu vifs ,

sont massifs et épais. On remarque au reste qu'il y a peu de nations de ces parages sur lesquelles les voyageurs ne soient pas en contradiction.

Les Nègres sont grands admirateurs de nos curiosités, de nos bijoux, d'une serrure, surtout de nos montres, et encore plus de l'art que nous avons de *faire parler le papier*, ainsi qu'ils s'expriment : c'est pour eux un prodige. Qu'on les charge d'un billet, dont on leur a dit le contenu, quoiqu'ils en aient l'expérience, ils ne peuvent se persuader que ces figures bizarres apprendront à celui qui les lira la pensée d'une personne absente. Ils l'interrogent ironiquement, comme s'ils alloient le surprendre en défaut. Leur étonnement est inexprimable quand on leur dit ce qu'il contient. Ils ne peuvent se faire une idée de l'écriture; ils s'imaginent que les blancs ont un démon familier qui les instruit dans ces occasions. Cette opinion, rapprochée de celle des habitans de la Côte-d'or, qui croient que ce que leur rapportent les Européens vient de soi-même, sans peine et sans soins, assimile les Nègres à nos enfans, ou à certains habitans de nos grandes villes, dont on trompe souvent la crédulité.

COTE MALAGUETTE,

autrement appelée Côte-des-Graines, sur la côte de Guinée entre Sierra-Leone et la Côte-d'ivoire.

ON appelle *malaguette* une espèce de poivre inférieur à celui d'Asie; il a été quelque temps en vogue; mais il est actuellement peu recherché. C'est sur cette côte que les Français ont commencé d'abord. Il reste encore des traces de leur séjour dans le surnom d'un village appelé par eux Paris, et encore plus dans la mémoire des habitans qui ont des surnoms de Français, héréditaires dans leurs familles depuis plus d'un siècle. Ils ont aussi appris d'eux à porter les noms de saints, comme *Pierre, Paul, Jean, André*. Les voyageurs nous font une description assez ample de leurs coutumes. On ne sait trop comment ils ont pu acquérir ces notions avec d'aussi grands détails, puisqu'ils avouent qu'ils ne savent pas leur langue, et qu'il est impossible de l'apprendre. Contentons-nous de ce qu'on voit. Ils sont grands, bien faits, plus nus qu'en aucun lieu de la côte, aiment beaucoup les présens, qu'ils appellent *datis*, et en demandent avec importunité. Leurs prêtres se nomment *marabous*. La principale femme est enterrée avec son mari. Ils ont entre eux des mulâtres originaires portugais, qui font un riche commerce dans les terres, et le feroient plus considérable, s'ils étoient plus ré-

gulièrement servis en marchandises d'Europe. Le roi demeure sur la rivière de Sestos , où les navires abordent.

SIERRA-LEONE,

pays d'Afrique, arrosé par une rivière du même nom.

LE pays de Sierra-Leone a été ainsi nommé par les Portugais à cause de ses montagnes remplies de lions. Il a tous les agrémens que procurent les bocages , les forêts , les cascades dans un pays chaud. Les habitans ne sont pas indignes d'un si beau séjour. Ils sont doux , sociables, obligeans , peu intéressés , laborieux ; les femmes se plaisent à *faire fétiche* , c'est-à-dire à se montrer dans une parure comme consacrées à s'attirer les regards des hommes. Leur principal ornement est alors une raie autour du front, tracée avec un vernis blanc , rouge ou jaune fort délié. Elles s'en font aussi des cercles autour des bras et du corps. Les Nègres trouvent de grands charmes dans cette bigarrure. Puisqu'on en est sur la parure , il ne faut pas oublier celle des avocats ou défenseurs des causes. Ils portent un masque sur le visage, des castagnettes à la main, et des sonnettes aux jambes : tout cela pour réveiller au besoin l'attention des juges. Cette mode pourroit n'être pas inutile en Europe. Les femmes ont aussi aux jambes

des grelots de cuivre ou d'argent, qui font une harmonie assez agréable quand elles dansent. Passionnées pour cet exercice, elles imitent avec plaisir les danses européennes ; d'ailleurs elles sont plus réservées et plus modestes que les autres femmes de ce pays. Quant aux maris, les uns disent qu'ils sont jaloux ; les autres se louent de leur complaisance. Le christianisme n'y a pas été inconnu ; mais il paroît oublié, et tous les Nègres, à commencer par les rois, portent sur eux des *fétiches*, les grisgis, et les livrées de la superstition.

MONOU, QUOJA, HONDO, MANDINGO,
FOULI, JALOF, ETC.

sur la côte de Guinée, ou dans l'intérieur des terres.

IL y a encore beaucoup d'autres nations en Guinée : les unes retirées dans les terres, et sans aucun commerce direct avec la côte ; les autres ne tenant à la mer que par une langue de terre, et par conséquent peu connues des Européens. Les récits obscurs des Nègres de ces nations qu'on a pu rencontrer nous ont appris des noms de royaumes dont la position même et l'étendue sont assez incertaines. Tels sont l'empire de Manou, les royaumes de Quoja, Hondo, Mandingo, Fouli, Jalof, et autres. Ces mêmes Nègres ont

raconté sur leurs mœurs et leurs coutumes bien des choses qui rentrent dans celles qu'on sait déjà ; mais ce qui leur est particulier , si toutefois on dit vrai , c'est ce qu'on dit de leur sociabilité. Le portrait suivant fait honneur à ces peuples, trop dégradés par la prévention.

Ils sont, dit-on, plus modérés, plus doux que les Nègres côtiers, et semblent tenir un milieu entre ceux-ci et les Dahomé, Jagas, et autres féroces habitans du centre. Ils ne se plaisent point à répandre le sang. L'ambition n'allume point la guerre chez eux. Ils ne l'entreprennent que par la nécessité de se défendre. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite union, sont toujours prêts à se secourir les uns les autres, à donner à leurs amis, dans le besoin, une partie de leurs habits et de leurs provisions, et même à prévenir leurs nécessités par des présens volontaires. Après ce portrait, les auteurs nous disent qu'apparemment les voyageurs ont voulu nous peindre une nouvelle utopie, et par cette réflexion ils jettent un doute ineffaçable sur ces perfections qu'ils font regarder comme imaginaires. Ce qu'on assure surtout de leur circonspection à entreprendre la guerre est contredit, parce qu'on avoue qu'il y a entre eux des conquérans, qu'ils envoient vendre beaucoup d'esclaves à la côte, qu'une nation est dépendante de l'autre, que le commerce entre elles-mêmes n'est pas libre. Tout cela ne peut arriver que par la force, et par conséquent par des guerres d'ambition et d'intérêt.

Les mœurs n'y sont pas plus pures. Hommes et

nt une har-
nt. Passion-
e plaisir les
plus résér-
mmes de ce
qu'ils sont
laisance. Le
ais il paroît
par les rois,
gis, et les

NDINGO,

ntérieur des

s en Guinée:
aucun com-
e tenant à la
r conséquent
obscurs des
rer nous ont
sition même
sont l'empire
ondo, Man-
s Nègres ont

femmes y sont également livrés aux plaisirs des sens. A la vérité, on apprend aux jeunes gens à chasser, à pêcher, à manier les armes; mais on leur apprend principalement des danses accompagnées de postures immodestes, et un cantique tout composé d'expressions assorties aux gestes. L'instruction des filles est encore plus immodeste. Ceux et celles qui ont reçu cette éducation forment une confrérie très-puissante, dont le roi est le chef. Le grand-prêtre fait une composition qu'il montre au peuple comme sacrée. On l'appelle *belli*. Elle n'a point de figure fixe. Le *bellimo* ou grand-prêtre lui donne celle qu'il veut; mais quelle que soit sa forme, on est obligé de lui marquer le plus grand respect; et le *belli* feroit tomber les plus rudes châtimens sur ceux qui y manqueroient. Cependant le *belli* a besoin du consentement du roi pour exercer ses punitions, sans quoi il n'a aucun pouvoir : restriction politique assez remarquable.

Les Quojas ont aussi un respect infini pour les *jannanins*, qui sont les esprits de leurs parens décédés. Ils les croient toujours présens autour d'eux, et que dans les occasions importantes ils donnent des signes sensibles de leur présence. Quand une femme est accusée d'adultère par la seule déposition de son mari, elle est déclarée innocente sur son serment; mais si, après le serment fait, il revient des preuves, elle est menée le soir par son mari à la place publique, où le conseil est assemblé pour juger. On invoque d'abord les *jannanins*. On lui bande les yeux pour qu'elle ne voie pas les esprits prêts à l'emporter. Quand on

l'a laissée ainsi quelque temps dans l'appréhension de son sort , un vieillard du conseil lui représente ce qu'il y a de honteux dans son dérèglement , et la menace de sévères châtimens. Si elle montre du repentir après la harangue , on lui fait entendre un bruit confus de plusieurs voix qui passent pour celles des jannanins , qui lui déclarent que son crime , quoique digne d'une rigoureuse punition , lui est pardonné , parce que c'est la première fois. Les mêmes voix lui imposent quelques jeûnes et quelques mortifications. On lui recommande de vivre avec tant de retenue , qu'elle ne prenne même pas un enfant mâle entre ses bras , ni qu'elle ne touche pas l'habit d'un homme. Si elle retombe dans le libertinage , et que la chose soit prouvée , le grand-prêtre , accompagné de la confrérie de belli , va la prendre chez son mari avec grand fracas , lui fait faire un tour de place avec des huées. Il la mène de là avec la même escorte à la forêt consacrée aux jannanins , et l'on n'entend plus parler de cette malheureuse. Pour que la puissance des jannanins continue à être redoutée des femmes , il faut sans doute qu'elles soient écartées du conseil dans lequel on suppose la présence de ces esprits ; ainsi on peut croire que ce n'est que la confrérie mâle de belli qui y assiste.

NÈGRES INTÉRIEURS.

Description et mœurs de ces peuples.

L'HABILLEMENT des Nègres intérieurs est une espèce de surplis ou large chemise. On parle ici des gens riches ; les autres sont à peu près nus. Ils ne mangent qu'une fois, à la fin du jour, moins par sobriété que par l'intérêt de leur santé. Les alimens sont dangereux, pris dans la chaleur. Ils boivent ordinairement de l'eau, ou un peu de vin de palmier. Tous aiment prodigieusement l'eau-de-vie. Dans un canton, le prétendu va chercher sa future en pompe ; dans un autre, il faut qu'il l'enlève furtivement. Ici il aime à la trouver vierge, là il ne se soucie pas de cette qualité. Dans un lieu, il lui marque en la recevant dans sa maison des égards et de la tendresse. Dans l'autre, il lui commande durement d'aller chercher de l'eau et d'autres choses nécessaires au ménage, afin de l'accoutumer à la dépendance. Jamais une femme ne mange avec son mari, pas même celle qu'on appelle *femme de la main*, parce qu'elle est toujours auprès de lui et maîtresse des autres. On ne sait comment elle acquiert cette supériorité. Ces femmes sont précoces ; mais elles cessent d'avoir des enfans presque lorsque les Européennes commencent à devenir mères. Elles sont chargées de tous les soins pénibles du ménage. Esclavage pour esclavage, elles aiment autant s'exposer à être vendues en favorisant un amant que

de rester avec un époux qu'elles n'aiment pas. Les blancs ont de grands privilèges auprès d'elles. Elles laissent faire aux garçons ce qu'ils veulent : ils sont destinés à l'oisiveté ; quant aux filles , nées pour le travail , on les y accoutume dès l'enfance. Les funérailles sont comme ailleurs accompagnées de cris et de hurlemens. Les femmes , qui n'ont quelquefois pas lieu d'être tristes , s'y distinguent. Dans ces occasions , on mange et l'on boit beaucoup.

La danse et le chant sont de toutes les cérémonies , et même des visites. Leurs musiciens et poètes sont improvisateurs : ils chantent , comme les nôtres , les louanges de ceux qui les paient. Ceux qui en font métier se nomment *guriots* ou *juddies*. Tous les grands en ont. Les langues des Nègres en général sont douces , coulantes , et prêtent à l'harmonie ; mais elles sont peu abondantes et peu énergiques. Leur langue de commerce et de communication , qui est entendue depuis les côtes océaniques d'Afrique jusque dans l'intérieur , et jusque dans l'Inde , est un portugais corrompu ; preuve incontestable de l'empire qu'a cette nation dans cette immense étendue de pays. L'arabe commence à être parlé vers les rivières de Gambie et de Sénégal ; c'est la langue savante et des gens polis , comme le mahométisme est leur religion. Ils ont toutes sortes d'ouvriers , bons ou mauvais. Le métier le meilleur et le plus lucratif est celui du *sepatero* , qui fait les *grisgris* , et les petites boîtes qui les renferment. On ne dispute jamais sur le prix de sa marchandise ; ce seroit marquer du mépris pour ce qu'il

y a de respectable dans le charme. Ils bâtissent très-irrégulièrement et sans goût, selon notre façon de penser ; mais cette manière leur convient , parce qu'ils aiment les sinuosités et les détours. Leurs champs sont souvent désolés par des nuées de sauterelles. Ce fléau , joint à l'indolence , fléau plus habituel , cause des famines horribles.

Les armées nègres ne sont point embarrassées d'un attirail de vivres et de munitions. Chaque soldat porte son approvisionnement , quelquefois pour autant de temps que dure l'expédition. Ils ont arcs , flèches , piques , javelots , fusils et boucliers. Ils mènent leurs chevaux avec une dextérité singulière , mais toute leur adresse les abandonne sur le champ de bataille , et ne leur sert qu'à fuir plus légèrement. En général , ils sont mauvais soldats et mauvais mahométans : quand ils professent cette religion , ils réunissent aux pratiques musulmanes quantité de superstitions , entre autres celle des *grisgris* , qui sont des espèces d'amulettes , tantôt des bijoux consacrés par des paroles de l'Alcoran , tantôt simplement des passages de ce livre écrits sur du parchemin , et renfermés dans des boîtes que leur vendent les *sepateros*. Ils les suspendent au cou , dans les cheveux , aux oreilles , aux bras , aux jambes , et partout où ils croient , sur l'indication du marabou , qu'ils leur seront le plus utiles.

Les marabous , dont on a déjà parlé , forment aussi chez les Nègres intérieurs un corps nombreux distingué du peuple , non par l'habit , qui n'a que quel-

ques petites différences , mais par la façon de vivre. Ils affectent beaucoup de gravité et de régularité , ont des villes et des terres particulières à leur tribu , où ils n'admettent pas d'autres Nègres que leurs esclaves. Ils ne s'allient qu'entre eux. Tous les enfans mâles sont élevés pour la patrie. Ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du Lévitique , livre qu'ils respectent le plus après l'Alcoran ; mais on convient que leurs usages sont un profond mystère pour le peuple. Un voyageur qu'on soupçonne de préventions trop favorables dit que les marabouts sont fidèles observateurs des lois musulmanes , surtout à l'égard de la tempérance ; qu'ils s'abstiennent de vin et de liqueurs spiritueuses ; que leur probité et leur bonne foi sont généralement connues dans le commerce et les affaires. La charité est une vertu à laquelle ils ne manquent jamais entre eux. Jamais ils ne souffrent qu'un des leurs soit vendu , à moins qu'il ne l'ait mérité par quelque grand crime.

Ils ont des écoles ouvertes à tous les enfans auxquels on veut faire apprendre à lire et à écrire ; mais ils en ont de particulières pour leurs propres enfans. Outre la lecture et l'écriture , ils les instruisent sur l'Alcoran , et sur les principes de la loi lévitique. Ils leur apprennent la nature de la société des marabouts , sa liaison avec l'état , quoiqu'elle fasse un corps à part. On leur inspire un inviolable attachement aux intérêts du corps , le secret , la retenue dans les paroles et la conduite , et les principes de la morale , au moins en ce qui regarde l'intérêt de la société , et

ce qui peut attirer le respect des peuples. Les marabouts ne perdent pas leur temps à cet égard ; ils sont précédés et suivis de la vénération jusque dans le palais des rois. Nulle part ils n'essuient de contradiction ni de refus : dans les guerres les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'une contrée à l'autre. On les voit alors parcourir librement les pays avec leurs familles et leurs livres pour enseigner la religion et la sagesse. Ils prêchent ordinairement d'exemple. Leurs lois sont écrites dans une langue particulière, qu'eux seuls connoissent, et qui est bien différente de la vulgaire. Quand ils voyagent, les uns disent qu'ils vivent d'aumônes, d'autres du commerce et du débit des grisgris. Peut-être emploient-ils ces différens moyens de subsister. On n'assure pas qu'ils aient un chef et une hiérarchie. Il seroit difficile qu'un corps existât sans gouvernement, et un gouvernement sans gradations de pouvoirs.

GAMBIE, GORÉE, SÉNÉGAL, ZAARA, BILEDULGÉRID.

*Gambie et Sénégal . fleuves qui se déchargent dans
l'Océan atlantique. Ile de Bissao.*

LA Gambie et le Sénégal sont deux grands fleuves qui ont un très-long cours. Le Sénégal n'est pas le même fleuve que le Niger. Le voyage de *Mungo-Park*

dans l'intérieur de l'Afrique a levé toute difficulté à cet égard. Les Européens ont remonté le plus qu'ils ont pu les deux premiers, tant pour connoître les nations qui habitent leurs bords que pour trouver les mines d'or qu'on prétend être dans les montagnes où ces fleuves prennent leur origine. Gorée est une île entre l'embouchure de ces deux rivières. Elle est avantageusement située pour le commerce qui se fait par ces deux fleuves, et sert comme d'entrepôt aux marchandises qu'on tire par eux de l'intérieur de l'Afrique, et à celles qu'on y porte. Enfin Zaara est un désert dont les lisières sont habitées par des nations maures, qui s'y enfoncent en caravanes, et font la communication entre les Nègres de Guinée et les états de Maroc. Biledulgerid s'étend fort au loin, et tourne derrière Tunis et Tripoli.

Il y a sur la Gambie beaucoup de ces Portugais métis dont nous avons parlé. Un facteur français les dépeint ainsi, lui rendant une visite de corps en cérémonie. « Ils étoient, dit-il, vêtus de noir, avec de » grands et amples manteaux, que leurs longues » épées relevoient par derrière. Ils avoient tous des » poignards, un grand et long chapelet à la main » gauche, appuyée sur le pommeau de l'épée, de » grands chapeaux plats, et la moustache bien relevée. » La gravité du compliment ne démentoit pas celle de la contenance. L'homme complimenté remarque que les femmes avoient la bouche pleine d'eau. C'est, lui dit-on, de peur de retarder le travail par le babillage. Le grand objet de commerce de ces

. Les mara-
ard; ils sont
e dans le pa-
e contradic-
lus sanglan-
rée à l'autre.
es pays avec
ner la religion
ut d'exemple.
gue particu-
est bien diffé-
t, les uns di-
du commerce
loient-ils ces
ure pas qu'ils
difficile qu'un
un gouverne-

, ZAARA,

argent dans
ssao.

grands fleuves
al n'est pas le
Lungo-Parck

deux rivières , après l'or , l'ivoire et les esclaves , est la gomme , si nécessaire aux manufactures , surtout à celles de soie. Les Français en tirent une grande quantité par le Sénégal. Ils sont maîtres de l'île de Gorée , et ont des établissemens utiles sur les deux rivières. Les Anglais et les Hollandais n'y sont pas moins puissans. Tous ont la perfide politique d'entretenir la guerre entre les rois riverains , afin que leurs marchés soient mieux fournis d'esclaves.

Une partie du désert de Zaara est habitée par des hordes ambulantes. On y trouve trois tribus maures qui ne reconnoissent pas de souverains. Le plus riche est le plus considéré , et reconnu chef de la république. Ils sont braves , endurcis à la fatigue. Quoique mahométans , on ne peut leur faire entreprendre le voyage de la Mecque , parce qu'il n'y a rien à gagner ; au lieu qu'ils pénètrent sans hésiter dans le centre de l'Afrique , où ils trouvent de l'or. Ils sont sûrs de ne point faire de voyages inutiles , parce que , pour le sel , les étoffes , les instrumens de fer qu'ils y portent , s'ils n'y trouvent pas l'or , l'ivoire , la civette , le bézoar , les plumes d'autruche qu'ils vont chercher , ils enlèvent les Nègres avec lesquels ils alloient traiter , et les vendent aux Européens , ou aux Maures de Fez et de Maroc. Ils sont grands chasseurs. Les lions , les tigres , les plus féroces animaux ne les épouvantent pas. Sur leurs chevaux barbes ils fatiguent l'autruche , dont la vitesse l'emporte d'abord sur celle de ces coursiers ; mais elle se ralentit. Chargée par deux hommes , l'au-

truche de ces déserts ne peut être atteinte que quand elle se lasse. Elle porte la tête aussi haute que le plus grand cheval ; elle tend ses ailes au vent : quand elle les tient immobiles , elles lui servent de voiles , et de rames, pour ainsi dire, quand elle les remue.

Il n'est pas bien décidé que ces peuples soient Maures ou Arabes. On peut dire qu'ils tiennent des uns et des autres. Par l'habitude d'être ensemble , le Maure est devenu Arabe , l'Arabe est devenu Maure. Leurs mœurs et leurs usages se confondent. Il y a aussi une race qu'on appelle *Bérébères*. On les croit plus anciens dans le pays que les Maures. Les femmes commencent ici à être réservées et modestes : elles ne paroissent que voilées. On y est habillé ; on n'y souffre point de nudité ; on y est même trop chargé de vêtemens pour un climat si chaud. Les habitans sont partagés en villages , qu'ils appellent *adouars*. Ce sont des camps qui ne restent pas long-temps au même endroit. Quand ils changent de lieu , ils renferment leurs grains dans des espèces de puits creusés dans le roc , dont l'entrée est étroite , et qui s'élargissent ; ces puits s'appellent *matamores*. A mesure qu'ils les remplissent , ils les tapissent de paille. Le grain s'y conserve long-temps. Quand ils ont bouché l'ouverture , ils labourent et sèment par-dessus.

Les mères ont pour leurs enfans une tendresse qui les rend attentives et crédules sur ce qui pourroit leur nuire. Elles n'admettent pas auprès d'eux toutes sortes de personnes , persuadées qu'il y a des gens

dont le simple regard est si pernicieux , qu'ils font mourir ou tomber en langueur les enfans qu'ils ont la malice de fixer. Etant pasteurs et voyageurs , ils connoissent assez bien le ciel. D'ailleurs ils sont fort ignorans, excellens pour une course ou une attaque, mais mauvais soldats en corps d'armée. Leurs déserts sont exposés à ces affreux ouragans qui soulèvent les sables et engloutissent ; mais ils connoissent les saisons, et ne s'y exposent pas.

Il y a aussi des îles près de la rivière de Gambie. Celle de Bissao présente les particularités suivantes : les habitans , hommes et femmes , portent deux grosses bagues de fer, qui, au lieu de pierres, ont une large plaque de même métal, et dont ils se servent comme de castagnettes ; en les frappant , ils se font entendre de ceux qu'ils veulent arraisonner, sans être entendus de ceux qui ne sont pas initiés dans cette manière de s'exprimer. Voilà un langage pour les oreilles, comme la disposition et l'arrangement des fleurs sont dans les sérails un langage pour les yeux. Dans la même île, le roi s'enrichit aisément : un particulier fait présent au monarque de la maison de son voisin ; le voisin ne manque pas de lui rendre le réciproque ; le roi s'empare des deux maisons. Il faut ou les racheter, ou en bâtir d'autres. Quand ce prince meurt , quatre des principaux seigneurs le portent en cérémonie au lieu de la sépulture. Quand ils sont arrivés, ils font sauter la bière en l'air, et la retiennent, jusqu'à ce qu'après plusieurs sauts, ils la laissent

tomber sur les grands qui sont prosternés à leurs pieds. Celui que le cercueil atteint, s'il n'est pas écrasé, est reconnu roi.

Biledulgérid veut dire *pays des dattes*. Elles y sont abondantes. C'est pour ainsi dire un amas de déserts contigus les uns aux autres. La plupart des habitans tiennent de la nature du sol, et sont maigres, secs et bruns. Quoique sous un climat encore plus chaud que celui des Nègres, ils ne sont pas noirs. Il n'y a guère d'endroits habituellement peuplés que les bords des grandes rivières, et quelques montagnes d'où coulent des ruisseaux qui se perdent bientôt dans les sables. Les plaines sont sans eau. Il y en a où l'on ne trouve des puits que de trente lieues en trente lieues. On s'y conduit par les étoiles ou par la boussole. L'expérience a appris que certains oiseaux volent jusqu'à une distance déterminée de tel ou de tel point. Leur présence ou leur absence sert de guide. Les anciens ont connu les frontières du Biledulgérid du côté de Tripoli. Ils l'appeloient Mauritanie. On voit encore de leurs monumens, et quelques restes des villes qu'ils y avoient bâties. Du côté opposé, le Biledulgérid s'étend vers la Nigritie à un éloignement immense. C'est la patrie des Gélutes et des Garamantes, ancêtres de ces Numides qui ont long-temps soutenu l'honneur de l'Afrique contre les Romains.

BARBARIE,

toute la côte depuis l'Égypte jusqu'au delà du détroit de Gibraltar.

TOUTE la côte depuis l'Égypte, sur la Méditerranée, et au-delà du détroit de Gibraltar, avec une profondeur plus ou moins grande, sur la mer Atlantique, se nomme Barbarie, vraisemblablement du mot *Bar*, qui signifie désert; d'où ceux qui en étoient les premiers habitans, ont pris le nom *Barbares* ou *Bérébères*, qu'ils portent encore. La chaleur est excessive et presque continuelle dans les cantons qui avoisinent l'Égypte. Le froid est âpre du côté du mont Atlas; le pays moyen jouit de la température la plus modérée. C'est aussi la contrée la plus fertile. L'avantage de la situation de la Barbarie a engagé successivement les Romains, les Grecs, les Sarrasins, les Arabes, les Maures à s'en rendre les maîtres. A présent elle est sous la domination du grand-seigneur, moins à titre de possession que de protection, moyennant un léger tribut. La milice turque exerce un empire absolu sur tous les habitans, qui tremblent à la seule vue d'un soldat turc. Maures, Arabes, Bérébères, ils portent tous ce joug avec une soumission qui étonne, obligés de cacher leurs richesses, s'ils en ont, de vivre pauvrement, incertains encore si leur obscurité les garantira des violences de leurs tyrans. Les Bérébères surtout sont un

modèle de patience. Il faut que cette vertu leur vienne d'origine, puisqu'ils n'ont pas dans leur langue de mot qui exprime la révolte, ni le murmure; ou bien elle leur vient de leur résignation aux décrets de la Providence, qu'ils ne manquent pas de rappeler aux chrétiens captifs; lorsqu'ils les entendent, dans leur désespoir, éclater en plaintes et en imprécations.

Les maîtres les plus à craindre pour ces malheureux sont les renégats, qui, soit par intérêt, soit pour rompre leurs chaînes, ont abjuré la foi. Pour faire croire à la vérité de leur conversion, ils affectent d'en agir durement avec les captifs chrétiens, même avec ceux de leur nation, qu'ils traitent souvent plus cruellement que les autres; mais ils font de vains efforts: ceux qui ont porté ces hommes à l'apostasie les abhorrent, les méprisent et s'en défient; cependant, comme les renégats ont ordinairement de l'esprit, ou ils s'enrichissent dans le commerce, ou ils s'avancent dans la milice en s'engageant sur les corsaires. On en a vu se rendre fameux dans la piraterie et s'élever aux premiers postes de l'armée et de l'état. Les auteurs terminent le portrait général des Barbaresques en disant, qu'ils réunissent tous les vices reprochés aux Africains, et dont l'histoire n'a malheureusement fourni que trop de preuves; qu'ils sont menteurs, fourbes, perfides, voleurs, lâches, adonnés à la débauche et aux désordres les plus infâmes; et que, s'il y a quelque différence entre les autres Africains et eux, c'est que, dans tous ces

genres de vices , ils sont pires que les premiers , et qu'ils les surpassent encore en paresse , en ignorance et en superstition. La religion la plus commune est la musulmane , mais telle qu'elle peut être pratiquée par des gens de cette espèce. Elle sert souvent de prétexte aux vexations exercées contre les esclaves chrétiens. Les juifs passent pour n'y être pas fort gênés ; on laisse les idolâtres absolument libres.

Au commencement du douzième siècle , vers 1107 , le chef d'une tribu maure , nommé *Téchifien* , réunit sous son commandement d'autres tribus , battit avec leur secours les Arabes qui dominoient en Afrique , et forma un puissant empire aux environs du mont Atlas. Son fils *Joseph* , aussi brave et aussi heureux que lui , soutint cet empire et l'augmenta. Il jeta les fondemens de la ville de Maroc. A la sollicitation des princes maures établis en Espagne , il parut deux fois dans ce dernier royaume à la tête de puissantes armées. *Ali* , son successeur et son fils , y fut tué dans une bataille. *Brahem* , couronné après lui , vécut dans une indolence qui donna à un enthousiaste , chef de cette secte , habile et adroit , appelé *Abdallah* , la facilité de s'emparer du trône. *Abdallah* étant mort , son principal général , nommé *Abdolumen* , réunit les voix des autres et fut proclamé. Irrité contre Maroc , de ce que cette ville avoit reconnu un fils de *Brahem* , il l'assiégea. Les habitans se défendirent vigoureusement ; mais il jura de ne point lever le siège qu'il ne l'eût prise et passée par un crible. Pour accomplir son serment , il

fit abattre les édifices , concasser et réduire en poudre les pierres , qu'on passa par le crible. Il construisit d'autres palais et d'autres mosquées sous son nom ; mais il eut le déplaisir de voir que , de son vivant même , tous ces édifices reprirent les noms des rois leurs fondateurs , qu'ils avoient auparavant.

Abdolumen porta la guerre en Espagne , à l'exemple de ses prédécesseurs. Il fut imité par *Joseph II* , son fils , et par son petit-fils , le célèbre *Almansor* , qui veut dire *conquérant*. Ce prince assujettit la Numidie et tout le pays qui s'étend jusqu'à Tripoli , y compris Maroc , Fez et Tunis , jusqu'aux déserts de la Lybie. Tous les Maures de l'Espagne le reconnurent pour souverain. Il fit aussi des conquêtes sur les chrétiens ; de sorte qu'il est le plus puissant roi qui ait régné en Afrique depuis les califes arabes. Il finit singulièrement. Pendant qu'il étoit en Espagne , le gouverneur de Maroc prétendit s'emparer de l'empire d'Afrique. *Almansor* revint , et ne put recouvrer sa capitale qu'en promettant sous serment au rebelle sa grâce ; mais quand il se présenta devant lui , le prince , ne pouvant retenir sa colère , lui fit couper la tête. Le lendemain , *Almansor* disparut. On le chercha inutilement. Une de ses femmes qu'il aimoit tendrement , le retrouva , dit-on , à Alexandrie , où le monarque s'étoit fait boulangier pour expier son parjure. Il ne voulut jamais revenir à Maroc. Les émirs mirent à sa place son fils , qui essuya de grands revers en Espagne. Il en mourut de chagrin. A la nouvelle de sa mort , tous

les gouverneurs de provinces se révoltèrent contre son fils encore enfant ; et ce grand empire , vers le milieu du treizième siècle , se partagea en ces royaumes et républiques que l'on connoît sous le nom d'états barbaresques.

M A R O C ,

*entre l'Océan atlantique , Alger , la Méditerranée
et Tafilet. Succession des souverains.*

MAROC , Fez et Suz ne sont qu'un même empire sous la première dénomination. Il s'étend au-delà de cette dernière province , vers le sud , jusqu'au Niger. Mais cette partie , passé Suz , est stérile et presque déserte , et habitée principalement par des Arabes vagabonds , qui ne connoissent de souverains que leurs chérifs. L'air chaud de ce climat est tempéré par les vents de l'ouest , qui viennent de l'Océan atlantique , et par ceux qui s'échappent de l'Atlas , toujours couvert de neige. Le pays est généralement bien arrosé. S'il étoit bien cultivé , il donneroit deux et trois récoltes par an ; mais , excepté quelques lieues autour des villes , il est en friche , ou pillé par les Arabes vagabonds. Les pâturages de l'Atlas fournissent ces excellens chevaux que l'on appelle *bardes* , les dromadaires estimés pour leur vitesse , et les chameaux si utiles aux longs voyages à travers les déserts arides et sablonneux. Ce sont les meilleurs du

monde. Ils marchent dix jours sans boire et sans autre nourriture que ce que chaque partie de leur corps fournit pour les soutenir. Dans ces occasions , on voit d'abord diminuer leur bosse , ensuite leur ventre , enfin la croupe , et ils deviennent si foibles , qu'ils succombent sous un poids de cent livres , eux qui portent huit et neuf cents livres pesant dans les plus longs voyages , si on les nourrit bien.

Les habitans sont les Bérèhères , qui se disent les plus anciens de ces contrées. Ils conservent leurs usages , leur langue , vivent pauvrement dans des cabanes sur les montagnes ; un grand nombre vivent dans une sorte d'indépendance. Les barbares errent de lieu en lieu , sèment et font paître , paient quelque impôt à l'empereur de Marce , n'obéissent réellement qu'aux chérifs de leur choix. Plusieurs tribus ne vivent que de brigandages. Elles habitent des lieux inaccessibles , d'où elles descendent pour piller. Les voyageurs prennent , en payant , un billet de garantie d'une tribu à l'autre. Il est porté par un Arabe au bout d'une pique , et sert de sauvegarde que tous respectent. Ces Maures descendent de ceux qui ont été chassés d'Espagne. Ils sont nombreux sur les côtes , mais n'ont point de navires à eux , et ne font point de commerce direct avec l'étranger. Ils passent pour avarés , superstitieux , trompeurs , jaloux , vindicatifs et traîtres. Ils ne sont surpassés dans ces qualités que par les juifs , aussi venus d'Espagne et de Portugal. Les juifs , marchands , facteurs et banquiers du royaume sont imposés à des taxes excessives que la

fraude allége. Les renégats, classe particulière, sont aussi détestés des autres habitans que des chrétiens. On les emploie aux services pénibles et vils. Quand on les appelle à l'armée, on les met au premier rang. Pour peu qu'ils plient, ils sont taillés en pièces sans miséricorde.

Nulle part les esclaves ne sont traités aussi rudement qu'à Maroc. Ils appartiennent tous au roi. On ne leur accorde aucun relâche dans leur travaux. Pour toute nourriture, ils ont une livre de pain d'orge frit dans l'huile. Souvent, pendant qu'ils le portent d'une main à la bouche, ils travaillent de l'autre à quelque chose de sale et de pénible, toujours suivis de surveillans impitoyables qui les frappent sans cesse, pour peu qu'ils veuillent se reposer. Il n'est pas rare d'en voir succomber à la fatigue et mourir sous les coups. La nuit, on les enferme dans une prison souterraine. Ils y descendent par une échelle de corde que l'on retire, et on laisse une trappe de fer tomber sur le trou. Leur vêtement est une longue veste de grosse laine, avec un capuchon. Il leur sert de bonnet, de chemise et de caleçon. Ils n'ont ni bas ni souliers. On exempte des travaux les plus rudes les hommes mariés et les femmes, afin d'en avoir de nouveaux esclaves; mais ils ne sont ni mieux habillés, ni mieux logés, ni mieux nourris que leurs compagnons. On ne se soucie pas beaucoup qu'ils renient la loi chrétienne, parce qu'il deviendroient libres. Il y a à Maroc une race de Maures distingués qui occupe les premiers emplois, et joue

un grand rôle ; mais son crédit précisément l'expose davantage à l'avarice , à la jalousie , et à la cruauté du souverain , qui est despote. Elle paie souvent cher sa distinction. Enfin on trouve sur l'Atlas des sauvages qui ne vivent que de fruits et de la chasse , et qui habitent les cavernes. Ainsi la population de l'empire de Maroc est composée d'hommes de toutes espèces , de toutes religions , de toutes figures et de toutes couleurs ; car les Nègres si voisins font partie des habitans de cet empire.

On trouve dans l'empire de Maroc toutes les beautés qu'une nature libérale prodigue aux pays les plus favorisés : grandes plaines , coteaux agréables , montagnes majestueuses , bocages et forêts , rivières , ou qui serpentent doucement et inondent les campagnes qu'elles fertilisent en séjournant , ou qui pressent en torrens leurs flots écumeux , ou qui suspendues , se précipitent en cascades. La manière dont on passe d'un bord à l'autre d'une de ces chutes est aussi singulière que périlleuse. On se met dans une corbeille assez large pour contenir dix personnes ; on la fait couler avec une poulie le long d'un câble attaché aux deux bouts à des poulies fixées dans le roc. Ceux qui sont de l'autre côté tirent la corbeille. Si quelqu'une de ces machines vient à manquer , comme cela arrive quelquefois , les passagers tombent dans la rivière d'une hauteur quelquefois de quinze cents brasses.

Les principales villes de l'empire de Maroc sont Maroc même , Fez , Salé , Tétuan , Tafilet , toutes

ornées d'assez beaux édifices , séparés par des espèces de huttes qu'habite le peuple , de sorte qu'on voit partout la misère à côté du luxe ; mélange ordinaire dans les états despotiques. Les Portugais conservent sur la côte Mazejan , et les Espagnols Ceuta , deux points d'appui qui leur servent à tenir en bride les Barbaresques , ainsi qu'à se débarrasser de leurs mauvais sujets , qu'ils y envoient. Ainsi l'Afrique est toujours destinée à se peupler du rebut des autres nations.

Le roi de Maroc a aussi le titre d'empereur. Il prend le nom de *chérif* , c'est-à-dire , chef de la religion : il en nomme les *alfaguis* , qui en sont les ministres , et qui , par les décisions qu'il donnent à son gré , rendent ses ordonnances sacrées : aussi il n'y a pas sous le ciel de gouvernement plus absolu et plus tyrannique. Le geste , le regard du prince sont souvent des arrêts de mort. Chacun s'empresse d'y obéir , et ceux qui meurent en les exécutant croient aller droit en paradis. Entre tant de nations , les empereurs , forcés de s'en attacher du moins quelqu'une qui pût s'affectionner à eux , ont depuis quelque temps choisi les nègres. Ils leur confient la garde de leur personne , de leurs trésors , de leurs concubines , et les élèvent aux premières dignités de l'empire. On va les chercher jeunes en Guinée , et on ne leur apprend que le maniement des armes , et une obéissance aveugle aux ordres de l'empereur. Dans les choses spirituelles , il affecte de donner quelque supériorité au mufti ; mais celui-ci , avant de décider ,

sait bien ce qui convient au prince. Il est héritier de tous les biens de ses sujets. Les enfans n'ont que ce qu'il veut bien leur accorder des richesses de leurs pères.

Ses revenus consistent d'abord dans ces héritages, ensuite dans la vente des emplois, les amendes fréquentes exigées de ceux qui les possèdent, le droit sur les corsaires, qui va à un dixième net des prises, outre celui d'acheter tous les esclaves pour cinquante écus par tête. Il les revend quelquefois au centuple; mais ordinairement il les garde pour travailler à son profit, ce qui est une branche de son revenu. Il a aussi la dîme de tous les bestiaux; mais elle lui coûte à lever, parce qu'il faut envoyer des troupes qui ne sont pas toujours bien reçues des Arabes, des Maures et des Bérébères, habitans des campagnes. Les juifs et les chrétiens paient une capitation pour la liberté du commerce. Enfin les états chrétiens lui paient des tributs sous le nom de *présens*, afin qu'il contienne ses corsaires, et qu'il n'en laisse sortir qu'un certain nombre. Du reste, la nature a mis un frein à la cupidité des Maroquins. Ils n'ont pas de bons ports. Celui de Salé, le meilleur, est toujours à sec à basse marée, d'ailleurs obstrué par une barre dangereuse, de sorte qu'il n'en peut sortir que des vaisseaux de force médiocre: ce qui fait aussi que la marine de l'état est peu importante. Les troupes de terre sont négligées en temps de paix. Elles peuvent monter habituellement à quarante mille hommes. L'infanterie est mal armée et mal disciplinée. La cavalerie est mieux tenue; mais le corps le plus

redoutable est celui des Nègres , composé autour de l'empereur de quatre à cinq mille hommes , cavalerie et infanterie , sans compter ceux qui sont dispersés dans les provinces. Chaque gouverneur cherche à s'en faire une escorte , tant pour plaire à l'empereur que pour sa propre sûreté. De ces gardes détachées , les Nègres passent à celle de l'empereur. C'est un objet d'émulation et de récompense.

Le goût des sciences qui a autrefois régné en Afrique y est totalement perdu. La fameuse université de Fez n'enseigne qu'à lire , à écrire , et l'Alcoran. Un enfant qui en sait quelques chapitres par cœur est un petit prodige , que ses camarades mènent en triomphe par la ville. L'arithmétique entre aussi dans l'éducation. Ils apprennent l'astrologie judiciaire , ont une grande confiance aux charmes , aux sortilèges , aux amulettes. Ils sont rigides observateurs du mahométisme ; mais ils ne le sont pas moins de quelques pratiques étrangères à cette religion. Ils font porter des vivres sur les tombeaux ; tous les vendredis ils s'y rassemblent en grand nombre. Les femmes n'y manquent point , c'est une de leurs récréations. Les marabouts , qui ont leurs cellules auprès , s'y acheminent à pas lents avec leur air mortifié et leurs grands chapelets , et murmurent des prières. On élève les enfans dans la haine pour les chrétiens ; jamais ils n'en parlent sans ajouter quelque imprécation. Les ambassadeurs même ne sont pas à l'abri des insultes de la populace.

Les Maroquins respectent singulièrement les péle-

rins de la Mecque qu'on nomme *hadgis* ou saints , et respectent même leurs montures , qu'on nourrit sans les faire travailler , et qu'on enterre avec cérémonie. Un homme convaincu de s'être abstenu d'aller à la mosquée pendant huit jours est pour la première fois inhabile à témoigner en justice ; pour la seconde , condamné à l'amende ; et pour la troisième , brûlé vif. Les femmes n'y sont pas admises : elles donneroient des distractions aux bons musulmans. Qu'elles propagent l'espèce , c'est pour cela qu'elles sont nées. Il semble qu'on croie qu'elles n'ont rien à espérer ou à craindre après cette vie. Un chrétien ou un juif qui entre dans une mosquée est empalé ou brûlé vif , s'il ne se fait musulman. Il est permis de manquer de parole aux infidèles , et de les rançonner de toutes manières. Les Maroquins sont tous , l'empereur lui-même , ainsi que ses ministres , très-avides de présens , et très-importuns pour en avoir. C'est entre eux un commun proverbe , « que du vinaigre donné est plus doux que » du miel acheté. » Nulle part le *ramadan* ou carême ne s'observe avec plus d'exactitude. Les enfans y sont astreints , et les corsaires même sur leurs vaisseaux ne s'y permettent pas la plus légère infraction. Les supplices sont affreux ; on scie en travers , en long ou en croix ; on empale , on brûle à petit feu , on précipite sur des crochets où le patient expire dans d'affreux tourmens.

L'arabesque ou l'arabe moderne , que parlent les Barbaresques , est une des langues les plus étendues.

On la parle dans tous les états du grand-seigneur. Elle s'y soutient par le pèlerinage de la Mecque. On ne peut assez admirer le respect qu'ils ont pour le nom de Dieu, leur horreur pour les juremens, dont ils reprochent avec raison l'habitude aux chrétiens. Ils n'ont même pas dans leur langue de mot pour exprimer le blasphème. Jamais les querelles ne sont suivies de meurtres, peut-être parce que, lors même qu'ils sont involontaires, il n'y a point de grâce à espérer. Un criminel n'est pas accompagné au supplice par une foule de curieux. Si on le rencontre, on le regarde passer avec un air de compassion. Ils ne comprennent pas comment dans nos villes on s'empresse à de pareils spectacles. Les jeux de hasard sont sévèrement prohibés. Nos assemblées de jeu, si actives, si turbulentes, sont un autre sujet d'étonnement pour eux. Leurs visites ne durent qu'autant de temps qu'il leur en faut pour conclure l'affaire qui les amène. Ils ne connoissent pas les conversations vagues, les entretiens sur les affaires d'autrui ou sur celles de l'état. On se présente du sorbet, du café, une pipe et du tabac. On boit, on fume en silence, et l'on se retire. Le vin et les liqueurs fortes sont rigoureusement défendues : les plus grands seigneurs, les plus puissans, ne se les permettent qu'en secret. L'empereur de Maroc a deux maximes favorites; la première de conserver et protéger dans leurs ports les consuls des nations chrétiennes avec lesquelles il est en guerre, afin de soutenir le commerce; la seconde, de vivre en paix avec les républiques de

Tunis, d'Alger et de Tripoli, pour ne pas se croiser dans la piraterie, et ne se point faire tort l'un à l'autre.

[1516.] On a vu qu'après la mort du petit-fils d'*Almansor*, au commencement du seizième siècle, l'empire se partagea entre les gouverneurs ou vice-rois, qui se rendirent indépendans. La puissance souveraine passa dans plusieurs tribus de main en main jusqu'à celle d'*Octazès*, qui établit sa résidence à Fez, et n'envoyoit que des gouverneurs à Maroc. Dans la province de Darba, vivoit un homme nommé *Hassan*. Il se di ait chérif, c'est-à-dire descendant de *Mahomet*, et s'était rendu très-recommandable par sa vertu et sa piété. Il éleva dans ses principes ses trois fils, *Abdelquivir*, *Hamet* et *Mahomet*. Pour les mettre en crédit parmi les dévots, il leur fit faire le voyage de la Mecque. Ils s'y acquirent une telle réputation, qu'à leur retour les peuples accouroient en foule pour leur baiser la robe partout où ils passaient. *Hassan* et ses fils affectèrent des extases, et un zèle extraordinaire pour le mahométisme; de sorte qu'on les regardoit comme envoyés du ciel pour en être les défenseurs. Le vieux chérif envoya ses deux plus jeunes fils à Fez. Ils s'insinuèrent si bien dans l'esprit du roi, qu'il donna à *Hamet*, l'aîné, une chaire de professeur dans le fameux collège de Fez, et nomma le dernier, *Mahomet*, précepteur de ses enfans.

Ils surent se prévaloir de cette faveur, et du collège ils passèrent au gouvernement de Suz, Maroc,

Héa , Tremecen et Duquéla. Cette puissance leur fut accordée malgré les remontrances de *Muley-Nacer*, ministre d'*Octazès*, qui ne cessoit de crier qu'on eût à se défier de ces hypocrites. Ils ne furent pas plus tôt arrivés dans les provinces de leur gouvernement, qu'ils levèrent l'étendard de *Mahomet* contre les Portugais, qui y possédoient quelques places. En même temps qu'ils montraient un grand zèle pour le mahométisme, zèle qui leur procuroit beaucoup de soldats musulmans, ils soutenoient leur crédit à la cour en soumettant les villes de ces provinces qui n'étoient pas fort affectionnées; de sorte que le roi de Fez triomphoit par leurs succès, et s'applaudissoit du choix qu'il avoit fait des chérifs, quoi qu'en dît toujours le soupçonneux *Muley-Nacer*. Ses remontrances firent sans doute faire des réflexions, lorsque *Mahomet*, après s'être rendu tout-puissant dans son gouvernement, fit bâtir un magnifique palais dans la capitale de la province, et prit le titre de prince d'Héa. Il s'empara ensuite de Maroc, d'où il chassa le prince d'une petite tribu bornée au territoire de cette ville, et l'empoisonna. *Hamet* y joignit *Mahomet*, son frère. Leur père, *Hassan*, étoit mort; leur frère aîné, *Abdelquivir*, avoit été tué dans une rencontre. Ils étoient connus alors sous le nom des deux chérifs, et proclamés chez les musulmans comme les plus fermes appuis de la religion. Parvenus à ce degré de puissance, ils renoncèrent ouvertement à la dépendance du roi de Fez.

[1536.] Ce prince en mourut de chagrin. Le fils,

élève de *Mahomet*, crut gagner son précepteur en lui faisant dire que, pour lui confirmer ses dignités et sa puissance, il se contenteroit d'un petit tribut annuel. *Mahomet* fit répondre au roi qu'étant descendu du grand prophète il n'étoit pas juste ni de sa dignité de payer tribut à aucun souverain. « Si vous » voulez, ajouta-t-il, en agir en ami avec moi, je » conserverai toujours avec reconnoissance le souvenir des faveurs que j'ai reçues de votre père et de » vous ; mais si vous me troublez dans la guerre que » je fais aux chrétiens, vous devez vous attendre que » Dieu et son prophète vous en puniront. » Après cette réponse, *Mahomet* prit le titre de roi, que son frère *Hamet* portoit déjà. Celui-ci, mécontent de voir son jeune frère usurper une dignité qu'il croyoit lui appartenir exclusivement, déclara la guerre à *Mahomet* ; mais il fut vaincu, fait prisonnier, et fut ensuite relâché. Les grands partagèrent entre eux les provinces. *Hamet* ne fut pas content : il arma de nouveau, fut encore pris, et, pour tout châtiment, confiné avec sa famille dans la ville de Tafilet. *Mahomet* lui promit de le rétablir, s'il restoit quelque temps tranquille. Il déclara ensuite la guerre au roi de Fez, et, toujours heureux, il mit aussi ce prince dans ses fers.

Le précepteur, se souvenant de son ancien état, fit à son disciple une remontrance pédantesque. Il lui rappela les leçons qu'il lui avoit données autrefois, lui reprocha de n'en avoir pas profité, d'avoir laissé introduire des crimes et des abominations dans

sa capitale, jadis si célèbre par la manière dont la religion et les sciences y fleurissoient. « Si, pour châ-
» timent de cette négligence, vous vous trouvez au-
» jourd'hui dépouillé de la royauté, ne pensez pas,
» ajouta le saint homme, que ce soit moi qui suis
» l'auteur de votre infortune; c'est Dieu lui-même
» qui a combattu pour moi contre vous. Ceci est
» uniquement son ouvrage. » Il daigna l'assurer en
finissant qu'il ne seroit pas long-temps sans être
rétabli dans ses états. Le prisonnier, après un petit
compliment sur la promesse qu'il lui faisoit, répon-
dit : « J'ai peine à me persuader que vous ayez pris
» les armes contre moi, uniquement pour me faire
» cette leçon. J'avouerai de bonne foi qu'il peut s'in-
» troduire dans un état quantité d'abus et de désor-
» dres qu'il n'est pas au pouvoir d'un roi de prévoir,
» et auxquels il ne peut remédier : en supposant que
» ceux dont vous me taxez aient été des plus énor-
» mes, et qu'il faille les attribuer uniquement à une
» négligence pour en arrêter le cours, étoit-ce à vous
» à vous charger de la punition de mon erreur, vous
» que mon père a élevé, à ma sollicitation, de la
» basse condition de maître d'école à ce haut point
» de puissance où vous êtes parvenu? Est-ce à vous,
» que j'ai comblé moi-même de bienfaits, à me payer
» aujourd'hui d'ingratitude sous le beau manteau de
» la vertu et de la religion? » Après une pause, cau-
sée autant par l'indignation que par la douleur de ses
blessures, auxquelles le zèle de *Mahomet*, pour la
réforme de son élève, l'empêchoit de faire attention,

celui-ci ajouta : « Pour éviter ce qui pourroit vous » aigrir en découvrant à ceux qui nous écoutent » votre profonde dissimulation , j'ajouterai seulement » que la Providence m'a livré entre vos mains pour » éprouver quel usage vous ferez de votre victoire ; » et puisque vous avez entrepris de me faire souve- » nir ici de mon devoir, voyons si vous saurez faire » le vôtre, et si vous serez capable d'apercevoir jus- » qu'où l'inconstance de la fortune a pu nous rendre » nécessaires l'un à l'autre. »

Le rusé chérif sourit malignement. Il traita son prisonnier avec assez d'égards ; mais quand il fut question d'intérêts politiques , le généreux vainqueur ne voulut le relâcher qu'à la dure condition que le roi de Fez lui remettroit sa capitale , en quelque temps qu'il jugeât à propos de la demander. Il avoit dans cette demande des vues qui ne tardèrent pas à se manifester. Son frère *Hamet*, qui ne se plaisoit pas dans son partage, jugeoit du mécontentement du roi de Fez par le sien. Il lui proposa une ligue contre leur commun tyran. *Mahomet*, avant la rupture , sans savoir même si elle auroit lieu , se présente devant Fez , et somme le roi de la rendre. Il se rejette sur les habitans qui ne veulent point , dit-il , changer de maître ; mais *Mahomet* en avoit gagné la plus grande partie. Ils font ouvrir les portes. Le roi , réfugié précipitamment dans la forteresse , sans vivres , sans provisions , est forcé de se rendre , avec la seule grâce de vivre en particulier dans l'endroit que le vainqueur lui indiqueroit. Ce-

lui-ci fit dire à l'infortuné prince de se retirer avec sa famille à Maroc ; où il pourroit le tenir toujours sous sa main. Quant à *Hamet*, son frère , il le reléguait dans le désert , afin de ne plus en entendre parler.

Mais ce prince se tira de ces sables , et donna encore de l'inquiétude à son frère. Il tomba de nouveau entre ses mains. *Mahomet* l'envoya avec tous ses enfans à Maroc , qui était sa prison. Le roi de Fez n'y était plus. Sur de simples soupçons , le tyran l'avoit fait mourir avec deux de ses fils. Dans sa vieillesse , le chérif éprouva des chagrins qui aigrirent son caractère. Il perdit à la guerre le plus estimé de ses fils , celui en qui il mettoit toute sa confiance. Ses années ne furent plus aussi heureuses. Il craignoit des révoltes et des trahisons, ce qui le rendoit ombrageux et cruel. Cependant il ne put éviter son mauvais sort. Pendant qu'il soumettoit l'empire de Maroc, *Barberousse* s'étoit emparé du royaume d'Alger. Ces deux guerriers se respectoient. Quand *Barberousse* fut mort, son fils *Hassan*, apprenant que *Mahomet* faisoit des préparatifs contre lui , dans la crainte de ne pouvoir résister à un ennemi si redoutable , lui envoya un assassin qui le tua au milieu de son camp. Aussitôt que la nouvelle de sa mort parvint à Maroc , le gouverneur, nommé *Budear*, craignant que *Hamet*, qu'il avoit en garde, ne trouvât moyen d'exciter quelque sédition , le fit massacrer avec sept de ses fils ou petits-fils. Ainsi les deux frères , qui s'étoient disputé si long-temps l'empire , moururent tous deux presque en même temps de mort violente.

[1557.] *Abdallah*, fils de *Mahomet*, lui succéda. Sous lui, *Budcar* reçut la récompense de son officieuse cruauté. Dans le massacre des enfans de *Hamet* s'étoient trouvés enveloppés deux jeunes princes nés de *Sidan*, fils aîné d'*Hamet*, et de *Léla-Mariem*, sœur d'*Abdallah*. La princesse, au désespoir, résolut de se venger du meurtrier de ses enfans. Elle s'y prit adroitement. *Budcar* avoit été nommé grand-visir. La princesse travaille à inspirer contre lui des soupçons à son frère, dont elle étoit aimée plus qu'une sœur ne doit l'être. Elle cherche à lui insinuer surtout que le visir, aussitôt que l'empereur seroit mort, travailleroit à mettre sur le trône le frère de l'empereur au préjudice de son fils. *Abdallah* n'en vouloit rien croire. *Léla-Mariem* lui propose de se convaincre par lui-même des dispositions du visir.

Elle concerte tout avec son frère. Il étoit malade ; sa sœur ne le laissoit voir à personne. Le visir, refusé, soupçonne que le prince est mort, et qu'on veut cacher cette nouvelle. Il demande impérieusement à entrer. *Léla*, comme forcée, avoue que son frère est mort, admet le visir dans sa chambre, où il voit ce prince étendu, immobile, avec un voile sur le visage. La princesse lui propose alors de faire proclamer le fils du défunt. Le visir répond que ce prince est trop jeune, qu'il faut quelqu'un capable de gouverner l'état, de punir les crimes qu'*Abdallah* a tolérés, et de récompenser les bons sujets qu'il a oubliés ; que personne dans le royaume ne peut mieux remplir le

trône que le frère du roi ; et que , malgré les obligations qu'il a au défunt , il sera le premier à s'opposer à ce que son fils lui succède. Il en auroit dit davantage , si *Abdallah* , impatient , n'eût rejeté son voile , et n'eût commencé à faire des reproches que *Budcar* n'entendit pas jusqu'à la fin. Il suit consterné , s'habille en femme , sort de la ville , et , en attendant les chevaux qu'il avoit demandés , s'assied sous un olivier. Des chasseurs passant par là l'abordent comme une femme qui cherchoit fortune , lèvent son voile et le reconnoissent. Un grand-visir sous un pareil déguisement ! cela fait naître des soupçons. Ils le saisissent , le mènent à l'empereur , qui , étant encore dans la chaleur de sa colère , lui fit trancher la tête.

[1574.] Son fils, *Muley-Mahamet* , lui succéda. Il fut détrôné par *Muley-Moluch* , son oncle , qui gagna la fameuse bataille dans laquelle le roi de Portugal, don *Sébastien* , disparut. Le roi maure étoit à l'extrémité dans sa litière lorsque les deux armées en vinrent aux mains. Il donna cependant tous les ordres, vit pencher la victoire de son côté , et mourut avant de la voir décidée. *Muley-Hamet* [1575] , son frère , se fit proclamer au milieu des trophées. La suite de son règne répondit au commencement. Il fut long et heureux. Celui de *Sidan* [1603] , son fils , fut traversé par des révoltes de ses frères et autres parens qu'il soumit , et il jouit de plusieurs années de tranquillité. Son fils , *Muley-Abdelmaleck* [1630] , perdu de débauches , cruel et détesté de ses sujets , fut assassiné par un Tartare chrétien qu'il

vouloit faire eunuque, et fut remplacé par *Muley-Elwal* [1634], son frère. Celui-ci étoit près de perdre les yeux par les ordres du barbare *Abdelmalech*, lorsqu'il monta sur le trône. Il étoit doux, affable, et se fit estimer. Au contraire, *Muley-Hamet II*, son frère et son successeur, fut généralement méprisé à cause de sa passion pour les femmes qui le retint oisif dans son sérail. Il porta la peine de son indolence; il fut surpris dans Maroc par les Alarbes, tribu d'Arabes du désert, qui le tuèrent. Ils mirent à sa place leur roi *Crumel-Hack*, qui, n'étant pas de la dynastie, n'est pas compté entre les successeurs légitimes. Ceux-ci s'étoient retirés dans le royaume de Tafilet, où régna *Muley-Chérif* [1650], un d'entre eux. *Sidi-Omar*, petit prince d'Illech, gagna sur lui une bataille, et le confina dans une étroite prison, où il vécut long-temps. *Omar*, pour le le désennuer, lui avoit envoyé une très-laide Nègresse dont il eut deux fils, *Muley-Archi* et *Muley-Ismaël*.

[1662.] Des deux enfans de la Nègresse, *Muley-Archi*, l'aîné, devint roi de Tafilet par la mort de son père, remonté sur le trône après avoir été délivré de sa captivité. Pendant qu'il régnoit, *Muley-Ismaël*, son cadet, vivoit en particulier dans Méquinez, qui n'étoit alors qu'un château, l'endroit le plus agréable et le plus fertile de la Barbarie. Il s'occupoit du commerce et de l'agriculture. Son frère mourut d'accident. De laboureur et de négociant, *Ismaël* devint aussitôt le tyran le plus barbare qui ait jamais occupé un trône. Son premier système étoit

d'occuper tellement ses peuples, qu'ils n'eussent pas le temps de songer à l'oppression sous laquelle ils gémissaient. « Quand je garde des rats dans un panier , » disoit-il , ils le rompent pour en sortir , si je ne les » tiens dans un mouvement perpétuel. » En conséquence , il les accabloit de travaux et de taxes , et tenoit toujours les esprits en suspens par des ordres nouveaux ou des exécutions cruelles. Son avarice égaloit sa férocité. Il entassoit trésor sur trésor , sans faire aucune dépense pour sa maison ni pour ses troupes.

Il commanda un jour qu'une armée partît pour aller assiéger Maroc , dont un de ses fils s'étoit emparé. Les officiers demandèrent de l'argent. « Comment , de l'argent ? » répondit *Ismaël* en colère. « Voyez-vous , chiens de Maures , les mules , les chameaux , et tous les animaux de mon empire me demander quelque chose pour leur nourriture ? Ils la trouvent bien sans m'importuner ; faites-en de même , et marchez en diligence. » C'étoit leur dire : Pillez , volez tout ce que vous trouverez en chemin ; et ils n'y manquèrent pas. Le prince contre lequel il les envoyoit étoit le plus aimé des peuples. Il se nommoit *Muley-Mahamet*. Ce furent les intrigues d'une belle-mère jalouse et les ombrages de son père qui le forcèrent à la révolte.

Muley avoit pour rival de faveur *Sidan* , son frère , fils de *Laila-Zigcha* , Nègresse , dont l'âme étoit aussi noire que le corps. Le fils ne dégénéroit pas de sa mère , et ajoutoit à la malice et à la fourberie la

débauche et la cruauté, qui le faisoient haïr de tous ceux qui le connoissoient. *Muley*, au contraire, doué de qualités aimables, étoit généralement estimé. Soit caprice, soit envie de se défaire de l'un ou de l'autre, *Ismaël* envoya dans la même ville, loin de lui, ces deux frères si peu faits pour vivre ensemble. Ils s'y battirent. Le père les fit amener devant lui, et, ne pouvant les accorder, se donna le plaisir unique en ce genre de les faire battre de nouveau en sa présence. On leur ôta leurs sabres, mais on leur donna des bâtons. Ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent bientôt couverts de sang. La mort de *Sidan* s'en seroit suivie, si le père ne leur eût ordonné de se séparer. Comme *Mahamet* n'obéit pas assez promptement, *Ismaël* prit un bâton et le frappa; cependant, au bout de quelques momens, il sentit sa tendresse se réveiller, et, par une espèce de réparation, il lui donna un gouvernement à son choix.

Ce retour de faveur fit connoître à *Laila-Ajacha* que ses ruses n'avoient pas encore détaché *Ismaël* de son fils, et qu'il étoit à craindre qu'il ne lui destinât sa couronne. Elle redoubla de perfidie, fit commettre au prince un assassinat qui l'auroit perdu dans l'esprit de son père, s'il n'avoit eu en main la preuve que le meurtre lui avoit été commandé par sa belle-mère sous le sceau de son mari. *Ismaël*, si cruel pour ses femmes, qu'il faisoit étrangler par douzaines dans son sérail, sur un simple soupçon, pardonna à cette mégère. Le prince, toujours exposé à de nouvelles trahisons, leva l'étendard de la ré-

voite. L'empereur envoya contre lui *Sidan*, son frère, qui, moitié par force, moitié par ruse, le fit prisonnier.

C'est ici que le caractère d'*Ismaël* se développe tout entier. Il ordonne d'abord qu'on lui amène à Maroc ce fils infortuné ; mais, pressé de satisfaire sa vengeance, lui-même va au-devant, jusqu'à Méquinez. Il entre dans la ville, précédé de quarante esclaves chrétiens, qui portoient une grande chaudière, un quintal de goudron, autant de sulf et d'huile. Six bouchers le couteau à la main le suivoient avec une charrette chargée de bois. Cet affreux appareil jette l'épouvante dans Méquinez, qui avoit déjà vu des punitions de l'invention d'*Ismaël*. Tout le monde étoit consterné. La fille de *Mahamet* poussoit des cris effroyables avec ses compagnes. La noire sultane même, dissimulant sa haine, se joignit aux autres pour demander grâce. L'empereur répondit froidement qu'il ne feroit souffrir d'autre supplice à son fils que de faire jeter sur lui un peu d'huile bouillante.

Le prince l'avoit précédé d'un jour dans une petite ville au-delà de Méquinez. Le père reste encore un jour sans lui parler. Quelle horrible attente ! Enfin on l'amène devant le barbare. Il se prosterne. Son père, le regardant avec des yeux enflammés, lui appuie sa lance sur l'estomac. Puis, comme s'il se repentoit d'un supplice trop doux, il ordonne qu'on le monte sur la charrette où étoit l'huile bouillante, commande à un boucher de lui appuyer le bras

dre
Le
de
irri
qui
» b
» n
l'int
avo
ence
» c
» re
pour
à M
écha
affre
pans
jour.
Il
les h
à la
apais
mort
mont
quatr
hame
gémir
tyran
qu'*Is*
très-

droit sur le bord de la chaudière, et de le lui couper. Le malheureux refuse, et dit qu'il périra plutôt que de répandre le sang du fils de son prince. Le roi, irrité, lui coupe la tête, en commande un autre, qui fait l'exécution et coupe aussi le pied. « Eh » bien, malheureux, dit le père à son fils d'un air » moqueur, connois-tu actuellement ton père ? » A l'instant même, il prend un fusil et tue le boucher qui avoit coupé le pied et la main à son fils. Le prince eut encore la force de dire : « Voyez la bravoure ! il tue » celui qui exécute ses ordres comme celui qui s'y » refuse. » On mit le bras et la jambe dans l'huile pour arrêter le sang. Le jour même le prince fut mené à Méquinez. Il y entra sur une mule, le bras en écharpe, et la jambe dans une boîte. Désespéré de cet affreux traitement, il ne voulut pas se laisser panser ; la gangrène survint, et il mourut le treizième jour.

Il est impossible d'exprimer les cris douloureux et les hurlemens dont les femmes firent retentir le sérail à la nouvelle du supplice du malheureux chérif. Pour apaiser ce trouble, le roi fut obligé de menacer de mort toutes celles qu'il entendroit crier ; et afin de montrer qu'il parloit sérieusement, il en fit étrangler quatre qui n'avoient pu se contenir. La fille de *Ma-hamet* fut la seule qui eut la liberté de pleurer et de gémir. Son grand-père même évitoit la présence du tyran. Après ces exemples, il est inutile de dire qu'*Ismaël* étoit un monstre de cruauté ; mais il étoit très-pieux, très-dévoit musulman, fort exact aux pra-

tiques de sa religion, telles que prières, jeûnes, ablutions. On ne peut rejeter quelques-unes de ses actions barbares sur l'ivrognerie, car jamais il ne buvoit ni vin ni liqueur forte. Il n'entreprenoit rien d'important sans s'être prosterné long-temps par terre pour demander les lumières et les secours de Dieu. Comme les contrastes s'allient dans certaines têtes !

Ce *Sidan*, qui avoit été cause de la funeste catastrophe de *Mahamet*, devint à son tour suspect à son père. L'empereur tenta de l'attirer à sa cour. Il se servit même de la négresse sa mère, qui paroît s'être employée sérieusement à faire venir son fils. Leurs ruses et leurs efforts furent inutiles. *Sidan* refusa d'obéir : mais, comme pour ses violences et son ivrognerie il étoit détesté de ses femmes mêmes, qui vivoient dans de continuelles alarmes, craignant de périr toutes les unes après les autres par les excès de sa fureur, *Ismaël* les gagna ; et un jour que *Sidan* étoit pris de vin, elles l'étranglèrent dans son lit. Comme, dans la vieillesse surtout, un tyran ne peut guère être sans soupçons, *Ismaël* en conçut encore contre *Abdelmalech*, fils aîné de *Sidan*, et voulut aussi le faire venir auprès de lui ; mais, n'y ayant pas réussi, de dépit il nomma pour son successeur *Muley-Debi*, de deux ans plus jeune que l'autre. Il mourut dans un âge très-avancé. On peut dire qu'il régna par la terreur, et qu'elle lui réussit toujours. Jamais il n'épargua personne. Il se faisoit un jeu de la vie des hommes : heureux ceux qu'il ne faisoit

pas languir dans de cruels supplices ! Il a d'ailleurs passé pour un grand politique, et a rendu au royaume de Maroc un éclat qu'il avoit perdu depuis longtemps.

[1727.] Les petits-fils de ce prince se disputèrent le trône, et encore plus la gloire de le surpasser en cruauté, s'il étoit possible. *Muley-Debi* se plongea dans les derniers excès de la débauche, ce qui fit que le peuple maudit le père d'avoir choisi pour son successeur le plus vicieux de ses descendants. Cette haine générale donna beaucoup d'avantage à *Abdelmalech*, qui avoit pris les armes. En effet, il vainquit son frère, le fit prisonnier, et voulut lui crever les yeux. La milice s'y opposa. C'étoit une ressource qu'elle se ménageoit, si elle devenoit mécontente du nouvel empereur, ce qui ne tarda pas à arriver. *Abdelmalech*, qui avoit passé pour doux et bien réglé dans l'oppression, se montra cruel et dissolu quand il fut le maître. Le corps des nègres, qu'il ne ménagea pas, rendit la couronne à *Debi*. Il recommença ses débauches et en mourut; mais auparavant il fit étrangler son frère. Il laissoit un fils qu'on reconnut d'abord; mais une des veuves d'*Ismaël* intrigua si bien auprès des noirs, qu'elle fit placer sur le trône *Abdallah*, qu'elle avoit eu du vieil empereur.

[1730.] Il ne dégénéra pas de la férocité de son père. Le monstre prenoit un barbare plaisir à se plonger dans le sang. Il fut détrôné et rétabli; détrôné de nouveau, il se rétablit encore. Dans cette alternative, il eut tantôt pour, tantôt contre lui le corps des nè-

gres, toujours vendu au plus offrant. Ayant fait un jour un général prisonnier, il le perça lui-même de sa lance, et demanda une coupe pour boire de son sang. Son grand-visir l'arrêta. « Cette action, lui dit-il, est indigne de votre majesté; mais ce qui ne convient pas à un roi peut convenir à un sujet. » Il prit la coupe et but le sang. Quand on ne connoît pas le prince, on pourroit le juger par un pareil ministre. Sa mère, désolée de ses cruautés à la prise de Fez, dont il fit inhumainement massacrer presque tous les habitans, hasarda quelques remontrances. Il lui répondit : « Mes sujets n'ont à la vie aucun droit que celui que je leur laisse. Pour moi, je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de les tuer de mes propres mains. » Elle n'eut pas elle-même d'autre moyen de se soustraire à ses fureurs que d'entreprendre le pèlerinage de la Mccque. Depuis *Abdallah*, l'empire de Maroc, disputé par les compétiteurs, a toujours été définitivement donné par la milice, qui choisit cependant entre les princes du sang royal, tous chérifs; ce qui fait que le fanatisme de religion s'est perpétué sur ce trône avec la cruauté.

ALGER,

*entre Tunis, Zara et la Méditerranée. Barberousse.
Chéredin.*

LE terroir et le climat d'Alger sont favorables à toutes les productions. Les habitans sont aussi mélangés que dans le royaume de Maroc. Il semble que les Maures des campagnes y sont plus misérables qu'ailleurs. Leurs *adouards* sont très-malpropres; leur ameublement est le plus pauvre qui puisse se trouver : un moulin portatif, un pot pour faire cuire le riz, des cruches et quelques nattes, voilà toute leur richesse. Tout couche ensemble, pères, mères, enfans, chevaux, ânes, vaches, chèvres, poules, chiens, chats, et souvent plusieurs familles à la fois. Ils paient la taille au dey d'Alger. Le cheik répond pour tout le village. Leur grand ragoût est de l'huile et du vinaigre, où ils trempent leur mauvais pain d'orge. On peut juger par là du reste de la nourriture. Les hommes cultivent la terre; les femmes et les enfans gardent les troupeaux. L'habillement pour les deux sexes est une pièce de laine grossière qu'ils arrangent comme ils peuvent. Les femmes trouvent encore moyen de mettre quelque galanterie dans cet ajustement; elles sont brunes, gaies et vives. A sept ou huit ans, on donne aux enfans quelques guenilles pour couvrir leur nudité. Les mariages sont très-précoces; on voit des mères de neuf et dix ans.

Quand on est convenu d'un mariage, le futur conduit à la tente du père le présent en bestiaux qu'il lui destine. Il est de formule qu'on lui demande ce que l'épouse lui coûte, et qu'il réponde : « qu'une » femme sage et laborieuse ne coûte jamais cher. » On la promène dans le village avec de grands cris de joie, sur un cheval de son mari. Arrivée à sa tente, les parentes lui présentent un breuvage composé de lait et de miel. Pendant qu'elle boit, ses compagnes dansent et chantent autour d'elle, et souhaitent aux nouveaux mariés toutes sortes de prospérités; elle fêche ensuite en terre, le plus profondément qu'elle peut, un bâton offert par ses compagnes, qui lui disent : « Comme ce bâton ne peut sortir de là sans » qu'on l'ôte, de même vous ne quitterez pas votre » mari qu'il ne vous chasse. » Cet usage seroit croire que le divorce est permis; mais il n'y a point de polygamie. On met la jeune femme en possession du troupeau; elle le mène paître, ou en fait semblant; le reste du jour se passe en plaisirs. Les femmes ne se mêlent que de leur ménage, jamais des affaires publiques, réservées exclusivement aux hommes, et elles n'estimeroient pas leurs maris, s'ils ne gardoient pas le silence là-dessus. Ordinairement ces affaires publiques ne sont guère que des mesures pour voler quelqu'un qui passe sur leur territoire. « Le pays nous » appartient, disent-ils, il a été usurpé sur nous; il » nous est permis de prendre tout ce que nous y » trouvons, puisqu'on a la cruauté de nous laisser » dans une affreuse indigence. »

Les Algériens, leurs maîtres, auroient mauvaise grâce de leur reprocher le brigandage, puisque, sans droit au moins aussi apparent que ces malheureux, ils n'ont eux-mêmes d'autre métier que de l'exercer sur toutes les nations. Ce sont les plus dangereux, les plus hardis, les plus cruels corsaires d'Afrique. Quoiqu'ils aient conservé le titre de royaume, le gouvernement est tout-à-fait républicain, entre les mains de la milice. Le grand-seigneur y envoyoit un pacha qui avoit toute l'autorité de vice-roi. Il s'en trouva qui ne songeoient qu'à remplir leur trésor, épuisoient le peuple par des taxes exorbitantes, et ne payoient même pas les janissaires employés à tenir le pays dans la dépendance de Constantinople. Ils en tuèrent quelques-uns, et représentèrent à la porte que la mauvaise conduite de ces pachas pouvoit être très-préjudiciable à la souveraineté du grand-seigneur ; que la milice s'affoiblissoit tous les jours faute de paiement, et que, si ce désordre continuoit, les Arabes et les Maures se trouveroient bientôt en état de secouer le joug des Ottomans.

Ils proposèrent d'élire parmi eux un dey qui se chargeroit du soin des revenus du pays, et de les employer à payer les troupes qu'on entretiendrait toujours au complet, et à pourvoir aux besoins de l'état, qui par là cesseroit d'être à charge à la cour ottomane. Ils s'engagèrent moyennant cet arrangement à reconnoître toujours le grand-seigneur pour leur souverain. La porte goûta ce projet. Depuis ce temps la milice est devenue toute-puissante par le

droit qu'elle a d'élire le dey dans son corps. On établit un conseil général ou divan. Il étoit d'abord composé de huit cents officiers, sans lesquels le dey d'Alger ne pouvoit rien décider ; et même, dans les occasions importantes, il étoit obligé d'assembler tout le corps, qui montoit quelquefois au nombre de quinze mille. A mesure que les deys, qui sont comme les statholders de Hollande, sont devenus plus puissans, ils ont insensiblement réduit le divan à trente chiaous-bachas. Ils y appellent aussi à volonté le muphti et le cadi ; mais tout est ordinairement réglé entre les favoris du dey avant que le divan s'assemble. Cependant les ordres émanent de l'assemblée qui s'intitule *les membres grands et petits de la puissante et invincible milice d'Alger et de tout le royaume*.

Tous ceux qui composent la milice, sans en excepter le moindre soldat, ont droit de prétendre à la dignité de dey ; de sorte qu'on peut regarder un soldat hardi et entreprenant comme l'héritier présomptif de la souveraineté ; il a même cet avantage, qu'il n'a pas besoin que la place soit vacante par la mort naturelle de celui qui l'occupe. Il n'a qu'à ôter la vie au prince régnant ; et s'il a de l'adresse et du courage, le même cimenterre qu'il a osé teindre du sang de son maître lui en fera obtenir la place. Aussi est-ce une espèce de prodige que de voir un dey mourir avec cette dignité. Presque tous sont ou tués ou forcés d'abdiquer et de fuir. Rarement l'élection, qui va à la pluralité des voix, se fait sans trouble et

sans massacre. Aussitôt que le grand-seigneur en est instruit , il envoie les patentes de vice - roi ; mais quand elles arrivent , ce n'est quelquefois plus le même élu.

L'officier le plus puissant après le dey est l'aga de la milice. La première fois ce fut le plus ancien soldat ; mais ensuite cette charge a passé aux chiaous-bachas. Il a les clefs des portes et jouit d'une grande autorité. Vient après le secrétaire d'état , qui est comme le premier ministre ; et enfin les conseillers, au nombre de trente. C'est de ce corps que se compose le divan. Ils y sont assis ; les membres inférieurs qui y sont appelés, vieux soldats, officiers , vétérans et autres , s'y tiennent debout, les bras croisés et immobiles autant qu'il est possible. Il n'est pas permis d'y entrer avec des armes. Le dey ou l'aga préside et propose la question : elle est répétée par quatre officiers. Ensuite chaque membre du divan la répète à son voisin avec des gestes et des contorsions extraordinaires , et un bruit affreux quand la proposition lui déplaît ; de sorte que , sans aller aux voix , le président peut prévoir quelle sera la conclusion. Comme tous ceux qui composent le divan sont des soldats parvenus , gens de rien , brutaux , sans lettres , le tumulte y est toujours très-grand. Le dey élu prend ordinairement une bonne précaution pour y dominer : c'est de faire étrangler les officiers du divan qui se sont opposés à son élection , ou qui n'y ont pas consenti de bonne grâce.

Tous les actes se font en langue turque. Celle des naturels est un mélange d'arabe, de moresque, et de l'ancienne langue qu'on croyoit celle des Phéniciens. Celle du commerce est la franque, espèce de jargon composé d'espagnol, de portugais, d'italien et de français; elle est en usage dans tout le Levant. Chaque corsaire d'Alger forme une petite république à part. Le rais ou le capitaine en est le bacha. Il conpose avec ses officiers une espèce de divan, qui règle tout ce qui concerne le vaisseau. La religion ne diffère de celle des Turcs qu'en ce que les Algériens sont beaucoup plus superstitieux; cependant ils se montrent très-relâchés dans la pratique. Le muphti ou grand-prêtre en est le chef. Le cadi juge les causes ecclésiastiques et civiles. Le grand-marabou ou chef des morabites, espèce d'ermites, sans juridiction, a un grand crédit dans l'état. Ces trois hommes prennent séance au divan à la droite du dey. Tous se font un grand mérite des ablutions et des jeûnes. Ce sont là les moyens efficaces d'effacer les péchés.

Voici ceux qu'ils ont le plus en horreur : porter l'Alcoran au-dessous de sa ceinture; laisser tomber une goutte d'urine sur ses habits; se servir pour écrire d'une plume au lieu de pinceau; avoir des livres imprimés ou des représentations quelconques d'hommes et de bêtes; se servir de cloches; laisser entrer les chrétiens et surtout les femmes dans leurs mosquées; échanger un turc pour un chrétien; toucher de l'argent; se permettre aucune occupation ordinaire,

même panser une plaie avant d'avoir fait sa prière du matin ; frapper la terre du pied en jouant à la paume , apparemment parce que c'est un signe d'impatience ; manger des limaçons , parce qu'ils les estiment sacrés (peut-être les a-t-on revêtus de ce caractère parce que c'est un aliment malsain) ; châtier leurs enfans autrement qu'en les frappant sous la plante des pieds ; fermer leur chambre la nuit : tout cela n'est que ridicule , ainsi que regarder les fous , imbécilles et lunatiques comme des saints.

Les hommes et les femmes ont des habits longs qui se ressemblent. Celles-ci portent des voiles assez clairs pour voir au travers : elles jouissent de quelque liberté. Les esclaves ont un bonnet qui les distingue. Le dey et les principaux du divan ont seuls le droit d'aller à cheval dans la ville. Les revenus légitimes du dey sont peu considérables ; mais les extorsions, les amendes, les pillages les portent fort haut. La justice est prompte, très-dure, excepté pour les Turcs, qui sont tous soldats, et qu'on ménage. Les supplices sont affreux. Celui de jeter les criminels sur des crocs de fer placés au bas des murs de la ville, auxquels ils vivoient long-temps accrochés, est, dit-on, aboli. Une femme ne se fait pas rendre justice seule : elle amène celles du voisinage ; elles vont toutes crier à la porte du divan, qui est obligé de les entendre. Chaque nation se choisit ses magistrats, et se juge selon ses lois pour les affaires particulières. Il n'y a que les malheureux esclaves chrétiens qui sont toujours sans ressource ni protection, sous le bâton ou

le sabre de leurs impitoyables maîtres. Les femmes riches mènent comme ailleurs une vie très-oisive. Les maladies sont servis par des personnes de leur sexe. On n'a pas de peine à être médecin ; il ne faut que connoître quelques simples et savoir quelques recettes. Celui qui a des secrets , comme charmes ou sortilèges , est bientôt riche. Le deuil est fort léger. Rien n'est si insolent que la milice. Le moindre soldat turc se croit au-dessus des hommes les plus riches et les plus distingués des autres nations. On a soin de lui céder partout le pas , ou il se le fait donner. Ces Turcs si fiers sont pourtant les plus avarés , et pour de l'argent les plus rampans des hommes ; d'où vient ce proverbe commun à Alger : « Donnez de l'argent à un Turc d'une main , il vous permettra de lui crever les yeux de l'autre. »

Les états d'Alger sont partagés en trois gouvernemens , le Levant , le Ponent et le Midi. Le premier est le plus considérable par sa richesse. Il renferme beaucoup d'anciennes villes encore pourvues de restes de monumens qui attestent leur célébrité , sans compter celles qui ne renferment plus que des ruines, telles qu'Hippone , sur laquelle est bâtie Bonne , qui dispute à Constantine le titre de capitale. Ce gouvernement confine au désert. Les habitans, en général, sont fiers et belliqueux. Le Ponent dispute aussi au Levant le triste honneur d'être couvert de ruines augustes. La capitale a été long-temps Oran, que les Espagnols ont prise, perdue, reprise, et dont ils sont enfin les maîtres. Le Midi n'a aucune ville ; les Ara-

bes, qui le peuplent, vivent sous des tentes. Ce sont des sujets assez peu sûrs. Si le dey les tourmente pour leur petit tribut, ils enterrent leur blé et leurs effets précieux dans des endroits connus d'eux seuls, et fuient dans des déserts ou dans des lieux inaccessibles, et l'exacteur perd tout.

Alger, la capitale de tout le royaume, offre de la mer le plus beau coup-d'œil. La ville est toute en amphithéâtre. Les maisons sont blanches, ornées de terrasses et de péristyles, de balcons qui se surmontent les unes les autres ; mais quand on y entre, on trouve les rues étroites, sales et tortueuses, toujours embarrassées d'une multitude de peuple et de bêtes de charge. Aussi on se visite par les terrasses. On peut aller ainsi d'un bout de la ville à l'autre, parce qu'il y a des échelles pour monter et descendre, quand les maisons ne sont pas d'égale hauteur. Malgré cette facilité à pénétrer dans l'intérieur, il n'y a point de voleurs, parce qu'un inconnu rencontré dans une maison est puni de mort. La campagne est magnifique autour d'Alger, toute semée de jolies maisons, d'autant plus nécessaires qu'il n'y a dans la ville ni places ni jardins. On trouve dans son arrondissement des bains chauds. Cet avantage n'est pas rare dans cette partie de l'Afrique, qu'on peut croire assise sur des volcans, puisque les tremblemens de terre y sont très-fréquens.

On a vu que les Romains, les Grecs, les Vandales et les Arabes ont été successivement maîtres de toute cette côte. Les tribus de ces derniers se la partagè-



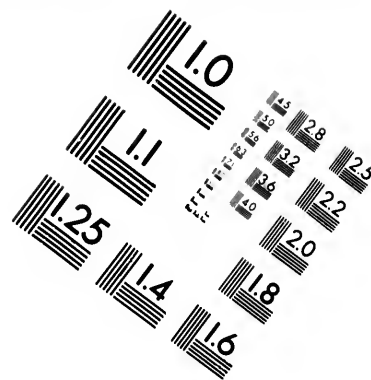
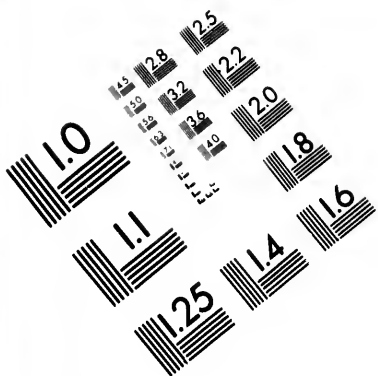
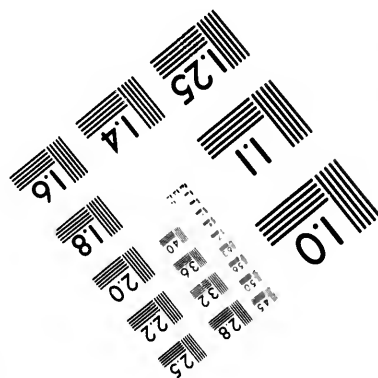
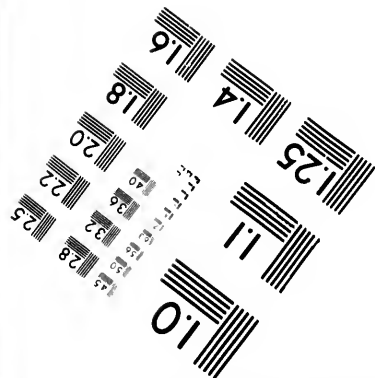
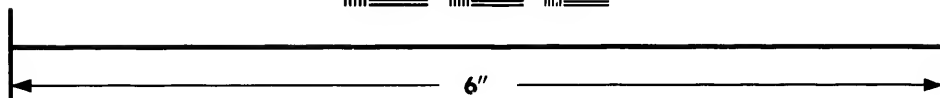
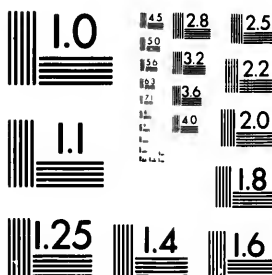


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



rent et en formèrent différens petits états , entre lesquels subsistoient quelquefois des villes indépendantes. De ce nombre se trouvoit celle d'Alger , assez peu considérable d'abord , mais qui le devint depuis par l'asile qu'elle donna aux Maures chassés d'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. Ces exilés , désespérés de leur expulsion , sortoient comme des bêtes féroces de ce repaire , et tâchoient de se dédommager , tant par le brigandage sur mer que par le pillage sur terre , dans des descentes , des pertes qu'ils avoient essuyées. Les Espagnols , pour arrêter ces ravages , firent une irruption en Afrique au commencement du seizième siècle , prirent Oran , et comme Alger étoit la principale retraite des corsaires , ils l'assiégèrent.

Les Algériens appelèrent à leur secours *Sélim-Eutemy* , chef arabe voisin , qui , malgré ses efforts , ne put empêcher les Espagnols de débarquer près d'Alger. La ville se soumit à un tribut , et fut contrainte de souffrir que les Espagnols construisissent dans l'île , vis-à-vis de la ville , un fort où ils mirent une bonne artillerie et une nombreuse garnison.

[1580.] Ne pouvant supporter ce joug , les Algériens se concertent avec *Eutemy* , leur allié , et de son aveu ils appellent pour les délivrer le corsaire *Barberousse* , qui dès l'âge de treize ans , dit-on , s'étoit rendu redoutable sur les mers. Il vient avec *Chérédin* son frère , enchanté de cette invitation qui lui offre une demeure fixe qui lui manquoit , et un bon port pour mettre ses prises à l'abri ; mais il ne montre pas ce dessein aux Algériens. Il arrive en

qualité d'auxiliaire et d'allié. Toute la ville sort au-devant de lui, le prince *Eutemy* à la tête. On le reçoit avec toutes les marques de distinction. On s'empresse à loger ses troupes dans la ville. Lui-même est appelé par l'Arabe avec affection dans le palais qu'il occupoit. *Barberousse* profite de cet accueil pour tout examiner et concerter son entreprise. Il en fait part à ses principaux officiers, qu'il trouve disposés à le seconder, et se charge de la première exécution. *Eutemy* avoit coutume de prendre le bain avant la prière du midi. *Barberousse* le surprend seul, nu, sans armes, et l'étrangle avec une serviette. Il sort sur-le-champ, et rentre accompagné, comme pour se baigner lui-même. La surprise qu'il affecte en voyant ce prince mort ne trompe pas tout le monde; mais ses soldats s'étoient déjà fait assez craindre pour que personne n'osât témoigner ses soupçons. Les uns abandonnent la ville, les autres se renferment dans leurs maisons. *Barberousse*, dans la consternation générale, place des gardes, s'empare des principaux postes, et, par un seul crime, se trouve en un moment maître de la ville.

Il y régna par la terreur, souvent exposé à des conjurations, qu'il découvrit avec adresse, qu'il punnit cruellement; mais en même temps il donna à son royaume un éclat qu'il n'avoit jamais eu, se fit reconnoître par les étrangers et par ses voisins. Ses troupes se composoient principalement de Turcs. C'étoit sous la bannière du croissant qu'il s'étoit distingué dans ses exploits maritimes. Il conserva une

liaison étroite avec la Porte, mais néanmoins vécut dans une espèce d'indépendance. Il en tiroit des recrues et y envoyoit des présens. Il mourut de débâche à Constantinople à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Chérédin lui succéda. Soit qu'il n'eût pas la capacité de son frère, soit que les révoltes excitées contre lui fussent plus dangereuses, après avoir essayé deux ans de se soutenir seul, il crut prudent d'intéresser la porte à maintenir son autorité. Il offrit de céder la souveraineté et de se contenter d'être reconnu bacha ou vice-roi du sultan. A cette condition, *Sélim* lui envoya un puissant renfort de janissaires. Ainsi Alger tomba sous la domination des Turcs. On a vu que par laps de temps l'autorité de la cour ottomane y a dégénéré. Elle s'est réduite à une simple influence sur la domination du dey, ensuite au pur honneur de lui donner des provisions qu'elle ne pouvoit refuser. Elle entretenoit toujours un bach comme successeur de *Barberousse* et de ses descendans; mais à la fin le bachalic même a disparu, totalement éclipsé par le deylik. A présent Alger est une puissance absolument souveraine et indépendante, plus alliée que sujette des Turcs, avec lesquels elle ne conserve qu'une union de bienséance et d'égards, fondée sur l'identité de religion.

Ce qui s'est passé dans la république d'Alger depuis sa fondation par les deux *Barberousses* se réduit à des jalousies, à des intrigues pour se supplanter; à des cruautés, à des dépositions, des catastrophes.

phes , et d'autres faits de même nature. Ce seroit , si l'on vouloit en présenter le tableau , une suite non interrompue des plus horribles tyrannies , d'assassinats entre les grands , de misère et d'oppression parmi les petits , d'exemples de la plus inhumaine vengeance contre les parens et partisans du prince massacré , de confiscations , d'emprisonnemens , de persécutions , jusqu'à ce qu'au bout d'un mois , et même d'une semaine , le dey régnant ait eu le même sort , et qu'une nouvelle révolution ait ramené les mêmes scènes de fureur et de cruauté. Voilà ce qui , joint aux courses des corsaires sur mer , feroit la partie principale de l'histoire de chaque règne.

Les nations doivent se tenir pour bien averties que jamais , tant que ce nid de pirates subsistera , les Algériens ne manqueront pas d'infester toutes les côtes du midi de l'Europe. Ces cruels pirates ne vivent que de brigandages. Piller et faire des esclaves , voilà à quoi tendent tous leurs desirs et toute leur ambition. « Les Algériens , disoit naïvement un de » leurs deys , les Algériens sont des brigands , et je » suis leur capitaine. » Ainsi quiconque met en mer doit s'attendre à leurs attaques. Quand on leur reproche cette honteuse piraterie , ils répondent par ce proverbe : « Ceux - là ne doivent jamais semer , » qui ont peur des moineaux. » Il n'y a que les Français qui ont eu le talent de les effaroucher par le bombardement de 1682. Les bâtimens publics et presque toutes les maisons furent ruinés de fond en comble. Ils demandèrent la paix , promirent de res-

pecter le pavillon français et les côtes de ce pays. Ils tiennent parole à peu près comme un animal malin et féroce déjà châtié s'abstient de faire du mal quand on le regarde.

TUNIS,

entre Algér, Tripoli et la Méditerranée.

TUNIS ressemble à Alger : même religion, mêmes mœurs, même gouvernement, mêmes événemens qui de la domination des Arabes l'ont fait passer sous celle des Turcs, y ont affoibli l'autorité de ceux-ci, et ont amené enfin Tunis à nommer ses maîtres sous le titre de beys, sans cependant rejeter tout-à-fait l'influence turque. Le grand-seigneur y a nommé des deys jusqu'au commencement du siècle. Bien différens de ceux d'Alger, ils n'étoient que des représentans sans puissance. Les beys ont pris la supériorité, à l'aide d'une milice composée de Maures, d'Arabes et surtout de renégats. La porte a cessé d'envoyer des deys. Les beys ont comme les deys un divan qu'ils maîtrisent, et ils ne sont pas plus soumis aux ordres du grand-seigneur.

Quoique l'on dise que les Tunisiens ressemblent aux Algériens, on doit reconnoître des nuances à l'avantage des premiers. Ils sont plus civils pour les étrangers, moins rogues, moins fiers. Ils font la piraterie; mais cependant ils exercent quelque commerce

avec ordre. Le peuple aime mieux être artisan que soldat. La milice n'ose pas à Tunis se permettre d'afficher autant d'insolence qu'à Alger. Ils sont moins durs pour les esclaves chrétiens. Cependant il leur est arrivé de maltraiter par le bâton un chevalier de Malte qu'ils avoient pris. Le grand-maître a fait bâtonner aussi les Tunisiens qu'il tenoit dans les fers. Moyennant cette politesse réciproque, on est parvenu à des ménagemens dont on n'auroit jamais dû s'écarter.

Le royaume ou la république de Tunis est divisé en partie d'hiver et en partie d'été. Le bey en personne les visite chaque année pour faire payer les impôts. S'il étoit sensible aux changemens qu'opèrent la main destructive du temps et celle des barbares, il la verroit avec douleur empreinte sur les monumens superbes qui décoroient ses cités. La célèbre Carthage, dont l'emplacement ne se reconnoît qu'à un pan de muraille et à des mines d'aqueduc, qu'à des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des pavés à la mosaïque, des temples, des autels, des débris de colonnes, des membres et des troncs de statues, la célèbre Carthage est absolument déserte. Voilà le spectacle que beaucoup d'autres lieux étalent aux yeux du voyageur. Il y a peu de cantons qui n'attestent l'ancienne présence des arts et leur absence actuelle. Pour la nature, toujours immuable, elle précipite les rivières du haut des mêmes rochers, continue à faire bouillonner les eaux thermales, et ébranle comme autrefois la terre sous les pieds des

habitans effrayés ; mais, aussi constante dans ses faveurs, elle prodigue aux plaines d'abondantes moissons, sépare les montagnes, afin que de leur gorge s'échappent des zéphyrs rafraîchissans, et couvre les coteaux de verdure. En beaucoup d'endroits, ce pays est une espèce de paradis terrestre, non pas à la vérité autour de Tunis. Le terroir près de cette ville est ingrat, sablonneux ; rien n'y vient qu'à force d'eau, qu'il faut tirer de puits profonds. Le jardinier n'a pas le plaisir de s'en désaltérer, parce qu'elle est salée ou saumâtre ; mais le commerce y amène toutes les richesses, toutes les commodités du luxe, et on y vit agréablement.

Tunis, comme Alger, est devenue la proie d'un *Barberousse*. Il s'y introduisit de même par une ruse perfide. Dans cette ville régnoit *Hassan*, du sang des rois arabes, qui fit mourir ses frères en montant sur le trône. *Alrashid*, un d'entre eux, échappe et se fait un parti ; mais, n'étant pas assez puissant pour renverser *Hassan*, il va prier *Barberousse* de l'aider dans cette entreprise. Celui-ci le mène à Constantinople, sous prétexte de lui faire obtenir du secours de la porte ; mais le traître fait entendre au divan que, si on veut mettre entre ses mains les troupes qu'on destine à son protégé, quand il sera maître de Tunis, il en fera hommage au sultan, et n'y régnera que comme son lieutenant. On accepte la condition. Il part avec une belle escadre, publiant qu'*Alrashid* est sur ses vaisseaux, pendant qu'on le retenoit à Constantinople. Les Tunisiens, mécontents

d'*Hassan*, aspiraient à un changement. Ils croient que son frère est sur la flotte, et ouvrent leurs portes à *Barberousse*. Ils sont bien surpris quand ils ne voient que *Barberousse* lui-même ; mais la faute étoit faite, il fallut se soumettre.

Leur crédulité leur fut d'autant plus préjudiciable, que le séjour de *Barberousse* attira contre eux les forces de *Charles-Quint*, qui poursuivoit partout le pirate. Malgré les efforts de l'usurpateur, l'empereur prit Tunis et y rétablit *Hassan*. Ce prince n'eut pas l'art de se faire aimer davantage de ses sujets. Ils secondèrent *Hamida*, son fils, qui s'étoit révolté contre lui. Ce fils étoit un monstre d'impudicité et de cruauté. Maître de Tunis, comme un autre *Absalon*, il déshonora publiquement les femmes les plus chéries de son père. Quand il le tint lui-même, sans daigner le voir, quoique son père le demandât, il lui envoya des bourreaux, avec le choix de mourir ou d'être aveuglé : il préféra le dernier parti ; on lui enfonça une lancette ardente dans les yeux.

Pour ne pas laisser dans l'âme l'impression douloureuse de ce trait horrible, nous y ferons diversion par la leçon utile d'un *Mahomet*, bey de Tunis, à *Ibrahim*, dey d'Alger. *Mahomet* passoit pour très-riche, et avoit la réputation d'entendre la chimie, et d'avoir trouvé la pierre philosophale. Cette prétendue science ne l'empêcha pas de déplaire à ses sujets, qui le détrônèrent. Il eut recours à *Ibrahim* pour se rétablir. Celui-ci s'y engagea à condition

que *Mahomet* lui communiqueroit son secret. Quand le Tunisien fut réintégré dans son royaume, l'Algérien le somma de tenir sa parole. En exécution de sa promesse, *Mahomet* lui envoie des bèches, des socs, des hoyaux et d'autres instrumens d'agriculture, instrumens de la vraie magie qui produit les solides richesses et convertit tout en or.

TRIPOLI,

*entre Tunis, le Biledulgérîd, le mont Atlas,
l'Égypte et la Méditerranée. Désert de Barca.*

Le royaume de Tripoli, tributaire du grand-seigneur, est divisé en pays maritime et en pays intérieur. Les habitans d'une partie n'ont rien à reprocher aux autres. Les premiers vivent de pirateries, et les seconds de brigandages. Il se fait cependant quelque commerce. Cette ville subsiste au moyen de cette ressource et du produit de la course maritime. Tripoli manque de blé et d'eau. Les terres sont trop arides et ne produisent que des palmiers, et l'eau des puits est saumâtre. Toutes les villes de la côte de Tripoli sont devenues des villages; les villes maritimes sont habitées par des pêcheurs, celles de l'intérieur par de pauvres jardiniers ou cultivateurs, trop ignorans pour s'enorgueillir même des superbes ruines

qui les entourent encore. Heureusement ils croient que, s'ils y touchoient, il leur arriveroit quelque grand malheur. Cette superstition a conservé de beaux restes.

La porte envoie à Tripoli un bacha qui n'est là que pour s'enrichir. Pourvu que le dey remplisse sa bourse et paie le tribut, le bacha lui laisse faire tout ce qu'il veut. Ces sangsues ruinent à l'envi le pays, qui est dans un état déplorable. Tripoli a eu après les Vandales des rois tirés de son sein; elle est ensuite tombée entre les mains des Arabes venus d'Égypte, qui ont emmené un très-grand nombre d'esclaves, tant du royaume que de la capitale. Les pirates ou aventuriers y ont pris le sceptre; les Espagnols s'en sont emparés, et l'ont cédé aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, quand ils eurent perdu Rhodes. *Salha-Rhais*, *Sinan-Dassat* et *Dragut*, trois fameux corsaires, s'en emparèrent à l'aide des troupes que leur fournit le grand-seigneur. *Dragut* y resta en qualité de gouverneur, et y établit l'autorité des Turcs. Leur joug devint si pesant, qu'il y eut plusieurs révoltes, d'où se forma le gouvernement mixte qui existe encore en apparence, car il est vraiment absolu et despotique. Le bey, choisi par la milice, paroît chef de républicains; mais il ne commande qu'à des esclaves, et n'a recours au divan que dans des circonstances embarrassantes.

Telle fut celle où se trouva Tripoli lorsque les déprédations de ses pirates attirèrent contre elle les armes de Louis XIV en 1687. Le terrible bombar-

dement commandé par le maréchal d'Estrées, força les Tripolitains à demander la paix avec soumission. Ce fut le divan, ou sénat de Tripoli, qui fit les propositions, signa le traité, et envoya des ambassadeurs en France. Comme ils venoient en supplians, ils s'attendoient à des désagrémens de la part d'un vainqueur irrité ; mais ils furent agréablement surpris de l'accueil obligeant qu'on leur fit partout. De tout ce qu'ils admirèrent, rien ne les frappa plus que l'opéra : la musique, les actrices, les acteurs, les costumes, les décorations, les machines, leur parurent une suite d'enchantemens, un rassemblement de charmes irrésistibles. Le chef de l'ambassade, vieux corsaire, ému par le spectacle, s'écria : « Quelque » ennemi qui nous attaquât, nous nous défendrions ; » mais si c'étoit l'opéra, nous rendrions les armes. »

A l'extrémité de la côte se trouve le désert de Barca. Le sable y fond sous les pieds, le vent le soulève, et il vous engloutit ; la réverbération brûle les yeux ; on n'y trouve des puits que fort rarement, et l'eau en est mauvaise. Cependant on traverse ce désert ; on s'y dirige par le moyen de la boussole. Quoique la solitude ait quelque chose d'effrayant, le plus avantageux pour les voyageurs est de n'y voir personne, parce que les Arabes qu'on y rencontre ne sont que des bandits, les plus hardis et les plus féroces qu'il soit possible de trouver. Ils sont maigres, hâves, misérables, couverts des habits qu'ils ont volés et qu'ils laissent pourrir sur eux en baillons. Ces hordes sont effrayantes au premier as-

pect : elles le sont encore plus , si l'on songe que , lorsqu'on tombe entre leurs mains , on est tourmenté pour savoir si l'on n'a pas avalé de l'or pour le cacher ; tué , s'ils n'ont pas de quoi vous nourrir , ou emmené dans une captivité éternelle , où ils croient traiter favorablement leurs esclaves en leur faisant partager leur faim , leur soif et leur nudité.

MALTE,

île de la Méditerranée , près de la Sicile , et autres petites îles. Histoire.

L'ÎLE de Malte a été habitée par la nymphe *Callypso*. Quoique cette île soit plus près de la Sicile , dont elle n'est éloignée que de quinze lieues , on la met , sans raison bien valable , dans l'enclave de l'Afrique , distante de cinquante. Elle a environ vingt lieues de tour. C'est un terrain stérile , en partie de sable , en partie de rocher , sur lequel il n'y a que fort peu de terre : encore est-elle toute pierreuse , peu propre à produire du blé et d'autres grains. Elle donne des figues , des melons , des oranges et du miel. Au nord-ouest , séparée par un canal d'une lieue et demie , gît l'île de Goze , qui a huit lieues de tour , et dans ce canal , les petites îles de Comin et de Comine. La première a une lieue de circuit , l'autre moins. L'île Lampedouse , gisant à vingt-cinq ou trente lieues de Malte , a cinq ou six lieues de tour , est déserte et inhabitée.

La côte du midi de Malte est sans cale et sans port. On trouve quelques bons havres au levant, et un excellent port au nord, séparé en deux parties, commandées par le fort Saint-Elme. Il n'y avoit qu'une seule ville et des bourgades, et environ douze mille habitans quand les chevaliers en ont pris possession. A présent elle a quatre villes fermées. Les hameaux sont devenus des villages, et les villages de gros bourgs. L'air y est très-sain, toujours rafraîchi par des vents de mer. Il n'y a point de rivières, mais des fontaines d'excellente eau; on la ramasse aussi dans les citernes. Il n'y a point de havre ni de petit port par où les ennemis pourroient entrer qui en soit fortifié et gardé. Les villes sont aussi bien défendues, et bâties avec autant de goût que d'élégance. On y trouve de belles églises, des hôpitaux grands et commodes, deux arsenaux bien fournis; en un mot, tout ce qui peut convenir à la paix et à la guerre.

Les Maltaises, dit-on, sont galantes. Les maris ne leur savent point gré de ces manières, à la vérité peu employées pour eux; ils sont jaloux. Avant le mariage, ils promènent leurs futures avec confiance aux yeux de tout le monde, et affectent de leur donner beaucoup de liberté; mariées, elles sont surveillées de près. Ceux qui les approchent, fussent-ils chevaliers, doivent craindre la dague et le poignard. D'ailleurs les Maltais sont robustes, sains, vivaces, courageux, très-agueris. Le signal de trois coups de canon peut mettre en une heure vingt-cinq mille hommes sur pied, tous bien armés, placés à l'instant

ch
Ar
con
sub
fleu
Jean
son
S
Mal
rané
la re
à ceu
ravag
s'eng
ni pa
tisme.
blâme
siasme
damne
formé,
il a ét
dans l'e
pour se
Les
ont été
fait de
lieux sa
tombés
d'Europ
leur rend

chacun à leur poste, qu'ils connoissent. On les dit Arabes d'origine ; ils en parlent la langue. La plus commune dans les villes est l'italienne. Les Maltais subsistent de culture et de commerce ; mais ce qui fait fleurir leur île , c'est le séjour des religieux de Saint-Jean de Jérusalem , dit chevaliers de Malte , qui s'y sont fixés.

Si un mahométan écrivoit l'histoire de l'ordre de Malte, il diroit qu'il y a dans une île de la Méditerranée une association d'hommes, ennemis déclarés de la religion musulmane, qui font une guerre opiniâtre à ceux qui la professent, courent sur leurs vaisseaux, ravagent leurs côtes, les réduisent en esclavage, et s'engagent par zèle pour le christianisme à ne faire ni paix ni trêve avec ceux qui professent le mahométisme. On ne manqueroit pas, sur cet exposé, de blâmer un zèle si ardent, et de le taxer d'enthousiasme excessif ; mais on est plus circonspect à condamner cet institut, quand on sait comment il s'est formé, quel est le but qu'il s'est proposé, et comment il a été amené par les circonstances à se soutenir dans l'état de guerre qui fait son essence. Quelquefois, pour se défendre, il faut attaquer.

Les chrétiens, pleins de respect pour les lieux où ont été opérés les mystères de leur religion, se sont fait de tout temps un pieux devoir de les visiter. Ces lieux saints, et Jérusalem qui en est la capitale, étant tombés entre les mains des Sarrasins, les pèlerins d'Europe éprouvèrent de leur part des vexations qui leur rendoient le voyage pénible et dangereux. Des

négocians italiens , qu'on dit gentilshommes d'Al-mali, dans le royaume de Naples, profitèrent, vers 1048, de l'accès que le commerce leur donnoit à la cour du soudan d'Égypte pour obtenir la permission de bâtir à Jérusalem, près du saint-sépulchre, un hospice où les pèlerins seroient reçus et pourroient se remettre de leurs fatigues. Ils y construisirent aussi une chapelle sous le nom de Saint-Jean l'Aumônier. L'établissement subsista des aumônes qu'on recueillit en Italie et ailleurs. Bientôt on se trouva en état de bâtir un second hospice pour les femmes. Tel fut le foible commencement de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui a été depuis le boulevard de la chrétienté.

Les chrétiens latins étoient reçus dans cet hospice sans distinction de nation ou de condition. Les pèlerines étoient placées dans un local à part. On fournissoit des traitemens à ceux qui avoient été dépouillés par les brigands. Les malades y étoient traités avec soin, et chaque espèce de misère trouvoit dans la charité des hospitaliers une nouvelle espèce de miséricorde. Les hommes étoient gouvernés par un Français provençal, nommé *Gérard*, et les femmes par une dame romaine, nommée *Agnès*. Ils eurent la consolation de voir leur charité récompensée par de grands dons et des revenus qui leur fournirent les moyens d'augmenter et de multiplier leurs bienfaits. Le nombre des hospitaliers et des hospitalières s'accrut considérablement. Alors, conjointement, avec *Agnès*, *Gérard* proposa aux frères et aux sœurs de

renoncer au monde et de prendre un habit religieux. Il leur donna des règles simples, qui tendoient toutes à l'utilité des pauvres et des pèlerins reçus dans l'hospice. Le pape confirma ces statuts.

[1113.] Le successeur de *Gérard* fut *Raymond*, d'une illustre maison du Dauphiné. Son zèle ne se borna pas aux soins qui avoient occupé le bon *Gérard*. Il voyoit avec douleur le triste état des chrétiens de la Palestine, les dangers et les misères auxquels ils étoient exposés. Les pèlerins couroient les plus grands risques de la part des brigands qui infestoient les chemins, et ce n'étoit souvent que dépouillés et maltraités qu'ils arrivoient à l'hospice. *Raymond*, se trouvant à la tête d'un grand nombre d'hospitaliers, résolut de les rendre utiles à la religion, non seulement par les devoirs de l'hospitalité, mais encore par les armes, en purgeant les chemins des brigands, et en marchant contre les infidèles, toutes les fois qu'ils y seroient appelés par leurs supérieurs, sans néanmoins que ces nouvelles fonctions pussent les dispenser de leurs vœux religieux et de leurs autres devoirs.

Ce projet fut adopté d'autant plus volontiers qu'il se trouvoit entre ces hospitaliers beaucoup de guerriers qui avoient servi dans la première croisade. Après la guerre, la dévotion les avoit réduits à mener la vie sédentaire. Ils la quittèrent volontiers quand ils virent qu'ils pouvoient faire accorder le tumulte de leurs anciennes occupations avec leurs devoirs pacifiques. Ils reprirent donc les armes ; mais on convint de ne les jamais employer que

contre les infidèles. *Raymond* partagea les hospitaliers en trois classes. Dans la première il mit ceux qui, par leur naissance et le rang qu'ils avoient tenu autrefois dans les armées, étoient plus propres que les autres à porter les armes. Il fit une seconde classe des prêtres et des chapelains qui, outre leurs fonctions ordinaires dans l'église et auprès des malades, seroient obligés, chacun à leur tour, de servir d'aumôniers à la guerre. La troisième classe fut composée de ceux qui n'étoient ni de maison noble, ni ecclésiastiques. On les appela *frères servans*. Ils devoient s'occuper des emplois auxquels les chevaliers les appelleroient, soit auprès des malades, soit dans les armées.

Raymond fixa l'habit et les marques qui distinguoient les différentes classes. Il régla aussi la discipline de l'ordre pour les élections, l'admission au noviciat, la réception, la profession, la prononciation des vœux qui sont conçus en ces termes : « Je fais » vœu et promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse vierge *Marie* et à saint *Jean-Baptiste*, de » rendre une véritable et sincère obéissance au supérieur qu'il établira sur moi, et qui sera légitimement élu par notre religion ; de renoncer à toute » propriété, et de garder une perpétuelle chasteté. » Celui qui officie dit : « Nous vous recevons et vous » reconnoissons pour un serviteur de messieurs les » pauvres et les malades, et comme étant consacré à la défense de l'église catholique. » Le nouveau chevalier répond : « Je me reconnois pour

» tel. » Dans cette cérémonie ils joignent le froc à l'épée.

L'ordre étoit déjà assez nombreux sous *Raymond* pour être partagé en huit nations, qu'on appelle *langues*. La première distribution a peu varié. A chaque langue est affectée une des grandes charges de l'ordre. *Raymond* en a été le premier grand-maître. L'emploi que ces religieux soldats faisoient de leurs biens excita la libéralité des souverains, qui leur donnèrent des fonds dans leurs royaumes, et la générosité des grands seigneurs ainsi que des personnes pieuses, qui leur en léguèrent dans toutes les parties de l'Europe. Les revenus devoient être portés à l'hôpital de Saint-Jean. Le grand-maître et le chapitre en régloient l'usage, d'abord pour l'entretien de l'hôpital, des chevaliers, chapelains, frères servans, pèlerins qui venoient visiter les saints lieux, malades, blessés, estropiés, en un mot, pour toutes les dépenses de l'hôpital, des frères et de l'église; en second lieu, pour avoir des armes, payer les troupes qu'on prenoit à sa solde, acheter des munitions et tout ce qui est nécessaire à la guerre, pour garder les chemins, escorter les pèlerins, et faire les autres services de la religion.

Il fallut, afin de régir ces biens, envoyer des officiers tirés du corps. Les chevaliers chargés de ce soin furent nommés commandeurs, du titre de leur commission, *nous vous recommandons* (*commendamus*): ce titre n'étoit point à vie, mais étoit conservé tant qu'il plaisoit au chapitre, ou qu'ils géroient

bien. Les commandeurs étoient surveillés par des prieurs qui visitoient les commanderies et répondoient de l'application des receveurs ; d'où les contributions envoyées au chef-lieu ont été appelées *responsions*. Les baillis étoient des commandeurs subalternes, régisseurs des commandeurs et qui faisoient valoir pour eux leurs commanderies moyennant une rétribution. Ils sont quelquefois devenus fermiers. Dans cette classe ne sont pas compris les grands baillis, supérieurs aux commandeurs eux-mêmes. Le temps a apporté des changemens à ces dignités fiscales, qui sont devenues très-lucratives.

L'histoire de Malte est remplie de hauts faits d'armes, tant généraux que particuliers. La jeunesse doit les lire, pour faire sortir des règles ordinaires la bravoure devenue trop méthodique. Quant à ce qui s'est passé dans l'intérieur de cet ordre, rivalités, jalousie de gouvernement, ruse pour se supplanter, malgré la franchise militaire dont se targuent les chevaliers, ce sont de véritables intrigues de cloître, qui ne méritent d'être rapportées qu'autant qu'elles ont produit quelque événement remarquable et influé sur la constitution de l'ordre. *Gilbert Assalis*, quatrième grand-maître anglais, employa les armes de l'ordre en faveur du roi d'Angleterre dans une guerre qui n'étoit pas *guerre sainte*, et fut obligé de se démettre. La première possession de l'ordre est le château de Margat, sur les confins de la Palestine. Il s'y retirèrent après la prise de Jérusalem par *Saladin*, et y fixèrent leur principale résidence jus-

qu'en 1192. Ils en acquirent une plus assurée dans la ville d'Acre, dont la prise fut en grande partie leur ouvrage. On leur donna le nom de chevaliers de Saint-Jean d'Acre.

Alphonse de Portugal, onzième grand-maître, voulut réformer le luxe et d'autres désordres qui s'étoient introduits, et ne réussit pas dans son entreprise. Il abdiqua en 1207 ; mais il n'en fut pas moins, dit-on, empoisonné. L'anarchie se mit dans l'ordre. Les hospitaliers et les templiers, autre ordre militaire dont on parlera, se battirent entre eux ; mais la nécessité de tenir tête aux Sarrasins les réunit et rétablit la règle chez les hospitaliers. Alors les biens affluèrent dans l'ordre de la part des princes, contents de ses services dans la Palestine, et les privilèges honorifiques de la part des souverains pontifes. Le seizième grand-maître étendit les domaines en Palestine, et y fortifia plusieurs châteaux qui devinrent les points d'appui des chrétiens dans la Palestine. Les Sarrasins n'en prirent jamais aucun qu'en passant sur les cadavres sanglans des chevaliers qui les défendoient. Ils s'y faisoient tous tuer.

Après la prise d'Acre par les infidèles, à la fin du douzième siècle, *Jean de Villiers*, Français, vingtunième grand-maître, se retira avec son ordre dans l'île de Chypre. On offrit aux chevaliers des retraites en Italie et ailleurs : mais ils ne voulurent pas s'éloigner de la Terre-sainte, où ils comptoient toujours rentrer. En attendant, ils armèrent des

bâtimens pour convoyer des pèlerins qui alloient visiter les saints lieux. Ils revenoient avec des prises considérables faites sur les corsaires infidèles qui croisoient pour enlever les pèlerins. Ainsi commença la course, qui fut dans ce temps la principale ressource des chevaliers, parce que plusieurs princes, les regardant comme inutiles depuis la perte de la Terre-sainte, avoient arrêté leurs revenus dans leurs royaumes. Aussi les chevaliers murmuroient-ils quand leurs grands-mâîtres n'étoient pas assez ardens pour ce genre de guerre très-lucratif.

En 1308, *Foulquier de Villaret*, Français, vingt-quatrième grand-mâitre, obtint, par l'estime qu'on avoit pour lui, de grands secours des princes chrétiens, tira son ordre de l'île de Chypre, dont le roi le tenoit en sujétion, et l'établit dans l'île de Rhodes, dont il fit la conquête. Ils en prirent le nom de chevaliers de Rhodes. Les petites îles qui environnoient Rhodes formoient comme un royaume, rendu plus puissant par les débris des richesses des templiers, dont *Villaret* eut l'adresse de s'appliquer une partie. Il vécut trop en souverain, et se donna des airs de puissance absolue. L'ordre le déposa. Le pape le rétablit. Après s'être procuré l'honneur de remonter sur son trône, il abdiqua volontairement, et mourut tranquillement dans sa patrie. Sous son successeur, de *Villeneuve*, fut fait le règlement qui déclara incapables de toute dignité ceux qui n'auroient pas résidé un certain nombre d'années dans Rhodes, et qui pendant cette résidence n'auroient

pas servi dans les guerres et sur les vaisseaux de la religion.

Sous son magistère arriva l'aventure du chevalier *Gozon*, qui tua un affreux serpent qui faisoit d'horribles ravages dans l'île. Plusieurs chevaliers avoient trouvé la mort en attaquant ce monstre, et le grand-maître avoit défendu qu'on s'exposât davantage pour terrasser ce serpent. *Gozon*, chevalier provençal, tenta néanmoins l'aventure. Après avoir examiné de loin le dragon, il fit faire un mannequin tout semblable, accoutuma deux jeunes dogues à n'en être pas effrayés, à se jeter sur le monstre, et à le prendre sous le ventre, où il étoit sans écailles, pendant que lui-même l'attaquoit, armé de pied en cap. *Gozon* abattit le serpent, non sans courir un très-grand danger, malgré ses précautions, et le tua. Le grand-maître, fidèle observateur de la discipline, le dépouilla de l'habit de l'ordre, mais le lui rendit avec éclat, et le fit son lieutenant-général. *Gozon* même lui succéda par une hardiesse qui n'a peut-être jamais réussi qu'à lui.

Le chapitre se trouvoit embarrassé pour l'élection. Les vieux chevaliers vouloient un homme grave et religieux; les jeunes un guerrier qui les menât au gain et à la gloire. Quand le tour de *Gozon* pour donner son suffrage arriva, il dit : « En entrant dans » cette assemblée, j'ai fait un serment solennel de ne » proposer que celui des chevaliers que je croirois le » plus digne de cette grande place. Après avoir considéré l'état où se trouve la chrétienté, les guerres que

» nous sommes obligés de soutenir continuellement
» contre les infidèles , la fermeté et la vigueur néces-
» saires pour empêcher le relâchement de la disci-
» pline , je déclare que je ne trouve personne plus
» capable de bien gouverner notre religion que moi-
» même. Oui ; reprit-il , voyant qu'on gardoit le
» silence , moi-même , et vous avez déjà essayé de
» mon gouvernement. Vous savez ce que vous pouvez
» espérer , et je ne crois pas que , sans injustice ,
» vous puissiez me refuser vos suffrages. » Il faut
avoir une conscience bien irréprochable pour ha-
sarder une pareille proposition dans une assemblée
de rivaux. *Gozon* , exemple unique , réunit les
suffrages , et remplit les espérances qu'il avoit osé
présenter.

Hérédia, trente-unième grand-maître, élu en 1375, donna aux chevaliers une leçon de magnanimité. Il avoit été fait prisonnier par les Turcs. L'ordre offrit pour sa rançon la restitution du château de Patras dans la Morée , une grosse somme, et les trois principaux dignitaires de l'ordre en otage jusqu'au premier paiement. Quand les otages arrivèrent auprès de lui avec plusieurs chevaliers pour tenir sa place , il leur dit : « Laissez , mes chers frères ,
» mourir dans les fers un vieillard inutile, et qui ne
» peut plus vivre long-temps. Pour vous , qui êtes
» jeunes, réservez-vous pour servir la religion. » Il défendit qu'on tirât sa rançon du trésor de l'ordre, et ajouta : « Si on la doit payer , ma famille a reçu de
» moi d'assez grands biens pour me donner cette

» marque de sa reconnoissance. » Il resta trois ans dans une assez dure captivité ; sa famille le racheta.

Les grands-maîtres , à la fin du quatorzième siècle et dans le quinzième , furent souvent obligés de quitter Rhodes pour se rendre à la cour des papes , qui se méloient beaucoup des affaires de l'ordre. Ces fréquentes absences étoient cause du relâchement de la discipline à Rhodes. D'ailleurs les religieux se plaisoient assez à ces courses , pendant lesquelles ils pouvoient s'exempter sans scandale de la rigueur de la règle : ils étoient bien reçus chez les princes chrétiens , et souvent ils étoient pris pour arbitres dans les affaires , à cause de leur grande expérience. Ils négocioient aussi pour leur propre compte. Sous *Philibert de Naillac* , trente-deuxième grand-maître , l'ordre acheta la Morée ; mais les habitans refusèrent de se soumettre à la domination des chevaliers. Ce grand-maître et ses successeurs entretenrent une guerre active sur toutes ses côtes et sur celles d'Égypte. Les Sarrasins et les Turcs trouvoient toujours les chevaliers prêts à les combattre dans toutes les expéditions qu'ils vouloient entreprendre. L'opiniâtreté des agressions et des résistances fit concevoir aux musulmans, dès 1428, le dessein de prendre Rhodes , et de chasser de leurs mers ces ennemis embarassans. Les tentatives de ce projet se réalisèrent en 1480, sous *Pierre d'Aubusson* , trente-huitième grand-maître.

Le grand-visir *Paléologue*, renégat grec de la maison impériale , fut chargé du siège par *Mahomet*,

conquérant de Constantinople. Il descendit à terre avec une grande armée munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une opération aussi importante. Le renégat n'épargna ni le sang de ses soldats, ni ses trésors, ni les trahisons. Il voulut faire empoisonner ou assassiner le grand-maître, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Il chercha à gagner les habitans par des promesses, et à les effrayer par des menaces. Les assauts se succédoient rapidement, mais toujours sans succès par la valeur inébranlable des chevaliers, et la bravoure des soldats amenés par eux de toutes les parties de l'Europe, et invincibles sous de tels chefs. Il essaya d'engager le grand-maître à une capitulation, en lui remontrant le triste état de la place, dont les murailles étoient rasées, les tours abattues, les fossés comblés. « La ville, répondit l'intrépide d'*Aubusson*, est assez forte tant qu'elle sera défendue par les chevaliers. Nous n'avons tous qu'un même cœur, un même esprit ; pour unique objet, la défense de la foi, l'honneur et la gloire de notre ordre. Des hommes qui ne craignent point la mort sont plus forts que les murailles et les bastions. »

Cependant quelques chevaliers, émus de la peinture faite par l'envoyé de *Paléologue* des horreurs commises dans une ville prise d'assaut, le pillage, le meurtre, l'incendie, le déshonneur des femmes et des filles, inclinèrent à traiter. *D'Aubusson*, instruit de ces dispositions, les fait venir ; et, comme s'ils n'eussent plus été ses frères, il leur dit : « Messieurs, si quelqu'un de vous ne se trouve pas en sûreté dans

» la place, le port n'est pas si étroitement bloqué que
» je ne trouve moyen de vous en faire sortir; » et,
après une courte pause, avec un air d'autorité et
d'indignation, « mais si vous voulez demeurer avec
» nous, qu'on ne parle jamais de composition, ou
» je vous ferai tous mourir. » Ces paroles foudroyan-
tes couvrirent ces chevaliers de honte et de confu-
sion. Ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent
d'expier par leur sang ce mouvement de faiblesse. Il
leur donnoit l'exemple : le poste le plus périlleux
étoit toujours le sien. Le visir chargea doue de ses
plus braves soldats de pénétrer jusqu'au grand-maître
dans un assaut, et de le débarrasser de ce redoutable
adversaire. Ils lui portèrent cinq coups qui ne furent
pas mortels. Son sang qui couloit anima les che-
valiers. Ils précipitèrent les Turcs du rempart, les pour-
suivirent jusque dans le camp, d'où ils regagnèrent
leurs vaisseaux en tumulte, et dans une déroute com-
plète.

La réputation de *d'Aubusson* a reçu une tache par
la conduite qu'il tint à l'égard de *Zizim*. Ce prince
chercha à Rhodes un asile contre la mauvaise volonté
de l'empereur *Bajazet*, son frère. Il fut bien reçu.
Le grand-maître prit toutes les précautions pour le
mettre à l'abri du poignard, du poison, et des au-
tres embûches que son frère lui tendoit, mais il prêta
l'oreille aux offres insidieuses du monarque ottoman,
et, moyennant une somme considérable et d'autres
avantages pour l'ordre, il consentit à se rendre le
général du prince, dont il auroit pu se servir pour

allumer une guerre civile chez les Turcs. *Zizim* se plaignit hautement de ce vil marché; mais il n'étoit pas à la fin de ses peines. Le pape demanda aussi à l'avoir entre ses mains pour le bien de la chrétienté, disoit-il, et pour tenir les Turcs en respect. Contre la parole donnée à *Bajazet* de garder toujours l'infortuné prince, pour lequel il payoit une grosse pension, *d'Aubusson* le livra, sans intérêt, dit-on; mais pourquoi *d'Aubusson* fut-il nommé cardinal, dignité si peu propre à un guerrier comme lui? A quel titre obtint-il tant de faveurs pour son ordre, entre autres, la réunion de ceux du saint-sépulcre et de Saint-Lazare à celui de Saint-Jean? Il fut dans le principe cause de la mort du prince musulman, qu'*Alexandre VI*, pour une somme de trois cent mille ducats, fit, dit-on, empoisonner. Il est cependant plus vraisemblable que ce crime fut commis par le sultan. La plupart des historiens assurent ce fait, et les Turcs eux-mêmes l'attribuent à leur souverain.

La brave défense de *d'Aubusson* ne ralentit pas le désir qu'avoient les Turcs de s'emparer de Rhodes. *Soliman*, leur empereur, fit connoître ouvertement qu'il étoit déterminé à s'attacher à cette conquête. L'ordre lui opposa *Villiers de l'Île-Adam*, Français, quarante-deuxième grand-maître, élu en 1521. Il s'occupa sans relâche des préparatifs nécessaires pour repousser l'invasion qui le menaçoit. Après des invitations amicales, *Soliman* envoya sommation au grand-maître de lui abandonner l'île. Il lui promettoit en ce cas toutes sortes de bons traitemens et de

faveurs; « mais si vous ne déférez pas promptement » à nos ordres , disoit-il , vous serez tous passés par » le fil de notre redoutable épée , et les tours et les » murailles des bastions de Rhodes seront réduites à » la hauteur de l'herbe qui croît au pied de toutes ces » fortifications. » Ce cartel fut appuyé par une forte armée. Aussitôt après son débarquement , elle commença ses travaux contre la place ; mais les soldats , vigoureusement repoussés à plusieurs assauts , se découragèrent.

Soliman , instruit des murmures , accourt lui-même , débarque à la tête de quinze mille hommes choisis , se place sur un tribunal élevé , et ordonne que toutes les troupes , sans armes , paroissent devant lui. Il les fait environner de son escorte. Après de vifs reproches , faits avec des regards terribles et d'un ton altéré par la colère , à un signal convenu , les quinze mille hommes tirent leurs sabres et les tiennent suspendus sur la tête des coupables. Les généraux se jettent à ses pieds , le supplient de pardonner ; tous implorent à grands cris sa miséricorde. Le sultan se laisse apaiser. « A votre prière , je suspends la punition des coupables ; qu'ils aillent chercher leur » grâce dans les bastions et sur les boulevards des » ennemis. » L'assaut , après cette scène , fut terrible , et suivi d'autres aussi acharnés. Cependant *Soliman* auroit bien pu n'être pas plus heureux dans son entreprise que *Mahomet* , s'il ne s'étoit pas trouvé un traître dans la ville , dans le conseil même , enfin le chancelier de l'ordre , qui lui donnoit avis

de tout ce qui se passoit, et lui dictoit les mesures qu'il devoit prendre. La jalousie seule, le dépit de n'avoir pas été élu du grand-maître, poussèrent ce religieux à cette perfidie. A la vérité, il fut découvert et puni; mais ayant été chargé des approvisionnemens de vivres et de munitions de guerre, la ville, par sa trahison infâme, se trouva dans un état de dénûment qui hâta sa reddition.

La capitulation, aussi avantageuse que pouvoit l'espérer une ville réduite aux dernières extrémités, fut observée fidèlement. *Soliman* traita le grand-maître avec égard et distinction. *Villiers*, accablé de chagrin, n'en veilla pas moins à la sûreté de ceux qui abandonnoient l'île. Outre les chevaliers, plus de quatre mille habitans suivirent la fortune de l'ordre. Le grand-maître s'embarqua le dernier, après avoir donné à ceux qui s'écarteroient l'ordre de le rejoindre à Candie. Quand tout le monde y fut à-peu-près réuni, il en partit pour l'Italie, et s'arrêta en chemin à Messine. Son arrivée avoit été annoncée publiquement; toute la ville se trouva sur le rivage.

Au lieu du pavillon ordinaire de la religion, il avoit arboré une bannière sur laquelle étoit représentée la sainte Vierge tenant son fils mort entre ses bras, avec cette légende, *afflictis spes ultima rebus* (la dernière ressource dans l'affliction). Tout le monde avoit les yeux attachés sur ce vénérable vieillard. Le vice-roi lui offrit de la part de l'empereur Charles-Quint la ville et le port de Messine pour entrepôt de sa flotte. L'archevêque, les grands, les nobles, le

peuple, par une triste et muette admiration, lui témoignèrent la part qu'ils prenoient à sa situation.

Où le conduisit au palais dans un morne silence. Le regret d'avoir été obligé de remettre entre les mains des infidèles une île où ses prédécesseurs avoient régné avec tant de gloire pendant près de deux cents ans, se manifestoit dans toutes ses actions, dans tous ses discours, et jusque dans ses regards; mais sa douleur n'ôtoit rien à sa vigilance, Il prodiguoit ses soins aux malades et aux blessés, et leur procuroit tous les secours qui étoient en son pouvoir. Quand sa colonie se fut un peu rétablie, il se remit en mer, débarqua dans le golfe de Baies, et alla voir ce qu'il pouvoit espérer du peuple. Il ne tira d'*Adrien VI* que des promesses, et seroit resté dans l'état le plus embarrassant, si la mort n'eût enlevé ce pape, peu affecté des maux de l'ordre. Il fut remplacé par *Jules de Médicis*, qui avoit été religieux de Malte. Le premier service que ce pape rendit à l'ordre fut une bulle qui défendoit aux religieux de s'en séparer; par là il empêcha la dissolution qui paroissoit inévitable.

Il leur fixa ensuite pour séjour Viterbe, place de l'État ecclésiastique, en attendant qu'on eût trouvé quelque lieu plus convenable. Après beaucoup de négociations, dans lesquelles le désintéressement de Charles-Quint ne brille pas, il leur céda l'île de Malte, à la condition onéreuse de se charger de la défense de la ville de Tripoli, qui exigeoit une forte garnison et une grande dépense. Ne pouvant trouver mieux, le grand-maître accéda à de pareilles propo-

sitions. L'ordre prit possession de l'île en 1530 ; et ses chevaliers portent encore aujourd'hui le nom de *chevalier de Malte*. *Villiers de l'Île-Adam* s'appliqua à fortifier l'île, qu'on trouva sans défense. Il mourut dans un âge très-avancé. On grava sur son tombeau : « C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune. »

Les précautions prises par *l'Île-Adam* pour fortifier la nouvelle demeure de l'ordre servirent à faire échouer une seconde entreprise de *Soliman*. Piqué de ce que ces prétendus corsaires dont il vouloit purger les mers en prenant Rhodes continuoient à les infester, il donna ordre à *Sinan-Bassa*, qu'il envoyoit assiéger Tripoli, de détruire en passant ce nid de pirates ; mais, quand *Sinan* eut mis pied à terre, et qu'il eut considéré attentivement la situation du château Saint-Angé et ses boulevards, il dit à un corsaire qui le pressoit de former son attaque : « Vois-tu ce château ? Certainement l'aigle ne pouvoit jamais choisir pour placer son nid une pointe de rocher plus escarpée ; il faudroit avoir des ailes comme lui pour y venir, et toutes les forces du monde ne pourroient jamais l'y forcer. » Cependant, pour ne pas désobliger entièrement ce corsaire, qui étoit fort puissant, *Sinan* ravagea l'île, et mit le siège devant la capitale. La bonne contenance des assiégés le força de se retirer.

Soliman fit encore contre l'ordre, en 1565, sous *Jean de La Valette*, quarante-septième grand-maître, une tentative qui a été la dernière attaque

importante que la religion ait essuyée. Un homme qui imagineroit dans son particulier les événemens imprévus et bizarres qui peuvent avoir lieu dans un siège ne pourroit rien inventer de plus extraordinaire que ceux qu'a tracés la plume de l'historien de Malte. Il ne se détermina, dit-on, à faire cette espèce de roman qu'après avoir long-temps et inutilement attendu les mémoires véritables qu'on lui promettoit ; quand ils arrivèrent, il répondit : « J'en suis fâché, il est trop tard, mon siège est fait. » Cette anecdote, si elle est vraie, avertit de se tenir en garde contre les historiens panégyristes ; mais eût-on outré dans les détails, il n'en reste pas moins certain qu'on ne peut montrer plus de fermeté, de bravoure, d'activité qu'en montrèrent le grand-maître et ses chevaliers. *La Valette* fut blessé sur la brèche : quand on voulut le faire retirer, il répondit : « Puis-je à soixante-onze ans finir plus glorieusement qu'avec mes frères. » Repoussés avec la dernière opiniâtreté, les Turcs se retirèrent ; sans doute pour ne plus reparoître sur cette terre imbibée de leur sang. *La Valette*, sur le principal remplacement qui avoit été le théâtre de sa gloire, bâtit une ville appelée de son nom *la Cité-la-Valette*. Le couvent et la résidence des chevaliers y ont été transportés ; comme il ne falloit pas laisser languir l'ouvrage, quand l'argent manquoit, on payoit avec une monnoie de cuivre qu'on reprenoit en donnant la valeur première, lorsque l'argent revenoit. On y lisoit,

Non œs, sed fides ; le métal n'y fait rien , c'est la confiance.

Il a été conclu avec les Turcs , en 1724, une trêve de vingt ans , à charge d'être renouvelée , si les parties en convenoient. Pendant sa durée , les Maltais doivent jouir dans les états du grand-seigneur des mêmes privilèges que les Français. On stipule l'échange et le prix des esclaves. Le sultan ne pourra secourir les Barbaresques , et le traité sera nul dès qu'un prince chrétien aura guerre avec la porte. En 1798 , *M. de Hompesch* étant le soixante-huitième grand-maître , les Français qui se rendoient en Égypte , sous la conduite du général *Napoléon Bonaparte* , s'emparèrent de la cité , réputée jusqu'alors imprenable. Pendant cette occupation , *Paul I* , empereur de Russie , zélé pour la conservation de l'ordre , s'en déclara protecteur , et même grand-maître , quoique schismatique. L'année suivante , un blocus étroit des forces navales combinées d'Angleterre et de Naples força le général *Vaubois* , après une longue et généreuse défense , à remettre la place à la première de ces deux puissances. Il fut stipulé depuis , à la paix d'Amiens , en 1802 , que Malte retourneroit à l'ordre , auquel il fut donné un nouveau grand-maître , *M. Thommasi* , et une nouvelle organisation , qui excluait toute langue française ou anglaise ; mais , à l'époque fixée pour l'exécution du traité , les Anglais , qui voyoient dans cette île le poste le plus important , soit pour dominer dans la Méditerranée , soit pour

sur
Ég
mo
cue
fin
rest
qui
terr
cert
arri

entre
at
Se
li
ju
de
N
la

En
l'inté
connu
où , a
des c
On n
celles

surveiller de nouvelles expéditions des Français en Égypte, expéditions qui pouvoient porter un coup mortel à leur commerce de l'Inde, refusèrent d'évacuer l'île. Un *ultimatum* impérieux de leur part mit fin à quatre mois de négociations infructueuses, et la restitution de Malte devint ainsi le motif de la guerre qui se ralluma, en 1803 entre la France et l'Angleterre. Quelle qu'en soit l'issue, il paroît à peu près certain que le sort de l'ordre est décidé, et qu'il est arrivé au terme de son existence.

EUROPE,

entre la mer Noire, la Méditerranée, l'Océan atlantique, la mer Glaciale et la Russie d'Asie. Son étendue en longueur est d'environ 1100 lieues, depuis le cap Saint-Vincent au sud-ouest jusqu'aux monts Poyas au nord-est, et sa largeur de 900 lieues du nord au sud, depuis le cap Nord en Norwége jusqu'au cap Matapan dans la Morée.

En quittant l'Afrique, cette vaste péninsule dont l'intérieur est ignoré, et dont les côtes sont à peine connues, on se promène avec plaisir dans l'Europe, où, au lieu de déserts et de bêtes sauvages, on trouve des campagnes habitées, cultivées par des hommes. On n'y marche pas non plus sur des ruines, comme celles qui couvrent l'Asie et l'Afrique dévastées; mais

des cités florissantes annoncent que cette partie du monde est encore dans la vigueur de l'âge. Les sciences et les arts y ont fixé leur domicile ; et si la vertu n'est pas toujours l'apanage des peuples qui l'habitent, les lois, la police, la religion, mettent au vice un frein qui le rend moins hardi. L'Europe seule fournit à l'histoire moderne plus de matière que le reste de l'univers ; mais il est à craindre que les faits trop ressemblans n'aient pas le charme de la singularité. Les Européens, en se pressant sur leur terrain circonscrit, ont effacé l'empreinte de la nature. Ils sont modelés les uns sur les autres, dans leurs mœurs, dans leur politique, dans leurs guerres. Enfin dans leur gouvernement on remarque un caractère d'uniformité, qui, de toutes ces nations, semble n'en faire qu'une.

ESPAGNE,

péninsule, entre la Méditerranée et l'Océan ; elle tient au continent par la France, dont elle est séparée par les monts Pyrénées. Histoire. Castille. Aragon. Leurs rois.

L'EUROPE commence par l'Espagne, pays qui est séparé de l'Afrique par un détroit peu large. Cette contrée a eu beaucoup de peine à ne former qu'un seul tout. On doit se rappeler que du temps des Carthaginois et des Romains l'Espagne étoit divisée

en états indépendans. Les Romains, qui s'y étoient rendus si puissans, en conservèrent quelques parties sous leur domination. Les autres furent envahies par les Suèves, les Goths, les Visigoths et les Vandales. A la puissance de ces peuples, qui se sont détruits les uns les autres, a succédé celle des Maures, qui ne réunissoient pas sous leurs lois la totalité de la péninsule. Ils en ont été expulsés. L'Espagne s'est réunie tout entière sous *Ferdinand* et *Isabelle*; mais, comme si ces provinces devoient encore se séparer un jour, elles ont conservé le nom de royaumes, et, sous un même sceptre, elles ont des coutumes, des usages, des lois qui les distinguent les unes des autres.

L'Espagne a été très-riche en mines d'argent, ce métal qu'elle va actuellement chercher au bout du monde. On y trouvoit aussi de l'or. Le sol est presque partout très-fertile. Elle est traversée par de belles rivières fort poissonneuses. Entre ses plaines riantes s'élèvent des montagnes chargées d'arbres de toute espèce, percées en quelques cantons de cavernes qui présentent de superbes horreurs au voyageur étonné. La chasse y est abondante. On y trouve, non les bêtes féroces de l'Asie et de l'Afrique, mais celles des climats plus tempérés, comme les loups et les ours. Le ciel est serein et l'air doux. Les chaleurs, sans être excessives, y sont cependant quelquefois trop fortes pour l'agrément : la terre produit le remède, oranges, limons, et autres fruits rafraîchis-

sans en abondance. On recueille du miel, de l'huile et d'excellent vin.

La laine d'Espagne jouit d'une réputation méritée. Les brebis qui donnent la plus fine voyagent perpétuellement l'été sur les montagnes, et l'hiver dans les chauds pâturages des provinces méridionales. Un troupeau est ordinairement composé de dix mille bêtes, et confié à la garde de quarante bergers qui ont un chef. Il y a entre ces chefs une correspondance pour ne pas se rencontrer ni se croiser dans leur marche. Un chef général donne les ordres et rend compte aux propriétaires. Quelques-uns ont jusqu'à quarante mille brebis, qui donnent annuellement un produit net de six mille livres au moins. Ces troupeaux ambulans forment un total de cinq millions de têtes. Le roi en possède la plus grande partie.

On ne compte guère en Espagne que dix à onze millions d'habitans. L'Espagnol en général conserve deux grands traits de caractère : une patience étonnante dans le malheur, et une fierté qui lui fait supporter tous les maux plutôt que de s'humilier. Sa sobriété et son aversion pour l'ivresse datent de la plus haute antiquité. Peu de nations ont été jugées plus sévèrement, et avec plus d'injustice et d'ignorance. On la dit superstitieuse, parce qu'elle est inviolablement attachée à la religion de ses pères. L'inquisition a long-temps imprimé la terreur dans cette contrée. Ce tribunal est plus sévère en Espagne qu'à Rome. Les plus grands seigneurs s'honoroient autrefois du

titre de familiers de l'inquisition ; mais depuis longtemps il n'est plus si redoutable. De l'aveu même de M. de Bourgoing , ce tribunal est aujourd'hui une institution très-utile. On taxe les Espagnols d'être rodomonts, c'est-à-dire, de vanter leur courage au-delà de la réalité ; mais, s'ils se vantent , ce n'est pas du moins sans droit , et l'on citeroit mille circonstances dans lesquelles les bandes espagnoles ont fait preuve de la plus grande valeur. Ils sont soldats fermes et inébranlables , et très-déliçats sur le point d'honneur. La jactance qu'on leur reproche tient peut-être à leur langue , qui est grave , sonore , et quelquefois emphatique.

Les maîtres des mines du Potosi sont très-pauvrement habillés dans les campagnes. Leurs maisons mal meublées sentent la misère ; mais cette pauvreté , qui est plus qu'apparente , ils la préfèrent à l'aisance qu'ils pourroient acquérir par le travail. Rien n'approche pour un Espagnol du plaisir de ne rien faire , surtout pour un Espagnol de la classe qu'on appelle *populace* dans les villes. Les auberges ne présentent pas plus d'opulence. Elles ne vous offrent le couvert que pêle-mêle avec les mulets , leurs conducteurs et les autres bêtes de charge. Il faut tout porter avec soi , ou aller acheter soi-même en arrivant le boire et le manger , heureux quand on en trouve ! et le lendemain , comme si l'hôte s'étoit donné beaucoup de peine , il vous demande pour le *bruit* ou l'*embarras*.

Les combats de taureaux forment un amusement particulier pour l'Espagne , et font les délices des

grandes villes. On lâche dans l'arène un taureau rendu furieux par les piqûres qu'on lui a faites; le cavalier l'attend la lance en arrêt; s'il manque son coup, il est presque inévitable que le taureau éventre le cheval, culbute et blesse quelquefois grièvement le cavalier. Avant que le taureau soit mis hors de combat, il y a souvent plusieurs *torreadors*, c'est-à-dire *tueurs de taureaux*, emportés presque mourans hors de l'arène aux cris d'applaudissement des amphithéâtres. On conçoit peu le plaisir que trouvent les Espagnols à cette espèce de boucherie. Il est vrai que les femmes y viennent bien parées, et les hommes se répandent dans les balcons pour faire leur cour; c'en est assez pour deviner d'où provient et ce qui perpétue le goût de ce spectacle chez une nation galante, qui apprécie la valeur par la témérité. On dit l'Espagnol jaloux; ce reproche ne paroît pas sans fondement; et s'il est permis de juger des mœurs d'un peuple par son théâtre, presque toutes les pièces espagnoles, même celles qui imitent nos anciens *mystères*, ont pour nœud un *imbroglio* de jalousie.

Les princes goths, suèves, visigoths, vandales, ont régné ou ensemble, ou séparément, en Espagne, depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'au commencement du huitième. Pendant ce long espace de temps, les cours des princes en Espagne ont toujours été agitées par des troubles de religion. Ils étoient les uns ariens, les autres catholiques. Quelquefois les deux religions se succédoient rapidement dans le

même lieu. Les évêques avoient beaucoup d'influence. Les conciles ont été fréquens. On y agitoit également les matières civiles et ecclésiastiques. Il en est sorti de sages réglemens de mœurs et de police qui ont contribué à donner de l'éclat à l'empire des Goths et des Visigoths.

Le règne de ces derniers en Espagne date de l'an 466. Ils y vinrent du midi de la France, où *Théodoric I.*, leur roi, sorti d'Italie, s'étoit formé un puissant royaume, dont Toulouse étoit la capitale. *Théodoric* laissa cette couronne à *Thorismond*, son fils aîné, qui fut tué par *Théodoric II*, son cadet; et celui-ci le fut par *Euric*, troisième frère.

Euric étendit en France le royaume de son père, et soumit les provinces entre le Rhône et la Loire. Après ces conquêtes, ayant appris que les restes des Romains, anciens maîtres de l'Espagne, et les Vandales de l'Afrique s'en disputoient la domination, il y fit passer ses troupes victorieuses, confina les uns et les autres dans les extrémités, s'empara des plus belles provinces, revint en France, et fixa son séjour à Arles. L'Espagne fut gouvernée par des officiers que les princes visigoths de France y envoyoient.

Theudis, grand seigneur visigoth, se trouva revêtu de cette dignité lorsque la famille directe de *Théodoric I* s'éteignit à force d'assassinats. Les Visigoths d'Espagne l'é lurent roi en 531. Il fut assassiné, sans qu'on sache pour quel motif. *Theudégisille*, son successeur, le fut aussi; mais on en sait la raison : c'est qu'il étoit cruel et dissolu. *Agila*,

que les meurtriers mirent sur le trône, tomba de même sous le fer assassin au moment qu'il alloit livrer bataille à *Athanagilde*, compétiteur qu'on lui avoit suscité. Celui-ci régna tranquillement et glorieusement. Il n'eut que des filles, qui furent mariées au loin.

Sa succession excita des troubles. On élut *Liwa*; il étoit descendant en ligne collatérale de *Théodoric*, dont les descendans avoient hérité des états que ce prince possédoit dans les Gaules. Après l'extinction de la ligne directe, *Liwa*, se trouvant avoir le choix des deux couronnes, préféra celle des Gaules, et donna, vers 572, celle d'Espagne à *Leuwigilde*, son frère.

Leuwigilde fit reconnoître de son vivant ses fils *Hermenegilde* et *Recarède*, ses successeurs. Le monarque favorisoit ouvertement l'arianisme, s'il ne le préféroit pas. *Hermenegilde* étoit zélé catholique. La religion rendit ennemis le père et le fils. Ils en vinrent aux armes. Après une bataille malheureuse, *Hermenegilde* tomba entre les mains de son père, qui le fit mourir.

Sous ce roi, les Vascons désertèrent l'Espagne, et allèrent s'établir en France; mais il gagna d'autres sujets en subjuguant les Suèves, qui possédoient la Lusitanie. *Leuwigilde* étoit équitable, dit-on, et en même temps ambitieux, deux qualités incompatibles. Il fut législateur et exécuter inflexible de ses lois, habile à saisir les conjectures. On remarquera que c'est cette habileté qui le rendit vainqueur des Suèves,

dont le trône étoit moins ferme , et aussi ensanglanté que celui des Visigoths. Les frères se tuoient ; les grands déposoient les rois ; la religion dominante étoit tantôt catholique , tantôt arienne. *Lewigilde* , survenant au milieu de ces troubles , détruisit ce gouvernement , et s'empara du royaume en 584.

Recarède , son fils , apporta sur le trône d'Espagne une réputation de capacité et de bravoure qu'il avoit méritée en secondant son père dans les guerres qu'il avoit soutenues. Il se déclara pour la religion catholique , qui avoit coûté la vie à *Hermenegilde* , son frère. Les ariens conjurèrent contre lui. Il échappa à leurs pièges , les punit , et régna tranquillement jusqu'en 601. Pendant les cent ans qui suivent , la couronne d'Espagne resta comme suspendue par un fil , et les princes ne faisoient pour ainsi dir que l'essayer en la plaçant sur leur tête.

Ainsi , à *Recarède* succède *Liwa II* , son fils , qu'on assassine. On proclame *Viteric* , son meurtrier. Après quelques années de règne , il est poignardé. *Gundemard* , légitimement élu , et qui donnoit des espérances , meurt au bout de trois ans. On choisit un seigneur nommé *Sisebut*. Il aimoit les lettres , n'en fut pas moins guerrier , et porta ses armes victorieuses en Afrique. Les Espagnols furent si enchantés de son gouvernement , qu'à sa mort ils nommèrent roi *Recarède II* , son fils. Il vécut peu. Pendant vingt ans que régna *Sisebut* , son frère , *Chintilla* , ou fils , ou proche parent de *Sisebut* , se fit une telle réputation de capacité et de courage , qu'après la mort de ce prince il fut

élu roi en 623. Il détruisit entièrement la domination des Romains en Espagne, et chassa les plus puissans d'entre eux. Après douze ans d'un règne illustré par des vertus, se croyant bien ferme sur son trône, il devint vicieux et fut déposé. On le déclara indigne de la couronne, et ses enfans furent eux-mêmes déclarés inhabiles à régner.

Ses sujets lui substituèrent *Sisenand*, qui laissa vivre son prédécesseur; chose à remarquer, *Chintilla* le remplaça. Il fit passer en loi que quiconque, pendant la vie du roi, chercheroit par des sortilèges à découvrir le temps de sa mort, seroit lui-même privé de la vie. *Chintilla* chassa les Juifs d'Espagne, et laissa la couronne à *Tulga*, son fils, que sa jeunesse et quelques défauts firent déposer. On lui donna pour successeur un vieillard nommé *Chindasuinthe*. Il s'associa son fils *Recesuinthe*. Malgré les efforts d'une faction de mécontents, qui ne le voyoient qu'avec regret porter le sceptre de son père, il se soutint et se fit aimer. Les Espagnols auroient voulu avoir un roi du choix de ce prince; mais il se refusa à l'invitation qu'ils lui firent.

Après la mort de *Recesuinthe*, en 656, les électeurs se trouvèrent embarrassés. Les vœux se réunissoient pour *Wamba*, seigneur dont l'âge, les vertus et l'expérience donnoient l'espérance d'un bon gouvernement; mais il déclara que, se connoissant mieux qu'un autre, il ne pouvoit ni ne devoit accepter. Un de ces électeurs prend la parole et dit : « En jetant les yeux sur vous, nous n'avons été gui-

» dès par aucun autre motif que celui du bien public. Vous, vous prétendez préférer votre repos et les douceurs d'une vie indépendante au bien de la patrie. Quiconque s'obstine à n'y pas contribuer est autant ennemi de l'état que celui qui cherche à lui nuire. » En finissant , il met la main sur la garde de son épée , et menace de le percer , s'il n'accepte.

Wamba se rend.

Il réalisa les espérances qu'on avoit conçues. Des révoltés l'attaquèrent. Il les vainquit et leur pardonna. Sa douceur fit hasarder sur lui un attentat perfide. *Ervige*, arrière-petit-fils d'*Hermenegilde*, martyr de la foi catholique, dans le dessein de ressaisir le sceptre arraché à son bisaïeul , fait donner à *Wamba* une potion qui le jette dans le délire. Pendant l'accès, on lui coupe les cheveux et on le revêt d'un habit de pénitent. En revenant dans son bon sens, *Wamba* se trouve tondu et couvert d'un froc. Des historiens prétendent que la raison ne lui revint pas entière, ou qu'il n'en fit pas un usage complet , puisqu'il se soumit sans murmure à la loi qui déclaroit déchu pour toujours de la dignité royale tout homme qui avoit pris l'habit monastique. On croit qu'il ne fut pas fâché de cet événement , qui lui permettoit de quitter une couronne dont le poids l'avoit effrayé , et qu'il n'avoit prise que malgré lui. Il la céda sans difficulté à *Ervige*, qui se fit confirmer sur le trône par un concile en 683.

Par scrupule et comme par réparation , au bout de quatre ans d'un sage gouvernement , il se fit raser lui-

même , prit l'habit de moine et mit le sceptre aux mains d'*Égiza*, neveu de *Wamba*. *Égiza* eut aussisur sa promotion au trône des scrupules, qui furent levés par la décision d'un concile. Une autre assemblée d'évêques y confirma *Witiza*, son fils. Le suffrage des prélats ne donna à ce prince ni raison ni vertus. On l'accuse d'extravagance et de vices. Rarement les vices portés à l'excès vont sans l'extravagance. Dans ses débauches, *Égiza* ne respectoit pas les personnes les plus distinguées. On ne sait comment il mourut, ni comment lui succéda *Roderic*. Un seigneur de sa cour, nommé le comte *Julien*, avoit une fille d'une rare beauté, appelée *la Cava*. *Roderic* attenta à son honneur. *Julien*, indigné, appela les Sarrasins d'Afrique. Ils vinrent sous le commandement du borgne *Tarif*, général de *Musa*, gouverneur de Mauritanie, lieutenant lui-même de *Valid*, calife de Damas. Comme il y avoit dans ces troupes syriennes beaucoup de Maures africains, on s'est accoutumé à appeler Maures ces conquérans mahométans. *Roderic* vit le sceptre d'Espagne échapper de ses mains et de celles des Visigoths. Une seule bataille décida du sort de cette nation. Cette bataille si mémorable se donna en 712, dans les plaines de Xérès. *Roderic* y disparut. Quelques historiens disent que sous un habit d'ermite il alla cacher son chagrin vers les frontières de Portugal, où il vécut ignoré pendant que les Maures, profitant de leur victoire, soumettoient son royaume.

[712.] *Musa*, instruit des succès de son général

Tarif, accourut en Espagne à la tête d'une armée grossie par le bruit répandu à dessein en Afrique qu'on accordoit aux soldats le pillage des villes, et qu'on leur partageoit les terres des vaincus. Il divisa cette multitude en trois corps. Le premier, sous *Abdalaziz*, son fils, reçut ordre de soumettre les côtes de la Méditerranée; le second corps, celles de l'Océan; avec le troisième, commandé sous lui par *Tarif*, il se destina l'intérieur des royaumes. La terreur les précédait. Toutes les villes se rendirent à l'envi. Il n'échappa à l'épée et à l'esclavage qu'un petit nombre entre les plus distingués du clergé et de la noblesse, qui se sauvèrent dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes.

Abdalaziz, prince doux et aimable, traita favorablement les habitans de la partie qui lui étoit échue. *Musa*, son père, retournant en Afrique, lui confia le gouvernement de toute sa conquête. Il la gouverna avec les égards dont il avoit déjà fait preuve. Cette indulgence lui fit tort auprès des capitaines de sa nation. Ils le soupçonnèrent de vouloir se rendre maître absolu par le concours des Espagnols qu'il ménageoit, et ils l'assassinèrent. Son successeur fit la guerre à outrance, et ne laissa aux seigneurs visigoths, de leur ancienne monarchie, que quelques contrées rudes et montueuses du plus beau pays de l'Europe.

Rassemblés dans les cavernes affreuses des Asturies, les réfugiés se choisirent, en 718, un roi du sang de leurs princes. Don *Pélage*, qu'ils élurent,

joignoit la prudence à la valeur. Il commença la guerre avec une poignée de soldats , mais braves et déterminés. Toujours victorieux et jamais enflé de ses victoires , il n'avançoit qu'avec circonspection dans la plaine. A mesure qu'il chassoit les Maures de son voisinage , il mettoit ses conquêtes à l'abri d'une invasion subite par les fortifications dont il entouroit les villes. Ainsi se formèrent les petits royaumes d'Oviédo et de Léon. Les Maures tâchèrent de s'opposer à ces progrès. Les efforts respectifs, d'un côté pour avancer, de l'autre pour arrêter, ont duré sept cents ans dans un état de guerre continuelle. Pendant ce long intervalle se sont établies des souverainetés qui ont couvert l'Espagne de royaumes , gouvernés tantôt par des mahométans, tantôt par des chrétiens. L'histoire de ce temps est un vrai chaos d'expéditions militaires et d'intrigues. A quelques nuances près, tous ces événemens se ressemblent. Il suffira d'extraire quelques traits des plus frappans. Comme les voyageurs engagés dans des déserts posent des signaux pour reconnoître leur route , nous sèmerons quelques dates , afin qu'on n'erre pas tout-à-fait à l'aventure.

[719.] Don *Pélage* laissa son trône déjà affermi à don *Favila*, son fils. Les seigneurs, après la mort de celui-ci , arrivée en 739 , élurent don *Aiphonse I^{er}*, son beau-frère. Il se montra digne de ce choix , et étendit son royaume. Son fils, don *Froila*, obligea les ecclésiastiques de quitter leurs femmes , et battit les Maures. Il étoit très-sévère , et redouté de ses peu-

ples. Jaloux de son frère *Bimaran*, qui s'en faisoit aimer, il le poignarda de sa main, et fut lui-même assassiné. *Aurelio*, son cousin, lui succéda. Comme il ne laissa point d'enfans, et que *Bermude*, son frère, étoit diacre, on élut *Silo*, son parent.

Après sa mort, arrivée en 785, les seigneurs lui donnèrent pour successeur don *Alphonse II*, fils du cruel *Froila*. La réputation de son père lui fit tort. Les peuples ne le virent sur le trône qu'avec répugnance. *Mauregat*, son oncle, profitant de ces dispositions, s'en empara. Il caressa les Maures et fut intime ami d'*Abderame*, dit le *Miramolin*. Cette liaison déplut; mais il n'en régna pas moins tranquillement. Quand il mourut, on auroit volontiers remis don *Alphonse* sur le trône; mais les électeurs craignirent son ressentiment, et lui firent une nouvelle injustice en choisissant *Bermude*, ce diacre auquel *Silo*, son parent, avoit été substitué. *Bermude* paroît n'avoir accepté le sceptre que pour donner à don *Alphonse* le temps d'effacer les préventions élevées contre lui. Aussitôt qu'il les vit dissipées, quoiqu'il eût des enfans lui-même, il remit la couronne à don *Alphonse* en 791.

L'histoire connoît ce prince sous le nom d'*Alphonse le Chaste*: on pourroit ajouter le *Victorieux*, car il triompha souvent des Maures. Cependant il eut à essuyer des révoltes, et fut même emprisonné. Délivré de ses fers, il gagna les cœurs par sa clémence, et continua à vaincre les Maures. Il abdiqua dans sa vieillesse, en 842, afin de passer quelques années

tranquilles, et recommanda aux électeurs don *Ramire*, son cousin. Celui-ci, troublé par des rébellions, ne fut pas aussi indulgent que son prédécesseur ; on l'aima moins ; mais il se fit également estimer par ses succès contre les Maures. Cette estime prépara à *Ordogno I* l'accès du trône. A sa mort, en 866, ce prince laissa ce royaume plus étendu qu'il ne l'avoit reçu de ses prédécesseurs, à *Alphonse III*, son fils, surnommé le *Grand*.

Il acquit ce titre après l'épreuve de l'adversité. Chassé du trône presque en y montant, rappelé peu de temps après, il le fit briller toujours de l'éclat de ses victoires. Elles n'en éloignèrent pas les chagrins domestiques, toujours les plus sensibles. Don *Garcie*, son fils, se révolta. Le père irrité le tint trois ans en prison. Cette sévérité causa des murmures. La reine, sa mère, don *Ordogno*, son frère, demandèrent hautement la liberté du captif, et se montrèrent en état de se la faire accorder. Le vieux roi, voyant la guerre civile près de s'allumer, assemble les états du royaume en 910. Ses deux fils étoient présens. Il dit : « Pendant le cours d'un long règne, je n'ai tra-
» vaillé que pour le bonheur de mon peuple. Je ne
» changerai pas de conduite sur la fin. Puisque vos
» vœux appellent au trône don *Garcie*, je lui rési-
» gne ma couronne, et je donne la Galice à don *Or-
» dogno*. » On ne s'attendoit pas à cette conclusion. Les enfans embrassent les genoux de leur père, le conjurent de garder le diadème ; mais il reste ferme dans sa résolution. Il vécut encore deux ans, et fit

une campagne glorieuse contre les Maures, qu'il n'alla cependant combattre qu'avec la permission de son fils. On est redevable à *don Alphonse* d'une chronique des rois ses prédécesseurs.

Don Garcie, si désiré, ne remplit pas les vœux de ses sujets. Il étoit rude et sévère, et mourut peu regretté. Son frère *Ordogno II*, qui le remplaça, étoit au contraire ouvert, affable, et se fit généralement aimer au commencement de son gouvernement; mais ses belles qualités ne se soutinrent pas. Son humeur s'aigrit, apparemment par des revers qu'il essuya dans une guerre contre les Maures. Il devint cruel dans sa cour, injuste dans sa famille, qu'il remplit de troubles en répudiant sa femme, qui ne méritoit pas cet affront. Il eut deux fils, *don Alphonse* et *don Ramire*, qui ne lui succédèrent pas. On proclama son frère *Froila*, qui ne vécut que treize mois.

Après sa mort, on en revint aux fils d'*Ordogno*; *Alphonse*, l'aîné, fut proclamé. A peine avoit-il pris les rênes du gouvernement, qu'il déclara qu'il se croyoit incapable de les tenir. Il les remit à *don Ramire*; mais à peine six mois se furent écoulés, qu'à l'instigation de quelques seigneurs ce prince inconséquent voulut les reprendre. Trois enfans de *Froila*, son oncle, manifestèrent aussi des prétentions et levèrent des troupes. *Don Ramire* fit son frère et ses trois cousins prisonniers, et leur fit crever les yeux. Il dompta l'humeur turbulente des comtes de Castille, qui s'arrogeoient de grands privilèges, et vainquit un roi maure, dont il exigea l'hommage, puis il abdica.

qua afin de voir son fils *Ordogno III* paisible possesseur de la couronne.

Les comtes de Castille portoient impatiemment le joug que leur avoit imposé don *Ramire*. *Ordogno* avoit épousé la fille de *Ferdinand de Gonzalès*, l'un des plus puissans d'entre eux. Les liens de cet hymen, plus serrés par la politique que par l'amour, se relâchèrent à la vue d'*Elvire*, fille d'un grand seigneur de Galice, dont le monarque fut épris. Il répudia la Castillanne et épousa la Galicienne, qui lui donna un fils, nommé don *Bermude*. Les Castillans saisirent volontiers cette occasion de s'affranchir. Sous prétexte de venger l'affront fait à leur princesse, ils prirent les armes. *Ordogno* mourut dans cette guerre. La Galicienne, ne se voyant qu'un fils en très-bas âge, transigea de la couronne avec don *Sanche*, frère de son mari. Il ne la porta pas tranquillement. Le Castillan don *Gonzalès* lui opposa *Ordogno IV*, fils d'*Alphonse l'Aveugle*. Il épousa la Castillane, qui avoit été répudiée, et qui devint ainsi une seconde fois reine de Léon, où étoit alors le siège des rois espagnols. *Ordogno* chassa don *Sanche*. Don *Sanche* eut recours à *Abderame*, prince mahométan, roi de Cordoue, qui le rétablit. Don *Ordogno*, qu'on a surnommé *le Mauvais*, alla se cacher chez d'autres mahométans. On n'en a plus entendu parler. Sous don *Sanche*, les Normands se jetèrent pour la seconde fois sur l'Espagne. Ce prince mourut empoisonné en 964.

Les seigneurs, voulant gouverner, mirent sur le

trône don *Ramire III*, son fils, âgé de cinq ans. Il régna tranquillement tant qu'il fut sous la tutelle de la reine, sa mère, et d'une tante, nommée dona *Elvire*. Ces princesses savoient contenir les grands sans les choquer. Elles marièrent leur pupille. Se croyant affranchi par l'hymen, il négligea leur conseils et mécontenta la noblesse. Elle s'assembla et élut *Bermude II*, fils d'*Ordogno III*, époux d'*Elvire*, la Galicienne. Don *Ramire* hasarda une bataille contre lui, et mourut après l'avoir perdue. *Bermude* fut très-malheureux contre les Maures. Ils prirent Léon, sa capitale, et la ruinèrent; mais il gagna ensuite la bataille d'Osuma, dans laquelle cent mille hommes, dit-on, restèrent sur la place.

Après sa mort, arrivée en 1014, les seigneurs eurent encore le plaisir d'avoir un enfant à placer sur le trône. La régence de sa mère fut heureuse. *Alphonse V*, hors de tutelle, se conduisit en grand prince. Il rebâtit sa capitale, euhardit ses sujets contre les Maures qui reparoissoient en force. Sa mort trop prompte consterna le royaume; mais les belles qualités que montrait *Bermude III*, son fils, rassurèrent les peuples. Malheureusement il périt dans une bataille contre *Ferdinand*, roi de Castille, qui avoit épousé dona *Sanche*, sa sœur. En *Bermude III* finit la ligne masculine de *Recarède le Catholique*. Les états de Léon et d'Oviédo, assemblés en 1037, donnèrent leur couronne à don *Ferdinand*, roi de Castille, époux de dona *Sanche*, beau-frère et vainqueur de *Bermude*. Ces royaumes

avoient été plus de trois cents ans dans la même famille.

On croit que le nom de *Castille* vient des *châteaux* que les seigneurs réfugiés, lors de l'envahissement des Maures dans cette partie de l'Espagne, y bâtirent pour se mettre à l'abri de leurs efforts. Ils vécurent d'abord comme en république, ou du moins ils avoient un conseil commun où se prenoient les décisions pour la paix et pour la guerre. Des juges qu'ils se donnoient jugeoient les différends. A ces juges succédèrent des comtes, qui devinrent, on ne sait comment, vassaux des rois de Léon. On a vu qu'ils étoient turbulens et peu soumis. Le dernier d'entre eux fut assassiné. Don *Sanche*, roi de Navarre, qui avoit épousé son héritière, s'empara de la Castille, et l'érigea en royaume. Il la donna à *Ferdinand*, son fils, qui y joignit, comme on l'a dit, la couronne de Léon.

Si l'on a été fatigué de la longue file de ces rois passant rapidement devant les yeux comme des figures d'optique, on le seroit encore davantage s'il falloit fixer des regards attentifs sur les faits confus qui remplissent le cadre de leurs règnes. Il suffira de se représenter l'ensemble, sauf à distinguer les particularités les plus piquantes.

On voit déjà dans la malheureuse Espagne quatre royaumes chrétiens, Galice, Léon, Oviédo et Castille. Il y en avoit beaucoup plus de mahométans, Cordoue, Séville, Jaen, Tolède, Valence, Sarra-gosse, Huesca. Il n'y avoit presque pas de ville un

peu importante qui ne se donnât le titre de royaume. Les Maures possédoient la partie du sud, la plus fertile, la plus agréable, la plus étendue; les chrétiens, celle du nord, rude, montueuse, moins riche, mais plus facile à défendre. Chacun avoit derrière soi des auxiliaires qu'il appeloit au besoin. Les Maures en tiroient de l'Afrique, qui leur vomissoit des hordes dévastatrices par un trajet de quatre lieues. Les chrétiens en tiroient de France, qui leur fournissoit un plus petit nombre de combattans, mais très-agueris. Le zèle de la religion ajoutoit à la rivalité des deux partis, et à la haine qui alluma des feux dans l'Espagne, et la couvrit de ruines et de cadavres pendant cinq cents ans.

Ferdinand I, assis, comme nous l'avons dit, sur le trône de Castille, réunit en 1037 le titre de roi de Léon, tant par le suffrage des états que du chef de dona *Sanche*, sa femme. La douceur de son gouvernement lui gagna l'affection de ses nouveaux sujets comme il avoit celle des anciens. Il attaqua les Maures, rendit tributaires les rois de Tolède, de Saragosse et de Séville.

Sous son règne, comme si les chrétiens n'avoient pas assez de leur animosité religieuse contre les Maures, il s'en alluma une entre eux à l'occasion de la liturgie. Un légat du pape voulut introduire la liturgie romaine et la rendre exclusive. Beaucoup d'évêques prétendirent conserver la liturgie ancienne, qu'on a nommée *mosarabique*. Cette contrariété d'opinions causa des différends qui ne se terminèrent pas sous

Ferdinand. Ce prince, auquel on donne beaucoup de prudence, en manqua singulièrement étant près de mourir. Il fit de ses états trois royaumes, qu'il partagea entre ses trois fils : à don *Sanche* il donna la Castille ; [Léon et les Asturies à don *Alphonse*, le second de ses fils ; et à don *Garcie*, le troisième, la Galice et le Portugal, qui n'étoit pas encore royaume.

Les trois frères armèrent bientôt et s'attaquèrent l'un l'autre. Il résulta de leurs combats que don *Alphonse* resta seul maître, et qu'il distribua aux héritiers de ses frères ce qu'il voulut de leurs états. Le Portugal fut alors, vers 1096, érigé en royaume. Alors aussi arrivèrent en Espagne les Almoravides, tribu d'Arabes que les petits rois maures d'Espagne appelèrent à leur secours contre *Alphonse*, qui menaçoit de les détruire. Mais ils trouvèrent dans *Joséph*, chef de ces Almoravides, un auxiliaire plus dangereux qu'*Alphonse* n'étoit un ennemi redoutable. L'Almoravide fit entendre à ses protégés qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour se défendre que de se réunir sous ses ordres, et, sous prétexte de protection, il les asservit. Le même système régloit la conduite d'*Alphonse* à l'égard des petits rois chrétiens. Les deux grands chefs se mesurèrent plusieurs fois. *Alphonse* perdit la dernière bataille ; mais la victoire coûta si cher aux Maures, qu'ils n'en tirèrent aucun avantage. *Alphonse* avoit entre ses capitaines *le Cid*, que le plus grand de nos poètes tragiques a rendu si célèbre. Ce monarque survécut à cinq fem-

mes
de C
épou
Alph
Ce
ne r
prem
doux
cons
faire
noiss
tenu
haine
croye
Urra
riage
éloign
On le
et se
On v
se cor
vainc
son fi
tions
il ne
d'Ara
Ar
menc
rend
riage

mes; la sixième lui ferma les yeux. Il laissa ses états de Castille et de Léon à dona *Urraque*, sa fille, épouse du roi d'Aragon, et la Galice à un fils nommé *Alphonse*, qu'elle avoit eu d'un premier mariage.

Cette princesse, hautaine, impérieuse, prétendit ne regarder son époux, en Castille, que comme le premier de ses sujets. Il paroît que ce mari étoit doux et pacifique. Par ses insinuations et par les conseils qu'il fit donner à la reine, il tâcha de lui faire sentir ce qu'elle lui devoit; mais elle ne connoissoit d'autres devoirs que ceux auxquels on étoit tenu envers elle. La mésintelligence dégénéra en haine ouverte. *Urraque* chassa de sa cour ceux qu'elle croyoit affectionnés à son époux. Il les rappela. *Urraque*, piquée, affecta des scrupules sur son mariage, parce qu'il y avoit entre eux une parenté éloignée. Ce fut un prétexte pour quitter le palais. On les réconcilia : elle se trouva traitée froidement, et se retira encore. Cette fois elle leva des troupes. On vit les deux époux, chacun à la tête d'une armée, se combattre sous les murs de Burgos. La reine fut vaincue, mais non déconcertée. Elle fit couronner son fils roi de Castille, quoique, selon les dispositions testamentaires d'*Alphonse*, son grand-père, il ne dût prendre ce titre qu'après la mort du roi d'Aragon, son beau-père.

Armée du droit procuré à son fils, la reine recommence la guerre. Elle assemble un conseil, et le rend assez complaisant pour faire déclarer son mariage nul. Toujours insatiable d'autorité, *Urraque*

prétend exercer en Galice, dont son fils étoit seul monarque, la même puissance qu'en Castille. Les seigneurs galiciens n'acquiescèrent pas à sa volonté. De là une nouvelle guerre. On n'en vint cependant pas à une bataille. Des médiations accordèrent la mère et le fils, et les firent vivre ensemble.

Il paroît que le dégoût d'*Urraque* pour son mari ne s'étendoit pas à tous les hommes. On lui fit l'affront de lui enlever sous les yeux le comte de *Larza*, son favori. Cette injure et d'autres causes la brouillèrent de nouveau avec son fils. Elle prétendoit qu'il ne tenoit son royaume de Galice que comme relevant d'elle, et elle y faisoit souvent des coups d'autorité fort désagréables pour le prince. On croit que, fatigué de ces contestations et de leurs tristes effets, il la fit arrêter, et qu'elle mourut d'une fausse couche en 1126. Une autre opinion est qu'elle fut frappée de la mort en se sauvant d'une église dont elle emportoit les trésors pour recommencer la guerre. Son fils s'accommoda aussitôt avec son beau-père, qui lui rendit sans difficulté les places qu'il tenoit en Castille.

[1137.] *Alphonse VIII* s'appliqua à réparer les brèches que tant de divisions avoient faites à l'autorité royale, dont les seigneurs avoient usurpé une partie. Il repoussa aussi les Maures, qui n'avoient pas négligé de profiter de ces discordes. Les victoires qu'il remporta lui méritèrent le titre d'empereur d'Espagne, titre qui n'a jamais été porté que par lui.

[1
mour
expos
toient
peloit
dinar
s'éleva
ses pr
étoit d
mites
se for
La vil
Maure
pas as
donnèr
mier
fendre
lasque
Ces d
habitan
sous la
rent le
autre
nombr
cence
roboien
ches d
avoient
qu'eux

[1157.] *Sanche*, son fils, ne régna qu'un an, mourut fort regretté, et laissa un enfant de trois ans exposé aux dangers causés par ceux qui se disputoient l'avantage de gouverner sous son nom. Il s'appeloit *Ferdinand II*. Son oncle, nommé aussi *Ferdinand*, fut un des compétiteurs. Le jeune prince s'éleva au milieu de ces troubles. L'oncle abandonna ses prétentions, ou les fit peu valoir, occupé qu'il étoit du soin de contenir les infidèles dans leurs limites. Il fut aidé par deux ordres de chevaliers qui se formèrent alors, le premier appelé *de Calatrava*. La ville de ce nom étoit menacée d'un siège par les Maures. Les templiers la possédoient : ne se croyant pas assez forts pour repousser l'ennemi, ils l'abandonnèrent. Le roi déclara qu'il la donneroit au premier gentilhomme qui se présenteroit pour la défendre. Un vieux gentilhomme, nommé *Diégo Velasquez*, s'y jeta avec un abbé, nommé *Raymond*. Ces deux hommes inspirèrent tant de courage aux habitans, que la ville fut sauvée. Ils y établirent, sous la règle de Cîteaux, un ordre auquel ils donnèrent le nom de *Calatrava*. Celui de *saint Jacques*, autre ordre militaire, a une bizarre origine. Un grand nombre de jeunes gentilshommes, rendus, par la licence des guerres, capables de tous les excès, se déroboient dans les montagnes de Léon aux recherches de la justice. Don *Pèdre Fernandez*, qu'ils avoient établi leur chef, non moins répréhensible qu'eux, imagine de former de ces libertins une con-

grégation destinée à combattre les infidèles. Devenus soldats religieux en vertu des privilèges de ce nouvel état, ils se trouvèrent soustraits aux recherches de la justice, et l'activité de leur courage changeant d'objet, ils se rendirent utiles à la patrie.

[1175.] La chevalerie étoit fort en vogue. Les rois contractoient par elle une espèce de confraternité. À *Ferdinand* avoit succédé *Alphonse IX*, son fils. Il eut un règne glorieux et fut renommé pour sa sagesse. Le roi de Léon, de son temps, se fit honneur de recevoir de lui le titre de chevalier et l'accolade. Dans cette cérémonie, le récipiendaire baisoit la main de celui qui lui donnoit l'ordre. *Alphonse* prétendit faire valoir cette politesse comme un acte d'hommage, et une guerre s'alluma à cette occasion : tant les souverains doivent être circonspects dans les moindres actions ! Ce monarque laissa la couronne à *Henri I* [1214], son fils, en bas âge, sous la tutelle de *Berengère*, sa fille aînée. *Henri* mourut d'accident. *Berengère* se fit reconnoître à sa place, et remit le sceptre à don *Ferdinand*, son fils, qu'elle maria à *Béatrix de Souabe*.

[1217.] *Ferdinand III* a été surnommé *le Saint*, apparemment à cause de son zèle pour la religion chrétienne et de ses succès, et parce qu'il a imité autant convertir les infidèles que les vaincre. Sous son règne, l'archevêché de Tolède acquit les grands biens qui ont rendu son prélat le plus riche des bénéficiers entre ceux qui ne sont pas souverains. Il les doit aux

conquêtes d'un archevêque de cette ville sur les infidèles. *Ferdinand* les lui abandonna pour être réunies aux possessions de son église.

[1252.] On a donné à *Alphonse X*, son fils, le surnom de *Sage*. Cette qualité est cependant démentie par plusieurs actions qui ne respirent pas une grande sagesse. Il s'obstina long-temps à retenir le titre d'empereur d'Allemagne, que les Allemands lui avoient déferé, dans l'embarras de trouver un autre chef. Il méditoit à ce sujet une expédition qui auroit pu être très-onéreuse à l'Espagne ; mais ses sujets, plus sages, s'y opposèrent. *Alphonse* quitta aussi plusieurs fois son royaume pour entreprendre des voyages peu importans pendant que ses états étoient attaqués par les Maures. Il en laissa la défense à don *Sanche*, son fils. Cette confiance donna au jeune prince un goût pour l'autorité qu'il marqua trop en prenant, pendant une absence de son père, le titre de régent. Le père obtint qu'il l'abdiqueroit ; mais la mésintelligence continua et augmenta tellement entre le père et le fils, qu'ils en vinrent aux armes. Le vieux monarque deshérit son fils, et le chargea de malédictions par son testament, qu'il rétracta cependant au lit de mort.

[1284.] Don *Sanche IV*, qui lui succéda, n'étoit que le cadet de ses enfans. Il avoit un frère aîné, nommé don *Ferdinand*, qui mourut dans la force de l'âge, et laissa de dona *Blanche*, sa femme, fille de saint *Louis*, don *Alphonse* et don *Ferdinand*, nommés de *La Cerda*. Comme fils de l'aîné,

la couronne devoit leur appartenir ; mais don *Sanche* se l'étoit fait destiner par des états qu'il assembla dans un temps que ses armes étoient supérieures à celles de son père. Ces états décidèrent que, don *Ferdinand* étant mort avant le roi son père, et ses enfans n'étant pas fils de roi, c'étoit don *Sanche*, né pour ainsi dire sur le trône, qui devoit en hériter. *Alphonse* ne s'embarrassa pas de faire rétracter cette décision portée malgré lui. Il la crut suffisamment annulée par son testament qui destituoit son fils don *Sanche* ; mais, comme il rétracta les dispositions de son testament avant de mourir, don *Sanche* continua de s'autoriser de la décision de états, et prit le sceptre. Les *La Cerda* s'enfuirent en Aragon avec *Blanche*, leur mère, et *Yolande*, leur grand mère, qui fut irritée de ce que son fils cadet dépouilloit ses petits-fils, enfans de l'ainé.

On se doute que les neveux, parvenus à un âge où l'ambition commence déjà à parler, ne virent pas sans chagrin l'usurpation de leur oncle ; mais, malgré leur désir de recouvrer leur bien, les circonstances les déterminèrent à se prêter à un accord. Il fut fait sous la garantie et sous la protection de la France. Don *Sanche* donna le royaume de Murcie aux enfans de *La Cerda* à condition d'hommage à la couronne de Castille. Un dédommagement si inégal n'étoit pas capable de les satisfaire. Les mécontents de Castille, qui étoient en grand nombre, trouvoient toujours les *La Cerda* disposés à se joindre à eux. Don *Sanche* eut encore une autre cause d'inquiétude dans les

pré-
auqu
avoit
laiss
Touj
acqu
nana
dix c
surmo
[1
Mari
prin
trouv
époux
disput
parent
dant s
d'avo
des ci
Entou
qui ré
son fil
dresse
sa bon
les affa
que lo
assez
peu m
fusa d'

prétentions d'un de ses frères, nommé don *Juan*, auquel leur père, dans le testament qu'il abrogea, avoit donné le royaume de Séville. Don *Sanche* lui laissa une partie de l'autorité, mais sans titre de roi. Toujours incertain dans la possession d'un bien mal acquis, ce monarque fit couronner son fils *Ferdinand* à l'âge d'un an. Ce jeune prince n'en avoit que dix quand son père mourut. Don *Sanche IV* fut surnommé *le Brave*.

[1295.] *Ferdinand IV* avoit pour mère dona *Marie*, une des plus habiles et des plus vertueuses princesses qui aient jamais occupé le trône. Elle se trouva dans de mortels embarras à la mort de son époux, jusqu'à la légitimité de son fils, qui lui étoit disputée. On soutenoit que son mariage étoit nul par parenté. Elle fut obligée de faire venir de Rome, pendant son veuvage, les dispenses qu'on lui reprochoit d'avoir omis de prendre.

Pour concevoir son mérite, il faut avoir une idée des circonstances difficiles où cette reine se trouva. Entourée de princes, de grands seigneurs turbulens, qui réussirent souvent à lui enlever la confiance de son fils, elle la regagnoit par sa douceur et sa tendresse, comme elle obtenoit l'estime des peuples par sa bonté, son équité et l'ordre qu'elle mettoit dans les affaires. Le monarque ne fut jamais plus heureux que lorsqu'il suivit ses conseils, et il paya souvent assez cher la faute de s'en être écarté. Ce prince, peu maître de lui-même dans ses emportemens, refusa d'écouter la justification de deux frères, nommés

Carvajal, qu'on avoit accusés devant lui. Il les condamna à être précipités du haut d'un rocher escarpé. Sur le bord du précipice, ils citèrent *Ferdinand* à comparoître dans trente jours au tribunal de Dieu. Quelques jours après, le monarque se sentit indisposé, et mourut le dernier jour du terme de la citation.

[1312.] En perdant son fils, la reine eut du moins la satisfaction de donner des soins à l'éducation d'*Alphonse XI*, son petit-fils, qui n'avoit que trois ans. Elle le conduisit jusqu'à douze, et mourut, comme elle avoit vécu, avec les sentimens d'une piété sincère sans affectation, et la réputation d'avoir même relevé l'éclat de la dignité royale par celui de ses vertus, affligée seulement de laisser son pupille environné de cabales et d'intrigues. Elle lui donna des avis salutaires qui germèrent promptement.

Dès l'âge de quinze ans, *Alphonse* prit en main les rênes du gouvernement, et les mania avec autant de fermeté que de dextérité. Il fit mourir ceux des seigneurs séditieux qu'il ne put gagner. Quoique ce ne fût qu'après des preuves de révolte, il est condamnable de les avoir fait tomber plutôt sous le fer des assassins que sous le glaive de la justice. Il avoit une femme légitime avec laquelle il vécut froidement. Il en eut cependant un fils nommé don *Pèdre*. Toute sa tendresse étoit pour *Léonore de Gusman*, veuve d'une très-grande beauté, qui lui donna une belle lignée, dont *Henri de Transtamare* fut le chef. Sous ce règne, il n'y eut contre les Maures aucune

action
cune
qu'en
deva
[1
lui s
donn
sa m
Gus
quoie
ne p
fait c
posoi
roi é
mont
ménat
reine
fils le
sant
nales
qu'en
- Ja
pargu
ses i
égare
dout
homm
ment
pouv
dité

action mémorable. Les deux nations, en proie chacune à des divisions intestines, demeurèrent réciproquement tranquilles. Cependant *Alphonse* mourut devant Gibraltar, qu'il assiégeoit.

[1359.] Don *Pèdre*, qu'on a surnommé *le Cruel*, lui succéda. La première marque de cruauté qu'il donna lui fut en quelque manière commandée par sa mère. Elle ne pouvoit pardonner à *Léonore de Gusman* de lui avoir ravi le cœur de son époux, quoique la belle veuve eût déclaré hautement qu'elle ne prétendrait jamais à la main du roi, et qu'elle eût fait cette protestation dans un moment où on lui proposoit d'obtenir la couronne par un divorce auquel le roi étoit porté. De plus, la favorite avoit toujours montré beaucoup d'égards pour l'épouse; mais ces ménagemens furent moins puissans sur l'esprit de la reine que le souvenir de l'injure. Elle obtint de son fils le sacrifice de sa rivale, qui fut tuée en embrassant ses enfans. C'est là première tache dans les annales de don *Pèdre*. Elles ne sont plus ensuite écrites qu'en caractères de sang.

Jamais don *Pèdre* ne pardonna; jamais il n'épargna personne dont la mort pouvoit faire cesser ses inquiétudes ou remplir ses coffres. On cite à cet égard un trait unique. Un petit roi mahométan, redoutant ses armes, avoit offert de venir lui rendre hommage. Il arrive avec une suite nombreuse, richement et superbement paré. La vue d'une proie qui pouvoit ne coûter qu'un crime affreux excite la cupidité de don *Pèdre*. Il reçoit l'hommage. Puis, sur

quelque prétendue violation d'un article du traité, il déclare criminel ce roi, devenu son vassal, le fait conduire avec son cortège dans un champ, où on les massacre tous, et il s'empare de leurs déponilles.

Don *Pèdre* assassina parens, alliés, ministres, favoris ; personne n'étoit en sûreté auprès de lui. Cependant l'amour entra dans cette âme féroce. Il s'attendrit pour *Marie Padilla*, demoiselle de qualité, que d'infâmes courtisans, ses parens, lui présentèrent pour profiter du crédit d'une maîtresse. Le cœur plein de cette passion, don *Pèdre* épousa *Blanche* de Portugal, riche héritière. On prétend qu'il ne lui donna la main que pour l'enlever à un seigneur castillan qui l'avoit obtenue. Il ne vit la princesse portugaise que le jour de son mariage et deux jours de la même semaine, et la reléqua dans un château, où elle vécut tristement trois ou quatre ans. Enfin il la fit mourir, sans qu'on voie d'autres motifs de sa cruauté que le désir de se décharger des frais de sa prison.

Padilla suivit la reine de près. Une mort naturelle épargna peut-être un crime à l'inconstance de son amant ; car on peut tout conjecturer d'un pareil monstre ; cependant il n'en étoit pas encore arrivé auprès d'elle à l'indifférence, si on en juge par les regrets qu'il marqua. Afin de légitimer les enfans qu'il avoit eus d'elle, il dit l'avoir épousée avant son mariage avec la princesse portugaise. Il restoit trois témoins de cette cérémonie. Le quatrième, celui même qui avoit enflammé le cœur du prince de cet amour

illégal
frère
ils a
d'ab

Il
épar
mian
dout
lors
qui
gal ;
indu
et de
ne s
pass
rabb
roya
emb
l'av
vita
pag
leur
réun
tran
nom
des
A
vici
Cas
mên

illégitime, y avoit trouvé sa punition de la part des frères de *Padilla*. Jaloux de la faveur de cet homme, ils avoient employé le crédit de leur sœur pour obtenir d'abord son éloignement, ensuite sa mort.

Il est étonnant qu'un roi si avide de sang ait épargné ses frères, les enfans de *Léonore de Gusman*, surtout l'aîné, *Henri de Transtamare*. Sans doute la Providence réservoir ce vengeur. Échappé, lorsque sa mère fut tuée, des mains de don *Pèdre*, qui lui fit même bon accueil, il se retira en Portugal; mais le roi de Castille se repentit bientôt de son indulgence. Il employa tous les moyens d'insinuation et de violence pour se faire remettre son frère. *Henri*, ne se croyant pas en sûreté si près de son ennemi, passa en France. Il y arriva dans un moment favorable. *Charles V*, dont la sagesse rétablissoit le royaume troublé par les guerres civiles, se trouvoit embarrassé des brigands qui l'infestoient. On fit, de l'aveu de ce monarque, des proclamations portant invitation à ceux qui voudroient aller conquérir l'Espagne, où il y avoit un butin immense à faire. On leur marquoit un lieu de rassemblement. Cet appât réunit tous ces aventuriers sous les drapeaux de *Bertrand du Guesclin* et du comte de *La Marche*, nommés chefs de l'expédition. Il s'y joignit même des capitaines anglais, jaloux d'acquérir de la gloire.

Don Pèdre ne put résister à l'impétuosité de ces vieilles bandes. Elles placèrent *Henri* sur le trône de Castille. Chassé de son royaume, don *Pèdre* prit le même expédient que son rival, et alla en Guyenne

trouver le prince *Édouard*, surnommé le prince *Noir*, pour contre-balancer la gloire des Français ; l'Anglais n'hésita pas à lui fournir des secours. Lui-même marcha à la tête d'une armée, battit les Français à la journée de Navarette, et fit même du *Guesclin* prisonnier. *Henri* fut obligé de fuir à son tour. Il revint en France, sa ressource ; ce ne fut pas inutilement. Comme il avoit été très-fidèle à accomplir les promesses qu'il avoit faites à ses auxiliaires, il en trouva de nouveaux. La tyrannie de don *Pèdre* devint horrible. Elle effraya même le généreux *Édouard* qui avoit replacé ce monstre sur le trône. Les Français volèrent de nouveau en Espagne. *Henri de Transtamare* reconquit rapidement les pays qu'il traversa. Les deux frères se rencontrèrent en 1539 sous les murs du château de Montiel, chacun à la tête d'une armée qui devoit décider de leur sort. Le combat ne fut pas long. Les troupes de don *Pèdre* cédèrent au premier choc. Il se renferma dans le château, mais, hors d'état de s'y défendre, faute de vivres et d'eau, il proposa à *du Guesclin* qui étoit revenu à cette expédition, une grosse somme d'argent pour le laisser échapper. Soit par simple confiance, ou sous la garantie de quelques conditions, don *Pèdre* se rend dans la tente du général français. *Henri* y entre en même temps bien accompagné. Les deux frères se saisissent par le corps, et dans ce combat singulier don *Pèdre* est tué par *Henri de Transtamare*.

Don *Pèdre* n'avoit épargné aucun des parens de

don
gneu
mes
voir
ses y
de fa
mett
ses a
trent
cinq
gieus
en p
seule
qui l
[
tille.
voien
pouri
prin
peu
de l
Hen
laisse
cont
cour
avoi
des
men
que
I

don *Henri* tombés entre ses mains, ni aucun des seigneurs attachés à son frère, non plus que leurs femmes et leurs enfans. Il se rassasioit du plaisir de les voir expirer. Il lui arriva, après avoir fait tuer sous ses yeux un de ses frères, fils de *Léonore de Gusman*, de faire ranger le corps dans une autre salle pour se mettre tranquillement à table. A voir la multitude de ses assassinats, croiroit-on que ce monstre n'avoit que trente-quatre ans lorsqu'il mourut? Il laissa cent cinquante millions en or et en argent, somme prodigieuse pour le temps, sans compter un trésor immense en pierres précieuses. *Marie de Padilla* ne fut pas sa seule maîtresse; on lui en connoît encore deux autres qui lui donnèrent des enfans.

[1369.] Don *Henri II* prit le titre de roi de Castille. Il récompensa noblement les étrangers qui l'avoient aidé, et en retint le plus qu'il put à son service, pour imposer tant aux seigneurs castillans qu'aux princes qui voudroient attaquer son droit, à la vérité peu légitime, puisqu'il restoit encore des descendans de *La Cerda* à qui le trône appartenoit de droit. *Henri* l'occupa glorieusement pendant dix ans, et le laissa bien affermi à don *Juan* [1379], son fils. Non content d'un si bel héritage, ce prince prétendit à la couronne de Portugal, du chef d'une princesse qu'il avoit épousée. Les débats sur cet article amenèrent des guerres. Les peuples en souffrirent nécessairement; mais on juge, par la composition des armées, que les hostilités n'étoient pas fort ruineuses.

Leur force consistoit principalement dans les com-

pagnies d'hommes d'armes. Quoique chaque homme d'armes eût des fantassins qui lui étoient attachés, cependant ils étoient en moindre nombre que lorsqu'on forçoit tous les hommes d'un pays de quitter l'agriculture pour voler aux combats. Il s'étoit aussi établi, par les lois de la chevalerie, une réciprocité d'égards. Les chevaliers juroient de ménager les femmes et les enfans, de respecter les choses sacrées, et d'épargner tous ceux qui ne se défendoient pas. Ces chevaliers non seulement étoient fidèles eux-mêmes à ces lois, mais tenoient à honneur de les faire observer par ceux qu'ils réunissoient sous leurs enseignes.

La férocité militaire s'adoucit aussi par la galanterie, qui, aussi-bien que la religion, faisoit la base de la chevalerie. Hors du combat, les chevaliers mahométans et chrétiens se regardoient comme amis, et jouissoient dans leurs châteaux réciproques des droits et des douceurs de l'hospitalité. La recherche des aventures périlleuses étoit leur principale occupation : ils en faisoient naître lorsqu'il ne s'en rencontroit pas. On s'envoyoit des cartels pour faire avouer que la beauté de sa dame l'emportoit sur la beauté de la dame de son adversaire. Il n'étoit pas rare de trouver de ces chevaliers retirés, par mécontentement ou pour d'autres raisons, dans des états ennemis; des Maures chez les chrétiens, ou des chrétiens chez les Maures.

Quelques chevaliers castillans qui étoient dans ce cas demandèrent à revenir dans leur patrie; don *Juan* les reçut avec bonté, Comme on lui avoit parlé

de leur adresse à manier un cheval, il voulut les voir manœuvrer. Le coursier que le roi montoit s'anima à la vue des autres, l'emporta et broncha avec tant de roideur, qu'il le jeta par terre, tomba sur lui, et l'écrasa : prince digne d'un meilleur sort, renommé pour sa bonté, son équité et son amour pour les peuples. On le vit tenté de quitter la couronne, chagrin de ne pouvoir rendre ses sujets aussi heureux qu'il auroit voulu.

[1390.] Don *Henri III*, son fils, n'avoit pas onze ans quand il lui succéda. Le trésor se trouvoit chargé de l'entretien de six princesses, sœurs, mères, tantès, cousines, sans compter les enfans de don *Pèdre le Cruel*. Toutes étoient magnifiquement entretenues. Lorsque *Henri* fut devenu majeur, il voulut retrancher de la splendeur de ces traitemens. Sa parcimonie excita des troubles. En général, ce qui reste à dire de la Castille, jusqu'au moment où, réunie avec l'Aragon, elle ne fit plus qu'un royaume, n'est véritablement qu'un procès de famille prolongé pendant plus d'un siècle. Les possesseurs de ces couronnes ne s'étoient pas plus tôt mis d'accord sur un point, que de nouvelles prétentions occasionnoient de nouveaux débats, ou, comme nous l'avons dit, des procès dont l'issue dépendoit, non pas, ainsi qu'en les particuliers, de la bonté des titres et de l'éloquence des avocats, mais de la force des armes et de l'habileté à s'en servir.

[1408.] *Henri III* mourut empoisonné à l'âge de vingt-huit ans. Sans dire la cause de ce crime, on

en connoît l'auteur, qui fut un médecin juif. Ce prince étoit aimé et méritoit de l'être ; il fut d'autant plus regretté, qu'il laissa pour héritier un enfant de quatorze mois, nommé don *Juan II*. En mourant, le roi l'avoit recommandé à don *Ferdinand*, son frère, qui ne trompa point ses espérances. Il repoussa avec indignation les insinuations des grands qui l'engageoient à prendre lui-même la couronne. Il la conserva à son neveu, et géra la tutelle conjointement avec la reine, mère du jeune prince. Malheureusement elle n'eut pas long-temps la ressource des conseils d'un prince si désintéressé : il fut appelé au trône d'Aragon. La reine continua d'élever son fils et de l'instruire le mieux qu'elle put au milieu des cabales. Elle ne put l'amener à l'âge de gouverner par lui-même ; don *Juan* n'avoit pas douze ans quand elle mourut. Il tomba entre les mains d'un de ses cousins, qui, sous prétexte de le mettre en sûreté, le retint prisonnier. Don *Alvare de Lune*, connétable de Castille, l'affranchit de ses liens, et devint son favori et son conseil.

Quand les grands virent l'empire que ce service donnoit au connétable sur l'esprit du roi, craignant la capacité du connétable, ils conjurèrent sa perte. Il paroît que don *Alvare* étoit un homme grave et sévère. Il ne put plaire à la reine, princesse de Navarre. Elle éleva le prince des Asturies, son fils dans des sentimens peu favorables, non-seulement au connétable, mais encore au roi. Ce prince fut fléau de son père : il prit les armes contre lui,

conce
parvi
en li
dans
le tro
ils se
que c
étoit
ces et
le mo
et le f
même
les de
qu'ils
entrev
arrétés

Don
devant
roît q
nistre
qui es
d'une
senten
» mes
mestiq
dit : «
» ple
» grat
tendu
flambe

concert avec sa mère , le fit prisonnier , le relâcha , parvint encore à s'en saisir , et le remit de nouveau en liberté. Don *Alvare* ne manqua jamais au roi dans ces circonstances critiques : les mécontents , qui le trouvoient toujours en tête , avoient soin , quand ils se rapprochoient de don *Juan* , de lui représenter que c'étoit l'autorité qu'il donnoit au connétable qui étoit cause de leurs révoltes. A force de remontrances et d'imputations ils vinrent à bout de dégoûter le monarque. Dans une conférence qu'eurent le père et le fils , conférence ménagée par le connétable lui-même pour tâcher de procurer la paix , il paroît que les deux princes se sacrifèrent réciproquement ceux qu'ils haïssoient ou craignoient. A la suite de cette entrevue , plusieurs seigneurs des deux côtés furent arrêtés , proscrits et exécutés.

Don *Alvare* , abandonné par le roi , fut traduit devant un tribunal qui le condamna à la mort. Il paroît que plusieurs accusations intentées contre ce ministre étoient fondées jusqu'à un certain point ; mais qui est-ce qui sortiroit pur de l'examen rigoureux d'une grande et longue autorité ? Quand on lui lut sa sentence , il dit : « J'ai mérité encore davantage par » mes péchés. » Et , apercevant de l'échafaud un domestique du prince des Asturies , il l'appela et lui dit : « Dites à votre maître qu'il ne suive pas l'exem- » ple du roi son père dans les récompenses dont il » gratifiera ses anciens serviteurs. » L'échafaud étoit tendu de noir ; on y voyoit un crucifix entre deux flambeaux allumés. Don *Alvare* fit dévotement sa

prière, se coucha tranquillement sur un tapis, comme s'il alloit s'endormir. Le bourreau lui plongea un poignard dans la poitrine et lui coupa la tête. Il avoit gouverné le roi et le royaume avec un pouvoir absolu pendant trente ans. On le regarde assez communément comme une victime d'état, dont tout le crime fut d'être le très-habile ministre d'un prince foible. Don *Juan* mourut un an après son favori. Il laissa d'une seconde femme un fils et une fille nommés don *Alphonse* et dona *Isabelle*, qu'il recommanda au prince des Asturies; leur frère, appelé don *Henri IV*, qui lui succéda.

[1454.] Ce prince, qui avoit reproché à son père de garder un favori, et qui, sous ce prétexte, lui avoit fait la guerre, de concert avec sa mère, en prit un lui-même, nommé *Bertrand de La Cueva*. La reine devint mère d'une infante appelée dona *Jeanne*. Le roi donna à la naissance de cet enfant la plus grande célébrité. Elle fut déclarée héritière de Castille. Cette affectation étoit un motif de plus pour rendre sa légitimité suspecte. On ne se cachoit pas de l'appeler *Bertranda*, petite *Bertrande*. Don *Henri* ne réussit pas à se réhabiliter dans l'opinion publique en prenant une maîtresse. Ce ne fut qu'un désordre de plus dans sa cour.

Deux favoris se disputoient les bonnes grâces du roi : *Bertrand de La Cueva*, dont nous avons parlé, et le marquis de *Villena*. Il semble que don *Henri* se fit un plaisir de les aigrir l'un contre l'autre en donnant à l'un et à ses amis les dépouilles de l'autre

et de
tiroit

A

qu'il

rival

favor

tentic

reine

de P

haute

marie

Elle v

Vill

meng

pour

qu'il

dona

ronne

trône

ligue

gager

frère,

eut e

rent

désig

V

chosc

Ce r

princ

craig

et de ses partisans, à mesure qu'il leur rendoit ou retiroit sa faveur.

A la longue , *Villena* l'emporta. Il étoit naturel qu'il fût contraire à *Bertranda* , réputée fille de son rival ; mais sans doute il eut des raisons de lui être favorable : et afin d'écarter un objet qui fixoit l'attention des grands au préjudice de la fille de la reine , il proposa à *Henri* de marier sa sœur au roi de Portugal. *Isabelle* , qui peut-être pressentoit la haute fortune qui l'attendoit , répondit qu'elle ne se marieroit que du consentement des états de Castille. Elle vivoit avec *Alphonse* à la cour du roi leur frère. *Villena* , de nouveau mécontent du roi , qui commençoit à lui préférer un autre favori , entreprit , pour mortifier ce prince , de faire échouer le dessein qu'il avoit d'engager les grands à reconnoître sa fille , dona *Jeanne* ou *Bertranda* , héritière de sa couronne : il se proposa au contraire de faire assurer le trône à don *Alphonse* , frère du roi , et forma une ligue pour exécuter ce projet. Il commença par engager *Alphonse* et *Isabelle* à quitter la cour de leur frère , afin de n'être plus sous sa puissance. La ligue eut ensuite un plein succès. Les mécontents déposèrent *Henri* dans une assemblée tenue à Placentia , et désignèrent *Alphonse* pour le remplacer.

Villena , qui ne vouloit peut-être pas pousser les choses à ce point , se défendit de souscrire à cet acte. Ce refus irrita l'archevêque de Tolède , son oncle , principal promoteur de cette intrigue. Le marquis , craignant de perdre les bonnes grâces et la riche suc-

cession du prélat, qui étoit fort caduc, feint une maladie, reçoit les sacremens, et fait un testament dans lequel il recommande à l'archevêque sa femme et ses enfans. Cette confiance du neveu apaise l'oncle. Le roi regagne le parti qui venoit de le déposer, en promettant sa sœur à don *Pèdre de Giron*, frère de *Villena*. *Isabelle*, qui étoit entre les mains du marquis, auroit peut-être eu bien de la peine à éviter cet hymen, si *Giron* ne fût mort de maladie en venant pour célébrer ce mariage, dont tous les préparatifs étoient faits.

La ligue subsistoit toujours. Le roi leva des troupes. Il y eut une bataille qui n'amena aucun résultat décisif. Quelques villes rentrèrent sous l'obéissance du roi; mais ce qui le remplaça solidement sur le trône, ce fut la mort du jeune *Alphonse*, qu'on ne dit pas avoir été provoquée, quoiqu'elle fût subite. Les mécontents offrirent la couronne à *Isabelle*. Elle les remercia, et se contenta du titre d'héritière. Cette modération toucha le roi, mais ne le toucha pas assez pour le faire consentir au mariage de la princesse avec *Ferdinand*, fils du roi d'Aragon. Cependant il s'accomplit malgré *Villena*, qui mit tout en œuvre pour empêcher une alliance par laquelle *Isabelle* alloit devenir indépendante de lui. Afin de contre-balancer le crédit de la princesse, et le pouvoir qu'elle acquéroit dans le royaume, le favori insinua au roi de chercher pour *Bertrando* un époux qui pût soutenir ses droits. On crut l'avoir trouvé dans la personne du duc de Berry, frère de *Louis XI*. Elle lui

fut fiancée de loin. Il mourut; on en chercha un autre. Celui-ci ne promettoit pas une protection si puissante; mais il pouvoit causer de grands troubles en Castille, ce qui étoit très-conforme aux désirs de *Villena*. Il tira donc d'Aragon don *Henri*, prince du sang de Castille, qui vivoit obscur dans ce royaume. Il vint, ne fut pas goûté, et se retira lorsqu'on songeoit à le congédier.

Villena, n'ayant pas trouvé dans le refuge d'Aragon ce qu'il cherchoit pour dona *Jeanne*, alla en Portugal négocier le mariage du roi avec elle. Pendant son absence, le roi de Castille vit sa sœur, et *Ferdinand*, son mari. Il leur fit non-seulement des caresses de parent, mais encore des honneurs distingués. *Villena*, qui en fut instruit, toujours maître de l'esprit du roi, quoique éloigné de lui, inspira de telles préventions contre les époux, que, si la princesse n'eût fait promptement sauver son mari, et si elle-même n'eût trouvé un asile sûr dans la citadelle de Ségovie, son frère l'auroit fait arrêter. Une maladie grave, dont le marquis fut attaqué en revenant de Portugal, et qui devint mortelle, délivra *Isabelle* de cet ennemi dangereux. Son fils le remplaça dans une partie de ses dignités et dans les bonnes grâces du roi; mais il ne les posséda pas long-temps. *Henri IV*, surnommé *l'Impuissant*, mourut et nomma dona *Jeanne* son héritière.

On dit que ce prince étoit pieux et religieux; mais ses procédés envers son père, son indolence et son

défaut d'application n'obscurcirent que trop ces bonnes qualités, s'il les eut. Il fit la fortune de ses favoris, et ruina ses sujets. Sans être cruel, il fit couler des torrens de sang par ses imprudences. Si *Jeanne* n'étoit pas sa fille, pourquoi l'institua-t-il son héritière ? Si elle l'étoit, pourquoi ne la défendit-il pas mieux ? Le jugement le plus favorable qu'on puisse porter de ce prince, c'est qu'il souhaita d'être bon roi ; mais il ne fit aucun effort pour le devenir. « Sa vie, dit un auteur, est un miroir où les souverains peuvent apprendre ce qu'ils doivent éviter » pour régner glorieusement. »

[1136.] La mort de *Henri IV* donna lieu à l'union de la Castille et de l'Aragon. Malgré le droit que ce prince avoit prétendu donner à *Bertranda* de lui succéder en la déclarant son héritière, on étoit si persuadé qu'elle n'étoit point sa fille, que d'un commun accord les grands déferèrent la couronne de Castille à *Isabelle*, sœur de *Henri*, laquelle portoit déjà celle d'Aragon avec *Ferdinand*, son époux. Ce dernier royaume, situé au bas des Pyrénées, recueillit dans ses montagnes les chrétiens que les Maures, lorsqu'ils envahirent l'Espagne, chassoient de leurs conquêtes. Ils s'y fortifièrent et s'y soutinrent contre les efforts de leurs ennemis, sous le gouvernement des chefs qu'ils se choisissoient, auxquels ils donnèrent les noms de comtes et de princes. Au commencement du douzième siècle, don *Sanche le Grand*, roi de Navarre, se rendit maître

de l'
mire
roya

A
guer
res s
mite
soier
de le
défer
phon
les m
crois
com

[
en F
para
sa m
mag
poss
Mau
Il eu
et m
qui
[
rend
miss
mis
d'un
beau

de l'Aragon. En donnant cette province à don *Ramire* [1140], son fils, il la décora du titre de royaume.

Aucune partie de l'Espagne n'a eu à soutenir des guerres plus fréquentes avec les infidèles. Les Maures s'efforçoient perpétuellement de franchir leurs limites et de vaincre les Aragonais, qui leur opposoient les barrières insurmontables de leurs rochers et de leur valeur. Après s'être tenus long-temps sur la défensive, les chrétiens, menés aux combats par *Alphonse le Batailleur* [1152], resserrèrent à leur tour les mahométans. Alors ce royaume prit un grand accroissement par l'acquisition de la Catalogne et du comté de Barcelone.

[1163.] Alors aussi les rois d'Aragon mirent le pied en France. *Alphonse II*, surnommé *le Chaste*, s'empara du comté de Provence, du droit de *Bérengère*, sa mère, qui en étoit héritière. Il se dispensa de l'hommage qu'il devoit à la couronne de Castille pour la possession de la ville de Saragosse, et confina les Maures dans le royaume de Valence, qu'il entama. Il eut de grands démêlés avec le comte de Toulouse, et mourut en Roussillon, dans la ville de Perpignan, qui étoit de sa dépendance.

[1176.] Don *Pèdre II*, son fils, fut assez dévot pour rendre son royaume tributaire du saint-siège. Cette soumission lui valut le titre de *Catholique*, qu'il a transmis à ses successeurs. Les princes alors se piquoient d'un genre de piété qui n'obtiendrait pas à présent beaucoup de suffrages. Don *Sanche Ramire*, frère du

roi, assiégeant la ville d'Huesca, dont il avoit la prise fort à cœur, envoya son fils en France prendre l'habit de saint *Benoît*, persuadé que la protection du saint, qu'il se procureroit par là, hâteroit sa conquête. On raconte aussi que la reine épouse de don *Pèdre*, étant en travail, fit allumer dans sa chambre douze cierges égaux, auxquels elle donna les noms des douze apôtres, avec l'intention de donner à l'enfant qui naîtroit le nom de l'apôtre dont le cierge s'éteindroit le dernier. Celui de saint *Jacques* dura le plus long-temps, elle donna le nom de don *Jacques* ou don *Jayme* au fils qu'elle mit au monde. Don *Pèdre* concourut à la guerre contre les Albigeois, non-seulement de ses moyens, mais encore de sa personne. On doit dire à sa louange qu'il fut scandalisé des désordres de l'armée catholique, qui avoit un légat à sa tête, et qu'il s'efforça de faire cesser les barbaries qui se commettoient. Il mourut en France comme son père.

[1213.] Il laissa un fils âgé de six ans. Cet âge annonce des troubles pour la régence et le gouvernement. Pendant que les rivaux d'autorité se disputoient, don *Jayme* eut le bonheur de tomber entre les mains de *Montaigu*, grand-maître des templiers, qui le mit en sûreté dans une forteresse, et lui donna une excellente éducation. On fit épouser au jeune roi une princesse de Castille, afin de lui procurer de l'appui contre les seigneurs de son royaume. A la tête de ces ambitieux étoit un des oncles du jeune monarque. Il s'empara de son neveu, et le garda en prison. Le

roi se sauva, et arracha à son tour l'autorité à son oncle, qui fut abandonné de ses partisans.

De son mariage avec la princesse de Castille il avoit un fils, nommé don *Alphonse*. La reine cessa de lui plaire. On trouva en conséquence qu'elle étoit sa parente au quatrième degré. Le mariage fut cassé ; mais on reconnut don *Alphonse* enfant légitime. Ces degrés prohibés étoient une grande ressource pour les époux dégoûtés l'un de l'autre, quand ils savoient mettre la cour de Rome dans leurs intérêts, comme fit don *Jayme* en gagnant le légat. Il épousa *Yolande*, princesse de Hongrie.

Le roi de Navarre, mécontent de *Thibaut*, comte de Champagne, son neveu, adopta pour héritier le roi d'Aragon ; mais, réconcilié avec le Champenois, il pria l'Aragonais de renoncer à l'adoption. Don *Jayme* le fit noblement. Par là il obtint des secours efficaces de la Navarre et de la France pour l'expédition de croisade qu'il forma contre le royaume de Valence. Il s'empara de la capitale. Ses victoires portèrent un coup funeste à la puissance des Maures. On le blâme du mal qu'il leur fit, parce que, dans des momens d'infortune, il leur avoit eu quelque obligation ; mais les rois sont-ils astreints à la reconnaissance ?

De la princesse hongroise don *Jayme* eut un fils, nommé don *Pèdre*. Il l'institua héritier avec don *Alphonse*, fils de la princesse castillane. Le partage qu'il régla entre eux ne plut pas. Il en fit un autre

qui ne plut pas davantage. La mort de don *Alphonse* termina le différend. Mais la manie de don *Jayme* pour les partages laissa un germe de division entre trois princes, ses fils, nés d'*Yolande*. A l'aîné, don *Pèdre*, il assigna l'Aragon; Valence et les îles de Majorque et de Minorque à don *Jayme*, le second de ses fils; et à don *Ferdinand*, le troisième, la Provence et ses autres états de France.

Le vieux monarque donna à ces trois princes beaucoup d'autres frères et sœurs. Il n'étoit rien moins que réglé dans ses mœurs. Après la mort d'*Yolande*, il épousa une veuve, nommée *Thérèse de Vidaure*. Pendant ce mariage, il entretenoit commerce avec une parente de cette dame, dont il eut un enfant. Pour légitimer ses amours, il voulut faire rompre son mariage avec *Vidaure*. Il commença des procédures en Espagne. Le pape le menaça d'excommunication, s'il continuoît. Il s'étoit attiré une affaire sérieuse avec la cour de Rome par le supplice d'un évêque qui avoit été son confesseur, auquel il fit couper la langue. Ce prince craignoit-il ou punissoit-il son indiscretion?

Don *Jayme*, quoiqu'il eût des infidèles à combattre près de ses états, voulut en aller chercher à la Terre-sainte. Il se croisa, mais il ne fit pas le voyage. Les courses ne lui coûtoient rien. Il alla en Italie, et vint plusieurs fois en France. Se sentant attaqué à Valence d'une maladie sérieuse, il se fit revêtir de l'habit de moine de Cîteaux, et demanda

publique
avoit don
bon roi.

[1276]

Don *Pèdre*
dant la
étoient d
Don *Pèdre*
fait noyer
le moyen
Jayme l
jorque et
quelle *Y*
Avant de
plusieurs
retenoit p
» se gag
» reconno
» se seroi
» serrés.
laissèrent
quèrent a

Charles
peu décis
querelle p
ville de B
auroient p
de bataill
ce fût au
jusqu'à m

publiquement par l'on des mauvais exemples qu'il avoit donnés. Don *Jayme* passe pour avoir été assez bon roi.

[1276.] Le partage de ses états étoit déjà fait. Don *Pèdre III*, son fils aîné, avoit l'Aragon. Pendant la vie de son père, don *Ferdinand*, auquel étoient destinés les états de France, s'étoit révolté. Don *Pèdre* l'avoit battu, pris dans un château, et fait noyer sans autre formalité. Cette mort lui fournit le moyen de dédommager par les états de France don *Jayme III*, son frère, auquel il ôta Valence, Majorque et Minorque. Il s'empara de la Sicile, sur laquelle *Yolande*, sa mère, lui avoit laissé des droits. Avant de partir pour cette expédition, il relâcha plusieurs seigneurs, coupables de factions; et qu'il retenoit prisonniers. « Les âmes nobles, leur dit-il, » se gagnent par les bienfaits. J'attends de votre » reconnoissance une tranquillité qu'un autre prince » se seroit assurée en continuant de vous tenir res- » serrés. » Son espérance ne fut pas trompée. Ils laissèrent ses états tranquilles. Le prince s'embarqua avec lui pour la Sicile.

Charles d'Anjou y régnoit. Après plusieurs actions peu décisives, les deux rois convinrent de vider leur querelle par un combat de cent contre cent dans la ville de Bordeaux. Ils étoient tous deux en Sicile. Ils auroient pu y marquer dans le moment leur champ de bataille; mais ils avoient leurs raisons pour que ce fût au loin. L'un se tint dans l'arène à Bordeaux jusqu'à midi. Quand il fut retiré, l'autre comparut

jusqu'au soir ; et tous deux prirent acte de leur exactitude. Don *Pèdre* emporta dans le tombeau le surnom de *grand*.

[1285.] Don *Alphonse III*, son fils, mérita celui de *Libéral*. Il ne vécut que six ans. Don *Jayme III* [1291], son frère, lui succéda. Pour jouir de la couronne d'Aragon, il quitta celle de Sicile, qu'il laissa à *Frédéric*, son frère ; mais, à l'instigation du pape, il revint contre cette concession, et fit la guerre à son frère. C'étoit malgré lui. En dédommagement de la violence que l'Aragonais se faisoit, le souverain pontife lui donna la Sardaigne et la Corse, mais quand il les auroit conquises. Don *Jayme* abandonna enfin sans retour la Sicile à don *Frédéric*. Il montra un esprit d'équité digne d'éloges à l'égard des templiers, et ne se joignit pas à leurs persécuteurs. Le commerce maritime de ses sujets trouva en lui un zélé protecteur. Il réalisa la bulle du généreux pape qui lui avoit donné la Sicile, et la conquit. Son fils aîné, don *Jayme*, prit la résolution étonnante de n'être jamais roi. En vain son père le pressa, le conjura de changer cette résolution. Il demanda que les états fussent assemblés, et devant eux il renonça pour jamais au trône, prit l'habit de chevalier de Calatrava, et mena désormais une vie d'aventurier, sans ambition ni regret.

[1323.] Ce fut donc le cadet, *Alphonse IV*, qui succéda à son père. Tout alla à son gré au-delors. Mais le même esprit de discorde qui trouble quelquefois les familles des particuliers s'insinua dans

la sic
fut b
Les p
Les s
fluend
régna
naire
ter le
trop g
Aux d
celle d
Le pri
des tr
une b
Ces
don P
formèn
contra
Le mo
» règn
» nati
» vais
» gens
» gouv
» votr
» man
» roi.
les éco
ment s
tation

la sienne ; et excita un mécontentement national. Il fut brouillé avec ses frères, sa femme, ses enfans. Les peuples prirent parti. Le pape offrit sa médiation. Les souverains pontifes avoient alors une grande influence dans les cours d'Espagne. *Alphonse IV* ne régna que huit ans. Il est surnommé *le Débonnaire*. [1336.] Don *Pèdre IV*, son fils, sut dompter les mécontents, et imposer aux factions, que la trop grande bonté de son père avoit laissé fermenter. Aux couronnes de Corse et de Sardaigne il joignit celle de Majorque, qu'il usurpa sur son beau-frère. Le prince dépouillé voulut tenter fortune à l'occasion des troubles qui se perpétuoient en Aragon. Il risqua une bataille et fut tué.

Ces troubles devinrent plus dangereux encore sous don *Pèdre* que sous *le Débonnaire*. Les mécontents formèrent une ligue, qu'ils appelèrent *l'union*. Elle contraignit le roi d'assembler les états à Saragosse. Le monarque s'y entendit dire en face : « Tout votre » règne n'a été qu'une violation des privilèges de la » nation. Vous ne donnez les emplois qu'à de mau- » vais sujets. Vous faites entretenir par le peuple des » gens qui ne travaillent qu'à sa ruine. Songez à » gouverner désormais selon les lois, à éloigner de » votre personne les ministres dangereux. Si vous y » manquez, nous procéderons à l'élection d'un autre » roi. » Ces avis, plus que sévères, le monarque les écouta patiemment sur son trône. Il savoit comment s'en venger. D'avance il avoit fait une protestation secrète contre les ordres qu'on pouvoit lui ar-

racher. Il divisa *l'union* par ses promesses ; mais c'étoit une hydre dont les têtes renaissantes le menaçoient de nouveaux malheurs.

On croit que ce fut pour les prévenir ou les détourner qu'il sacrifia à la haine publique don *Bernard de Cabrera*, qui avoit été son général, son ministre et son favori depuis le commencement de son règne. Dans les factions, il s'étoit toujours montré attaché au roi ; qui le payoit d'une entière confiance. Il jouissoit d'une grande autorité ; c'en fut assez pour qu'on lui attribuât les vexations du monarque. Soit que le roi crût se justifier aux yeux de ses sujets en l'immolant, soit qu'il fût devenu suspect avec fondement, don *Pèdre* le fit arrêter. On le chargea de toutes sortes de crimes. Il fut appliqué à la question et condamné à mort par un tribunal que présidoit le duc de *Girone*, fils du roi. *Cabrera* avoit été son gouverneur. D'autres disent que ce fut le roi qui prononça lui-même la sentence, et que le duc de *Girone* l'exécuta publiquement. Ce ne seroit qu'une atrocité de plus.

Les historiens s'accordent à dire que le grand crime de *Cabrera* fut d'avoir été trop fidèle serviteur d'un mauvais maître. Don *Pèdre* aimoit les grandes assemblées. Par ce qui lui arriva à celle de Saragosse, on voit qu'il n'eut cependant pas toujours lieu de s'en louer. Ce goût lui a fait donner le surnom de *Cérémonieux*.

[1381.] Don *Juan I*, son successeur, étoit fils d'une première femme. Il rendit à sa belle-mère les

mauvais
vivant
França
sie et l
plut à
tère. Il
bannir
Juan
Chose
qui lui
encore
Son frè
cette m
à son f
près. I
en 140

Il pa
semblo
que per
il y av
roi lui-
quand
respons
corps.
d'Arag
justicie
verte. I
lui, ju
de la m
on fais

mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait essuyer du vivant de son mari. Don *Juan* avoit pour épouse une Française qui aimoit avec passion la musique, la poésie et les danses limousines. La gaité de sa cour déplut à la noblesse aragonaise, qui étoit grave et austère. Il fut contraint, pour contenter les nobles, de bannir ces divertissemens. Cette complaisance de don *Juan* étoit une suite de son caractère doux et facile. Chose rare chez les rois, il écoutoit avec bonté ceux qui lui faisoient des remontrances. Chose plus rare encore, il les avançoit. Il mourut d'accident. [1395] Son frère, *Martin I*; lui succéda. Au moment de cette mort il étoit en Sicile, dont il laissa la couronne à son fils. Ce prince mourut, et son père le suivit de près. Par leur décès, les états d'Aragon reprirent en 1409 le droit qu'ils avoient eu de nommer un roi.

Il passe pour constant qu'autrefois ces états s'assembloient fréquemment. Là se faisoient les lois. Afin que personne ne fût opprimé par la puissance royale, il y avoit un magistrat auquel on pouvoit appeler du roi lui-même, et qui pouvoit s'opposer au monarque quand il agissoit contre les lois. Pour lui, il n'étoit responsable de l'exercice de sa charge qu'aux états en corps. On appeloit ce frein de la royauté la justice d'Aragon. Dans l'inauguration d'un roi, le grand justicier étoit assis sur son trône élevé, la tête couverte. Le roi, tête nue, se mettoit à genoux devant lui, juroit entre ses mains de maintenir les privilèges de la nation et de gouverner selon les lois. Ensuite on faisoit au nom du peuple une proclamation en

ces termes : « Nous qui valons autant que vous ,
 » nous vous prenons pour notre roi et seigneur tant
 » que vous respecterez nos lois et privilèges ; sinon ,
 » non. » Les états d'Aragon , de Valence et de Catalogne formèrent un tribunal composé de neuf membres , tirés par trois de chacune des trois provinces , pour décider à qui , de sept prétendans qui se présentoient , appartiendroient les trois couronnes , d'Aragon , de Valence et de Majorque.

Lorsque les mahométans s'emparèrent de l'Espagne , cette île tomba entre leurs mains : elle fleurit sous leur domination , ainsi que les autres Baléares. Celle de Majorque , en 1229 , pouvoit aisément mettre sur pied plus de combattans qu'il n'y a aujourd'hui d'habitans. Le prince qui y régnoit attira contre lui , par une bravade imprudente , les armes de don *Jayme I* , roi d'Aragon. Ce prince avoit envoyé demander au roi maure la restitution de deux vaisseaux enlevés en pleine mer par les Majorquins aux Catalans , ses sujets. Le monarque insulaire , feignant une ignorance injurieuse , demanda dédaigneusement à l'envoyé : « Quel est votre maître ? — Mon maître , répondit-il , est don *Jayme* , roi d'Aragon , » qui , à la fameuse bataille de Tortose , tailla en » pièces plusieurs milliers de gens de votre nation. »

Sur le rapport de son ambassadeur , don *Jayme* , indigné , se prépara à attaquer Majorque , et jura sur l'autel « de ne point abandonner son entreprise qu'il » ne tînt le roi par la barbe. » Il descendit dans l'île , fit le roi prisonnier. Quand on lui présenta le monar-

que ,
 barbe
 point
 royal
 laissant
 fils ,

Don
 avoit
 au tr
 lorsqu
 sur la
 rendi
 Ce de
 s'être
 seigne
 celle
 beau-
 sion ,
 suite
 vit à
 irrupt
 cette
 en roy

[1
 d'Ara
 entre
 tomba
 Léon
 d'Urg
 seul à

que , pour accomplir son serment , il le prit par la barbe , mais il ne lui fit pas d'autre mal , si c'est n'en point faire que de se contenter de le dépouiller de son royaume en lui donnant de quoi vivre ailleurs . Il laissa en mourant ce sceptre à don *Jayme II* , son fils , dont la postérité le posséda jusqu'en 1324 .

Don *Jayme I* , au défaut de princes de sa race , avoit substitué par son testament les rois d'Aragon au trône de Majorque . Don *Alphonse* , qui régnoit lorsque la race directe s'éteignit , s'en empara ; mais , sur la remontrance qu'il restoit des collatéraux , il rendit la couronne à l'un d'eux à charge d'hommage . Ce dernier roi fut très-malheureux . Il perdit , pour s'être brouillé avec *Philippe de Valois* , de belles seigneuries qu'il possédoit en France , entre autres celle de Montpellier . On a vu qu'*Alphonse VI* , son beau-frère , le priva même de son île . Par compassion , le roi de France lui rendit Montpellier , et ensuite le racheta de ce prince espagnol . L'argent servit à lever des troupes et à faire dans Majorque une irruption qui ne réussit pas . Le malheur s'attacha à cette famille , qui promena ses disgrâces de royaume en royaume . Les derniers rejetons ont disparu en 1375 .

[1409.] Les neuf juges nommés pour élire un roi d'Aragon s'assemblèrent à Caspe , lieu limitrophe entre la Catalogne , Valence et l'Aragon , Leur choix tomba sur *Ferdinand* , infant de Castille , fils de dona *Léonore* , sœur aînée des derniers rois . Le comte d'*Urgel* , cousin germain de *Ferdinand* , s'opposa seul à cette élection . Il prit les armes et succomba .

Épargné par le roi, qui lui fit grâce, il fut condamné par les états à une prison perpétuelle. Le roi étoit d'un tempérament foible, et ne régna que sept ans.

[1416.] *Alphonse V*, son fils, a été un des beaux hommes de son siècle ; dona *Marie* de Castille, son épouse, en étoit fort jalouse, non sans raison, car on lui connoît plusieurs maîtresses. On dit que les chagrins qu'il éprouvoit chez lui eurent beaucoup de part aux guerres qu'il entreprit par diversion. Il fut appelé par la reine *Jeanne* de Naples pour la secourir contre le duc d'*Anjou*. Cette alliance l'engagea dans une guerre contre les Génois avec le roi de Navarre. Il fut pris par le duc de Milan, auxiliaire de ces républicains. Le général de ces flottes eut la gloire de mener ces deux princes en triomphe à sa suite, et la gloire plus grande encore de leur rendre la liberté et de s'en faire des amis. Après cet échec, qui auroit dû écarter don *Alphonse* de l'Italie, il y devint plus puissant que jamais, se fit couronner roi de Naples, et de l'aveu des états fit reconnoître héritier du trône le duc de *Calabre*, son fils.

Il passe pour un des plus grands princes qui aient porté le diadème d'Aragon. Quoique politique fin et adroit, on ne lui reproche aucun artifice. Il avoit même ce défaut en horreur. Il fit la guerre toute sa vie, mais sans cruauté. Pendant qu'il bloquoit Gaëte, les assiégés en firent sortir les femmes et les enfans comme bouches inutiles. Ses généraux vouloient forcer ces malheureux à rentrer dans la ville ; il ordonna qu'on les laissât passer, et qu'on leur fît à tous un

bon

» pr

Alp

pag

ralit

» pr

Ave

vice

sur

[

lui

prin

faux

par

oml

suit

s'ac

Il m

gre

pou

poi

et

He

don

los

à c

la

de

mo

» :

bon traitement. « J'aime mieux, dit-il , manquer de » prendre la place que de manquer d'humanité. » *Alphonse* aimoit les lettres, se plaisoit dans la compagnie des savans , et leur faisoit éprouver sa libéralité. Il avoit pour emblème un livre ouvert. « Un » prince ignorant , disoit-il , est un âne couronné. » Avec un grand nombre de vertus , il eut plusieurs vices ; mais ils influèrent plus sur sa vie privée que sur sa conduite politique.

[1458.] *Don Juan*, roi de Navarre , son frère , lui succéda. Il étoit jaloux de *don Carlos* , son fils , prince de Viane. Cette passion fut alimentée par les faux rapports de la reine , belle-mère du prince , et par les craintes qu'elle inspira à son mari , vieux et ombrageux. Il fit arrêter son fils , et le relâcha ensuite ; mais *don Carlos* , doux et sensible , ne put s'accoutumer à la défiance que son père lui montrait. Il mourut de chagrin ou de poison , généralement regretté. *Dona Blanche* , une de ses sœurs , également poursuivie par leur commune marâtre , mourut empoisonnée. On n'a point douté que la mort du prince et de la princesse n'ait été le crime de la reine *dona Henriquès* , qui vouloit mettre sur le trône d'Aragon *don Ferdinand* , son fils , au préjudice de *don Carlos* , né d'une première femme , et procurer en outre à ce fils chéri les droits que *dona Blanche* avoit sur la Navarre. Aussi dit-on que *dona Henriquès* , au lit de la mort , s'écria plusieurs fois , tourmentée de remords : « *Ferdinand* , mon fils , que tu coûtes cher » à ta mère ! » *Don Juan* mourut à quatre-vingt-

deux ans. A cet âge il avoit encore une maîtresse. Son règne fut celui des femmes et des favoris, par conséquent troublé par une multitude d'intrigues.

[1474.] *Ferdinand* étoit déjà assis sur le trône de Castille, qu'*Isabelle*, sœur et héritière de *Henri IV l'Impuissant*, lui faisoit partager, lorsque la mort de don *Juan*, son père, le fit monter sur celui d'Aragon. Ainsi l'Espagne se trouva sous un seul sceptre, au royaume de Grenade près, qui étoit possédé par les mahométans. Cette réunion des forces des chrétiens annonçoit aux Maures la destruction de leur empire. *Ferdinand* et *Isabelle* la préparèrent avec autant d'adresse qu'ils l'exécutèrent avec succès. En réunissant leur puissance, ils se firent un plan de conquête qu'ils suivirent lentement, mais sûrement. Plusieurs années furent employées à resserrer les Maures dans Grenade, leur capitale, en prenant toutes les villes qui l'environnoient et en les privant de toute correspondance avec l'Afrique, et par conséquent de tous les moyens de se recruter et de réparer leurs pertes. Les Espagnols n'usèrent pas seulement de la force, mais encore de l'indulgence, de la clémence, de la persuasion, moyens toujours plus efficaces que les armes.

Les Maures, voyant que leur perte approchoit, après s'être vaillamment défendus, demandèrent souvent des capitulations; *Ferdinand* les leur accordoit honorables et avantageuses. Plusieurs, effrayés par les pressentimens de la ruine qui menaçoit leur royaume, demandèrent la permission de s'en éloi-

gner.
leurs
dépe
rever
à ce
Quel
ger
reux
reine
pabl
on l
avoi

Il
atten
Qua
ville
ress
tôt i
furie
les
dan
ven
écla
cou
les
vers
seco
été
mos
roie

gner. Ceux qui vouloient se retirer dans les états de leurs agresseurs, *Ferdinand* les y fit conduire à ses dépens, leur donna des maisons, des terres, des revenus pour subsister. On fournit des vaisseaux à ceux qui souhaitoient être transportés en Afrique. Quelques capitaines furent assez scélérats pour égorger et faire jeter à la mer plusieurs de ces malheureux, afin de s'emparer de leurs biens. Le roi et la reine en firent faire d'exactes recherches, et les coupables furent punis. On ressaisit les effets volés, et on les restitua en Afrique aux parens de ceux qui avoient été tués.

Il faudroit manquer d'humanité pour n'être pas attendri sur le sort des restes infortunés de ce peuple. Quand, resserrés dans Grenade, entassés dans cette ville, ils virent clairement qu'il ne leur restoit aucune ressource, une espèce de délire s'empara d'eux. Tantôt ils faisoient sur les chrétiens des sorties avec une furie qui leur ôtoit la vue du danger; tantôt, comme les bêtes féroces arrêtées dans les toiles, ils tomboient dans une stupeur qui tenoit de l'ancantissement. Revenus de cette langueur, ils s'abandonnoient aux éclats de la douleur et du désespoir. Les larmes couloient abondamment de leurs yeux; les sanglots les suffoquoient; ils tendoient des mains suppliantes vers le palais de leur prince, comme s'il avoit pu les secourir, et l'accabloient d'injures, comme s'il avoit été cause de leur infortune. Ils entroient dans leurs mosquées, s'y confondoient en gémissemens, couroient aux tombeaux de leurs ancêtres, les embras-

soient , sortoient brusquement de leurs maisons fondant en larmes , y rentroient pour toucher du moins ce qu'ils ne pouvoient emporter , et revoir encore ces lieux chéris , témoins de leur ancien bonheur.

Cependant , après la reddition de Grenade , il en resta un grand nombre qui furent traités avec beaucoup de douceur. Le roi , qui , ne pouvant défendre ses sujets , leur avoit du moins procuré par la capitulation le traitement le plus favorable qu'il lui étoit possible , eut permission de se retirer avec ceux qui voulurent le suivre. On leur donna pour retraite les Alpujarras , montagnes voisines , qui ne sont point dépourvues de terres fertiles ni de sites agréables. Ainsi Grenade , après avoir été sept cent soixante-dix-neuf ans sous la domination des Maures , retourna , en 1492 , sous celle des chrétiens.

On laissa quelques années aux mahométans de Grenade la satisfaction de pratiquer leur religion ; mais , à l'occasion de quelques émeutes , il leur fut enjoit de se faire chrétiens , ou de quitter la ville et de se retirer en Afrique. Le plus grand nombre se soumit au baptême. Une guerre traitée de révolte , qui éclata dans les Alpujarras , fit proposer la même alternative à ceux qui les habitoient. De ceux qui préférèrent de s'expatrier on exigea dix pistoles par famille : la somme monta à cent soixante-dix mille ; plus maltraités en cela que les Juifs , que *Ferdinand* et *Isabelle* bannirent aussi de leurs états , mais sans leur rien demander ; ceux-ci sortirent au nombre de trente mille familles , emportant des richesses im-

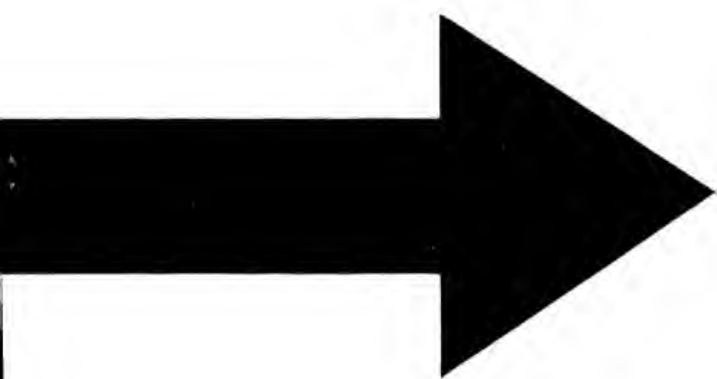
mens
tranq
trésor
nèrent
le po
Le
d'ar
h
avec
jalous
ment
Jean
l'emp
chidu
prince
la rein
d'un
Charl
nomm
de cet
princi
ma av
roît q
souven
de me
La
fille. C
fils , la

menses. Ces princes crurent ne pas trop acheter leur tranquillité par les sacrifices de tant de sujets et de trésors ; mais, pour n'en pas perdre le fruit, ils donnèrent à l'*inquisition*, qui existoit déjà en Espagne, le pouvoir qui a rendu ce tribunal si redoutable.

Les royaumes d'Aragon et de Castille, sous *Ferdinand* et *Isabelle*, gouvernés par des souverains si habiles, jouirent de l'état le plus florissant. Les deux rois vivoient dans une parfaite intelligence. *Ferdinand*, beaucoup plus jeune que la reine, cachoit avec soin les écarts qui pouvoient lui donner de la jalousie. Si elle en fut instruite, elle garda prudemment le silence. Ils marièrent leur fille aînée, dona *Jeanne*, à *Philippe*, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur *Maximilien* ; et la fille de l'empereur, l'archiduchesse *Marguerite*, épousa don *Juan*. Ce jeune prince mourut presque aussitôt. Le chagrin qu'en eut la reine *Isabelle* fut un peu adouci par la naissance d'un prince dont sa fille accoucha : c'est le célèbre *Charles-Quint*. Dona *Jeanne* eut un second fils, nommé *Ferdinand*. On croit que ce fut des suites de cette couche que l'esprit de la reine fut altéré. Le principal objet de sa folie étoit son mari, qu'elle aimait avec une passion portée à l'extravagance. Il paroît que le prince en étoit fatigué ; car il la quittoit souvent ; et il lui est arrivé, sous de légers prétextes, de mettre plusieurs fois les mers entre eux.

La reine *Isabelle* fut témoin de l'égarement de sa fille. Ce spectacle, joint au regret de la mort de son fils, la jeta dans une langueur qui la conduisit au





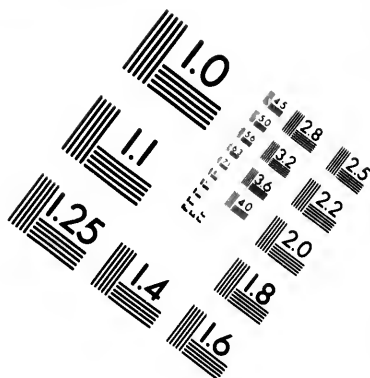
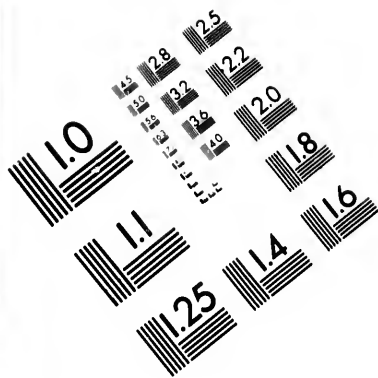
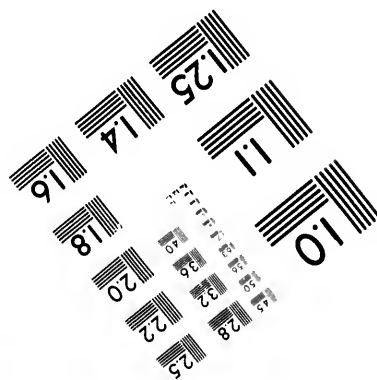
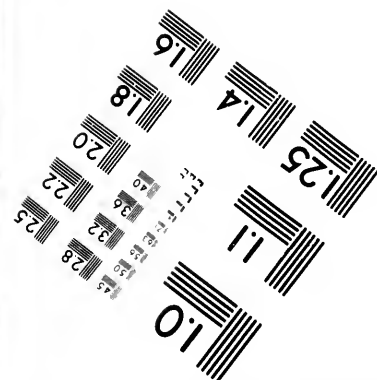
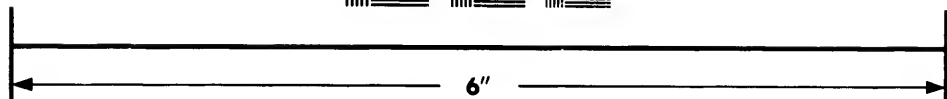
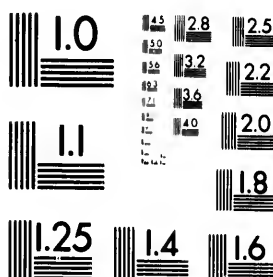
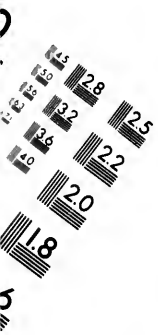


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tombeau en 1504. Elle laissa par son testament la Castille à dona *Jeanne*, qu'on a surnommée *la Folle*, après elle à son petit-fils *Charles*, et la tutelle ainsi que la régence du royaume à *Ferdinand*, son mari, jusqu'à ce que *Charles* fût en âge de régner. *Ferdinand* survécut douze ans à Isabelle, et mourut comme elle dans un état de langueur. Il laissa aussi à l'Aragon son petit-fils. *Ferdinand* est célèbre par sa profonde politique. Il réunit à la couronne Gibraltar et Cadix, tint en respect les grands du royaume par la seule crainte que son habileté inspiroit, se fit restituer par la France le Roussillon, qui devoit être le prix de la complaisance qu'il auroit d'abandonner Naples aux Français; mais, quand il fut en possession de ce gage, il continua ses conquêtes dans ce royaume en se servant du fameux *Gonsalve de Cordoue*, qu'on a surnommé *le grand capitaine*. Le roi y alla lui-même, mais plus en politique qu'en guerrier, pour mettre l'ordre et prendre les mesures de police propres à lui assurer sa possession, plutôt que pour combattre.

Ferdinand mettoit sur pied de grandes armées et avoit pour système de faire montre de forces imposantes pour alarmer ses adversaires et les amener sans coup férir aux conditions qu'il exigeoit. L'archiduc, son gendre, mourut avant lui. Cette perte mit le comble à la folie de dona *Jeanne*. Elle promenoit partout après elle le cadavre de son mari. Il ne lui resta que quelques instans de raison, trop rares pour qu'elle fût capable de gouverner. *Ferdi-*

hand, privé, en mourant, de la présence de son petit-fils, qui étoit dans les Pays-Bas, confia l'administration au cardinal *Ximenès*. *Charles-Quint* confirma l'autorité à ce prélat jusqu'à ce qu'il pût venir lui-même en Espagne.

[1516.] *Ximenès*, dont le nom étoit *Cisneros*, d'une famille noble, mais non illustrée, réunissoit des qualités rares. Devenu par son mérite archevêque de Tolède, il ménagea quelques années le revenu de ce riche bénéfice pour en faire un usage utile à l'état. Avec cette épargne, il leva une armée, et alla lui-même assiéger Oran en Afrique. Il la prit, et cette ville a servi depuis de barrière contre les incursions que les Maures auroient voulu faire en Espagne.

Personne n'a été plus modeste dans sa vie privée. Pendant sa plus haute élévation, il alla dans le village où il étoit né, visita avec affection ses parens et les alliés de sa famille, leur fit du bien, mais sans les tirer de leur condition. Arrivé à la porte d'une de ses plus proches parentes peu riche, il la surprit occupée à faire du pain pour sa famille. Elle voulut aller prendre des habits plus convenables pour le recevoir : il la retint. « Cet habit, lui dit-il, et cet » office vous conviennent bien. Ne vous inquiétez » que pour votre pain, et prenez garde qu'il ne » brûle. » Ceux qui ne dédaignent pas la simplicité de la vie rustique se représenteront avec plaisir *Ximenès* dans cette cabane. Il se rappeloit volontiers son ancien état, et ne craignoit pas d'en présenter le souvenir aux autres. A l'occasion de la pierre pli-

losophale , qu'on disoit possible et annoncée dans l'Écriture , on lui citoit un jour ce passage du Psalmiste : « Il tire de la poussière celui qui est dans » l'indigence , et élève le pauvre de dessus le fumier » pour le placer entre les premiers de son peuple. » Le cardinal se l'appliqua sur - le - champ beaucoup plus justement qu'à la pierre philosophale. « Ce verset , dit-il , a un sens bien plus naturel. Il me fait » voir mon état présent , et me remet devant les yeux » ma bassesse passée. Qu'ai-je fait à Dieu pour m'en » lever de la poussière dans le poste où je suis ? »

Ce grand ministre méprisoit tout ce qu'on appelle finesse de cour. Il ne voulut jamais en faire usage , pas même d'un chiffre. On lui en proposoit un. « Je » n'ai rien , dit-il , que je désire cacher. » Peu sensible aux libelles , il disoit à un de ses collègues qui s'en plaignoit : « Nous agissons , laissons aux autres » la liberté de parler. Si ce qu'ils disent est faux , on » doit en rire ; s'il est vrai , corrigeons - nous. » On lui faisoit voir un jour un bijou très - vieux , et on le pressoit de l'acheter. « Cela est fort beau , dit-il , » cela vaut bien le prix qu'on en demande ; mais l'armée vient d'être licenciée ; il y a beaucoup de pauvres soldats , et avec la valeur de ce bijou je puis » en renvoyer deux cents chez eux , avec chacun une » pièce d'or en poche. »

Ximènes a fondé l'université d'Alcala , et l'a richement dotée. Les greniers qu'on voit encore en cette ville , ainsi qu'à Tolède et dans le lieu de sa naissance , sont l'ouvrage de sa prévoyance. Pour ne

pas laisser perdre le rite mosarabique , il a fondé un chapitre de chanoines obligés de faire l'office suivant ce rite. La bible de *Complute*, qui est la première polyglotte qui ait paru , lui a coûté des sommes immenses par la difficulté de rassembler les manuscrits et les savans nécessaires à cet ouvrage. L'Espagne lui doit enfin une multitude d'établissmens d'une magnificence royale. Il est à observer que toutes ces dépenses se faisoient sur la moitié de son revenu ; l'autre moitié étoit strictement employée au soulagement des pauvres , sous sa surveillance journalière.

Les grands voulurent s'opposer à la régence de *Ximènes*. Ils envoyèrent lui demander ses pouvoirs. Il leur répondit de venir les voir. Ils y allèrent , et trouvèrent deux mille hommes de vieilles troupes rangées en bataille devant son palais avec de l'artillerie. « Voilà , leur dit-il , les pouvoirs avec lesquels » je gouvernerai l'Espagne jusqu'à ce que le roi y » vienne. » Il fit un très-bon usage de l'autorité qui lui avoit été confiée. Son gouvernement ferme , mais judicieux , éclairé , plein de ménagemens pour les grands , de soins officieux pour les petits , d'égards pour le mérite , est un modèle à proposer à tous les ministres. Malgré cela , il ne put éviter les atteintes de la jalousie. Il mourut en allant au-devant de *Charles-Quint*, qui arrivoit en Espagne. On dit qu'il fut empoisonné parce qu'on craignoit qu'il ne donnât des avis utiles au prince , mais dangereux pour plusieurs seigneurs.

Charles ne fit que paroître en Espagne , ayant

promptement été rappelé en Allemagne par la dignité impériale qui lui fut conférée. *Chièvre*, son gouverneur, auquel il confia les rênes du gouvernement pendant son absence, ne les mania pas aussi habilement que *Ximenès*. Il y eut des révoltes. L'empereur, de retour, fut contraint de punir ; mais il ne le fit qu'autant qu'il étoit nécessaire. Comme on lui représentoit qu'il épargnoit bien des rebelles, il répondit : « C'est assez, il ne faut pas répandre de » sang davantage. » Un homme, croyant lui faire sa cour, vint indiquer l'endroit où un des complices étoit caché. *Charles* lui dit : « Vous auriez mieux » fait de dire à ce gentilhomme que je suis ici que » de me dire où il est. »

L'Espagne, sous ce règne, a été témoin de deux grands événemens : un roi de France prisonnier à Madrid, et l'empereur devenu ermite à Saint-Just. Il est certain que *Charles-Quint* ne se conduisit point en prince généreux durant la captivité de *François I.* Il marchanda avec ce monarque sa liberté, dont il auroit pu se faire un titre à des avantages solides en l'accordant noblement ; au lieu que, pour avoir voulu trop gagner, il ne lui resta que la honte d'avoir trop exigé. Le roi de France, de son côté, n'est pas exempt de reproches, pour n'avoir pas tenu les conditions, quelque désavantageuses qu'elles fussent. Si elles étoient trop onéreuses à son royaume, se piquant de loyauté, comme il faisoit, il auroit dû venir reprendre ses fers. Cependant on doit remarquer que, malgré ce manque de parole, *Charles* n'hésita pas

de confier sa liberté et sa vie à la bonne foi de *François*, qu'il avoit grièvement offensé. Pressé par une révolte des Gantais de passer promptement en Flandre, il choisit son chemin par la France, et s'y enfonça sans autre garantie que la parole du roi. Cependant, arrivé à la cour du monarque, qu'il trouva nombreuse et brillante, il eut quelque crainte, et crut prudent de gagner ceux qui pouvoient inspirer à son hôte des résolutions désagréables. De ce nombre étoit la duchesse d'Étampes, maîtresse de *François I^{er}*. *Charles*, causant avec elle, laisse tomber, comme par mégarde, un diamant de grand prix. Elle s'empresse de ramasser le bijou, et le lui présente. L'empereur lui dit en souriant : « Madame, il vous » appartient; les empereurs et les rois ne reprennent » point ce qui leur est tombé des mains. »

Charles-Quint paroît s'être beaucoup plu en Espagne. Quoiqu'il n'y ait pas toujours trouvé des sujets fort soumis, il y revenoit avec plaisir après ses guerres de Flandre et d'Allemagne. C'est l'Espagne qu'il choisit pour se délasser, dans une retraite paisible, des travaux attachés à la souveraineté. Il se retira dans une petite maison qu'il avoit fait bâtir près du couvent des ermites de Saint-Just, et y vécut deux ans dans les exercices de piété, ne parlant pas plus des affaires publiques que s'il ne les eût jamais connues. Son caractère tenoit beaucoup de la gravité espagnole et du flegme flamand. Il étoit exact dans ses expressions, sentencieux, très-secret, modéré dans ses passions. Cependant on lui connoît deux

enfans naturels, *Marguerite*, fille d'une dame flamande, et don *Juan d'Autriche*, dont la mère est inconnue.

[1556.] La première cérémonie à laquelle *Philippe II* assista en arrivant de Flandre en Espagne, après la mort de son père, fut un *auto-da-fé*. On ne sait que trop ce que c'est que ce spectacle. Sa première ordonnance est une injonction de recevoir le concile de Trente sous des peines qui annonçoient la persécution. Enfin sa première proclamation fut un ordre aux Maurisques de Grenade de quitter leurs habillemens, leur langage et leurs mœurs. On les accusoit de n'être que de faux chrétiens, et, après avoir présenté publiquement leurs enfans au baptême, de les laver ensuite chez eux avec de l'eau chaude, pour effacer le sacrement; on les accusoit, après s'être mariés comme chrétiens dans l'église, de se marier une seconde fois en particulier avec les cérémonies musulmanes, de faire circoncire leurs enfans et de les faire élever dans la loi de *Mahomet*. Comme les instructions données à ces prétendus convertis ne fructifioient que lentement, on employa la violence. Ils se défendirent et se soulevèrent de tous côtés. Les ecclésiastiques furent les premières victimes de leur fureur. La guerre, ainsi qu'il arrive dans les querelles de religion, se fit sans miséricorde. On compte qu'elle coûta la vie à plus de cent mille Maurisques. Elle finit par tirer ces malheureux de leurs montagnes et les éparpiller dans la Castille, assez éloignés les uns des autres pour qu'on ne craignît pas leur réunion.

S'il étoit permis de joindre la fiction à l'histoire , on pourroit se représenter le sombre *Philippe II* livré dans la retraite de son cabinet à une méditation profonde , mesurant le globe , embrassant l'univers par ses projets , et se repaissant d'espérances que l'événement , à la vérité , a démenties , mais qui n'étoient pas sans apparence de succès. Il semble l'entendre dire : L'Angleterre , que *Marie* , mon épouse , m'a voit donnée , m'a échappé ; j'enverrai mes flottes ; je mettrai sous le joug et ces insulaires et cette *Élisabeth* que j'ai sauvée , et qui me dédaigne. Les Flamands révoltés qui se sont contre ma puissance un rempart de leurs marais , je les ferai poursuivre par l'impitoyable duc d'*Albe* , l'exécuteur de mes vengeances. Ils mordront en vain le fer qui les percera ; ils périront , ou se soumettront aux lois religieuses que je leur imposerai. Quant à la France , ce royaume rival , j'y allumerai , j'y entretiendrai les feux de la discorde. Il m'en coûtera de l'or , des soldats ; mais , après avoir ébranlé ce trône , je l'affermirai , j'y ferai asseoir ma fille *Isabelle* , et je régnerai sous son nom.

Tels étoient les projets du tyran des Espagnes. On peut y ajouter le dessein qu'il eut de se faire céder la couronne impériale par *Maximilien II* , son cousin. Mais la Providence fit évanouir ses espérances , quoiqu'elles ne fussent ni folles , ni absurdes. Les vents soufflèrent , la tempête souleva les flots ; la plus grande partie de sa flotte , nommée *l'Invincible* , échoua sur les côtes d'Angleterre , ou fut engloutie. *Philippe* eut même le chagrin de voir les

Anglais bloquer ses ports , détruire ses galions et rançonner Cadix. Les cruautés du duc *Albe*, au lieu de soumettre les Flamands, les irritèrent. Le désespoir leur donna des forces , non-seulement pour résister à l'oppression , mais encore pour se rendre indépendans souverains. Enfin , des roches du Béarn sortit un prince guerrier, nourri dans la haine des monarques espagnols , qui avoient ravi à sa famille une partie de son héritage. Il chassa de la France les troupes de *Philippe* et ses émissaires, et ceignit avec éclat le diadème que le roi d'Espagne destinoit à sa fille. Il n'est pas vraisemblable que la possession du Portugal, dont le roi étoit bien affermi sur son trône, soit entré d'abord dans les projets de *Philippe II*; mais un heureux hasard , que l'on fera connoître , lui procura sans peine cette couronne, pendant qu'il lui avoit coûté tant d'argent et de soldats pour manquer les autres.

Philippe II a été surnommé par quelques historiens *le Prudent*. On laisse à juger si sa vie politique, telle qu'on vient de la dépeindre, mérite cette épithète. Quant à sa vie privée , les principales actions en ont été représentées sous un jour qui ne leur est pas avantageux. Il étoit âgé quand il épousa en secondes noces la jeune *Élisabeth*, princesse de France. En le voyant pour la première fois avec ses cheveux blancs et ses rides , elle ne put retenir un mouvement de surprise peu flatteur pour lui. L'époux s'en aperçut et ne l'oublia pas. *Élisabeth* avoit été destinée à don *Carlos*. On taxa de goût pour ce

prin
d'un
été

L

nuag

ou s

priu

soul

son

pres

sent

dése

accu

Jua

déba

crim

qu'o

P

noit

lui a

Ann

avoir

malg

que

lippe

cons

dans

crim

les c

Fian

prince les égards qu'elle lui montrait. Elle mourut d'une fausse-couche. Le bruit courut qu'elle avoit été empoisonnée.

La catastrophe de don *Carlos* répandit aussi des nuages sur la réputation de son père. A l'occasion ou sous le prétexte d'un complot formé par ce jeune prince pour s'échapper de la cour d'Espagne, et aller soulever la Flandre afin d'y régner, son père lui fit son procès, le condamna lui-même, et le fit exécuter presque sous ses yeux, dans la prison; d'autres disent que ce jeune prince s'ouvrit lui-même les veines, désespérant d'obtenir grâce de son père. On a aussi accusé *Philippe* d'avoir été jaloux du mérite de don *Juan d'Autriche*, son frère naturel, et de s'en être débarrassé par le poison. L'imputation de tant de crimes est une tache, parce qu'elle fait soupçonner qu'on a été cru capable de les commettre.

Philippe affectoit beaucoup de dévotion, et menoit dans le particulier une vie très-licencieuse. On lui a connu pour maîtresse publiquement avouée *Anne de Mendoca*, veuve du prince d'*Eboli*, qui avoit été son favori. Elle étoit privée d'un œil, et, malgré ce défaut, inspira de grandes passions. Quelque dangereux qu'il fût de donner des rivaux à *Philippe*, elle ne se cachoit pas de la tendresse qu'elle conservoit pour *Antonio Perès*. Comme il étoit dans le ministère, il fut aisé de lui supposer des crimes. Après avoir vu la mort de près, même dans les douleurs de la torture, *Antonio* se réfugia en France. *Henri IV* le reçut avec bonté. Le monarque

lui demanda un jour comment il avoit pu , au péril de sa vie , s'attacher à une femme qui n'avoit qu'un œil ; il répondit vivement : « Avec cet œil elle met le monde en feu ; elle le réduiroit en cendres , si elle les avoit tous deux. »

[1589.] L'histoire des règnes qui suivent est moins celle des monarques que celle de leurs ministres. *Philippe III* monta sur le trône à l'âge de vingt-un ans , et avec lui don *François de Sandoval* , duc de Lerme , son favori. La puissance de celui-ci s'est tout à coup si bien établie , qu'au bout d'un an on ne regardoit déjà plus le monarque que comme son collègue. Au mariage du roi , il avoit été dressé deux statues , l'une de Jupiter , l'autre de *Philippe* , soutenant un globe de leurs épaules. Sous celle du dieu on trouva ces mots : « Ce Jupiter est le duc de » Lerme. » Les espions coûtoient infiniment sous le dernier règne ; le duc de Lerme les congédia : ce fut un grand soulagement pour les finances. Il fit la paix avec les Anglais , et une trêve de douze ans avec les Provinces-Unies , qu'il reconnut indépendantes. Il ne restoit plus que la guerre de France , dont sans doute le duc de Lerme se seroit débarrassé aussi , si la mort de *Henri IV* n'eût redonné l'espérance de la soutenir avec succès ; mais elle finit d'elle-même , après quelques années , par le double mariage de l'infante *Anne d'Autriche* avec *Louis XIII* , et celui de la princesse *Élisabeth* , sa sœur , avec *Philippe* , prince des Asturies.

Le duc de Lerme étoit prudent , économe , pacifi-

que,
à la
trop
Tolè
sure
tions
prou
forme
jour
expul
dont
terres
les r
l'arré
dans
repris
leur p
indus
blisse
font
vingt
mille
Le
nn ne
ple, a
l'atta
succes
manie
narqu
plus p

que, et s'appliquoit avec soin à guérir les plaies faites à la monarchie par l'ambition de *Philippe II*. Mais trop de condescendance au désir de l'archevêque de Tolède, son frère, lui fit faire à l'Espagne une blessure qui saigne encore. Il prêta l'oreille aux accusations portées contre les Maurisques. On prétendit prouver que ceux du royaume de Valence avoient formé le dessein d'égorger tous les vieux chrétiens le jour du vendredi saint. Sur cette imputation, leur expulsion totale fut décidée. En vain la noblesse, dont ces hommes industrieux faisoient valoir les terres, représenta qu'avec les Maures l'industrie, les richesses et l'abondance sortiroient d'Espagne, l'arrêt de proscription étoit prononcé et s'exécuta dans tout le royaume. On les transporta à diverses reprises en Afrique. Il est vrai que le roi tâcha de leur procurer des terres où ils pussent exercer leur industrie ; mais quel dédommagement pour des établissemens tout formés ! Les calculs les plus modérés font monter la perte que fit alors l'Espagne à quatre-vingt mille familles : ce qui fait à peu près six cent mille âmes.

Lerme avoit un fils nommé le comte d'*Uzède*, et un neveu, le comte de *Lemos*. Le premier étoit souple, adroit, poli, propre au manège de cour : le duc l'attacha au roi, pour en faire, en cas de besoin, son successeur dans la faveur. Il l'instruisit si bien de la manière de s'insinuer dans les bonnes grâces du monarque, qu'il réussit au-delà de ses desirs. *Lemos*, plus propre aux affaires, fut placé auprès du prince

d'Espagne, afin de monter sur l'horizon avec ce soleil levant, et de vivifier, par le partage de ses bénignes influences, le crédit de l'oncle sous un nouveau règne. Pour ne rien négliger, le ministre donna au roi un confesseur dont il se croyoit assuré.

Mais, vanité de la prudence humaine ! le fils se choque de ce que son père ne le destinoit qu'au rôle de courtisan. Le confesseur trouve qu'il lui seroit plus avantageux de tenir à sa place par un ministre de sa création que par un homme dont il est la créature. Dans leurs conversations intimes avec le roi, tous deux portent à ses oreilles les plaintes du peuple, qu'on fait parler comme on veut. *Philippe* convoque une junta ou assemblée pour examiner l'état du royaume. Un ministre dont le crédit tombe ne peut qu'être trouvé coupable. Le roi commande à *Lerme* de quitter la cour et le relègue au loin. Son fils est mis à sa place. *Lemos*, qui n'avoit pas voulu se prêter à l'intrigue de son cousin contre son oncle, reçoit ordre de s'éloigner du prince.

On ne sait pas jusqu'où le duc d'*Uzède* auroit poussé l'ingratitude à l'égard de son père, si le duc de *Lerme* n'avoit garanti sa tête par un chapeau de cardinal, qu'il s'étoit procuré avant sa disgrâce. Le coup qui le menaçoit peut-être tomba sur don *Rodrigue Calderon*, comte d'*Oliva*, son favori, fils d'un soldat de fortune et d'une Flamande. *Calderon*, du plus bas étage de la domesticité, s'éleva jusqu'à la confiance de son maître. Celui-ci, devenu ministre, le rendit riche, le chargea d'honneurs, et lui permit

d'asp
sa for
sa fau
le res
eut d
noit d
peuple
procéd
n'en fi
[16
relégu
seur d
pard a
tume,
pouvoi
sestime
ron fut
absous
soit, il
meurtre
n'a jam
moins c
courage
des spec
Par u
ce qui
même,
jeta de r
et donna
été n'gl

d'aspirer à une vice-royauté. Au commencement de sa fortune, il renia son père ; mais il répara ensuite sa faute en le recevant chez lui, et en le traitant avec le respect dû à l'auteur de ses jours. Le duc de *Lerme* eut dans son exil le chagrin de voir qu'on s'achar-
noit contre son favori, afin d'entretenir la haine du peuple contre lui-même. Quoique, après une longue procédure, *Calderon* eût été reconnu innocent, il n'en fut pas moins retenu dans une étroite prison.

[1621.] *Philippe IV*, en montant sur le trône, relégué le duc d'*Uzède* dans ses terres, et le confes-
seur dans son couvent. Il prit pour ministre *Gas-
pard de Gusman*, comte d'*Olivarès*. Selon la cou-
tume, le nouveau ministre favorisa les plaintes qui
pouvoient déshonorer ses prédécesseurs et faire mé-
sestimer leur gouvernement. Le malheureux *Calde-
ron* fut victime de cette politique. Après avoir été
absous des fautes d'administration dont on l'accu-
soit, il fut rappelé en jugement comme coupable du
meurtre de deux gentilshommes espagnols. Ce crime
n'a jamais été bien prouvé. *Calderon* n'en fut pas
moins condamné à mort. Il la souffrit avec tant de
courage et de résignation, qu'il s'attira la compassion
des spectateurs.

Par une suite du même système de rabaisser tout
ce qui s'est fait, afin de relever ce qu'on fait soi-
même, *Olivarès*, qu'on a nommé le comte-duc, pro-
jeta de renouveler la guerre avec les Provinces-Unies,
et donna ses soins aux affaires d'Italie, qui avoient
été n'gligées. Ce ministre, fier, hautain, entrepre-

nant, présomptueux, bravoit les prétentions des grands, et traitoit d'usurpations les privilèges des peuples. Les Catalans, blessés dans cet endroit sensible, se révoltèrent. Les Portugais, peu ménagés, secouèrent le joug de l'Espagne, et se donnèrent le duc de *Bragance* pour roi. Le comte-duc, familiarisé avec l'insouciance de *Philippe*, lui annonça cette révolution comme une bonne fortune. « Je félicite votre » majesté, lui dit-il, de la rébellion du duc de *Bra-* » *gance*, qui va faire réunir tous ses biens à votre do- » maine, »

Mais cette plaisanterie n'étoit plus de saison. Après vingt ans d'erreur, le roi commençoit enfin à ouvrir les yeux sur la mauvaise administration du comte-duc. On seroit étonné comment, malgré les revers qui accablèrent de tous côtés l'Espagne sous son gouvernement, il conserva si long-temps les bonnes grâces du monarque, si on ne savoit le secret de cette étrange faveur. Le maître et le ministre, également hypocrites, avoient une grande ostentation de piété et de religion, et s'abandonnoient en secret aux mêmes désordres. Dans une occasion importante où *Olivarès* fut reconnu imposteur et trompeur, il calma la colère de ce prince, et s'enracina dans la faveur en devenant le proxénète de ses plaisirs. Il lui procura *la Calderone*, célèbre comédienne. *Philippe* en eut un fils qu'il aima beaucoup. Il auroit désiré le reconnoître publiquement; mais il étoit retenu par la crainte de se déshonorer aux yeux des Espagnols, qui n'étoient pas familiarisés avec de pa-

reils
exem
qu'i
comm
garda
fils de
triche
L'H
malgr
des m
res qu
gré à
momen
consol
timon
s'étoit
narque
Tou
deven
peuple
d'attach
public;
pit le si
heurs de
politique
par l'am
cour am
jusqu'à
peignit l
mais si t

reils scandales. *Olivarès* leva son scrupule par son exemple. Il reçut dans sa maison un enfant naturel qu'il avoit jusqu'alors négligé, et le maria richement comme son fils. Enhardi par le silence que le public garda sur cette action, *Philippe* se déclara père du fils de *la Calderone*, et le nomma don *Juan d'Austriche*.

L'habitude soutenoit *Olivarès* auprès du roi, malgré la connoissance que ce prince avoit acquise des malheurs de son royaume, et les réflexions amères qu'ils lui arrachoient. Loin d'en savoir mauvais gré à son ministre, *Philippe* lui-même, dans des momens de chagrins et de disgrâces désespérantes, le consolait et relevoit son courage. Il l'auroit laissé au timon des affaires, si le mécontentement général ne s'étoit annoncé si hautement, que l'indolence du monarque ne put y résister.

Tout le monde demandoit sa disgrâce. La cour devenoit déserte; tous les grands se retiroient. Le peuple, triste et morne, ne donnoit pas les signes d'attachement ordinaires quand le roi paroissoit en public; mais personne n'osoit parler. La reine rompit le silence et représenta à son époux que les malheurs de la monarchie n'étoient causés que par la politique romanesque d'*Olivarès*. Elle fut secondée par l'ambassadeur de l'empereur. Les femmes de la cour amentées environnèrent le roi. On mit en scène jusqu'à sa nourrice; elle se jeta à ses genoux, lui peignit la misère des peuples d'une manière simple, mais si touchante, que *Philippe*, partant pour la

élassé, écrivit au comte-duc de se retirer. Il n'eut pas d'autre disgrâce. On vit même le moment qu'il seroit rappelé; et il l'auroit été, si, dans un mémoire qu'il rendit public, il n'avoit choqué la reine et d'autres personnes, qu'il intéressa par là à le tenir éloigné sans retour.

Après lui, *Philippe IV* n'eut pas de ministre en titre. Il se conduisit principalement par les conseils de don *Louis de Haro*, neveu d'*Olivarès*, qui avoit été employé dans les affaires par son oncle. Il conclut avec le cardinal *Mazarin* la paix des Pyrénées, qui donna une reine à la France; et du repos à l'Espagne. La Catalogne se soumit. Mais le Portugal n'est pas rentré sous la domination des Espagnols. Leurs armées eurent des succès en Italie; et *Philippe IV* goûta le plaisir qu'il désiroit depuis longtemps, de se voir un fils légitime, né d'une princesse allemande, qui étoit sa nièce. Il le laissa en très-bas âge sous la tutelle de sa mère, avec un conseil de régence. A force de sollicitations, la reine engagea son mari à n'y pas admettre don *Juan d'Autriche*, qui s'étoit déjà fait une réputation à la guerre et dans les affaires.

[1665.] A la place de ce prince, qui auroit pu s'opposer à ses volontés bizarres et absolues, la reine fit entrer dans ce conseil le père *Nitard*, jésuite, son confesseur. *Charles II* n'avoit que quatre ans. Sa mère, très-jalouse de gouverner, se promettoit un long règne sous un prince si jeune. Afin de le rendre tranquille, elle brusqua deux affaires impor-

tanle
tugal

Louis

perles

conse

royau

qu'ell

donne

elle l

accep

sans

crétai

assass

gente

chape

veut l

seroit

Elle le

des pr

de la

Pen

momen

monie

quel i

sans e

mère e

nom,

» qui

» et le

» voir

tantes, la reconnoissance de l'indépendance du Portugal, et la cession de plusieurs places réclamées par *Louis XIV*. On accusa la régente d'avoir causé ces pertes à la couronne d'Espagne en déférant trop aux conseils du père *Nitard*, et en ne mettant pas le royaume en état de défense. Les états souhaitèrent qu'elle prît les avis de don *Juan*. Aimant mieux lui donner de l'autorité au loin que de l'écouter de près, elle lui proposa le gouvernement des Pays-Bas, qu'il accepta. Comme il étoit près de s'embarquer, et que sans doute on le croyoit déjà sur le vaisseau, son secrétaire, qu'on connoissoit pour être son conseil, fut assassiné. Le prince furieux revient, et force la régente de congédier *Nitard*, auquel elle procura le chapeau de cardinal. Par accommodement, don *Juan* veut bien renoncer à la séance dans le conseil, où il seroit toujours en butte aux vexations de la reine. Elle le nomma vice-roi d'Aragon, et vicaire-général des provinces qui en dépendoient. Par là elle l'éloigna de la cour.

Pendant ce temps le jeune *Charles* croissoit. Le moment arriva de le déclarer majeur. Après la cérémonie, sa mère lui présenta à signer un acte par lequel il reconnoissoit qu'étant encore trop jeune et sans expérience, il avoit besoin d'être soulagé par sa mère et le conseil de régence. Il refusa d'y mettre son nom, et dit d'un air décidé : « J'espère que Dieu, » qui m'a fait naître roi, me donnera l'entendement » et les forces nécessaires pour m'acquitter des de- » voirs de la royauté. » Elle ne s'attendoit pas à

cette réponse. On dit que , pour en prévenir les suites , elle faisoit mêler dans le chocolat de son fils des drogues propres à lui affoiblir l'esprit et le corps. Il est certain qu'en peu de jours il perdit sa vivacité et son enjouement , et il ne les recouvra plus.

La reine remplaça le père *Nitard* par don *Ferdinand de Valenzuela* , jeune , bien fait , brave , hardi , généreux , mais manquant des qualités propres au gouvernement. La décadence des affaires fit désirer de nouveau le retour de don *Juan d'Autriche*. Le roi s'y prêta à l'insu de sa mère , qu'il envoya à Tolède comme dans un honnête exil. Avec elle *Valenzuela* disparut. Don *Juan* renversa tous les projets de l'ancien ministère. La reine avoit arrêté le mariage de son fils avec l'archiduchesse *Marie-Antoinette* , fille de l'empereur. Don *Juan* en conclut un autre , qui se consumma , avec *Marie-Louise* , fille du duc d'Orléans , frère de *Louis XIV*. Ce mariage , qui étoit cependant fort convenable , excita beaucoup de jalousie contre don *Juan*. Ce prince n'eut pas la force de mépriser les lâches impostures de ses ennemis. Il s'en affecta , tomba malade , et mourut de chagrin , D'autres disent qu'il fut empoisonné. Toute la nation reconnut qu'en sa personne les vertus et les talens de la maison d'Autriche en Espagne avoient jeté leur dernier éclat. Aussitôt qu'il eut les yeux fermés , le roi alla lui-même chercher sa mère à Tolède.

La jeune reine , placée sur le trône de la main de don *Juan* , n'étoit pas faite pour plaire à sa belle-

mère
vie d
gnose
Le ro
dire à
qu'ell
qu'il
mour
bitue
accid
à la
tion
à une
palat
Ce
tige
cesse
voir
plit s
étoit
cessio
haute
nagée
portu
sur le
cendu
ment
d'une
à Ch
doien

mère. La douairière s'appliqua à rendre à sa bru la vie désagréable, en outrant ce que l'étiquette espagnole avoit déjà de gênant pour une jeune Française. Le roi tomba malade. Sa mère eut la dureté d'interdire à l'épouse la chambre de son époux, et, lorsqu'elle fut malade à son tour, de la priver le plus qu'il fut possible des visites du roi. Cette princesse mourut d'une fausse-couche ; mais les vexations habituelles de sa belle-mère firent croire qu'outre cet accident elle avoit été empoisonnée. Cette mort donna à la reine-mère le moyen de satisfaire son inclination pour la nation allemande, en unissant son fils à une Allemande, *Marie-Anne*, fille de l'électeur palatin.

Cette reine fut plus heureuse que l'autre, si le prestige de la royauté est un bonheur pour une princesse privée d'enfans. *Charles* eut le chagrin de se voir sans postérité. La douleur qu'il en ressentit remplit ses dernières années d'une noire mélancolie. Il étoit environné de princes qui prétendoient à la succession. Les uns lui signifioient leurs prétentions avec hauteur ; les autres, avec des expressions plus ménagées et plus adoucies, n'en étoient pas moins importuns. Tous le pressaient également de prononcer sur leur droit avant de mourir. C'étoit le faire descendre tout vivant dans le tombeau. Il fit un testament en faveur du prince électoral de Bavière, fils d'une de ses sœurs. Ce prince mourut. On demanda à *Charles* d'autres dispositions. Comme elles tar-
doient, les puissances, pour éviter, dirent-elles, une

guerre générale , se partagèrent ses états. Irrité de ce qu'on dispoſoit ainſi de ſes couronnes ſans ſon aveu , il les laiffa , par un nouveau teſtament , à *Philippe* , duc d'Anjou , petit - fils de ſa ſœur aînée et de *Louis XIV.* *Charles* fut regretté plus pour les ſuites qu'on craignoit de ſa mort , que pour aucune qualité utile qu'il eût montrée pendant trente-cinq ans de règne. En lui finit la branche d'Autriche , qui avoit donné cinq rois à l'Eſpagne.

[1700.] On ſe doute que la reine n'avoit pas été conſultée pour le choix d'un ſuccesseur , ou que ſon avis ne prévalut pas ; car , intéreſſée comme elle l'étoit pour ſa nation , elle auroit préféré de voir ſur le trône un prince allemand. Elle reconnut *Philippe V.* ainſi que les grands du royaume , à quelques - uns près qui firent une proteſtation ſecrète. La réception du jeune monarque fut magnifique et affectueuſe. Sa douceur , ſa complaiſance pour les grands , ſon affabilité , ſurtout ſa piété , lui gagnèrent tous les cœurs. Il épouſa *Marie-Louise Gabrielle* , princesſe de Savoie , vive , aimable , ſpirituelle , dont la préſence fut un nouveau charme pour les peuples.

Mal conſeillé , *Philippe* quitta l'Eſpagne pour aller ſeconder les efforts des troupes françaiſes en Italie. Cette abſence déplut. Il ſ'éleva des troubles , pendant leſquels la jeune reine déploya des talens et une généroſité qui ramenèrent le calme ; mais à ſon retour le roi trouva ou mécontents , ou malintentionnés , des ſeigneurs qu'il avoit quittés dans des diſpoſitions favorables. En même temps éclata contre

la mai
rien m
Philippe
archid
ceſſe d
des dro
Ce d
tugal ,
les 11
en cam
la guer
chassè
ſe décl
mais il
décidé
préfère
lantes d
craigno
dités de
tous les
coûtoit
ſes bijo
beſoins

Mais
d'Eſpag
laiſſoit
par elle
cette fav
l'intenti
auroit r

la maison de Bourbon une ligue qui ne tendoit à rien moins qu'à arracher la couronne d'Espagne à *Philippe V*, et à la mettre sur la tête de *Charles*, archiduc d'Autriche, descendant aussi d'une princesse d'Espagne, mais cadette de celle qui donnoit des droits aux princes français.

Ce compétiteur arriva en 1704, débarqua en Portugal, qui étoit de la ligue, prit le nom de *Charles III*, et, secondé par les Anglais, entra aussitôt en campagne. Le sort de ces deux princes pendant la guerre a été aussi bizarre que singulier. Ils se chassèrent alternativement de la capitale. La nation se déclaroit tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre ; mais il paroît qu'en général le penchant étoit plus décidé pour *Philippe*. Il dut en grande partie cette préférence au courage et aux autres qualités brillantes de sa jeune épouse. Malade, enceinte, elle ne craignoit ni la fatigue des voyages, ni les inconvénients des camps. Affable et libérale, elle charmoit tous les cœurs par ses bonnes manières. Rien ne lui coûtoit ; elle sacrifioit de bonne grâce ses pierreries, ses bijoux, et ce qui lui étoit le plus précieux, aux besoins de son mari.

Mais, comme si c'étoit un mal inhérent à la cour d'Espagne, elle eut une favorite par laquelle elle se laissoit gouverner, de même que le roi étoit gouverné par elle. C'étoit la cour de France qui avoit envoyé cette favorite, nommée la princesse des *Ursins*, dans l'intention de surveiller et de diriger ces époux, qu'il auroit mieux valu abandonner à eux-mêmes. Avec

beaucoup d'esprit , la princesse des *Ursins* fit plus de mal que de bien. Elle fut rappelée en France , réclamée ensuite par les deux époux , auxquels on ne crut pas devoir la refuser. Elle ferma les yeux à la princesse de Savoie , qui laissa deux fils , *Louis* et *Ferdinand*.

Philippe épousa en secondes noces *Élisabeth* , princesse de Parme , qui dut sa fortune au célèbre *Albéroni*. Cet homme étonnant , amené de Parme en Espagne par le duc de Vendôme , comme utile à ses plaisirs , se trouva encore bien plus propre aux affaires. Il ménagea le mariage de sa souveraine avec une habileté qui trompa la princesse des *Ursins*. Elle affectoit de désirer cet hymen ; mais elle le redoutoit. Ce n'étoit pas sans raison , car la première action de la nouvelle reine fut de chasser la princesse sans égards et sans ménagemens.

De ce moment , elle prit sur son mari un empire qu'elle ne perdit jamais. *Albéroni* eut toute sa confiance , et la méritoit. En deux ans il rétablit la marine , presque détruite , et rendit l'Espagne , qu'on croyoit épuisée , redoutable à toutes les puissances , étonnées de cette espèce de résurrection. La France et l'Angleterre craignirent l'ascendant de ce puissant génie. Elles se ligüèrent et forcèrent *Élisabeth* de congédier son ministre. Sa dignité de cardinal lui ouvrit l'asile de Rome ; mais la jalousie l'y poursuivit jusqu'à la mort.

Élisabeth fut toute sa vie moins embarrassée à gouverner l'Espagne que son mari , prince bizarre ,

cacoc
égar
tre-co
veur
un an
parma
comm
l'emp
d'en r

Ce
les gu
de se
ronne
cesse
son fi
Naple
nages
trône
du cr
né fû
mour
frère
son fi
les au
sons

cacochyme, irrésolu et obstiné. Elle se prêta, par égard pour la fantaisie de son époux, quoiqu'à contre-cœur, à la résolution qu'il prit d'abdiquer en faveur du prince *Louis*, son fils. Ce roi ne vécut pas un an. *Philippe* reprit sa couronne, et la princesse parmesane son autorité. Son grand embarras fut, comme auparavant, de conduire son mari, et de l'empêcher d'abdiquer encore, comme il ne cessoit d'en montrer le désir.

Cette princesse vivoit dans les négociations et dans les guerres lentes, dont l'objet étoit l'établissement de ses enfans hors d'Espagne, puisque cette couronne étoit dévolue à *Ferdinand*, fils de la princesse de Savoie. Elle réussit, et procura à *Charles*, son fils aîné, nommé don *Carlos*, le royaume de Naples, et, outre Parme et Plaisance, d'autres apagnes en Italie. *Philippe V* mourut en 1744, sur le trône qu'il occupoit malgré lui. La reine eut encore du crédit sous *Ferdinand*, son successeur, quoiqu'il ne fût pas son fils. Il régna quinze ans, et laissa en mourant, en 1750, sa couronne à *Charles III*, son frère, roi de Naples. Celui-ci céda cette dernière à son fils. Par des mariages et des intérêts politiques, les autres états d'Italie ont été partagés entre les maisons de Bourbon et d'Autriche.

PORTUGAL,

entre l'Océan atlantique, la Galice, Léon et l'Estremadure. Succession de ses rois depuis Alphonse I jusqu'à don Henri, en 1578. Sa révolution. Suite et succession des rois de la maison de Bragance.

LE Portugal a de commun avec les royaumes d'Espagne, de s'être, par degrés, étendu et agrandi aux dépens des Maures. Ses rois, sages, belliqueux, avides de gloire, ont travaillé sans relâche à rendre un petit royaume très-puissant, et ont réussi à faire jouir leurs sujets de quelque bonheur. La royauté dans le Portugal date de 1139. Auparavant c'étoit un comté. *Alphonse VI*, roi de Castille et de Léon, voyant ses frontières infestées par les Maures, vers 1087, demanda du secours à *Philippe I*, roi de France. Il lui vint beaucoup de chevaliers français. Quand les Maures eurent été repoussés, *Alphonse*, afin de leur opposer une barrière insurmontable, accorda des domaines assez étendus au midi de la Galice à *Henri*, un de ces aventuriers, avec permission de rétablir les anciennes villes, d'en bâtir de nouvelles, et d'étendre ses limites aux dépens des Maures, quand l'occasion s'en présenteroit. Il scella cette concession par le mariage de dona *Thérèse*, sa fille naturelle, avec le nouveau comte.

Henri gagna dix-sept batailles contre les Maures,

et gou
Sa veu
suspec
se cou
Henri
eut à
reine
trou.
jusqu'
victoir
par se
du roy
morab
[11
siasme
nière p
L'usag
posoit
peuple
sur un
Un dé
clamat
mative
pour le
Le mên
sa pers
mit les
de rem
» faiso
» le ro

et gouverna avec autant de bonheur que de prudence. Sa veuve eut avec un seigneur de sa cour une liaison suspecte. Les seigneurs, indignés du déshonneur dont se couvroit leur souveraine, engagèrent *Alphonse Henriques*, son fils, à se saisir de l'autorité. Il y eut à ce sujet une bataille entre la mère et le fils. La reine succomba. *Alphonse* la relégua dans un château. On dit qu'elle y fut gardée les fers aux pieds jusqu'à sa mort. Ce prince remporta en 1139 une victoire signalée sur les Maures. Il fut proclamé roi par ses sujets sur le champ de bataille. La fondation du royaume de Portugal date de cet événement mémorable.

[1140.] Proclamé dans un moment d'enthousiasme, *Alphonse I* voulut être reconnu d'une manière plus réfléchie. Il convoqua des états-généraux. L'usage s'établit dans ces assemblées que le roi proposoit, les prélats et les grands délibéroient, et le peuple approuvoit. Dans celle-ci, *Alphonse* parut sur un trône, mais sans aucune marque de royauté. Un député se leva et demanda si, en vertu de la proclamation de l'armée et d'une bulle du pape confirmative, les états vouloient *Alphonse Henriques* pour leur roi; tous y consentirent avec acclamation. Le même reprit et demanda si la royauté se bornoit à sa personne, ou si ses enfans y succédroient. On admit les enfans à hériter. Après une phrase ou deux de remerciement, *Alphonse* dit : « Je suis donc roi : » faisons des lois qui établissent la tranquillité dans » le royaume. »

C'est en effet le premier devoir d'un roi : *Alphonse* s'en acquitta aussitôt. On statua que, quand le roi se trouveroit sans enfans mâles, son frère lui succéderoit, mais pour la vie seulement, et que les fils de celui-ci auroient besoin d'une nouvelle élection; que les infantes, au défaut des mâles, seroient appelées au trône; mais qu'elles seroient obligées de se marier à un seigneur portugais, qui ne porteroit pas la couronne, et marcheroit à la gauche de la reine. Il n'est point parlé des bâtards, qui cependant ont hérité dans la suite.

Seront reconnus pour nobles les enfans de ceux qui, jetés par le sort dans les fers des infidèles, n'auront pas renoncé à la foi, ceux qui auront tué ou fait prisonnier un roi ennemi ou son fils, ou qui auront gagné un étendard royal : seront au contraire dégradés les lâches, les traîtres, les parjures, les voleurs, les déserteurs chez les Maures, les blasphémateurs, ceux qui frappent une femme de la lance ou de l'épée, ou qui cachent la vérité au roi. Les deux adultères sont condamnés au feu; mais si le mari pardonne à la femme, l'homme a aussi sa grâce. Le meurtre est puni de mort, ainsi que le viol d'une fille noble. A elle appartiendra tout le bien du coupable. Si elle n'est pas noble, l'homme, sans avoir égard à sa qualité, est obligé de l'épouser. Telles sont les principales lois d'*Alphonse*; elles donnent quelque idée des mœurs du temps.

[1186.] Le règne d'*Alphonse* fut long et glorieux. Don *Sanche I* ne dégénéra pas des vertus de son père.

Ces deux princes eurent d'heureux hasards dans leurs guerres contre les Maures. Des croisés, poussés par le mauvais temps sur leurs côtes, leur procurèrent contre les infidèles des succès dont ils n'auroient pu se flatter sans l'arrivée de ces secours. [1212] *Alphonse II*, fils de don *Sanche*, eut des démêlés avec ses sœurs. Leur père, se défiant de la tendresse fraternelle, avoit donné à ses filles des apanages qui parurent trop considérables au nouveau roi. Il voulut les en priver ou les diminuer. Le pape, auquel les princesses s'adressèrent, intervint dans leur cause. On fera observer que l'autorité des souverains pontifes et de l'inquisition a toujours été fort respectée en Portugal. Un interdit jetoit le royaume dans la désolation. Frappé de cet anathème, que des querelles avec le clergé lui attirèrent, *Alphonse II* laissa son trône fort ébranlé à don *Sanche II*, son fils.

Pendant vingt-trois ans de règne, ce monarque lutta contre le clergé, mais avec des forces inégales, parce qu'il n'eut ni l'adresse, ni la hardiesse qui mettent les princes en état de se ménager avec les factions. Il avoit un frère qui possédoit ces talens, et qui malheureusement s'en servit contre le roi. Il souleva les grands, et leur fit regarder son frère comme incapable de gouverner; mais c'étoient bien plutôt eux-mêmes, disent les historiens, qui, pleins de morgue et d'orgueil, auroient eu besoin d'un gouvernement ferme et sévère. En effet, don *Sanche*, doux et modéré, étoit peu en état de dompter l'es-

prit d'indépendance qui éclatoit avec audace, soutenu par les immunités du clergé. Un de ses prédécesseurs avoit eu la foiblesse de rendre son royaume tributaire du saint-siège : à la vérité, cette redevance n'a jamais été payée fort exactement; mais elle donnoit un droit apparent aux souverains pontifes. *Innocent IV*, trouvant don *Sanche* indocile, le priva, sans le déposer, de l'administration de son royaume, et la donna à *Alphonse*, son frère.

Don *Sanche* se retira chez le roi de Castille. Après quelques tentatives inutiles pour recouvrer son autorité, il mourut à Tolède. On l'a représenté sur son tombeau tenant d'une main une colombe, et de l'autre un livre, emblèmes de sa douceur et de son goût pour les sciences. Tout le monde n'abandonna pas ce prince infortuné. Un gouverneur de Coimbre, nommé *Freitas*, résista opiniâtrément à *Alphonse*, qui vouloit que la ville fût rendue comme au régent du royaume, seul titre qu'il prit pendant la vie de son frère. Aussitôt que la nouvelle de la mort de don *Sanche* arriva, *Alphonse* la fit passer à *Freitas*, et le somma d'ouvrir ses portes. Le gouverneur, croyant que c'étoit un piège, refuse. Le nouveau roi offre de lui permettre d'aller lui-même à Tolède s'assurer du fait. Il part, fait ouvrir le tombeau de son maître, y dépose les clefs, et, de retour, reconnoît le régent pour son souverain.

[1248.] Une des premières actions d'*Alphonse III* fut de récompenser la fidélité de *Freitas*. Devenu roi, il dédaigna ceux qui l'avoient servi contre son

frère,
les pr
native
de R
pour
paren
sujets
pas,
foudr
de m
les su
dress
Son a
peu,
dinau
traite
tant.
vant
par la
la na
princ
[1
des l
acqu
d'ent
aima
domi
frère
ce cō
mère

frère ; et se montra beaucoup plus ferme que lui contre les prétentions du clergé. Son règne offre une alternative perpétuelle de paix et de guerre avec la cour de Rome. Il se trouva dans les liens de l'interdit, pour un mariage contracté avec une princesse, sa parente, dans un degré prohibé. Menacé de voir ses sujets déliés du serment de fidélité, il ne s'effraya pas, et, par sa contenance assurée, il détourna ce foudre de dessus sa tête. Sa conduite auroit pu servir de modèle en fait de politique pour ces temps où les souverains se faisoient un grand mérite de l'adresse à se soustraire aux anathèmes ecclésiastiques. Son art consistoit à promettre beaucoup, à tenir peu, à recevoir avec un très-grand respect les cardinaux et les légats qui lui étoient envoyés, et à les traiter magnifiquement, sans leur céder rien d'important. *Alphonse* étoit actif, vigilant et juste ; ne pouvant agrandir son royaume, dont les limites, fixées par la mer et les montagnes, paroissent posées par la nature, il l'enrichit, l'embellit et le fortifia. Ce prince eut des conseillers, et n'eut point de favori.

[1279.] *Denys*, fils d'*Alphonse*, a été le père des laboureurs et le protecteur du commerce. Pour acquérir et soutenir ce dernier titre, il eut grand soin d'entretenir sa marine. Sa mère étoit impérieuse ; il aima mieux se brouiller avec elle que de se laisser dominer par elle. Il eut aussi des querelles avec son frère et avec le clergé ; mais tout s'accommoda de ce côté. Il n'en fut pas de même du côté de la reine-mère. Elle garda un fonds de ressentiment et souleva

contre le roi le prince *Alphonse*, son petit-fils. *Denys* eut la patience de faire jusqu'à trois paix avec ce jeune imprudent. Sa douceur et son indulgence le gagnèrent à la fin. Ce prince, pendant les dernières années de son grand-père, le consola de ses écarts par sa soumission. On dit encore en Portugal, en commun proverbe, *généreux comme le roi Denys*.

[1324.] Le nouveau roi, *Alphonse IV*, témoignoit beaucoup de respect pour la mémoire de son grand-père et pour ses institutions; mais il étoit loin de s'assujettir à la même exactitude et à la même sévérité dans sa conduite. Il traitoit légèrement les devoirs de la royauté. Entrant un jour au conseil tout plein des aventures de la chasse, d'où il arrivoit, il en entretenoit avec chaleur les conseillers. Un d'eux se lève et dit : « Nous ne sommes pas ici pour » entendre de votre majesté de pareils exploits. Si » elle veut s'occuper des besoins de son peuple, elle » trouvera des sujets soumis et obéissans. Sinon.... » — Quoi ! sinon ? interrompit vivement le roi. — » Sinon, reprit le conseiller d'un ton ferme, ils cher- » cheront un autre roi. » Le monarque sortit enflammé de colère; mais il rentra quelques momens après apaisé, et dit au conseiller : « Je sens la jus- » tice du reproche que vous venez de me faire. Dé- » sormais vous n'aurez pas affaire à don *Alphonse* » le chasseur, mais à don *Alphonse* roi de Portugal. » Il le promit et tint parole.

Il disgrâcia tous ceux qui l'avoient entraîné ou aidé dans ses révoltes contre son grand-père; mais,

accor
mauv
contr
Pèdr
noble
avoit
et co
l'atta
hom
Cons
elle a
regre
leur
tion.
ports
teux
Don
crète
de c
tout
fort
cette
raisc
D
faisc
fort
ces,
son
lian

accoutumé à se laisser séduire , étant prince , par de mauvais conseillers , il ne se tint pas assez en garde contre eux sur le trône. Il avoit un fils , nommé don *Pèdre* , déjà distingué par des preuves signalées d'un noble courage. Dona *Constance* , épouse de ce prince , avoit de lui plusieurs enfans , et le trouvoit mari doux et complaisant. Cependant elle lui soupçonnoit de l'attachement pour *Inès de Castro* , fille d'un gentilhomme castillan , réfugié à la cour de Portugal. *Constance* mourut. Comme , malgré son soupçon , elle avoit fait du bien à *Inès* , cette jeune personne la regretta sincèrement. Les démonstrations de sa douleur touchèrent le prince , et fortifièrent son inclination. Ce sentiment éclata bientôt avec tous les transports d'une passion violente. Il est au moins douteux qu'elle ait été complaisante avant le mariage. Don *Pèdre* a toujours assuré qu'il l'avoit épousée secrètement , et on doit à la mémoire d'*Inès* la justice de croire qu'effectivement le mariage avoit précédé tout commerce avec le prince. Don *Pèdre* le tint fort secret , tant par respect pour son père , à qui cette mésalliance auroit déplu , que pour d'autres raisons politiques.

Des courtisans , jaloux de l'accueil que don *Pèdre* faisoit aux Castillans , compatriotes d'*Inès* , et de la fortune de ses frères , que le prince combloit de grâces , remontrèrent au roi qu'il convenoit de remarier son fils avec quelque princesse voisine , dont l'alliance pût être utile au royaume ; mais qu'un pareil

hymen ne pourroit avoir lieu tant que le prince resteroit attaché à *Inès*, et qu'à juger de cet attachement par la conduite du prince, les chaînes n'en pouvoient être rompues que par la mort de l'objet de sa passion.

Les perfides connoissoient le monarque ardent, bouillant, prompt à prendre un parti et à l'exécuter. Cette intrigue n'avoit pu se nouer sans que le prince n'en soupçonnât quelque chose. Tremblant pour l'objet de sa tendresse, il l'avoit mené dans le couvent de Sainte-Claire, à Coimbre, comme dans un asile sûr. *Alphonse*, qu'on tenoit toujours échauffé en lui faisant craindre que l'ascendant d'*Inès*, déjà plusieurs fois mère, ne devînt funeste à don *Ferdinand*, fils de la première femme de don *Pèdre*, *Alphonse* part pour Coimbre, escorté de ses perfides conseillers. *Inès*, instruite de cette subite arrivée, comparoit à ses ordres. Démêlant quelque chose de sombre dans les yeux du roi, elle se jette à ses pieds avec ses enfans. Le grand-père, attendri, renonce à son dessein et se retire. Ses cruels courtisans lui reprochent de manquer de courage, d'avoir plus de tendresse pour une femme que pour ses sujets et pour l'état. « Allez donc, leur dit-il, exécuter vous-mêmes. » Ils volent et poignent la malheureuse *Inès*.

Il est impossible de peindre la fureur et le désespoir de don *Pèdre*. Il ramasse des soldats qu'il pénètre de sa rage, se jette en forcené sur tout ce qu'il rencontre, met à feu et à sang les plus belles provinces. La-reine-mère et l'archevêque de Brague vont le trou-

ver,
faire
père
jets.
vien
pour
de la
[
ne p
avoi
avec
en C
la c
roya
épo
nell
le ro
qu'
vren
se v
plai
leur
C
vère
les
avo
on
car
qua
Pè

ver, lui représentent combien il y a d'inhumanité à faire porter aux peuples la peine de l'injustice de son père, à des peuples qui vont bientôt devenir ses sujets. Don *Pèdre* étoit juste ; il pose les armes et revient auprès de son père. *Alphonse* fit ce qu'il put pour guérir ce cœur blessé, mais il n'en obtint que de la dissimulation : elle dura tant qu'il vécut.

[1357.] Don *Alphonse* s'étoit bien douté qu'elle ne passeroit pas ce terme. Dans cette persuasion, il avoit donné aux assassins d'*Inès* de grosses sommes, avec le conseil d'aller vivre ailleurs. Ils se retirèrent en Castille. Don *Pèdre*, fidèle à sa douleur, se donna la consolation de faire faire à *Inès* des obsèques royales. Il assembla les états, jura qu'il l'avoit épousée, produisit les témoins, et fit déclarer solennellement ses enfans légitimes. Par un accord avec le roi de Castille, qui étoit alors don *Pèdre le Cruel*, qu'on gagnoit aisément avec de l'argent, il se fit livrer deux coupables. Le troisième échappa. Don *Pèdre* se vengea plus en amant qu'en roi. Il se donna le cruel plaisir d'assister à leur supplice et de les insulter dans leurs derniers momens.

Ce prince a été surnommé *le Justicier*. Il étoit sévère, inflexible, ne connoissoit que le droit, et avoit les yeux et les oreilles fermées aux sollicitations. Il avoit enfin un de ces caractères qu'on craint, dont on blâme la rigidité, mais qu'à la fin on respecte : caractères les plus propres au gouvernement, surtout quand ils sont accompagnés, comme celui de don *Pèdre*, d'affabilité hors des momens de représenta-

tion , et de discernement , de droiture , de justesse dans l'application des lois.

Un ecclésiastique avoit tué un maçon dans un mouvement de colère. Le roi laissa faire le procès , sans s'en mêler. En conséquence des privilèges du clergé , les juges se contentèrent de suspendre le prétre de ses fonctions pour un an. Don *Pèdre* fit insinuer secrètement au fils du maçon de tuer le meurtrier de son père. Celui-ci le fait. On le saisit. Il est condamné à mort. Comme il falloit que le roi signât la sentence , quand on la lui présente , il demande quelle est la profession du coupable : « Maçon , répond-on. — Eh bien , reprend le roi ; je le » condamne à ne travailler d'un an de son métier. » Un gentilhomme maltraita un huissier qui portoit un exploit , et le frappa outrageusement. « *Corrégidor* , » dit le roi au juge , j'ai reçu un soufflet : on m'a » arraché la barbe. » Cette apostrophe fut l'arrêt de mort du gentilhomme. Point d'égards ni d'acception de personne. « Rendons la justice , disoit-il , comme » elle sera rendue quand les secrets des cœurs seront » révélés. » Il se présentoit lui-même à ce terrible jugement , dans de fréquens voyages qu'il faisoit au monastère d'Alcobaza , où il avoit fait construire son tombeau. Placé devant ce monument funèbre , il s'occupoit , dans un recueillement religieux , de réflexions profondes sur le compte qu'il auroit à rendre au souverain juge. On lui a appliqué ce que les Romains ont dit de *Titus* , « qu'il auroit dû ne jamais naître , » ou ne jamais mourir. »

[13
à le fa
son pe
noit a
de ses
pas le
que lu
tarir.
il en t
plicat
séance
ragon
vers A
tions
Telle
sième
Il
lez ,
roi p
Léon
mais
parol
entrep
sous
d'une
dissol
tance
et *Fé*
Il
jalou

[1367.] *Ferdinand I^{er}*, son fils, étoit très-propre à le faire regretter. Léger et inconséquent autant que son père avoit été prudent et mesuré, il s'abandonnoit aux premières inspirations, ne méditoit aucune de ses actions avant de les faire, et n'en prévoyoit pas les suites. *Ferdinand* s'imaginait que les trésors que lui avoit laissés don *Pèdre* ne pouvoient jamais tarir. Il les prodigua, et, à son grand étonnement, il en trouva bientôt la fin. Son mariage est une complication de fautes contre la politique et les bien-séances. Il devoit épouser *Léonore*, princesse d'Aragon. D'assez mauvaises raisons le font retourner vers *Léonore*, infante de Castille. Toutes les conditions avec celle-ci étoient réglées; il voit *Léonore Tellez*, femme de don *Juan d'Acunha*. Cette troisième *Léonore* lui fait oublier les deux autres.

Il s'adresse, pour la séduire, à dona *Marie Tellez*, sa sœur. Elle rejette cette odieuse mission. Le roi parle de mariage. La sœur lui représente que *Léonore* a un mari, et que lui-même est fiancé; mais ces obstacles ne l'effraient pas. Il retire sa parole, paie à la Castille un fort dédommagement, entreprend de faire dissoudre le mariage d'*Acunha*, sous prétexte qu'il a été contracté sans dispense d'une parenté qui existoit. L'épouse désiroit cette dissolution; le mari, voyant l'inutilité de la résistance, se prête à tout. Le mariage est déclaré nul, et *Ferdinand* met sa maîtresse sur le trône.

Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Cruelle, jalouse, intrigante, elle fit le premier essai de ces

vices sur dona *Marie Tellez*, sa sœur. Devenue veuve, cette dame inspira une vive passion à don *Juan*, fils d'*Inès de Castro*, frère du roi. Il l'épousa. La reine n'avoit qu'une fille, nommée dona *Béatrix*. Elle voyoit les Portugais attachés à don *Juan*, et elle craignoit qu'après la mort de son mari, qui étoit infirme, ils ne déferassent la couronne au prince au préjudice de sa fille. Voir sa sœur sur le trône qu'elle occupoit étoit pour elle une idée désespérante. Elle parle à don *Juan*, lui fait entendre que, s'il n'étoit pas marié, elle lui destinerait sa famille et le sceptre du Portugal; et pour qui, ajoute-t-elle, se prive-t-il de cette couronne? pour une infidèle qui le trahit. En pareil cas, comment ne pas croire une sœur? Don *Juan* sort furieux de cette entrevue. Sans information il poignarde son épouse, et se sauve en Castille. La reine affecte quelque chagrin; mais, bientôt consolée, c'est elle qui demande à son mari et qui obtient le retour de son beau-frère. Cependant don *Juan* apprend qu'il a été trompé, tant sur la prétendue infidélité de sa femme que sur l'espérance du trône présentée par sa belle-sœur. La reine s'aperçoit que son crime est connu. Craignant la vengeance du prince, elle veut le faire assassiner; il découvre le complot, et se retire de nouveau en Castille.

La reine conservoit un grand empire sur son époux, le gouvernoit à volonté, et lui déroboit la connoissance de sa conduite criminelle. Le roi lui seul avoit les yeux fermés sur les intrigues de cette

princes
qu'elle
nandè.
se cach
en éch
publiqu
tugaise
Castill
au roi
nier. S
ses sou
la pun
que sa
Ferdin
» l'esp
Béa
pendan
en save
avoit f
de son
droits
plus p
Juan,
roi. La
cherche
comma
l'impro
favori.
qu'il ve
autre c

princesse. Toute la cour, le peuple même, savoient qu'elle étoit éprise d'une violente passion pour *Fernandès d'Andeiro*, jeune seigneur castillan. Elle ne se cachoit pas de ses sentimens, ou les preuves lui en échappoient malgré elle. Celles qu'elle se permit publiquement choquèrent tellement la délicatesse portugaise, que pendant un voyage que la reine fit en Castille pour y marier *Béatrix*, sa fille, on révéla au roi ce qu'un mari apprend ordinairement le dernier. Sans doute il redoutoit sa femme. Il emporta ses soupçons ou sa conviction dans le tombeau sans la punir, et la nomma même régente, en attendant que sa fille *Béatrix* revînt de Castille. On a dit de *Ferdinand I* qu'il étoit « homme médiocre avec de » l'esprit, et roi foible avec du courage. »

Béatrix fut généralement reconnue. Néanmoins, pendant la proclamation, quelques voix s'élevèrent en faveur de don *Juan de Castro*, que sa belle-sœur avoit fait arrêter en Castille aussitôt après la mort de son époux, de peur qu'il ne vînt contester les droits de sa fille. Des voix, plus foibles encore, et en plus petit nombre, prononcèrent le nom de don *Juan*, grand-maître d'Avis, frère naturel du défunt roi. La reine, redoutant ce commencement de faveur, cherche à l'éloigner de la capitale en lui donnant un commandement sur la frontière. Il part, et revient à l'improviste. Elle étoit à table avec *Andeiro*, son favori. Don *Juan* fait signe à celui-ci de la porte qu'il veut lui parler. Au moment qu'il entre dans une autre chambre, il est percé de coups. La reine en-

voie demander si elle doit aussi se préparer à la mort. On lui fait répondre qu'elle n'a rien à craindre.

Le grand-maître affecta même le désir de se réconcilier avec elle. Il rejeta ce qui s'étoit fait sur la nécessité d'apaiser le peuple irrité contre le favori. Il lui fit des excuses. Elle les reçut froidement, et quitta Lisbonne. Aussitôt qu'elle eut abandonné le timon, et que le grand-maître vit tout en confusion par défaut de gouvernement, il joua la comédie ordinaire de paroître vouloir se retirer, afin de se faire retournir. La reine n'étoit pas encore fort éloignée. On proposa de les marier ensemble, et que les époux prissent le gouvernement en commun. Cet expédient ne plut ni à l'un ni à l'autre. Le peuple de Lisbonne trancha la difficulté en proclamant le grand-maître protecteur et régent du royaume.

Le roi de Castille aida don *Juan d'Avis* plus qu'il ne vouloit, et eut l'imprudence de s'intituler lui-même roi de Castille, titre qu'il auroit dû laisser à son épouse seule. Cette démarche prématurée déplut aux Portugais. Il leva en même temps une armée; ce qui fournit au régent une raison plausible d'en mettre aussi une sur pied. L'argent se trouva dans les coffres des partisans de la reine-mère et de sa fille, dont on confisqua les biens. Le régent prit l'argenterie de l'église, promettant de la rendre. En général, il se conduisit très-habilement à l'égard de tout le monde : fier avec ses ennemis, modeste avec ses amis. Il avoit pour conseil *Paës*, son chancelier, homme rusé, qui avoit vicilli dans les affaires.

Ce
une
» co
» n
L
rég
avan
la ca
calan
Com
se mi
reire
fille
« Vill
» vill
» et d
[13
d'Avis
fermit
états à
le Port
cond,
parer d
rendus
conven
tro, qu
lans. Le
ment d
fonction
garder

C'est de lui qu'il tenoit cette maxime très-utile dans une révolution, et qu'il mit en pratique : « Donnez » ce qui n'est pas à vous, et promettez ce que vous » n'avez pas. »

L'armée de Castille étoit si considérable, que le régent ne put que l'inquiéter dans sa marche. Elle avança jusqu'à Lisbonne. Tout dépendoit du sort de la capitale. Cette ville souffrit la famine et les autres calamités de la guerre sans parler de se rendre. Comme elle étoit aux abois, une maladie épidémique se mit dans le camp des Castillans, et les força de se retirer. Ce ne fut pas sans douleur que la reine, sa fille et son gendre, se virent forcés de s'éloigner. « Ville ingrate ! s'écrioit la reine, outrée de rage ; » ville perfide ! puisses-tu être un jour bouleversée » et dévorée par les flammes ! »

[1385.] Ce départ, en délivrant don *Juan I* d'*Avis* d'un grand danger, le combla de joie, et affermit le pouvoir entre ses mains ; il assembla les états à Coimbre. On décida pour premier point que le Portugal ne pouvoit se passer d'un roi ; pour second, que *Béatrix* et son époux, ayant voulu s'emparer de la couronne à main armée, s'en étoient rendus indignes. On délibéra en troisième lieu s'il convenoit de réserver le trône à don *Juan de Castro*, qui étoit actuellement dans les fers des Castillans. Le grand-maître déclara que, si c'étoit le sentiment des états, quelque pénibles que fussent les fonctions attachées à la régence, il étoit prêt à la garder jusqu'à ce que le roi fût délivré, et qu'il seroit

le premier à crier *vive don Juan* ! Mais on sentit que ce n'étoit qu'une manière adroite de se faire prier, puisqu'il avoit été statué d'abord que le royaume, dans la circonstance, ne pouvoit se passer d'un roi. Don *Juan*, grand-maître d'Avis, et fils naturel de don *Pèdre le Justicier*, fut donc élu tout d'une voix au préjudice de don *Juan de Castro*, fils du même don *Pèdre* par *Inès*, dont le mariage n'étoit pas à l'abri de fortes objections.

On imposa au nouveau monarque, entre autres conditions, celle-ci, qui étoit peut-être de son choix, ou de nature à ne lui pas déplaire, qu'il n'admettroit pas dans son conseil les créatures de la reine *Léonore*, qu'il ne les appelleroit ni aux charges de la couronne ni aux places administratives de Lisbonne. On fit aussi dans ses états quelques lois de police.

Malgré l'exclusion formelle donnée aux deux époux castillans, ils ne se regardèrent pas comme évincés sans ressource. La même *Léonore* excita son gendre à tenter un nouvel effort; mais il fut complètement battu. Dès ce moment, don *Juân* commença à régner sans contradiction. Il eut le bonheur d'être longtemps sur le trône, et de le rendre par ce moyen stable pour sa postérité. On remarquera que le Portugal et l'Angleterre avoient d'anciennes alliances : don *Juan* les confirma en épousant la fille du duc de *Lancastre*. Par des procédés honnêtes, il affoiblit la haine jusqu'alors habituelle entre les Portugais et les Castillans : par là il se procura le loisir

de travailler au bonheur de ses sujets. Comme il avoit été homme privé, il conserva l'habitude d'être poli et familier. Don *Juan* trouva le royaume fort endetté. Il pratiqua constamment cette maxime qu'on lui entendit souvent répéter, « qu'un prince sans » argent doit payer en civilité. » La paix de son règne ne fut troublée que par une expédition en Afrique. Il prit Ceuta, forteresse qu'il croyoit nécessaire pour tenir en bride les Maures, et leur ôter la facilité des embarquemens.

[1433.] *Édouard*, son fils, voulut l'imiter. Il fit assiéger Tanger par don *Ferdinand*, son frère; cette expédition fut très-malheureuse. Le roi de Fez investit les Portugais dans leur camp. Ils furent réduits à obtenir comme une grâce la permission de s'embarquer, en promettant de rendre Ceuta. Cette restitution ne pouvoit s'opérer que du consentement du roi de Portugal. Don *Ferdinand* offrit de rester en otage pendant que l'armée portugaise regagnoit son pays.

Ce fut une grande question dans le conseil de savoir si l'on sacrifieroit Ceuta, le plus illustre monument de la gloire du feu roi, ou don *Ferdinand*, fils de ce monarque. Eût-il été un moindre personnage, il semble qu'on n'auroit pas dû hésiter à ratifier son traité et à rompre ses fers. Le conseil pensa différemment. *Ferdinand* resta en Afrique et mourut captif, parce que les Maures s'opiniâtèrent à refuser tout autre objet d'échange. *Édouard* fut emporté par une peste qui ravagea le Portugal. Il aimoit les

sciences, et il composa un livre intitulé *le Bon Conseiller*; il en écrivit un autre sur l'art de dompter et dresser les chevaux, et le dédia à sa femme.

[1435.] Il nomma cette princesse régente du royaume, et tutrice de son fils *Alphonse V*, qui étoit en bas âge. Cette disposition ne plut pas aux grands. Ils ne laissèrent à la mère que l'éducation de son fils, et confièrent le gouvernement du royaume à don *Pèdre*, oncle du roi. La reine commit la faute de se retirer en Castille, croyant que beaucoup de gens la suivroient; mais elle fut abandonnée. Elle dépensa en vains efforts pour susciter des ennemis au régent l'argent qu'elle avoit emporté. Quand cette ressource fut épuisée, elle demanda humblement à don *Pèdre* la permission de retourner en Portugal, s'engageant à y vivre comme il voudroit; mais elle mourut avant d'avoir une réponse. Peut-être se servit-on de cette circonstance pour aigrir dans la suite le jeune monarque contre son oncle.

Le régent se donna tous les soins pour rendre son pupille digne du trône qu'il occupoit. Il lui enseignoit les règles d'un excellent gouvernement, et lui en traçoit l'exemple. Enfin il crut mettre le sceau aux services qu'il avoit rendus à son neveu en lui donnant la main de dona *Isabelle*, sa fille, belle, spirituelle et vertueuse.

Cette princesse eut beaucoup à souffrir de la méintelligence qui s'éleva entre son père et son époux quand le monarque eut pris la conduite des affaires. Les envieux de don *Pèdre* obtinrent tant d'ascendant

sur l'esprit du roi, l'oncle éprouva tant de désagré-
mens, qu'il demanda à se retirer. Cette permission
lui fut volontiers accordée; mais ses ennemis ne s'en
tinrent pas là. Ils le représentèrent comme un rebelle,
et engagèrent le roi à le persécuter. On défendit toute
liaison avec lui : on lui ordonna de rendre ses ar-
mes. Comme il venoit pour se justifier, son gendre
le fit investir. En se défendant, il fut atteint d'une
flèche et mourut. Toutes les recherches dans ses pa-
piers, pour tâcher de trouver quelque griefs contre
lui, n'aboutirent qu'à découvrir des projets formés
pour le service du roi et le bien de l'état. Sa mémoire,
qu'on avoit déshonorée dans le premier moment, fut
réhabilitée.

Il paroît qu'*Alphonse V* étoit un esprit léger et
romanesque. Cette dernière qualité lui fit former des
entreprises contre l'Afrique : elles réussirent. Il en
acquit le surnom d'*Africain*. On doit convenir que
ces expéditions étoient plus brillantes qu'utiles. Sa
légèreté l'engagea dans une guerre ruineuse avec la
Castille, et l'incohérence de ses projets le conduisit
en France avec cinq cents gentilshommes et deux
mille lances pour demander à *Louis XI* d'être aidé
dans cette guerre de Castille. Le politique *Louis XI*
se comporta comme il devoit à l'égard d'un roi qui
s'éloignoit de ses états en aventurier pour aller quê-
ter au loin des secours pendant qu'il avoit tant d'affaires
chez lui. Il l'amusa de belles paroles.

Honteux d'une démarche aussi mal combinée, et
piqué de se voir si peu considéré, le monarque portu-

gais abandonne noblesse et gens d'armes , prend avec lui deux domestiques , un chapelain , et le voilà parti pour Jérusalem. Il écrit en Portugal qu'on ne le verra plus , et mande à don *Juan* , son fils , de prendre la couronne. Le prince ne se le fait pas répéter , et se décore du titre de roi. Se promenant quelques jours après sur le bord de la mer , il voit approcher un vaisseau. Un homme en sort avec empressement ; c'étoit son père. Le fils reste un moment interdit ; mais enfin il prend son parti de bonne grâce , et se jette dans les bras de son père. Il s'ensuit entre eux un combat de déférence. Le père vouloit se contenter du titre de roi des Algarves. « Non , répond don *Juan* , il ne » peut y avoir deux rois en Portugal , et , puisque vous » y êtes , il ne peut pas y en avoir d'autre que vous. » *Alphonse* se laisse persuader. Il avoit l'obligation de l'interruption du voyage de Jérusalem à l'attention de *Louis XI*. Ce prince , étonné d'une pareille boutade , le fit chercher , lui conseilla amicalement de rendre cette folie la plus courte possible. Il lui en resta cependant une atteinte. *Alphonse* abdiqua encore , et mourut en allant se confiner dans un couvent.

[1481.] Don *Juan II* , remonant sur le trône avec une maturité de réflexions et un plan pris , fut très-sévère à l'égard des grands , trop accoutumés à l'indépendance. Il fit trancher la tête au duc de *Bragance* , mari de la sœur de la reine , qui s'étoit permis , selon un abus passé en coutume , de se mettre sous la protection des rois de Castille et d'Aragon. Le roi l'avoit averti auparavant. Il n'en tint aucun

com
autr
frèr
roi
» u
» p
» lu
» p
glès
mon
fut

act
oub
ceu
com
» g
» v
» r
l'a
jeu
lec
lit
ten
se
»
»
»
»

compte. L'exemple de son châtimement servit de frein aux autres. Cependant un d'eux, le jeune duc de *Viscu*, frère de la reine, se mit à la tête d'une conspiration. Le roi le fait venir, et lui demande : « Que seriez-vous à » un homme qui voudroit vous ôter la vie? *Viscu* répond : Je le tuerois de ma main. — Meurs donc, » lui dit le roi en le frappant d'un poignard, tu as » prononcé ta sentence. » Les complices furent étranglés ou jetés dans des citernes. Que faire contre un monarque si expéditif? On se soumit, et son règne fut tranquille.

Les historiens ont recueilli quelques-unes de ses actions et de ses paroles, qui méritent de n'être pas oubliées. Il y avoit un juge qui n'étoit accessible qu'à ceux qui lui faisoient des cadeaux. D'ailleurs on le connoissoit pour un homme de mérite. « Prenez » garde, lui dit le roi d'un ton sévère, je sais que » vous tenez vos mains ouvertes et vos portes fermées. Ce peu de mots le corrigea. Un homme qui l'avoit servi selon son goût dans l'effervescence de la jeunesse lui apporta un billet signé de sa main, par lequel il lui promettoit de le faire duc. Le monarque lit gravement le billet, le déchire, et dit au porteur : « J'oublierai qu'un billet pareil ait existé » ; et se tournant vers les assistans, il dit : « Ceux qui » corrompent les jeunes princes, et qui, en servant » d'instrumens à leurs plaisirs, en tirent des promesses qui ne doivent pas être tenues, doivent estimer comme une faveur de n'en être pas punis. »

Le royaume de Congo fut découvert de son temps.

Des navigateurs se plaignoient de ce que les habitants n'avoient pas voulu faire connoître leurs mines ; don *Juan* leur répondit sagement : « Ne vous en in- » formez pas ; traitez-les honnêtement ; commercez » avec équité , portez-leur ce qui leur plaît , vous » aurez le produit des mines sans avoir la peine de » les fouiller. »

Ce prince connoissoit l'importance de l'exactitude de la part du souverain dans l'observation des usages. Il y étoit très-scrupuleux. On lui représentoit un jour que telle formalité à laquelle il s'assujettissoit étoit une bagatelle. « Bagatelle tant que vous vou- » drez , répondit-il , mais mon exemple est toujours » de conséquence. » Se voyant sans enfans légitimes, il auroit bien désiré laisser sa couronne à un fils naturel nommé *George* , qu'il avoit élevé dans cette intention. On lui fit connoître que ce choix pourroit causer du trouble dans le royaume , et il sacrifia sa satisfaction à la tranquillité de ses sujets.

[1495.] Don *Emmanuel*, qui lui succéda, a été surnommé le *Fortuné* pour trois raisons : la première , parce qu'il parvint au trône d'assez loin , n'étant qu'arrière-petit-fils d'*Alphonse V* ; la seconde, parce que tout ce qu'il entreprenoit lui réussissoit ; enfin il étoit tellement aimé et estimé , on avoit une telle idée de sa capacité , que, lorsqu'il ne réussissoit pas , on croyoit la chose impossible ; troisième bonheur et le plus grand de tous. Don *Juan* avoit abattu la noblesse ; don *Emmanuel* la releva. Sa bonté le porta à protéger les Juifs, que

ses sujets maltraitoient ; mais, ne pouvant plus vexer cette malheureuse nation , les Portugais exigèrent qu'elle fût chassée. C'est la seule fois qu'*Emmanuel* a éprouvé quelque contradiction de la part de son peuple.

Habile à se ménager l'amitié des princes ses voisins , il entretint la paix au milieu de ses sujets. Il porta seulement la guerre en Afrique. Ses succès habituels compensèrent avantageusement quelques revers passagers qu'il essuya. La bonne foi présidoit à ses traités, et la fermeté à leur exécution. Aucun roi n'a étalé autant de magnificence. Il la dut aux découvertes qui s'étoient déjà faites sous ses prédécesseurs. Ces découvertes se multiplièrent par les encouragemens accordés aux navigateurs portugais, et rendirent, comme on le verra, son royaume le centre du commerce de l'univers. Il se plaisoit à donner une grande idée de lui aux étrangers par de superbes ambassades. Quant à ses sujets, ils n'avoient qu'à regarder autour d'eux, contempler la somptuosité des édifices publics qui s'élevoient, collèges, églises, palais, hôpitaux, voir les flottes nombreuses qui sortoient de leurs ports, l'opulence des grands, l'aisance du peuple, la satisfaction peinte sur les visages, la gaîté répandue dans les campagnes comme dans les villes, pour concevoir la plus haute opinion du monarque auteur de tous ces biens. Sous son règne, la peste désola ses peuples. On ne sait pas pourquoi ce fléau, qui n'est plus connu en Portugal, y étoit alors si fréquent. La famine n'approcha pas de ses côtes, quoiqu'elle désolât les Américains , auxquels le compatissant *Emmanuel*

tendit une main secourable. Par une manie qu'on a remarquée chez d'autres rois de Portugal , ce prince, au faite de la grandeur , se proposa d'en descendre et d'abdiquer ; mais il s'aperçut que le seul soupçon du projet faisoit déjà prendre à son fils des manières impérieuses , et que la foule des courtisans se tournoit déjà vers le soleil levant ; sagement il retint dans sa main le sceptre qu'il étoit près de remettre à ce fils imprudent. Par un bonheur rare , le fils abjura sans regret les espérances qu'on lui avoit fait concevoir, et continua à faire comme auparavant le bonheur de son père. Ses autres enfans le rendirent également heureux ; aussi n'épargnoit-il rien pour leur satisfaction, et il mettoit la sienne à prévenir leurs désirs. Père tendre , époux complaisant , il passoit avec une douce familiarité , dans l'intérieur de sa famille , tout le temps qu'il pouvoit dérober aux affaires.

Emmanuel a toujours été bien servi par ses ministres ; outre la durée des conseils auxquels il ne manquoit pas , il profitoit de toutes les occasions qui se présentoient pour s'entretenir familièrement avec eux. Il lui arrivoit quelquefois , en les rencontrant dans le palais , de les prendre par la main , de les entraîner dans son cabinet. « Venez, leur disoit-il , nous sommes seuls , n'avez-vous rien à me dire ? » Il s'amusoit avec eux à la chasse , à la paume. En revenant, il leur disoit : « Nous sommes fatigués » du jeu, délassons-nous avec les affaires. »

On convient que, s'il eut des défauts, ce ne furent

que des vertus portées trop loin ; par exemple, il marqua trop de confiance , et cet excès l'exposa à être trompé, parce que , plein de candeur, il ne soupçonnoit pas que les autres en manquassent. On lui reproche trop de familiarité avec ses domestiques ; cependant on ne voit pas qu'elle lui ait fait manquer de respect. Il portoit le deuil des hommes de mérite qui mouroient à son service. Il aimoit la musique , les jardins, les savans, cultivoit lui-même les sciences. Il passe pour avoir été le plus habile géographe de son temps. Depuis son avènement au trône jusqu'à sa mort, *Emmanuel* a toujours été le père de son peuple , juste sans sévérité , compatissant sans faiblesse, pieux sans affectation. Pour dernier trait , on dit qu'il bannit la pauvreté et la tristesse de son royaume. Une fièvre épidémique qui se termina par une maladie mortelle l'enleva à cinquante-trois ans , lorsque de sa tempérance, de sa bonne constitution et d'une vie très-réglée , ses sujets pouvoient encore se promettre une longue félicité.

[1521.] Ils ne furent pas privés de tous ces biens sous son fils don *Juan III*. Ce prince retraça en grande partie les belles qualités de son père , surtout le discernement dans le choix des ministres. Un d'entre eux, nommé don *Antonio*, paroît avoir joui auprès de lui d'une confiance de préférence. On jugera par le trait suivant s'il la méritoit. Le seigneur d'*Azambuja* , d'une des plus anciennes familles du royaume, par le dérangement de ses affaires et les dépenses qu'il avoit faites dans le service , se trouvoit

réduit à mettre ses terres en vente. « Elles vous » avoisinent, dit le roi à *Antonio*, vous feriez bien » de les acheter. — Votre majesté, répondit le ministre, feroit encore mieux de mettre le maître » en état de les garder, parce que ses ancêtres » ne se sont ruinés que par les services qu'ils ont » rendus à la couronne. » Le roi suivit ce conseil, et prévint par sa générosité la chute de cette illustre famille.

On peut reprocher à ce prince, excellent d'ailleurs, sinon d'avoir établi l'inquisition qui existoit déjà, du moins de lui avoir laissé prendre une trop grande autorité. Don *Juan* crut par là rétablir les mœurs en épurant le christianisme de ses sujets. Ce prince eut la douleur de voir la mort étendre sa faux sur sa famille, et moissonner indistinctement les jeunes et les vieux des deux sexes. Il tomba presque le dernier sous son tranchant, et ne laissa qu'un enfant de trois ans, destiné à être, par son imprudence, la cause du malheur de ses peuples.

[1557.] La régence, pendant la minorité de cet enfant, nommé don *Sébastien*, fut très-orageuse. Elle passa, par abandon forcé de sa grand'mère, au cardinal don *Henri*, son oncle. Les gouverneurs qu'il donna à son pupille lui présentèrent, comme bases des vertus royales, le courage et la religion, non le courage prudent et réfléchi, mais malheureusement celui qui consiste à courir au-devant des plus grands dangers, et à les rechercher. De même ils lui inspirèrent, non la religion qui pénètre ses élèves

des vérités du christianisme, et forme leurs mœurs sur ses principes, mais un fanatisme fougueux, qui porte à renverser et à détruire tout ce qui n'est pas conforme à la foi qu'on professe; de sorte que dès l'enfance don *Sébastien* brûla de l'ardeur de donner des preuves d'intrépidité et de haine implacable pour le mahométisme. Ce fut ce fatal enthousiasme qui le conduisit en Afrique contre les Maures malgré les prières de tout ce qu'il y avoit de gens prudens à la cour, et les remontrances des princes étrangers qui s'intéressoient à son sort.

Jamais prince n'a été mieux averti des dangers d'une entreprise, et jamais homme n'a fait moins de cas des conseils. La reine et don *Henri* oublièrent leurs querelles, et unirent leurs efforts pour le détourner d'un projet si contraire à ses véritables intérêts, et si peu convenable à l'état présent du royaume. La reine mourut de chagrin de l'obstination de son petit-fils. Don *Henri* se retira dans son évêché. Les seigneurs que l'âge et l'expérience avoient mûris ne paroissoient plus au conseil. Ses ambassadeurs lui écrivirent de la part des princes auprès desquels ils résidoient. *Philippe II*, roi d'Espagne, son proche parent, le conjura de ne point exposer sa personne. Rien ne put le détourner. Le duc de *Mascaregnas*, si célèbre par ses exploits dans l'Inde, joignit ses prières à celles des autres seigneurs. Pour affoiblir l'effet que l'avis d'un homme si estimé pouvoit faire dans le public, le jeune roi fit assembler les médecins, par lesquels, à l'occasion des conseils prudens de

Mascaregnas, il fit dire que les années diminuoient le courage, et qu'il n'étoit pas rare qu'un homme brave devînt timide sur la fin de ses jours. C'étoit joindre la dérision à l'insulte.

Le roi de Fez lui-même, contre lequel don *Sébastien* dirigeoit ses armes, lui fit des représentations qui tenoient plus d'une espèce de compassion pour un jeune étourdi qui alloit se jeter dans le précipice que de la crainte ou de la politique. Comme le roi de Portugal prenoit pour prétexte de la guerre le désir de rétablir sur le trône de Fez et de Maroc *Muley-Mahamet*, que *Muley-Moluk*, son oncle, avoit dépouillé de ses états, l'oncle lui écrivit, et lui prouva que son neveu étoit un débauché, un meurtrier, un tyran cruel, indigne de son assistance. Le roi africain pria le roi catholique, avec lequel il vivoit bien, d'appuyer ses remontrances; et, pour les rendre plus efficaces, il offrit d'augmenter de dix mille acres de terres labourables le territoire que les Portugais avoient autour de leurs forteresses : « Non » pas, disoit-il, que je craigne l'issue de la guerre, » mais pour prévenir l'effusion inutile du sang humain. »

En effet, *Moluk*, vieux guerrier, avec une armée de cent mille hommes, redoutoit peu une armée de quinze mille Portugais qui cingloit vers ses côtes, quoiqu'elle eût douze pièces de canon, artillerie formidable pour le temps. L'expérience du prince africain, aussitôt que les Portugais eurent abordé, lui fit connoître par les manœuvres malhabiles des

chefs
que l
ne pa
alors
mour
sence
ordre
Lo
mettr
posit
tière.
quelc
langu
et vo
des l
Il to
sa li
pou
Han
en t
, cev
frèr
une
- l
La
con
sien

rel
ôta

chefs le peu qu'il avoit à craindre des soldats, quelque braves qu'ils fussent. Il n'appréhendoit que de ne pas avoir le temps de le battre, parce qu'il étoit alors attaqué d'une fièvre violente, et qu'il se sentoît mourir. Cependant, quand les armées furent en présence, il n'en donna pas moins, de sa litière, les ordres en grand capitaine.

Lorsqu'il fut près d'en venir aux mains, il se fit mettre à cheval, pour voir par lui-même si ses dispositions étoient exécutées, et il rentra dans sa litière. Au premier choc, l'infanterie portugaise obtint quelque avantage. *Moluk* oublie pour ce moment sa langueur, se précipite de sa litière, monte à cheval, et veut charger lui-même le sabre à la main. Ses gardes le retiennent. Ce dernier effort épuise ses forces. Il tombe évanoui entre leurs bras. On le remet dans sa litière. Il expire, en portant le doigt sur sa bouche pour recommander le secret. Un renégat, nommé *Hamet-Taba*, se tint auprès de sa litière. De temps en temps il entr'ouvroit le rideau, comme pour recevoir les ordres du défunt. *Muley-Hamet*, son frère, continua de les donner à sa place, et remporta une victoire complète.

Don *Sébastien* avoit reçu un coup de feu à l'épaule. La blessure n'étoit pas dangereuse. Il continua de combattre, et eut deux chevaux tués sous lui. Plusieurs seigneurs périrent à ses côtés.

Voici ce qu'on raconte de son sort. La première relation porte que les Maures l'enveloppèrent, lui ôtèrent son épée et ses armes, et s'assurèrent de sa

personne; qu'il s'éleva une querelle entre ceux qui l'avoient pris; qu'un de leurs généraux se fit jour à travers la troupe près de se battre; que, pour terminer la dispute, il assena au prisonnier un coup de sabre qui porta au-dessus de l'œil droit, le terrassa, et que les autres l'achevèrent; que le lendemain *Muley-Hamet* envoya sur la place où la scène s'étoit passée; qu'entre les morts un valet de chambre reconnut le corps de son maître, que d'autres Portugais le reconnurent aussi à des indices vraisemblables, car on convient que le visage étoit fort défiguré. Ce corps passa de Fez à Ceuta, et de Ceuta en Portugal, où il fut inhumé. L'autre relation est de *Louis Brito*, seigneur portugais. Se retirant de la mêlée, dit-il, avec son étendard roulé autour de son corps, il fut rencontré par le roi, qui lui dit : « Tenez » l'étendard ferme, et mourons sur lui. » Le prince fondit sur les Maures, qui le saisirent. *Brito* le dégagea; mais il fut pris lui-même avec son étendard. Pendant qu'on l'emmenoit, il vit le roi qui n'étoit point poursuivi. Don *Louis de Lima* a déposé aussi avoir rencontré le roi qui s'avançoit vers la rivière, et c'est la dernière fois qu'on l'a vu.

Toutes ces circonstances sont remarquables, parce qu'environ vingt ans après l'événement, il parut à Venise un homme qui se disoit don *Sébastien*. Il rendoit un compte assez plausible de ce qui lui étoit arrivé; racontoit qu'il s'étoit tiré de dessous les morts; qu'après avoir erré pendant quelque temps en Afrique il étoit revenu en Portugal, et jusque

dans son propre palais , où , par honte , il n'avoit pas voulu se faire connoître. Il avoit le port , la taille , le geste , la voix de don *Sébastien* , montrait les cicatrices de ses blessures , qu'on dit avoir été au nombre de vingt-cinq , surtout celles de l'épaule et de l'œil. Plusieurs Portugais le reconnurent. Des commissaires nommés par le sénat l'interrogèrent , et furent étonnés de ce qu'il leur rapporta des négociations secrètes avec la république. Frappés de son assurance , de la fermeté invariable de ses réponses , de sa modestie , de sa piété , de la grande patience qu'il montrait dans son malheur , ils n'osèrent le déclarer imposteur. L'ambassadeur d'Espagne demanda son expulsion. Le sénat embarrassé n'osa refuser cette demande.

Cet homme se retira à Florence. Le grand-duc de Toscane le fit arrêter et le livra au comte de *Lemos* , vice-roi de Naples pour le roi d'Espagne , qui possédoit le trône de Portugal. Quand le prisonnier parut devant lui , à la question « qui il étoit ? — Vous devez bien » me reconnoître , répondit-il , puisque vous avez été » chargé de deux ambassades auprès de moi. » Il lui en rapporta des circonstances secrètes , qui ne pouvoient être sues que d'un homme qui auroit été roi de Portugal alors. Il étonna de même deux princesses , parentes de don *Sébastien* , qui eurent la curiosité de l'interroger dans le château neuf , où il étoit bien traité.

Après la mort de *Lemos* , on le tourmenta pour le contraindre à se rétracter ; il se refusa constamment

au désaveu que les Espagnols exigeoient de lui. Ils crurent le rendre méprisable, et changer l'opinion publique qui se déclaroit en sa faveur en le faisant promener ignominieusement sur un âne dans les rues de Naples. Un crieur le précédoit et annonçoit que c'étoit un imposteur qui se disoit don *Sébastien*, roi de Portugal ; à chaque fois, le prisonnier disoit, « Oui, » je le suis. » Quand le crieur ajoutoit qu'il étoit Calabrais, il crioit plus haut : « Cela est faux. » Après cette humiliation, il fut retenu quelque temps en prison dans le royaume de Naples, de là transféré en Castille, renfermé dans un château reculé, et on n'en a plus entendu parler. Faute de meilleures raisons, les Espagnols débitèrent qu'il étoit magicien, et que c'étoit le démon qui lui avoient fourni les illusions qui faisoient impression aux gens crédules. Cependant on conviendra que, si c'étoit un imposteur, ces vraisemblances méritoient bien qu'ils tâchassent de le convaincre et de détromper l'univers.

[1578.] On regarda en Portugal don *Sébastien* comme mort. Le cardinal *Henri*, son oncle, prit la couronne à l'âge de soixante-sept ans. Le premier vœu des Portugais fut qu'il se mariât, afin de laisser des héritiers directs, et de prévenir les guerres civiles qui menaçoient le Portugal. On agita à Rome, dans le consistoire, si l'on accorderoit une dispense à ce vieux cardinal, prêtre et évêque. Des raisons politiques suspendirent la décision. Du moment où il monta sur le trône, le malheureux *Henri* n'entendit parler que de sa succession. Deux prétendans avoient

des droits à peu près égaux, *Philippe II*, roi d'Espagne, et la duchesse de *Bragance*. *Henri* aimoit celle-ci et craignoit l'autre ; mais il haïssoit le prince de *Crato*, son neveu, qui auroit eu les droits les plus certains, s'il avoit pu prouver qu'il étoit légitime. Balancé par l'indécision, don *Henri* arriva au tombeau sans avoir rien prononcé. Il crut avoir assez pourvu à la tranquillité du royaume en nommant cinq gouverneurs qui seroient dépositaires de l'autorité souveraine après sa mort et pendant l'inter règne. Devant eux devoit se plaider la grande affaire de la succession ; mais elle étoit déjà décidée avant qu'il mourût.

[1580.] Des cinq gouverneurs ou régens, trois étoient dans les intérêts du roi d'Espagne, *Philippe II* ; mais il avoit pour lui un suffrage plus décisif, c'étoit une armée considérable, commandée par le duc d'*Albe*, et rassemblée sur la frontière de Portugal. Il s'en falloit beaucoup que le royaume fût en état de lui opposer une résistance suffisante. Cette armée s'avança donc avec ordre et discipline, et ne trouva en chemin que le prince de *Crato*, qui s'étoit fait nommer roi par la populace de Lisbonne. Ses troupes, composées de gens ramassés, mal armés, mal commandés, furent dispersées au premier choc. Il erra dans le royaume pendant un an, quoique sa tête fût mise à prix, et enfin il se sauva et mourut en France.

Philippe affecta de ne se rendre en Portugal que lorsque ce royaume fut soumis, afin de ne point

paroître en jouir par droit de conquête. Des cinq régens, trois gagnés, deux persuadés ou forcés, l'avoient proclamé par une décision commune; de sorte que sa prise de possession fut précédée et accompagnée de toutes les formes légales dont elle devoit être revêtue; mais elle manqua de celles qui flattent un bon roi, l'empressement et l'allégresse des peuples.

Les Portugais furent long-temps à se façonner au joug des Castillans, ou plutôt ils ne s'y accoutumèrent jamais. *Philippe* tâcha d'abord de les apprivoiser par des caresses. Il les traita ensuite comme on traite des bêtes féroces qui se sont laissé enchaîner. Il donna à ses successeurs l'exemple de manquer à toutes les paroles données pour la conservation des privilèges et pour l'intégrité du royaume. Ses gouverneurs tourmentèrent les peuples, tant par la surcharge des impôts que par la manière de les lever. Les forteresses ne furent ni entretenues ni réparées. Les troupes portugaises n'étoient pas payées. La marine ne fut plus réservée à la défense des côtes, à la protection des possessions africaines et asiatiques, sa destination naturelle. Unie à la fameuse flotte nommée l'*Invincible*, elle périt presque tout entière dans la désastreuse expédition de *Philippe* contre l'Angleterre. Le Portugal porta la peine de sa funeste alliance avec la Castille. Il vit ses plus belles colonies envahies par les Hollandais, dans la longue guerre qu'ils soutinrent pour se soustraire à la domination espagnole. Une misère affreuse couvrit la face du royaume. Les

moins clairvoyans apercevoient que les Espagnols tendoient à le réduire en province d'Espagne, et que la pauvreté, le dénûment, étoient le moyen dont on prétendoit se servir pour arriver à ce but.

La fierté portugaise à la fin s'indigna de l'oppression. Elle reprit de l'énergie après soixante ans de contrainte. Il falloit un lien pour réunir les seigneurs mécontents. A la vérité, ils lisoient dans les yeux les uns des autres leurs desirs secrets, mais ils n'osoient se les communiquer. Un homme conçut le projet de délivrer son pays de cette odieuse tyrannie et de lui faire recouvrer sa première indépendance. Il se nommoit *Jean Pinto Ribeiro*, et étoit intendant du duc de *Bragance*. Ce seigneur, descendant de la maison royale, avoit un droit incontestable à la couronne. A ce titre il étoit surveillé par les Espagnols de plus près que les autres. *Pinto* sut tromper les espions, aboucher ensemble les seigneurs les plus utiles à son dessein, sans compromettre ni exposer son maître, qui parut ignorer, ou ignora réellement ce qui se tramoit.

Le caractère du duc de *Bragance* paroissoit approprié aux circonstances; il étoit doux, modeste, sans aucun dehors d'ambition; de sorte que, s'il étoit suspect aux Espagnols, ce n'est pas qu'il donnât lieu aux soupçons, mais c'est qu'il avoit des droits, et les droits d'autrui effraient toujours ceux qui les usurpent. Il avoit une telle réputation de modération, que les seigneurs ligüés doutoient s'il vouloit sacrifier sa tranquillité à l'éclat de la couronne.

Pinto, consulté, n'osa, ou feignit de n'oser l'affirmer. Il présenta à son maître le député de ces seigneurs, afin qu'ils jugeassent par eux-mêmes le fond qu'ils devoient faire sur ce prince. Dans ce temps même, *Bragance* étoit appelé à Madrid pour des raisons si foibles, qu'il ne pouvoit douter qu'elles ne cachassent le dessein de le retenir captif. Dans cette perplexité, il consulta la duchesse son épouse. Elle lui répondit sensément : « La mort vous attend à » Madrid, vous la trouverez peut-être à Lisbonne ; » mais là vous mourrez comme un misérable prisonnier ; ici vous succomberez couvert de gloire et en » roi. C'est le pis qui puisse vous arriver. Mais comptons plutôt sur l'affection du peuple, sur la justice » de vos droits, et sur la protection divine. »

Toutes les mesures étoient prises ; on n'attendoit plus pour agir que le consentement du prince. Aussitôt que ce consentement fut donné tout se mit en mouvement. Plusieurs des principaux bourgeois de Lisbonne étoient gagnés, ou s'offrirent d'eux-mêmes à la séduction. Sous prétexte de la cessation du commerce, les manufacturiers congédièrent leurs ouvriers, afin que la faim et la misère les déterminassent plus facilement à se soulever. Les conjurés s'assemblèrent chez l'un des principaux chefs. Les attaques étoient marquées, les postes assignés : à pied, à cheval, en litière, on se rend de toutes sortes de manières, et par divers chemins, pour ne pas donner de soupçon, au palais qu'habitoient la vice-reine et le secrétaire d'état *Vasconcellos*, qui avoit toute l'autorité.

Pinto
sem
fon
mon
et j
ein
cita
tre
qu'i
le fl
qui
quan
donn
bout
pris
[
par l
puiss
inves
prise
hasan
le du
les m
suspe
leurs s
motifs
par le
au mi
Les
ressou
v

Pinto, quand il voit à peu près tous les conjurés rassemblés, donne le signal d'un coup de pistolet. Tous foncent par différentes portes, renversent la garde, montent à l'appartement de *Vasconcellos*, le tuent, et jettent son corps par la fenêtre. On force la vice-roi de signer l'ordre au gouverneur de rendre la citadelle : il obéit. Le duc de *Bragance* étoit de l'autre côté du Tage, attendant l'événement. Aussitôt qu'il est averti, il se jette dans une barque, traverse le fleuve, est reçu avec acclamation par le peuple, qui s'étoit rendu en foule sur le bord de tous les quartiers de la ville. Le signal de *Pinto* avoit été donné à huit heures du matin; à midi, toutes les boutiques étoient ouvertes, et les affaires avoient repris leur cours.

[1640.] Le ministère espagnol s'efforça, autant par l'intrigue que par les armes, de reconquérir sa puissance en Portugal. Don *Juan IV* se vit souvent investi de conjurés. Il échappa à ces sourdes entreprises, tantôt par sa prudence, tantôt par d'heureux hasards. Il y eut de ces complots si bien tramés par le duc d'*Olivarès*, premier ministre d'Espagne, que les meilleurs ministres de don *Juan*, rendus par lui suspects, payèrent de leur tête les soupçons inspirés à leur souverain. Leur innocence fut reconnue; mais les motifs de défiance, sans cesse adroitement renouvelés par les émissaires espagnols, tinrent long-temps le roi au milieu de sa cour dans une fâcheuse perplexité.

Les Portugais, quoique dénués de presque toute ressource par les perfides précautions que le conseil

d'Espagne avoit prises auparavant , résistèrent aux premiers efforts de leurs ennemis. Alternativement les paysans venoient au camp et retournoient à leurs chaumières. Ils combattoient un jour et labouroient le lendemain. Don *Juan* les aguerrit et les disciplina à l'aide d'officiers étrangers qu'il fit venir de tous côtés. Par de petites actions , dont le succès étoit bien préparé , il les enhardit , les encouragea et en vint même à des batailles décisives qu'il gagna. Ses ambassadeurs , auparavant seulement soufferts , parurent alors avec éclat dans les cours étrangères , malgré les attaques sourdes , les menaces publiques , l'argent prodigué et les autres moyens employés par les ministres espagnols dans ces mêmes cours où ils résidoient , pour en éloigner les Portugais ; de sorte que don *Juan* étoit universellement reconnu roi de Portugal quand il mourut.

L'élévation ne changea pas ses mœurs. Elle développa seulement des vertus qui seroient restées obscures dans un particulier. Il a été appelé *le Fortuné* ; on pourroit le surnommer *le bon et le bien-faisant*. Il perdoit un peu trop de temps à la chasse. Sortant un jour de Lisbonne pour se livrer à cet exercice , le magistrat civil se présente à lui , lui fait une profonde révérence , prend le cheval par la bride , et le remène au palais sans rien dire. Le roi y rentre sans rien dire non plus. Cette remontrance muette eut son effet. Le roi s'observa davantage sur sa passion.

[656.] Le sceptre passa des mains de don *Juan*

fran
Nem
sent
qu'
mier
favor
tendi

dans celles d'*Alphonse VI*, son fils, sous la tutelle de la reine sa mère. Des infirmités de jeunesse firent tolérer en lui des défauts qui devinrent des vices. Il avoit un frère, nommé don *Pèdre*, dont l'éducation plus ferme et plus soignée eut aussi plus de succès. La mère, dit-on, étoit plus attachée au cadet. Ceux qui espéroient profiter de la mésintelligence qu'ils comptoient établir entre les deux frères ne manquèrent pas de faire remarquer à l'aîné cette préférence. La jalousie qu'il en conçut l'éloigna de sa mère. Elle avoit gouverné avec un applaudissement général pendant la minorité d'*Alphonse*. Jugant par des écarts, indices d'un esprit blessé, qu'il étoit hors d'état d'être assis au timon des affaires, elle voulut continuer d'y rester, mais les favoris l'en débusquèrent. Inspira-t-elle au cadet le désir de détrôner son aîné? lui en indiqua-t-elle les moyens? lui traça-t-elle la route qu'il devoit tenir dans la carrière tortueuse qu'il parcourut pour arriver à ses fins? c'est ce qu'on ignore. Elle mourut avant l'événement, laissant ses enfans en pleine mésintelligence, quoiqu'au lit de la mort elle les eût exhortés à la concorde.

Le mariage du roi venoit d'être conclu avec une Française, mademoiselle d'*Aumale*, princesse de Némours. Flattée de l'éclat d'une couronne, elle consentit à cette union, quoiqu'on eût répandu le bruit qu'*Alphonse* étoit impuissant. On a écrit que le premier coup d'œil de la reine en arrivant fut moins favorable au roi qu'à son frère, et que celui-ci l'entendit. Du moins il est certain qu'ils furent parfaite-

ment d'accord dans tout ce qui se passa à l'égard du monarque.

La reine-mère avoit déjà essayé ce qu'on pouvoit contre lui, en enlevant sous ses yeux deux de ses plus chers favoris, qu'on envoya vivre sans autorité au Brésil. Quoique les historiens représentent *Alphonse* comme brutal, emporté, féroce même, il se contenta de se plaindre, et l'on ne voit pas qu'il se soit vengé d'une pareille insulte. On savoit donc déjà qu'il ne falloit qu'oser avec lui, et l'on osa. Don *Pèdre* s'étudia à gagner le peuple de Lisbonne, surtout le clergé, par une grande affectation de piété. Il montrait en même temps beaucoup d'égards pour son frère et une apparente commisération pour ses bizarreries et son inconstance, qu'on traitoit tout bas de folie.

Cet état supposé de dômençe servoit de prétexte pour lui enlever, moitié de gré, moitié de force, tantôt un ministre, tantôt un autre, selon qu'on leur voyoit plus ou moins de zèle et d'attachement pour le soutenir; de sorte que ce malheureux prince, placé exprès dans des circonstances difficiles et épineuses, se trouvoit sans conseil. On l'a souvent vu gémir de ce dénûment. Pendant qu'il étoit presque abandonné, la reine mit le comble au désespoir de l'infortuné *Alphonse* en se retirant dans un couvent. Elle lui écrivit une lettre de reproches sur la conduite insupportable qu'il avoit tenue à son égard. Elle finissoit en lui disant qu'il savoit qu'elle n'étoit pas sa femme.

On ne laissa pas ralentir l'essor de cette première attaque. Le conseil fut assemblé et décida que, pour le bien du royaume, *Alphonse* devoit abdiquer et résigner la couronne à don *Pèdre*. Cette résolution prise, les conseillers d'état, tous réunis, la présentent au roi. Il refuse d'y souscrire. Don *Pèdre* se transporte au palais et fait arrêter son frère dans son appartement. Un homme aposté lui persuade que, s'il résigne, il sera mis en liberté. Il donne son consentement. On veut lui faire signer aussi que son mariage est nul. Il demande à conférer avec les docteurs. Le résultat de la consultation est qu'il signe encore cet article. Aussitôt don *Pèdre* est déclaré non pas roi ; cette proclamation parut trop précipitée, mais régent du royaume.

[1667.] Don *Pèdre* n'avoit que vingt-un ans quand on lui donna la régence. Sa jeunesse a fait croire qu'il n'avoit pas imaginé ni dirigé la révolution. Quoique la reine ne fût guère plus âgée, le talent précocce que l'on connoît aux femmes pour l'intrigue rend probable l'opinion alors répandue qu'elle étoit l'âme du complot. Don *Alphonse* ne parut sensible à ses malheurs que le soir, lorsqu'il se trouva seul. Il fit prier son frère de lui envoyer *Jean*, garde de ses chiens, pour lui tenir compagnie. Soit que l'amertume de la douleur, soit que le délire du désespoir ait dicté cette humble requête, elle affecta don *Pèdre*. Il fondit en larmes, sans doute par réflexion sur le triste sort de son frère. Cette sensibilité fait

honneur à son cœur ; mais la reine ne lui donna pas un soupir.

Les états confirmèrent la régence à don *Pèdre*. Un de ses premiers soins fut de rétablir la police dans Lisbonne. *Alphonse* l'avoit absolument détruite par ses mauvais exemples. Il couroit les rues la nuit, frappoit les passans ; on l'accuse même d'en avoir blessé plusieurs. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait déplu à une Française délicate et galante. Débarassée de son maussade époux, elle travailla à ce qui avoit sans doute été l'objet de ses vœux, savoir, à ne pas descendre du trône, et à l'occuper avec un mari qui lui plaisoit.

Il étoit question de sauver les apparences, et de persuader au public que son mariage avec don *Pèdre* étoit une affaire de raison et de politique, et non d'amour. Quels yeux les amans ne croient-ils pas tromper ? Et qui trompent-ils ? La princesse de *Nemours*, dans son couvent, ne parloit de faire casser son mariage qu'afin qu'on lui payât sa dot et qu'elle pût se retirer en France. Le mariage fut déclaré nul. *Alphonse* y concourut en reconnoissant pour vrai ce que la reine avoit dit. Rendue libre, elle pouvoit donc partir ; mais les états la supplièrent de rester, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient lui payer sa dot, que le moyen de les acquitter étoit qu'elle voulût bien épouser don *Pèdre*. A cette proposition ; un romancier donneroit à la princesse un air d'embarras et de réserve, il coloreroit ses jques

de l'incarnat de la pudeur. On sait seulement qu'elle garda un modeste silence.

Les députés des états vont trouver le prince et lui représentent ce mariage comme nécessaire à la tranquillité du royaume. Dès qu'il s'agit d'un avantage si cher, le régent n'hésite pas. Il y consent, pourvu qu'on ait l'aveu de la princesse. Les députés retournent vers elle; elle veut bien se rendre. Peu de mariages ont été traités aussi diplomatiquement. Il fut célébré avec une grande pompe. Don *Alphonse* l'apprit dans sa prison par le bruit du canon. Il fut d'abord un peu étourdi de la nouvelle; mais, reprenant aussitôt ses esprits, il dit qu'il plaiguoit son frère, et qu'il seroit sans doute bientôt aussi las de la Française qu'il l'avoit été lui-même. Quelque odieux qu'ait pu être à la princesse cet époux, il est à croire que, si elle sut sa réflexion, elle n'y fut pas indifférente.

Pour ne pas avoir toujours un objet de reproche sous les yeux, don *Pèdre* relégua son frère dans l'île de Tercère, comme dans un lieu agréable, où il seroit en sûreté, et pourroit prendre le plaisir de la chasse. Des bruits répandus qu'on vouloit se défaire de lui dans l'éloignement, des murmures en conséquence et des mécontentemens le firent tirer de cette île. Ses amis lui rendirent un mauvais office, car il perdit la jouissance d'un arrondissement assez étendu qui lui étoit accordé, et fut renfermé dans le château de Cintra, près de Lisbonne. Il mourut après quinze ans de prison. Attaqué de sa dernière maladie,

il dit : « Je m'en vais ; mais la reine me suivra bien-
» tôt pour rendre compte devant le redoutable tri-
» bunal des maux qu'elle m'a faits. »

En effet, elle lui survécut peu, et ne vit que quel-
ques mois son second époux jouir du titre de roi.
Quant à elle, elle porta toujours celui de reine ; quoi-
qu'elle ne le dût qu'à son premier mariage, et que le
défaut de cet hymen prononcé eût dû la priver des
honneurs qui en étoient une suite. Don *Pèdre* con-
serva toujours pour elle beaucoup de considération ;
beaucoup d'estime et de confiance dans la gestion
des affaires. Il se remaria, et rendit aussi sa seconde
femme heureuse. Ses amours clandestins étoient d'une
classe trop obscure pour qu'elles en cassent de la
jalousie. Ce prince a passé avec raison pour un pro-
fond politique. On remarque comme un défaut qu'il
ne s'en rapportoit pas assez à lui-même pour les dé-
cisions. Ses ministres étoient plus maîtres que lui.
C'est ce qui fit écrire plaisamment par un ambassa-
deur d'Angleterre à la reine *Anne* : « Nous n'avons
» dans le conseil qu'un ami, qui est le roi ; encore
» n'y a-t-il pas grand crédit. »

[1705.] Don *Juan VI* n'eut qu'à suivre le plan
de politique que son père lui avoit tracé, de tenir
une juste balance entre la maison de France et celle
d'Autriche qui se disputoient l'Espagne, de se
faire rechercher par l'une et par l'autre, et de s'ap-
puyer de l'Angleterre, mais sans en être esclave.
C'est à quoi il réussit parfaitement, ainsi qu'à tenir
un rang entre les puissances de l'Europe les plus con-

sidérées, distinction dont il étoit fort jaloux. Il fut heureux dans sa famille, et laissa une nombreuse postérité.

[1750.] *Joseph*, son fils, lui succéda. Il eut le chagrin de voir sa capitale renversée et ruinée en grande partie par un affreux tremblement de terre. A ce malheur a succédé d'assez près une terrible conspiration, qui devoit lui coûter la vie. Il fut blessé, et n'échappa aux mains des assassins que par une espèce de miracle. Les coupables ont été punis. Les jésuites, impliqués dans cette affaire, furent chassés du Portugal. Cette disgrâce a été le signal de leur expulsion des autres royaumes et de la destruction de l'ordre. Il paroît que dans ce complot, qui mit la vie de *Joseph* en danger, il entra des motifs de politique, de religion et de galanterie. La postérité les démêlera. Une histoire comme celle du Portugal, si féconde en événemens qui ont souvent ébranlé le trône et fait passer le sceptre d'une famille dans une autre, mérite de finir par une conspiration.

Don *Joseph* n'a eu que des filles. L'aînée a épousé son oncle, frère de *Joseph*. Après la mort de son père, elle a fait asseoir sur le trône son mari avec elle. Ils ont des enfans qui assurent la couronne à leur postérité.

NAVARRE,

entre la Gascogne, le Bigorre, l'Aragon, la Castille et la Biscaye. Origine de ce royaume et histoire de ses rois, depuis don Garcie Ximenès jusqu'à Henri IV.

LES Navarrois, placés dans un bon élimat, jouissant d'un air sain, ont du blé autant qu'il leur en faut, des fruits succulens et d'excellens vins. Les hommes sont grands, bien faits, robustes, vifs et vaillans. Ce royaume est peu étendu. Il nourrit suffisamment de bestiaux. Ses eaux sont limpides. Ses rivières, peu considérables, mais très-multipliées, donnent d'excellens poissons. Ses montagnes sont couvertes de beaux bois. La Navarre renferme les Pyrénées dans son enceinte. Leurs cimes, qui n'auroient jamais dû être teintes que du sang du gibier qui y abonde, et des bêtes féroces, des ours et des loups qu'on y rencontre, ont souvent été arrosées de celui des habitans, dans leurs guerres entre eux et contre leurs voisins, et surtout contre les Maures.

Les élémens de l'histoire de Navarre ont été principalement recueillis dans les chartes des monastères. On y trouve que la première association des seigneurs navarrois, vers 758, se forma à l'occasion des obseques d'un ermite, nommé *Jean*. Soit par convocation, soit par un pieux élan, il se rencontra à ses

funérailles, outre une foule de peuple, deux cents gentilshommes, qui se donnèrent pour chef don *Garcie Ximenès*, noble espagnol. Il ne trompa nullement leurs espérances, et les mena contre les Infidèles, Sarrasins et autres, qu'il battit. Ses successeurs, sous le nom de *comtes*, furent assujettis par *Charlemagne*. Ce prince essuya dans leur pays un grand échec à Roncevaux. En 857, don *Garcie Ximenès* avoit déjà le titre de roi. Don *Fortun Garcie*, l'aîné de ses fils, lui succéda, gouverna ses états pendant un grand nombre d'années avec gloire, et finit ses jours dans un monastère qu'il avoit fait bâtir.

On peut ainsi expliquer les raisons qui engageoient les anciens rois de Navarre à se retirer volontairement dans des couvens. On sait que ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire de ce petit royaume. Ce n'étoit point de leur part marque de foiblesse. Le peu de savoir qu'il y avoit se trouvoit parmi les moines. Ils étoient utiles pour policer les royaumes naissans. Les rois, qui tiroient d'eux des conseils salutaires, s'accoutumoient à leur société. Comme il étoit nécessaire que ces princes, entourés d'ennemis, eussent beaucoup d'activité, et commandassent souvent leurs armées en personne, lorsque l'âge et les infirmités les en rendoient incapables, c'étoit un trait de prudence et une preuve de zèle pour le bien public que de se retirer, comme fit don *Fortun Garcie*, dans des lieux où se réunissoient les connoissances qui rendent la société douce, et font couler des jours

tranquilles. Après un règne glorieux de vingt-cinq ans, don *Fortun* prit l'habit monastique, afin que l'état pût profiter des talens de son frère, qui étoit à la fleur de l'âge, et par conséquent plus propre que lui à reculer les bornes de son royaume et à le défendre contre les Infidèles. Les apologistes de ces serveurs monastiques ajoutent que le spectacle d'un roi pratiquant humblement dans un monastère la religion qu'il ne pouvoit plus défendre par les armes étoit un encouragement pour les peuples, dont le zèle avoit besoin de cet aiguillon pour résister aux fatigues et à la perpétuité des guerres contre les Infidèles. Telle est la cause des fondations pieuses dont la Navarre a été couverte, et de la dévotion qui engageoit les souverains à s'y renfermer.

C'est de l'abbaye de Leyre, où il s'étoit retiré afin d'y finir tranquillement ses jours, que don *Sanche* sortit en 931 pour seconder son fils et son successeur contre *Abdérame*, roi de Cordoue. Il gagna une célèbre bataille, et rentra dans son monastère, où il mourut couvert de gloire dans un âge avancé. En 994, un *Garcie*, dit le *Trembleur*, défit le fameux *Almansor*. On donna ce surnom à don *Garcie*, parce que, par un mouvement involontaire, il trembloit au commencement du combat; mais, après cette espèce de tribut payé à la nature, il devenoit terrible dans la mêlée.

Don *Sanche*, son fils, régnant en l'an 1000, a été surnommé le *Grand*. Il porta son attention sur les monastères, dont la discipline s'étoit relâchée. Ces

soins ne l'empêchèrent point d'être conquérant. Il réunit la Castille à la Navarre. Mais, après avoir considérablement agrandi cet état, il en affaiblit lui-même la puissance en la partageant entre ses quatre fils. Avec ces portions, il leur fit présent, contre son intention, de la discorde et de la guerre. Don *Garcie*, le Navarrois, périt dans une bataille contre don *Ferdinand* le Castillan; son frère, don *Sanche IV*, fils de don *Garcie*, fut assassiné, en 1079, par don *Raymond*, son frère. Le roi de Castille, oncle de l'assassin, profita des troubles qui suivirent ce meurtre pour démembrement la Biscaye de la Navarre. Don *Sanche V* joignit l'Aragon à la Navarre. Il régna glorieusement vers 1100. Son petit-fils, *Alphonse le Batailleur*, après beaucoup de victoires qui lui méritèrent ce titre, vaincu dans une dernière bataille, se retira de honte dans un monastère, et y mourut en 1134 sans laisser de postérité.

Les états s'assemblèrent et nommèrent don *Pèdre Acarès*, de la maison d'Aragon. Don *Sanche le Sage* lui succéda en 1150, et fut remplacé par son fils, don *Sanche VII*, surnommé *le Fort, le Courageux*, et enfin *l'Enfermé*; ce nom lui vient de ce qu'à la fin de ses jours, accablés d'infirmités, et rongé par un cancer, il ne se laissoit plus voir. Ce prince alla en Afrique pour y contracter mariage, y fut retenu contre la bonne foi, s'échappa, et revint dans ses états, qu'il trouva envahis et démembrés. Il en rassembla les parties, et, faute d'enfans, il les laissa, en 1234, à

Thibault, fils d'une de ses sœurs, qui avoit épousé un comte de Champagne et de Brie, du même nom.

Thibault se croisa et fit le voyage de la Terre-sainte. Il en rapporta de l'expérience dans le gouvernement, et d'excellens fruits qu'il naturalisa en Navarre. Il y transporta le plant des vignes de la Champagne. C'est à ses soins que les Navarrois doivent leurs vins, dont les bons rivalisent avec les meilleurs de France. *Thibault* fit régner dans sa cour la magnificence et la politesse. Il excelloit lui-même dans la musique et dans la poésie, aimoit les sciences et favorisoit les gens de lettres. Il laissa le sceptre, en 1253, à *Thibault*, son fils mineur, sous la tutelle du roi d'Aragon, son ami. On lui donna en mariage une fille de saint *Louis*. Il s'engagea dans la croisade avec ce prince, et mourut en revenant de la malheureuse expédition de Tunis. Pendant ce temps, *Henri*, son frère, gouvernoit la Navarre. Il en prit la couronne, parce que *Thibault* n'avoit pas d'enfans. *Henri* ne la porta pas long-temps; il la laissa à *Jeanne*, sa fille, âgée de deux ans. En 1284, elle épousa *Philippe le Bel*.

Louis Hutin, fils de *Jeanne*, en prenant la couronne de France, après la mort de son père, prit aussi celle de Navarre. Il eut une fille nommée aussi *Jeanne*, à qui la Navarre appartenoit. Mais *Philippe le Long* et *Charles le Bel* s'en donnèrent le titre au préjudice de leur nièce. *Philippe de Valois* y renonça, et le rendit à *Jeanne*, qui avoit épousé

Philippe, comte d'Évreux. Il régna avec elle en Navarre sous le nom de *Philippe III*. Ces époux laissèrent une nombreuse lignée et un royaume florissant. *Charles II* et *Charles III*, leurs fils et petit-fils, régnèrent avec des renoms biens différens : le premier fut appelé *Charles le Mauvais*, le second *Charles le Noble* et le *Cénéreux*. L'un et l'autre furent mêlés dans toutes les affaires qui se passèrent en France de leur temps.

Charles le Mauvais monta sur le trône à l'âge de dix-huit ans, en 1349. Dès cet âge il se montra entreprenant, hardi, turbulent. *Jean*, roi de France, lui avoit donné sa fille en mariage, avec une dot considérable. Il exigea un supplément, qu'on accorda, dans la crainte que sa jeune épouse ne souffrît d'un refus. *Charles le Mauvais* fut le digne ami de don *Pèdre le Cruel*, mais ami peu fidèle ; car, pendant qu'il signoit des alliances avec le prince castillan, il traitoit avec ses ennemis. On reproche au Navarrois des assassinats prémédités, de s'être plu dans les troubles, et d'en avoir excité partout où il portoit ses pas. On le craignoit quand on le voyoit, comme on redoute les signes avant-coureurs des fléaux. *Jean*, son beau-père, et *Charles V*, son beau-frère, éprouvèrent les effets de sa profonde malice. Il a été publiquement accusé d'avoir tenté d'empoisonner *Jean*, et d'avoir réussi à empoisonner *Charles V*. Il s'est mal défendu de ces imputations. On dit qu'il fut brûlé vif dans un drap imbibé d'eau-de-vie, dont il s'étoit fait envelopper pour se soulager de rhuma-

tismes. Le feu prit par accident. Le fait cependant n'est pas certain ; mais il est prouvé , quelle qu'ait été sa maladie , qu'il mourut dans de cruelles douleurs , qui furent regardées comme une juste punition de ses crimes.

Son fils, *Charles le Noble* , devenu roi à l'âge de vingt-cinq ans , en 1387 , avoit autant d'esprit que son père , mais il étoit porté au bien. Il n'avoit ni sa vivacité , ni son éloquence entraînanté ; mais il l'emportoit en douceur , en grâces , en affabilité. Il fut très-bon mari , père tendre , et vécut bien avec ses voisins. Les cours de France et d'Espagne recouroient également à ses lumières pour concilier leurs différends. Il ne laissa qu'une fille , nommée *dona Blanche* , qu'il maria à don *Juan* , prince d'Aragon. Elle étoit déjà mère quand *Charles le Noble* mourut en 1425.

L'Aragonais dédaignoit la Navarre comme un pays agreste en comparaison de l'Aragon et de la Castille. Il n'y venoit que rarement , et y restoit peu. Cependant il en tiroit de fortes contributions. Outre l'épuisement que causoient ses collectes , il fut encore nuisible à la Navarre par les troubles que son génie brouillon y suscita. Don *Juan* avoit donné une de ses filles en mariage à *Henri* , prince de Castille , qu'on a surnommé *l'Impuissant*. Il souleva son gendre contre son propre père. Son fils , don *Carlos* , prince de Viane , héritier de la Navarre , dont son père , comme époux et veuf de *dona Blanche* , n'avoit que l'usufruit , avoit un caractère tout différent de celui de son père. Il refusa dans quelques circonstances

de se prêter à ses mauvaises manœuvres. Don *Juan* le tourmenta, le chassa de la Navarre, le déshérita, ainsi que sa fille aînée, veuve de *l'Impuissant*, et transporta leurs droits à *Léonore*, sa fille cadette, comtesse de Foix. Don *Carlos* mourut ou de chagrin, ou de poison, sans enfans. La malheureuse veuve de *Henri l'Impuissant*, livrée à sa sœur, fut aussi empoisonnée après une dure captivité.

Ainsi le royaume de Navarre tomba dans la maison de Foix, vers 1467, sans être abandonné par don *Juan*, qui ne vouloit pas s'en dessaisir. Il étoit, outre cela, roi d'Aragon; mais toujours en guerre avec les uns et les autres, il n'en étoit pas plus riche, puisqu'on fut obligé d'engager les meubles de la couronne pour faire les frais de ses humbles funérailles. *Léonore* ne prit le titre de reine qu'après la mort de son père, en 1479. Elle ne vécut que quelques mois, et laissa la couronne à *Phæbus*, son petit-fils, issu de *Gaston de Foix*, son fils aîné, et de *Germaine de France*, fille de *Louis XI*.

Phæbus, ainsi nommé à cause de son extrême beauté, n'avoit que onze ans. Sa mère, qui se complaisoit en lui, eut soin qu'il reçût une excellente éducation. Quand il fut un peu plus âgé, elle l'initia dans les secrets du gouvernement. On vit alors une conduite différente de celle qui a coutume de prévaloir dans les minorités. Ordinairement le tuteur agit et se pare du nom du mineur. Ici le roi agissoit en personne, tandis que tous les actes s'expédioient au nom de sa mère. Ce prince, qui donnoit de grandes

espérances , mourut trop jeune , sans avoir été marié , et fut , à ce qu'on croit , empoisonné. On ignore l'auteur et le motif du crime. Mais le royaume étoit tellement troublé par les factions des *Gramont* et des *Beaumont*, deux maisons rivales , qu'il ne seroit pas étonnant que , si *Phæbus* montra du penchant pour l'une plutôt que pour l'autre , la famille délaissée ou moins favorisée n'eût travaillé à s'en défaire. La Navarre tomba par sa mort à *Catherine de Foix*, sa sœur. *Germaine*, leur mère, la maria en 1484 à *Jean d'Albrét*, comte de Périgord. Ce fut au grand regret de *Ferdinand le Catholique*, roi d'Aragon , qui avoit fait des démarches pour procurer cette riche héritière à son fils.

Le monarque aragonais , irrité de ce refus , fatigua la Navarre par des attaques continuelles , et enfin en envahit la plus grande et la plus belle partie en 1512 , sans se mettre en peine de légitimer son usurpation par des titres. *Jean d'Albrét* se plaignit , protesta , cria au vol et à la mauvaise foi , mais s'en tint là. Il auroit pu mieux faire , si l'on en croit ce reproche piquant de sa femme : « Si j'avois été *Jean* , et vous » *Catherine* , nous serions restés roi et reine de Navarre. » *Ferdinand* leur laissa la Basse-Navarre au-delà des Pyrénées , du côté de la France.

Henri II, leur fils , auroit été capable de reconquérir son royaume , s'il ne s'étoit trouvé dans un temps où la France , trop occupée d'autres intérêts , ne pouvoit lui donner que de foibles secours. Il fut pris avec *François I* à la bataille de Pavie. S'il n'a-

voit trouvé moyen de se sauver, certainement *Charles-Quint* n'auroit jamais relâché un prisonnier de cette importance. *Henri*, en fortifiant et enrichissant son petit état, fit voir ce qu'il auroit pu faire dans un plus grand. Il maria *Jeanne*, sa fille, à *Antoine*, duc de Vendôme, dont elle eut *Henri IV*, qui, passant sur le trône de France en 1589, y a réuni ce qui restoit du royaume de Navarre.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DES TITRES DU TOME HUITIÈME.

<i>ABYSSINIE</i> ,	Page. 1
<i>Côtes de la mer Rouge et de l'Océan</i> ,	30
<i>Mélinde</i> ,	32
<i>Monbaze, Quiloa</i> ,	34
<i>Mozambique</i> ,	36
<i>Côtes de Sofala</i> ,	37
<i>Monomotapa</i> ,	39
<i>Le Monœmugi</i> ,	44
<i>Cafrerie</i> ,	45
<i>Hottentots</i> ,	46
<i>Benguela</i> ,	55
<i>Congo</i> ,	59
<i>Angola</i> ,	79
<i>Loango</i> ,	93
<i>Guinée</i> ,	101
<i>Benin</i> ,	102
<i>Juida</i> ,	104
<i>Ardra</i> ,	114
<i>Établissements européens</i> ,	116
<i>Particularités sur la Côte-d'Or</i> ,	120
<i>Côte-d'Ivoire</i> ,	125
<i>Côte Malaguetle</i> ,	128
<i>Sierra-Leone</i> ,	129
<i>Monou, Quoja, Hondo, etc.</i>	130

Nègr
Gam
Barb
Mar
Alger
Tunis
Tripo
Malte
Europ
Espag
Portug
Navar

TABLE.

357

<i>Nègres intérieurs</i> ,	Page	134
<i>Gambie, Gorée, Sénégal, Zaara, Biledulgerid.</i> ..		138
<i>Barbarie</i> ,		144
<i>Maroc</i> ,		148
<i>Alger</i> ,		173
<i>Tunis</i> ,		186
<i>Tripoli</i> ,		190
<i>Malte</i> ,		193
<i>Europe</i> ,		215
<i>Espagne</i> ,		216
<i>Portugal</i> ,		300
<i>Navarre</i> ,		346

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.



